Scawen Blunt Esq.

Ex Libris Gm Blunt.
LF
T4543
2

ŒUVRES
DE M. THOMAS,
DE
L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

NOUVELLE ÉDITION

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

TOME QUATRIEME.

438292
24. 8. 45

A PARIS,

Chez MOUTARD, Libraire de Madame LA DAUPHINE, rue du Hurepoix, à S. Ambroise.

M. DCC. LXXIII.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

ELOGE

DE RENÉ

DESCARTES,

DISCOURS

QUI A REMPORTÉ LE PRIX

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE

en 1765.

ÉLOGE

DE RENÉ

DESCARTES.

LORSQUE les cendres de DESCARTES né en France & mort en Suède, furent rapportées, seize ans après sa mort, de Stokolm à Paris; lorsque tous les sçavans rassemblés dans un temple, rendoient à sa dépouille des honneurs qu'il n'obtint jamais pendant sa vie; & qu'un Orateur se préparoit à louer devant cette assemblée le grand Homme qu'elle regrettoit, tout-à-coup il vint un ordre qui défendit de prononcer cet éloge funèbre. Sans doute on pensoit alors que les Grands seuls ont droit aux Eloges publics; & l'on craignit de

donner à la nation l'exemple dangereux d'honorer un homme qui n'avoit eu que le mérite & la distinction du génie. Je viens après cent ans prononcer cet éloge. Puisse-t-il être digne & de celui à qui il est offert, & des sages qui vont l'entendre ! Peut-être au siecle de DESCARTES on étoit encore trop près de lui pour le bien louer. Le temps seul juge les Philosophes comme les Rois, & les met à leur place. Le temps a détruit les opinions de DESCARTES : mais sa gloire subsiste. Il est semblable à ces Rois détrônés qui, sur les ruines même de leur Empire, paroissent nés pour commander aux hommes. Tant que la philosophie & la vérité feront quelque chose sur la terre, on honorera celui qui a jetté les fondemens de nos connoissances, & recréé, pour ainsi-dire, l'entendement humain. On louera DESCARTES par admiration, par reconnoissance, par intérêt même ; car si la vérité est un

bien, il faut encourager ceux qui la cherchent.

Ce feroit aux pieds de la ſtatue de Newton qu'il faudroit prononcer l'éloge de DESCARTES; ou plutôt ce ſeroit à Newton à louer DESCARTES. Qui mieux que lui ſeroit capable de meſurer la carrière parcourue avant lui? Auſſi ſimple qu'il étoit grand, Newton nous découvriroit toutes les penſées que les penſées de DESCARTES lui ont fait naître. Il y a des vérités ſtériles, & pour ainſi dire mortes, qui n'avancent de rien dans l'étude de la nature: il y a des erreurs de grands Hommes, qui deviennent fécondes en vérités. Après DESCARTES, on a été plus loin que lui; mais DESCARTES a frayé la route. Louons Magellan d'avoir fait le tour du globe; mais rendons juſtice à Colomb, qui le premier a ſoupçonné, a cherché, a trouvé un nouveau monde.

Tout dans cet ouvrage ſera conſa-

cré à la philoſophie & à la vertu. Peut-être y a-t-il des hommes dans ma nation, qui ne me pardonneroient point l'éloge d'un Philoſophe vivant; mais DESCARTES eſt mort, & depuis cent quinze ans il n'eſt plus; je ne crains ni de bleſſer l'orgueil, ni d'irriter l'envie.

Pour juger DESCARTES, pour voir ce que l'eſprit d'un ſeul homme a ajouté à l'eſprit humain, il faut voir le point d'où il eſt parti. Je peindrai donc l'état de la philoſophie & des ſciences au moment où naquit ce grand Homme. Je ferai voir comment la nature le forma, & comment elle prépara cette révolution qui a eu tant d'influence. Enſuite je ferai l'hiſtoire de ſes penſées. Ses erreurs même auront je ne ſçais quoi de grand. On verra l'eſprit humain frappé d'une lumière nouvelle, ſe réveiller, s'agiter & marcher ſur ſes pas. Le mouvement philoſophique ſe communiquera d'un bout de l'Europe à l'autre. Cependant

au milieu de ce mouvement général, nous reviendrons sur DESCARTES; nous contemplerons l'homme en lui; nous chercherons si le génie donne des droits au bonheur; & nous finirons peut-être par répandre des larmes sur ceux qui, pour le bien de l'humanité & leur propre malheur, sont condamnés à être de grands Hommes.

La philosophie (1) née dans l'Egypte, dans l'Inde & dans la Perse, avoit été en naissant presque aussi barbare que les hommes. Dans la Grèce, aussi féconde que hardie, elle avoit créé tous ces systèmes qui expliquoient l'univers, ou par le principe des élémens, ou par l'harmonie des nombres, ou par les idées éternelles, ou par des combinaisons de masses, de figures & de mouvemens, ou par l'activité de la forme qui vient s'unir à la matière. Dans Alexandrie, & à la cour des Rois, elle avoit perdu ce caractère

original & ce principe de fécondité que lui avoit donné un pays libre. A Rome, parmi des maîtres & des esclaves, elle avoit été également stérile; elle s'y étoit occupée, ou à flatter la curiosité des Princes, ou à lire dans les astres la chûte des tyrans. Dans les premiers siècles de l'Eglise, vouée aux enchantemens & aux mystères, elle avoit cherché à lier commerce avec les puissances célestes ou infernales. Dans Constantinople, elle avoit tourné autour des idées des anciens Grecs, comme autour des bornes du monde. Chez les Arabes, chez ce peuple doublement esclave & par sa religion & par son gouvernement, elle avoit eu ce même caractère d'esclavage, bornée à commenter un homme, au lieu d'étudier la nature. Dans les siècles barbares de l'Occident, elle n'avoit été qu'un jargon absurde & insensé, que consacroit le fanatisme & qu'adoroit la superstition.

Enfin, à la renaiſſance des lettres, elle n'avoit profité de quelques lumières, que pour ſe remettre par choix dans les chaînes d'Ariſtote. Ce Philoſophe, depuis plus de cinq ſiècles, combattu, proſcrit, adoré, excommunié, & toujours vainqueur, dictoit aux nations ce qu'elles devoient croire. Ses ouvrages étant plus connus, ſes erreurs étoient plus reſpectées. On négligeoit pour lui l'univers; & les hommes accoutumés depuis long-temps à ſe paſſer de l'évidence, croyoient tenir dans leurs mains les premiers principes des choſes, parce que leur ignorance hardie prononçoit des mots obſcurs & vagues qu'ils croyoient entendre.

Voilà les progrès que l'eſprit humain avoit faits pendant trente ſiècles. On remarque pendant cette longue révolution de temps, cinq ou ſix hommes qui ont penſé & créé des idées; & le reſte du monde a travaillé

ſur ces penſées, comme l'artiſan, dans ſa forge, travaille ſur les métaux que lui fournit la mine. Il y a eu pluſieurs ſiècles de ſuite où l'on n'a point avancé d'un pas vers la vérité; il y a eu des nations qui n'ont pas contribué d'une idée à la maſſe des idées générales. Du ſiècle d'Ariſtote à celui de DESCARTES, j'apperçois un vuide de deux mille ans. Là, la penſée originale ſe perd, comme un fleuve qui meurt dans les ſables, ou qui s'enfevelit ſous terre, & qui ne reparoît qu'à mille lieues de là, ſous de nouveaux cieux & ſur une terre nouvelle. Quoi donc, y a-t-il pour l'eſprit humain des temps de ſommeil & de mort, comme il y en a de vie & d'activité? Ou le don de penſer par ſoi-même eſt-il réſervé à un ſi petit nombre d'hommes? Ou les grandes combinaiſons d'idées ſont-elles bornées par la nature, & s'épuiſent-elles avec rapidité? Dans cet état de l'eſprit humain, dans cet engourdiſſement

général, il falloit un homme qui remontât l'eſpèce humaine ; qui ajoutât de nouveaux reſſorts à l'entendement ; qui ſe reſſaisît du don de penſer ; qui vît ce qui étoit fait, ce qui reſtoit à faire, & pourquoi les progrès avoient été ſuſpendus tant de ſiècles ; un homme qui eût aſſez d'audace pour renverſer, aſſez de génie pour reconſtruire, aſſez de ſageſſe pour poſer des fondemens sûrs, aſſez d'éclat pour éblouir ſon ſiècle & rompre l'enchantement des ſiècles paſſés ; un homme qui étonnât par la grandeur de ſes vues ; un homme en état de raſſembler tout ce que les ſciences avoient imaginé, ou découvert dans tous les ſiècles, & de réunir toutes ces forces diſperſées, pour en compoſer une ſeule force, avec laquelle il remuât pour ainſi-dire l'univers ; un homme d'un génie actif, entreprenant, qui sût voir où perſonne ne voyoit, qui déſignât le but & qui traçât la route, qui ſeul

& sans guide franchît par-dessus les précipices un intervalle immense, & entraînât après lui le genre humain. Cet homme devoit être DESCARTES. Ce seroit sans doute un beau spectacle de voir comment la nature le prépara de loin & le forma ; mais qui peut suivre la nature dans sa marche ? Il y a sans doute une chaine des pensées des hommes depuis l'origine du monde jusqu'à nous, chaîne qui n'est ni moins mystérieuse, ni moins grande que celle des êtres physiques. Les siecles ont influé sur les siècles, les nations sur les nations, les vérités sur les erreurs, les erreurs sur les vérités. Tout se tient dans l'univers. Mais qui pourroit tracer la ligne ? On peut du moins entrevoir ce rapport général; on peut dire que sans cette foule d'erreurs qui ont inondé le monde, DESCARTES peut-être n'eût point trouvé la route de la vérité. Ainsi chaque philosophe en s'égarant avançoit le terme. Mais

laiſſant là les temps trop reculés, je veux chercher dans le ſiècle même de DESCARTES, ou dans ceux qui ont immédiatement précédé ſa naiſſance, tout ce qui a pu ſervir à le former en influant ſur ſon génie.

Et d'abord j'aperçois dans l'univers une eſpèce de fermentation générale. La nature ſemble être dans un de ces momens où elle fait les plus grands efforts. Tout s'agite. On veut partout remuer les anciennes bornes. On veut étendre la ſphère humaine (2). Vaſco de Gama découvre les Indes. Colomb découvre l'Amérique. Cortès & Pizare ſubjuguent des contrées immenſes & nouvelles. Magellan cherche les Terres auſtrales. Drak fait le tour du monde. L'eſprit des découvertes anime toutes les nations. De grands changemens dans la politique & les religions ébranlent l'Europe, l'Aſie & l'Afrique. Cette ſecouſſe ſe communique aux ſciences. L'Aſtronomie renaît dès

le quinzième siècle. Copernic rétablit le système de Pythagore & le mouvement de la terre ; pas immense fait dans la nature ! Tycho-Brahé ajoute aux observations de tous les siècles ; il corrige & perfectionne la théorie des Planetes, détermine le lieu d'un grand nombre d'étoiles fixes, démontre la région que les comètes occupent dans l'espace. Le nombre des phénomènes connus s'augmente. Le Législateur des cieux paroît ; Képler confirme ce qui a été trouvé avant lui, & ouvre la route à des vérités nouvelles. Mais il falloit de plus grands secours. Les verres concaves & convexes, inventés par hazard au treizième siècle, sont réunis trois cents ans après, & forment le premier télescope. L'homme touche aux extrémités de la création. Galilée fait dans les cieux ce que les grands navigateurs faisoient sur les mers ; il aborde à de nouveaux mondes. Les satellites de Jupiter sont connus. Le

mouvement de la terre eſt confirmé par les phaſes de Vénus. La Géométrie eſt appliquée à la doctrine du mouvement. La force accélératrice dans la chûte des corps eſt meſurée; on découvre la peſanteur de l'air; on entrevoit ſon élaſticité. Bacon fait le dénombrement des connoiſſances humaines & les juge. Il annonce le beſoin de refaire des idées nouvelles, & prédit quelque choſe de grand pour les ſiècles à venir. Voila ce que la nature avoit fait pour DESCARTES avant ſa naiſſance; & comme par la bouſſole elle avoit réuni les parties les plus éloignées du globe, par le téleſcope rapproché de la terre les dernières limites des cieux, par l'imprimerie elle avoit établi la communication rapide du mouvement entre les eſprits, d'un bout du monde à l'autre.

Tout étoit diſpoſé pour une révolution. Déjà eſt né (3) celui qui doit faire ce grand changement. Il ne reſte

à la nature que d'achever son ouvrage, & de mûrir DESCARTES pour le genre humain, comme elle a mûri le genre humain pour lui. Je ne m'arrête point sur son éducation (4). Dès qu'il s'agit des ames extraordinaires, il n'en faut point parler. Il y a une éducation pour l'homme vulgaire ; il n'y en a point d'autre pour l'homme de génie, que celle qu'il se donne à lui-même ; elle consiste presque toujours à détruire la première. DESCARTES par celle qu'il reçut, jugea son siècle. Déja il voit au-delà. Déjà il imagine & pressent un nouvel ordre des sciences. Tel, de Madrid ou de Gênes, Colomb pressentoit l'Amérique.

La nature qui travailloit sur cette ame & la disposoit insensiblement aux grandes choses, y avoit mis d'abord une forte passion pour la vérité. Ce fut là peut-être son premier ressort. Elle y ajoute ce désir d'être utile aux hommes, qui s'étend à tous les siècles & à

toutes les nations ; désir qu'on ne s'étoit point encore avisé de calomnier. Elle lui donne ensuite, pour tout le temps de sa jeunesse, une activité inquiète (5), ces tourmens du génie, ce vuide d'une ame que rien ne remplit encore, & qui se fatigue à chercher autour d'elle ce qui doit la fixer. Alors elle le promène dans l'Europe entière, & fait passer rapidement sous ses yeux les plus grands spectacles (6). Elle lui présente, en Hollande, un peuple qui brise ses chaînes & devient libre, le Fanatisme germant au sein de la liberté, les querelles de la religion changées en factions d'Etat ; en Allemagne, le choc de la Ligue Protestante & de la Ligue Catholique, le commencement d'un carnage de trente années ; aux extrémités de la Pologne, dans le Brandebourg, la Poméranie & le Holstein, les contre-coups de cette guerre affreuse ; en Flandre, le contraste de dix provinces opulen-

tes restées soumises à l'Espagne, tandis que sept provinces pauvres combattoient depuis cinquante ans pour leur liberté ; dans la Valteline, les mouvemens de l'ambition Espagnole, les précautions inquiétes de la Cour de Savoie ; en Suisse, des loix & des mœurs, une pauvreté fière, une liberté sans orages ; à Gênes, toutes les factions des républiques, tout l'orgueil des monarchies ; à Venise, le pouvoir des nobles, l'esclavage du peuple, une liberté tyrannique ; à Florence, les Médicis, les arts & Galilée ; à Rome, toutes les nations rassemblées par la religion, spectacle qui vaut peut-être bien celui des statues & des tableaux ; en Angleterre, les droits des peuples luttant contre ceux des Rois, Charles I sur le trône, & Cromwel encore dans la foule (7). L'ame de DESCARTES à travers tous ces objets, s'élève & s'aggrandit. La religion, la politique, la liberté, la nature, la morale,

tout contribue à étendre ſes idées; car l'on ſe trompe, ſi l'on croit que l'ame du Philoſophe doit ſe concentrer dans l'objet particulier qui l'occupe. Il doit tout embraſſer, tout voir. Il y a des points de réunion où toutes les vérités ſe touchent; & la vérité univerſelle n'eſt elle même que la chaîne de tous les rapports. Pour voir de plus près le genre humain ſous toutes les faces, DESCARTES ſe mêle dans ces jeux ſanglans des Rois, où le génie s'épuiſe à détruire, & où des milliers d'hommes aſſemblés contre des milliers d'hommes, exercent le meurtre par art & par principes (8). Ainſi Socrate porta les armes dans ſa jeuneſſe. Par-tout il étudie l'homme & le monde. Il analyſe l'eſprit humain. Il obſerve les opinions, ſuit leur progrès, examine leur influence, remonte à leur ſource. De ces opinions, les unes naiſſent du gouvernement, d'autres du climat, d'autres de la religion, d'autres de la forme

des langues, quelques-unes des mœurs, d'autres des loix, plusieurs de toutes ces causes réunies. Il y en a qui sortent du fond même de l'esprit humain & de la constitution de l'homme ; & celles-là sont à-peu-près les mêmes chez tous les peuples. Il y en a d'autres qui sont bornées par les montagnes & par les fleuves ; car chaque pays a ses opinions comme ses plantes. Toutes ensemble forment la raison du peuple. Quel spectacle pour un Philosophe ! DESCARTES en fut épouvanté. Voilà donc, dit-il, la raison humaine ! Dès ce moment il sentit s'ébranler tout l'édifice de ses connoissances : il voulut y porter la main pour achever de le renverser ; mais il n'avoit point encore assez de force, & il s'arrêta. Il poursuit ses observations ; il étudie la nature physique. Tantôt il la considère dans toute son étendue, comme ne formant qu'un seul & immense ouvrage ; tantôt il la suit dans

ſes détails. La nature vivante & la nature morte, l'être brut & l'être organiſé, les différentes claſſes de grandeurs & de formes, les deſtructions & les renouvellemens, les variétés & les rapports, rien ne lui échappe, comme rien ne l'étonne. J'aime à le voir debout ſur la cîme des Alpes, élevé par ſa ſituation au deſſus de l'Europe entière; ſuivant de l'œil la courſe du Pô, du Rhin, du Rhône & du Danube, & delà s'élevant par la penſée vers les cieux qu'il paroît toucher, pénétrant dans les réſervoirs deſtinés à fournir à l'Europe ces amas d'eaux immenſes; quelquefois obſervant à ſes pieds les eſpèces innombrables de végétaux ſemés par la nature ſur le penchant des précipices, ou entre les pointes des rochers; quelquefois meſurant la hauteur de ces montagnes de glace, qui ſemblent jettées dans les vallons des Alpes pour les combler; ou méditant profondé-

ment à la lueur des orages (9). Ah! c'eſt dans ces momens que l'ame du Philoſophe s'étend, devient immenſe & profonde comme la nature. C'eſt alors que ſes idées s'élèvent & parcourent l'univers. Inſatiable de voir & de connoître, par-tout où il paſſe, DESCARTES interroge la vérité. Il la demande à tous les lieux qu'il parcourt, il la pourſuit de pays en pays. Dans les villes priſes d'aſſaut, ce ſont les ſçavans qu'il cherche. Maximilien de Bavière voit dans Prague dont il s'eſt rendu maître, la capitale d'un royaume conquis. DESCARTES n'y voit que l'ancien ſéjour de Tycho-Brahé. Sa mémoire y étoit encore récente; il interroge tous ceux qui l'ont connu; il ſuit les traces de ſes penſées; il raſſemble dans les converſations, le génie d'un grand homme. Ainſi voyageoient autrefois les Pithagore & les Platon, lorſqu'ils alloient dans l'Orient étudier ces colonnes, archives

des nations & monumens des découvertes antiques. DESCARTES, à leur exemple, ramaſſe tout ce qui peut l'inſtruire. Mais tant d'idées acquiſes dans ſes voyages ne lui auroient encore ſervi de rien, s'il n'avoit eu l'art de ſe les approprier par des méditations profondes, art ſi néceſſaire au Philoſophe, ſi inconnu au vulgaire, & peut-être ſi étranger à l'homme. En effet, qu'eſt-ce que méditer? C'eſt ramener au dedans de nous notre exiſtence répandue toute entière au dehors; c'eſt nous retirer de l'univers pour habiter dans notre ame; c'eſt anéantir toute l'activité des ſens, pour augmenter celle de la penſée; c'eſt raſſembler en un point toutes les forces de l'eſprit; c'eſt meſurer le temps, non plus par le mouvement & par l'eſpace, mais par la ſucceſſion lente ou rapide des idées. Ces méditations, dans DESCARTES, avoient tourné en habitude (10). Elles le ſuivoient par-

tout. Dans les voyages, dans les camps, dans les occupations les plus tumultueuſes, il avoit toujours un aſyle prêt où ſon ame ſe retiroit au beſoin. C'étoit là qu'il appelloit ſes idées. Elles accouroient en foule. La méditation les faiſoit naître. L'eſprit géométrique venoit les enchaîner. Dès ſa jeuneſſe il s'étoit avidement attaché aux mathématiques, comme au ſeul objet qui lui préſentoit l'évidence (11). C'étoit là que ſon ame ſe repoſoit de l'inquiétude qui la tourmentoit par-tout ailleurs. Mais dégoûté bientôt de ſpéculations abſtraites, le deſir de ſe rapprocher des hommes le rentraînoit à l'étude de la nature. Il ſe livroit à toutes les ſciences. Il n'y trouvoit pas la certitude de la géométrie, qu'elle ne doit qu'à la ſimplicité de ſon objet; mais il y tranſportoit du moins la méthode des Géomètres. C'eſt d'elle qu'il apprenoit à fixer toujours le ſens des termes,

mes, & à n'en abuſer jamais; à décompoſer l'objet de ſon étude; à lier les conſéquences aux principes; à remonter par l'analyſe; à deſcendre par la ſynthèſe. Ainſi l'eſprit géométrique affermiſſoit ſa marche; mais le courage & l'eſprit d'indépendance briſoient devant lui les barrières, pour lui frayer des routes. Il étoit né avec l'audace qui caractériſe le génie; & ſans doute les événemens dont il avoit été témoin, les grands ſpectacles de liberté qu'il avoit vus en Allemagne, en Hollande, dans la Hongrie & dans la Bohème, avoient contribué à développer encore en lui cette fierté d'eſprit naturelle. Il oſa donc concevoir l'idée de s'élever contre les tyrans de la raiſon. Mais avant de détruire tous les préjugés qui étoient ſur la terre, il falloit commencer par les détruire en lui-même. Comment y parvenir? Comment anéantir des formes qui ne ſont point notre ou-

vrage, & qui ſont le réſultat néceſſaire de mille combinaiſons faites ſans nous? Il falloit, pour ainſi dire, détruire ſon ame & la refaire. Tant de difficultés n'effrayèrent point DESCARTES. Je le vois pendant près de dix ans luttant contre lui-même pour ſecouer toutes ſes opinions. Il demande compte à ſes ſens, de toutes les idées qu'ils ont portées dans ſon ame; il examine tous les tableaux de ſon imagination, & les compare avec les objets réels; il deſcend dans l'intérieur de ſes perceptions qu'il analyſe; il parcourt le dépôt de ſa mémoire, & juge tout ce qui y eſt raſſemblé. Par-tout il pourſuit le préjugé, il le chaſſe de retraite en retraite; ſon entendement peuplé auparavant d'opinions & d'idées, devient un déſert immenſe, mais où déſormais la vérité peut entrer (12).

Voilà donc la révolution faite dans l'ame de DESCARTES: voilà ſes idées

anciennes détruites. Il ne s'agit plus que d'en créer d'autres. Car pour changer les nations, il ne ſuffit point d'abattre, il faut reconſtruire. Dès ce moment, DESCARTES ne penſe plus qu'à élever une philoſophie nouvelle. Tout l'y invite ; les exhortations de ſes amis, le deſir de combler le vuide qu'il avoit fait dans ſes idées, je ne ſçais quel inſtinct qui domine le grand homme, & plus que tout cela, l'ambition de faire des découvertes dans la nature, pour rendre les hommes moins miſérables ou plus heureux. Mais pour exécuter un pareil deſſein, il ſentit qu'il falloit ſe cacher. Hommes du monde, ſi fiers de votre politeſſe & de vos avantages, ſouffrez que je vous diſe la vérité; ce n'eſt jamais parmi vous que l'on fera, ni que l'on penſera de grandes choſes. Vous poliſſez l'eſprit, mais vous énervez le génie. Qu'a-t-il beſoin de vos vains ornemens ? Sa grandeur fait ſa beauté.

C'eſt dans la ſolitude que l'homme de génie eſt ce qu'il doit être; c'eſt là qu'il raſſemble toutes les forces de ſon ame. Auroit-il beſoin des hommes? N'a-t-il pas avec lui la nature? & il ne la voit point à travers les petites formes de la ſociété, mais dans ſa grandeur primitive, dans ſa beauté originale & pure. C'eſt dans la ſolitude que toutes les heures laiſſent une trace, que tous les inſtans ſont repréſentés par une penſée, que le temps eſt au ſage, & le ſage à lui-même. C'eſt dans la ſolitude ſur-tout que l'ame a toute la vigueur de l'indépendance (13). Là elle n'entend point le bruit des chaînes que le deſpotiſme & la ſuperſtition ſecouent ſur leurs eſclaves: elle eſt libre comme la penſée de l'homme qui exiſteroit ſeul. Cette indépendance, après la vérité, étoit la plus grande paſſion de DESCARTES. Ne vous en étonnez point; ces deux paſſions tiennent l'une à l'autre.

La vérité eſt l'aliment d'une ame fière & libre, tandis que l'eſclave n'oſe même lever les yeux juſqu'à elle. C'eſt cet amour de la liberté qui engage DESCARTES à fuir tous les engagemens, à rompre tous les petits liens de ſociété, à renoncer à ces emplois, qui ne ſont trop ſouvent que les chaînes de l'orgueil. Il falloit qu'un homme comme lui ne fût qu'à la nature & au genre-humain. DESCARTES ne fut donc ni Magiſtrat, ni Militaire, ni Homme de cour (14). Il conſentit à n'être qu'un Philoſophe, qu'un homme de génie, c'eſt-à-dire rien aux yeux du peuple. Il renonce même à ſon pays; il choiſit une retraite dans la Hollande. C'eſt dans le ſéjour de la liberté qu'il va fonder une philoſophie libre. Il dit adieu à ſes parens, à ſes amis, à ſa patrie. Il part (15). L'amour de la vérité n'eſt plus dans ſon cœur un ſentiment ordinaire; c'eſt un ſentiment religieux qui élève &

remplit ſon ame. Dieu, la nature, les hommes, voilà quels vont être, le reſte de ſa vie, les objets de ſes penſées. Il ſe conſacre à cette occupation aux pieds des autels. O jour! ô moment remarquable dans l'hiſtoire de l'eſprit humain! Je crois voir DESCARTES, avec le reſpect dont il étoit pénétré pour la Divinité, entrer dans le temple, & s'y proſterner. Je crois l'entendre dire à Dieu: O Dieu! puiſque tu m'as créé, je ne veux point mourir ſans avoir médité ſur tes ouvrages. Je vais chercher la vérité, ſi tu l'a miſe ſur la terre. Je vais me rendre utile à l'homme, puiſque je ſuis homme. Soutiens ma foibleſſe, agrandis mon eſprit, rends-le digne de la nature & de toi. Si tu permets que j'ajoute à la perfection des hommes, je te rendrai grace en mourant, & ne me repentirai point d'être né.

Je m'arrête un moment: l'ouvrage de la nature eſt achevé. Elle a préparé

avant la naiſſance de DESCARTES tout ce qui devoit influer ſur lui; elle lui a donné les prédéceſſeurs dont il avoit beſoin; elle a jetté dans ſon ſein les ſemences qui devoient y germer; Elle a établi entre ſon eſprit & ſon ame les rapports néceſſaires; elle a fait paſſer ſous ſes yeux tous les grands ſpectacles & du monde phyſique & du monde moral; elle a raſſemblé autour de lui, ou dans lui, tous les reſſorts; elle a mis dans ſa main tous les inſtrumens; ſon travail eſt fini. Ici commence celui de DESCARTES. Je vais faire l'hiſtoire de ſes penſées. On verra une eſpèce de création. Elle embraſſera tout ce qui eſt; elle préſentera une machine immenſe, mue avec peu de reſſorts: on y trouvera le grand caractère de la ſimplicité, l'enchaînement de toutes les parties, & ſouvent, comme dans la nature phyſique, un ordre réel caché ſous un déſordre apparent.

Je commence par où il a commencé lui-même (16). Avant de mettre la main à l'édifice, il faut jetter les fondemens ; il faut creuſer juſqu'à la ſource de la vérité ; il faut établir l'évidence, & diſtinguer ſon caractère. Nous avons vu DESCARTES renverſer toutes les fauſſes opinions qui étoient dans ſon ame; il fait plus, il s'élève à un doute univerſel (17). Celui qui s'eſt trompé une fois, peut ſe tromper toujours. Auſſi-tôt les cieux, la terre, les figures, les ſons, les couleurs, ſon corps même, & les ſens avec leſquels il voyage dans l'univers, tout s'anéantit à ſes yeux. Rien n'eſt aſſuré; rien n'exiſte. Dans ce doute général, où trouver un point d'appui? Quelle première vérité ſervira de baſe à toutes les vérités? Pour Dieu, cette première vérité eſt par-tout. DESCARTE la trouve dans ſon doute même. Puiſque je doute, je penſe; puiſque je penſe, j'exiſte. Mais à quelle marque

la reconnoît-il ? A l'empreinte de l'évidence. Il établit donc pour principe de ne regarder comme vrai que ce qui eſt évident, c'eſt-à-dire ce qui eſt clairement contenu dans l'idée de l'objet qu'il contemple. Tel eſt ce fameux doute philoſophique de DESCARTES (18). Tel eſt le premier pas qu'il fait pour en ſortir, & la première règle qu'il établit. C'eſt cette règle qui a fait la révolution de l'eſprit humain. Pour diriger l'entendement, il joint l'analyſe au doute. Décompoſer les queſtions & les diviſer en pluſieurs branches ; avancer par degrés des objets les plus ſimples aux plus compoſés, & des plus connus aux plus cachés ; combler l'intervalle qui eſt entre les idées éloignées, & le remplir par toutes les idées intermédiaires ; mettre dans ces idées un tel enchaînement, que toutes ſe déduiſent aiſément les unes des autres, & que les énoncer, ce ſoit pour ainſi dire les dé-

montrer: voilà les autres règles qu'il a établies, & dont il a donné l'exemple (19). On entrevoit déja toute la marche de ſa philoſophie. Puiſqu'il faut commencer par ce qui eſt évident & ſimple, il établira des principes qui réuniſſent ce double caractère. Pour raiſonner ſur la nature, il s'appuyera ſur des axiomes, & déduira des cauſes générales tous les effets particuliers. Ne craignons pas de l'avouer; DESCARTES a tracé un plan trop élevé pour l'homme. Ce génie hardi a eu l'ambition de connoître, comme Dieu même connoît; c'eſt-à-dire par les principes: mais ſa méthode n'en eſt pas moins la créatrice de la philoſophie. Avant lui, il n'y avoit qu'une logique de mots. Celle d'Ariſtote apprenoit plus à définir & à diviſer, qu'à connoître; à tirer les conſéquences, qu'à découvrir les principes. Celle des Scholaſtiques, abſurdement ſubtile, laiſſoit les réalités pour s'égarer

dans des abſtractions barbares. Celle de Raimond Lulle n'étoit qu'un aſſemblage de caractères magiques pour interroger ſans entendre, & répondre ſans être entendu. C'eſt DESCARTES qui créa cette logique intérieure de l'ame, par laquelle l'entendement ſe rend compte à lui-même de toutes ſes idées, calcule ſa marche, ne perd jamais de vue le point d'où il part & le terme où il veut arriver, eſprit de raiſon plutôt que de raiſonnement, & qui s'applique à tous les arts comme à toutes les ſciences.

Sa méthode eſt créée: il a fait comme ces grands architectes, qui concevant des ouvrages nouveaux, commencent par ſe faire de nouveaux inſtrumens & des machines nouvelles. Aidé de ce ſecours, il entre dans la métaphyſique. Il y jette d'abord un regard. Qu'apperçoit-il? une audace puérile de l'eſprit humain, des êtres imaginaires, des rêveries pro-

fondes, des mots barbares; car dans tous les temps, l'homme, quand il n'a pu connoître, a créé des ſignes pour repréſenter des idées qu'il n'avoit pas, & il a pris ces ſignes pour des connoiſſances. DESCARTES vit d'un coup d'œil ce que devoit être la métaphyſique. Dieu, l'ame & les principes généraux des ſciences: voilà ſes objets (20). Je m'élève avec lui juſqu'à la première cauſe. Newton la chercha dans les mondes; DESCARTES la cherche dans lui-même. Il s'étoit convaincu de l'exiſtence de ſon ame; il avoit ſenti en lui l'être qui penſe; c'eſt-à-dire l'être qui doute, qui nie, qui affirme, qui conçoit, qui veut, qui a des erreurs, qui les combat. Cet être intelligent eſt donc ſujet à des imperfections. Mais toute idée d'imperfection ſuppoſe l'idée d'un être plus parfait. De l'idée du parfait naît l'idée de l'infini. D'où lui naît cette idée? Comment l'homme, dont

les facultés ſont ſi bornées, l'homme qui paſſe ſa vie à tourner dans l'intérieur d'un cercle étroit, comment cet être ſi foible a-t-il pu embraſſer & concevoir l'infini? Cette idée ne lui eſt-elle pas étrangère? Ne ſuppoſe-t-elle pas hors de lui un être qui en ſoit le modèle & le principe? Cet être n'eſt-il pas Dieu? Toutes les autres idées claires & diſtinctes que l'homme trouve en lui, ne renferment que l'exiſtence poſſible de leur objet: l'idée ſeule de l'être parfait renferme une exiſtence néceſſaire. Cette idée eſt pour DESCARTES le commencement de la grande chaîne. Si tous les êtres créés ſont une émanation du premier être; ſi toutes les loix, qui font l'ordre phyſique & l'ordre moral, ſont, ou des rapports néceſſaires que Dieu a vus, ou des rapports qu'il a établis librement, en connoiſſant ce qui eſt le plus conforme à ſes attributs, on connoîtra les loix primitives

de la nature. Ainſi la connoiſſance de tous les êtres ſe trouve enchaînée à celle du premier. C'eſt elle auſſi qui affermit la marche de l'eſprit humain, & ſert de baſe à l'évidence. C'eſt elle qui en m'apprenant que la vérité éternelle ne peut me tromper, m'ordonne de regarder comme vrai, tout ce que ma raiſon me préſentera comme évident.

Appuyé de ce principe, & sûr de ſa marche, DESCARTES paſſe à l'analyſe de ſon ame. Il a remarqué que, dans ſon doute, l'étendue, la figure & le mouvement s'anéantiſſoient pour lui. Sa penſée ſeule demeuroit; ſeule elle reſtoit immuablement attachée à ſon être, ſans qu'il lui fût poſſible de l'en ſéparer. Il peut donc concevoir diſtinctement que ſa penſée exiſte, ſans que rien n'exiſte autour de lui. L'ame ſe conçoit donc ſans le corps. De-là naît la diſtinction de l'être penſant & de l'être matériel. Pour juger

de la nature des deux ſubſtances, DESCARTES cherche une propriété générale dont toutes les autres dépendent. C'eſt l'étendue dans la matière; dans l'ame c'eſt la penſée. De l'étendue naiſſent la figure & le mouvement; de la penſée naît la faculté de ſentir, de vouloir, d'imaginer. L'étendue eſt diviſible de ſa nature; la penſée, ſimple & indiviſible. Comment ce qui eſt ſimple, appartiendroit-il à un être compoſé de parties? Comment des milliers d'élémens, qui forment un corps, pourroient-ils former une perception ou un jugement unique? Cependant il exiſte une chaîne ſecrette entre l'ame & le corps. L'ame n'eſt-elle que ſemblable au pilote qui dirige le vaiſſeau? Non, elle fait un tout avec le vaiſſeau qu'elle gouverne. C'eſt donc de l'étroite correſpondance qui eſt entre les mouvemens de l'un, & les ſenſations ou penſées de l'autre, que dépend la liaiſon de ces

deux principes ſi diviſés & ſi unis(21). C'eſt ainſi que DESCARTES tourne autour de ſon être, & examine tout ce qui le compoſe. Nourri d'idées intellectuelles, & détaché de ſes ſens, c'eſt ſon ame qui le frappe le plus. Voici une penſée faite pour étonner le peuple, mais que le Philoſophe concevra ſans peine. DESCARTES eſt plus sûr de l'exiſtence de ſon ame, que de celle de ſon corps. En effet, que ſont toutes les ſenſations, ſinon un avertiſſement éternel pour l'ame, qu'elle exiſte? Peut-elle ſortir hors d'elle-même, ſans y rentrer à chaque inſtant par la penſée? Quand je parcours tous les objets de l'univers, ce n'eſt jamais que ma penſée que j'apperçois. Mais comment cette ame franchit-elle l'intervalle immenſe qui eſt entr'elle & la matière? Ici DESCARTES reprend ſon analyſe & le fil de ſa méthode. Pour juger s'il exiſte des corps, il conſulte d'abord ſes

idées. Il trouve dans ſon ame les idées générales d'étendue, de grandeur, de figure, de ſituation, de mouvement, & une foule de perceptions particulières. Ces idées lui apprennent bien l'exiſtence de la matiere, comme objet mathématique; mais ne lui diſent rien de ſon exiſtence phyſique & réelle. Il interroge enſuite ſon imagination. Elle lui offre une ſuite de tableaux où des corps ſont repréſentés: ſans doute l'original de ces tableaux exiſte, mais ce n'eſt encore qu'une probabilité. Il remonte juſqu'à ſes ſens. Ce ſont eux qui font la communication de l'ame & de l'univers; ou plutôt ce ſont eux qui créent l'univers pour l'ame. Ils lui portent chaque portion du monde en détail; par une métamorphoſe rapide, la ſenſation devient idée; & l'ame voit dans cette idée, comme dans un miroir, le monde qui eſt hors d'elle. Les ſens ſont donc les meſſagers de l'ame;

mais quelle foi peut-elle ajouter à leur rapport ? Souvent ce rapport la trompe. DESCARTES remonte alors jusqu'à Dieu. D'un côté, la véracité de l'être suprême ; de l'autre, le penchant irrésistible de l'homme, à rapporter ses sensations à des objets réels qui existent hors de lui ; voilà les motifs qui le déterminent ; & il se reſſaisit de l'Univers physique qui lui échappoit.

Ferai-je voir ce grand Homme, malgré la circonspection de sa marche, s'égarant dans la métaphysique, & créant son système des idées innées ? Mais cette erreur même tenoit à son génie. Accoutumé à des méditations profondes, habitué à vivre loin des sens, à chercher dans son ame ou dans l'essence de Dieu, l'origine, l'ordre & le fil de ses connoissances, pouvoit-il soupçonner que l'ame fût entiérement dépendante des sens pour les idées ? N'étoit-il pas trop aviliſſant pour elle, qu'elle ne fût

occupée qu'à parcourir le monde phyſique, pour y ramaſſer les matériaux de ſes connoiſſances, comme le Botaniſte qui cueille ſes végétaux, ou à extraire des principes de ſes ſenſations, comme le Chymiſte qui analyſe les corps ? Il étoit réſervé à Loke de nous donner ſur les idées le vrai ſyſtême de la nature, en développant un principe connu par Ariſtote & ſaiſi par Bacon, mais dont Loke n'eſt pas moins le créateur. Car un principe n'eſt créé, que lorſqu'il eſt démontré aux hommes. Qui nous démontrera de même ce que c'eſt que l'ame des bêtes ? Quels ſont ces êtres ſinguliers, ſi ſupérieurs aux végétaux par leurs organes, ſi inférieurs à l'homme par leurs facultés ? Quel eſt ce principe qui ſans leur donner la raiſon, produit en eux des ſenſations, du mouvement & de la vie ? Quelque parti que l'on embraſſe, la raiſon ſe trouble, la dignité de l'homme s'offenſe, ou la re-

ligion s'épouvante. Chaque ſyſtême eſt voiſin d'une erreur ; chaque route eſt ſur le bord d'un précipice. Ici DESCARTES eſt entraîné par la force des conſéquences & l'enchaînement de ſes idées, vers un ſyſtême auſſi ſingulier que hardi, & qui eſt digne au moins de la grandeur de Dieu. En effet, quelle idée plus ſublime que de concevoir une multitude innombrable de machines, à qui l'organiſation tient lieu de principe intelligent ; dont tous les reſſorts ſont différens, ſelon les différentes eſpèces, & les différens buts de la création ; où tout eſt prévu, tout combiné pour la conſervation & la réproduction des êtres ; où toutes les opérations ſont le réſultat toujours sûr des loix du mouvement ; où toutes les cauſes qui doivent produire des millions d'effets, ſont arrangées juſqu'à la fin des ſiècles, & ne dépendent que de la correſpondance & de l'harmonie de quelque partie de ma-

tière. Avouons-le ; ce ſyſtème donne la plus grande idée de l'art de l'éternel Géomètre, comme l'appelloit Platon. C'eſt ce même caractère de grandeur que l'on a retrouvé depuis dans l'harmonie préétablie de Leibnitz; caractère plus propre que tout autre à ſéduire les hommes de génie, qui aiment mieux voir tout en un inſtant dans une grande idée, que de ſe traîner ſur des détails d'obſervations & ſur quelques vérités éparſes & iſolées.

DESCARTES s'eſt élevé à Dieu, eſt deſcendu dans ſon ame, a ſaiſi ſa penſée, l'a ſéparée de la matière, s'eſt aſſuré qu'il exiſtoit des corps hors de lui. Sûr de tous les principes de ſes connoiſſances, il va maintenant s'élancer dans l'univers phyſique. Il va le parcourir, l'embraſſer, le connoître; mais auparavant il perfectionne l'inſtrument de la géométrie dont il a beſoin. C'eſt ici une des parties les plus ſolides de la gloire de DESCAR-

TES ; c'eſt ici qu'il a tracé une route qui ſera éternellement marquée dans l'hiſtoire de l'eſprit humain. L'algèbre étoit créée depuis long-temps. Cette géométrie métaphyſique qui exprime tous les rapports par des ſignes univerſels, qui facilite le calcul en le généraliſant, opère ſur les quantités inconnues, comme ſi elles étoient connues, accélère la marche & augmente l'étendue de l'eſprit, en ſubſtituant un ſigne abrégé à des combinaiſons nombreuſes ; cette ſcience inventée par les Arabes, ou du moins tranſportée par eux en Eſpagne, cultivée par les Italiens, avoit été agrandie & perfectionnée par un François ; mais malgré les découvertes importantes de l'illuſtre Viète, malgré un pas ou deux qu'on avoit faits après lui en Angleterre, il reſtoit encore beaucoup à découvrir. Tel étoit le ſort de DESCARTES, qu'il ne pouvoit approcher d'une ſcience, ſans qu'auſ-

ſi-tôt elle ne prît une face nouvelle. D'abord il travaille ſur les méthodes de l'analyſe pure. Pour ſoulager l'imagination, il diminue le nombre des ſignes; il repréſente par des chiffres les puiſſances des quantités, & ſimplifie, pour ainſi dire, le méchaniſme algébrique. Il s'élève enſuite plus haut; il trouve ſa fameuſe méthode des *indéterminées*, artifice plein d'adreſſe, où l'art, conduit par le génie, ſurprend la vérité, en paroiſſant s'éloigner d'elle; il apprend à connoître le nombre & la nature des racines dans chaque équation, par la combinaiſon ſucceſſive des ſignes; règle auſſi utile que ſimple, que la jalouſie & l'ignorance ont attaquée, que la rivalité nationale a diſputée à DESCARTES, & qui n'a été démontrée que depuis quelques années *. C'eſt

* Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1741.

ainſi que les grands Hommes découvrent, comme par inſpiration, des vérités que les hommes ordinaires n'entendent quelquefois qu'au bout de cent ans de pratique & d'étude; & celui qui démontre ces vérités après eux, acquiert encore une gloire immortelle. L'algèbre ainſi perfectionnée, il reſtoit un pas plus difficile à faire. La méthode d'Appolionius & d'Archimède, qui fut celle de tous les anciens Géomètres, exacte & rigoureuſe pour les démonſtrations, étoit peu utile pour les découvertes. Semblable à ces machines qui dépenſent une quantité prodigieuſe de forces pour peu de mouvement, elle conſumoit l'eſprit dans un détail d'opérations trop compliquées, & le traînoit lentement d'une vérité à l'autre. Il falloit une méthode plus rapide. Il falloit un inſtrument qui élevât le Géomètre à une hauteur d'où il pût dominer ſur toutes ſes opérations, &

ſans

ſans fatiguer ſa vue, voir d'un coup-d'œil des eſpaces immenſes ſe reſſerrer comme en un point. Cet inſtrument, c'eſt DESCARTES qui l'a créé: c'eſt l'application de l'algèbre à la géométrie. Il commença donc par traduire les lignes, les ſurfaces & les ſolides en caractères algébriques; mais ce qui étoit l'effort du génie, c'étoit après la réſolution du problême, de traduire de nouveau les caractères algébriques en figures. Je n'entreprendrai point de détailler les admirables découvertes ſur leſquelles eſt fondée cette analyſe créée par DESCARTES. Ces vérités abſtraites & pures, faites pour être meſurées par le compas, échappent au pinceau de l'éloquence; & j'affoiblirois l'éloge d'un grand Homme, en cherchant à peindre ce qui ne doit être que calculé. Contentons-nous de remarquer ici, que par ſon analyſe DESCARTES fit faire plus de progrès à la géomé-

trie, qu'elle n'en avoit fait depuis la création du monde. Il abrégea les travaux, il multiplia les forces, il donna une nouvelle marche à l'esprit humain. C'est l'analyse qui a été l'instrument de toutes les grandes découvertes des modernes. C'est l'analyse qui, dans les mains des Léibnitz, des Newton & des Bernouilli, a produit cette géométrie nouvelle & sublime qui soumet l'infini au calcul. Voilà l'ouvrage de DESCARTES. Quel est donc cet homme extraordinaire qui a laissé si loin de lui tous les siècles passés, qui a ouvert de nouvelles routes aux siècles à venir, & qui dans le sien avoit à peine trois hommes qui fussent en état de l'entendre? Il est vrai qu'il avoit répandu sur toute sa géométrie, une certaine obscurité; soit qu'accoutumé à franchir d'un saut des intervalles immenses, il ne s'apperçût pas seulement de toutes les idées intermédiaires qu'il supprimoit,

& qui ſont des points-d'appui néceſſaires à la foibleſſe ; ſoit que ſon deſſein fût de ſecouer l'eſprit humain, & de l'accoutumer aux grands efforts ; ſoit enfin que, tourmenté par des rivaux jaloux & foibles, il voulût une fois les accabler de ſon génie, & les épouvanter de toute la diſtance qui étoit entr'eux & lui (22).

Mais ce qui prouve le mieux toute l'étendue de l'eſprit de DESCARTES, c'eſt qu'il eſt le premier qui ait conçu la grande idée de réunir toutes les ſciences, & de les faire ſervir à la perfection l'une de l'autre. On a vu qu'il avoit tranſporté dans ſa logique la méthode des Géomètres. Il ſe ſervit de l'analyſe logique pour perfectionner l'algèbre ; il appliqua enſuite l'algèbre à la géométrie ; la géométrie & l'algèbre à la méchanique ; & ces trois ſciences combinées enſemble, à l'aſtronomie. C'eſt donc à lui qu'on doit les premiers eſſais de l'application de

la géométrie à la physique; application qui a créé encore une science toute nouvelle. Armé de tant de forces réunies, DESCARTES marche à la nature; il entreprend de déchirer ses voiles, & d'expliquer le système du monde. Voici un nouvel ordre de choses: voici des tableaux plus grands peut-être que ceux que présente l'histoire de toutes les Nations & de tous les Empires (23).

Qu'on me donne de la matière & & du mouvement, dit DESCARTES, & je vais créer un monde. D'abord il s'élève par la pensée vers les cieux, & delà il embrasse l'univers d'un coup d'œil. Il voit le monde entier comme une seule & immense machine, dont les roues & les ressorts ont été disposés au commencement, de la manière la plus simple, par une main éternelle. Parmi cette quantité effroyable de corps & de mouvemens, il cherche la disposition des centres. Chaque

corps a ſon centre particulier ; chaque ſyſtème a ſon centre général. Sans doute auſſi il y a un centre univerſel, autour duquel ſont rangés tous les ſyſtèmes de la nature. Mais où eſt-il, & dans quel point de l'eſpace ? DESCARTES place dans le ſoleil le centre du ſyſtème auquel nous ſommes attachés. Ce ſyſtème eſt une des roues de la machine ; le ſoleil eſt le point-d'appui. Cette grande roue embraſſe dix-huit cent millions de lieues dans ſa circonférence, à ne compter que juſqu'à l'orbe de Saturne. Que ſeroit-ce ſi on pouvoit ſuivre la marche excentrique des comètes ? Cette roue de l'univers doit communiquer à une roue voiſine, dont la circonférence eſt peut-être plus grande encore. Celle-ci communique à une troiſième, cette troiſième à une autre, & ainſi de ſuite dans une progreſſion infinie, juſqu'à celles qui ſont bornées par les dernières limites de l'eſpace. Toutes,

par la communication du mouvement, se balancent & se contrebalancent, agiſſent & réagissent l'une sur l'autre, ſe ſervent mutuellement de poids & de contre-poids, d'où réſulte l'équilibre de chaque ſyſtême, & de chaque équilibre particulier, l'équilibre du monde. Telle eſt l'idée de cette grande machine, qui s'étend à plus de centaines de millions de lieues que l'imagination n'en peut concevoir, & dont toutes les roues sont des mondes combinés les uns avec les autres.

C'eſt cette machine que DESCARTES conçoit, & qu'il entreprend de créer avec trois loix de méchanique. Mais auparavant il établit les propriétés générales de l'eſpace, de la matière & du mouvement. D'abord, comme toutes les parties ſont enchaînées, que nulle part le méchaniſme n'eſt interrompu, & que la matière ſeule peut agir ſur la matière, il faut que tout ſoit plein. Il admet donc un

fluide immense & continu, qui circule entre les parties solides de l'univers; ainsi le vuide est proscrit de la nature. L'idée de l'espace est nécessairement liée à celle de l'étendue; & DESCARTES confond l'idée de l'étendue avec celle de la matière: car on peut dépouiller successivement les corps de toutes leurs qualités; mais l'étendue y restera, sans qu'on puisse jamais l'en détacher. C'est donc l'étendue qui constitue la matière, & c'est la matière qui constitue l'espace. Mais où sont les bornes de l'espace? DESCARTES ne les conçoit nulle part, parce que l'imagination peut toujours s'étendre au-delà. L'univers est donc illimité: il semble que l'ame de ce grand homme eût été trop resserrée par les bornes du monde; il n'ose point les fixer. Il examine ensuite les loix du mouvement: mais qu'est-ce que le mouvement? C'est le plus grand phénomène de la nature, & le plus inconnu. Jamais l'homme

ne ſaura comment le mouvement d'un corps peut paſſer dans un autre. Il faut donc ſe borner à connoître par quelles loix générales il ſe diſtribue, ſe conſerve, ou ſe détruit; & c'eſt ce que perſonne n'avoit cherché avant DESCARTES. C'eſt lui qui le premier a généraliſé tous les phénomènes, a comparé tous les réſultats & tous les effets, pour en extraire ces loix primitives: & puiſque dans les mers, ſur la terre & dans les cieux, tout s'opère par le mouvement, n'étoit-ce pas remettre aux hommes la clef de la nature? Il ſe trompa, je le ſais. Mais, malgré ſon erreur, il n'en eſt pas moins l'auteur des loix du mouvement. Car, pendant trente ſiècles, les Philoſophes n'y avoient pas même penſé; & dès qu'il en eût donné de fauſſes, on s'appliqua à chercher les véritables. Trois Mathématiciens célèbres * les trouvèrent en même tems;

* Huyghens, Wallis & Wren.

c'étoit l'effet de ſes recherches & de la ſecouſſe qu'il avoit donnée aux eſprits. Du mouvement il paſſe à la matière, choſe auſſi incompréhenſible pour l'homme. Il admet une matière primitive, unique, élémentaire, ſource & principe de tous les êtres, diviſée & diviſible à l'infini; qui ſe modifie par le mouvement; qui ſe compoſe & ſe décompoſe; qui végète ou s'organise; qui, par l'activité rapide de ſes parties, devient fluide; qui, par leur repos, demeure inactive & lente; qui circule ſans ceſſe dans des moules & des filières innombrables, & par l'aſſemblage des formes, conſtitue l'univers. C'eſt avec cette matière qu'il entreprend de créer un monde.

Je n'entrerai point dans le détail de cette création. Je ne peindrai point ces trois élémens ſi connus, formés par des millions de particules entaſſées, qui ſe heurtent, ſe froiſſent & ſe briſent; ces élémens emportés

d'un mouvement rapide autour de divers centres, & marchant par tourbillons; la force centrifuge qui naît du mouvement circulaire; chaque élément qui se place à différentes distances, à raison de sa pesanteur; la matière la plus déliée qui se précipite vers les centres & y va former des soleils; la plus massive rejettée vers les circonférences; les grands tourbillons qui engloutissent les tourbillons voisins trop foibles pour leur résister, & les emportent dans leurs cours; tous ces tourbillons roulans dans l'espace immense, & chacun en équilibre, à raison de leur masse & de leur vîtesse. C'est au Physicien plutôt qu'à l'Orateur à donner l'idée de ce système, que l'Europe adopta avec transport, qui a présidé si long-temps au mouvement des cieux, & qui est aujourd'hui tout-à-fait renversé. En vain les hommes les plus savans du siecle passé & du nôtre, en vain les

Huyghens, les Bulfinger, les Mallebranche, les Léibnitz, les Kirker & les Bernouilli, ont travaillé à réparer ce grand édifice ; il menaçoit ruine de toutes parts, & il a fallu l'abandonner. Gardons-nous cependant de croire que ce ſyſtème, tel qu'il eſt, ne ſoit pas l'ouvrage d'un génie extraordinaire. Perſonne encore n'avoit conçu une machine auſſi grande, ni auſſi vaſte ; perſonne n'avoit eu l'idée de raſſembler toutes les obſervations faites dans tous les ſiècles, & d'en bâtir un ſyſtème général du monde ; perſonne n'avoit fait un uſage auſſi beau des loix de l'équilibre & du mouvement ; perſonne, d'un petit nombre de principes ſimples, n'avoit tiré une foule de conſéquences ſi bien enchaînées. Dans un temps où les loix du méchaniſme étoient ſi peu connues, où les obſervations aſtronomiques étoient ſi imparfaites, il eſt beau d'avoir même ébauché l'univers.

D'ailleurs tout sembloit inviter l'homme à croire que c'étoit là le syſtème de la nature ; du moins le mouvement rapide de toutes les sphères, leur rotation sur leur propre centre, leurs orbes plus ou moins réguliers autour d'un centre commun, les loix de l'impulsion établies & connues dans tous les corps qui nous environnent, l'analogie de la terre avec les cieux, l'enchaînement de tous les corps de l'univers, enchaînement qui doit être formé par des liens physiques & réels ; tout semble nous dire que les sphères céleſtes communiquent ensemble, & sont entraînées par un fluide invisible & immense qui circule autour d'elles. Mais quel eſt ce fluide ? Quelle eſt cette impulsion ? Quelles sont les causes qui la modifient, qui l'altèrent & qui la changent ? Comment toutes ces causes se combinent, ou se diviſent-elles, pour produire les plus étonnants effets ? C'eſt ce que DESCARTES ne

nous apprend pas; c'eſt ce que l'homme ne ſaura peut-être jamais bien; car la géométrie, qui eſt le plus grand inſtrument dont on ſe ſerve aujourd'hui dans la phyſique, n'a de priſe que ſur les objets ſimples. Auſſi Newton, tout grand qu'il étoit, a été obligé de ſimplifier l'univers pour le calculer. Il a fait mouvoir tous les aſtres dans des eſpaces libres : dès-lors plus de fluide, plus de réſiſtances, plus de frottemens; les liens qui uniſſent enſemble toutes les parties du monde, ne ſont plus que des rapports de gravitation, des êtres purement mathématiques. Il faut en convenir; un tel univers eſt bien plus aiſé à calculer que celui de DESCARTES, où toute action eſt fondée ſur un méchaniſme. Le Newtonien tranquille dans ſon cabinet, calcule la marche des ſphères, d'après un ſeul principe qui agit toujours d'une manière uniforme. Que la main du Génie qui préſide à

l'univers, saisisse le géomètre & le transporte tout-à-coup dans le monde de DESCARTES. Viens, monte, franchis l'intervalle qui te sépare des cieux, approche de Mercure, passe l'orbe de Vénus, laisse Mars derrière toi, viens te placer entre Jupiter & Saturne; te voilà à quatre-vingt mille diamètres de ton globe. Regarde maintenant; vois-tu ces grands corps qui de loin te paroissent mus d'une manière uniforme? Vois leurs agitations & leurs balancemens, semblables à ceux d'un vaisseau tourmenté par la tempête, dans un fluide qui presse & qui bouillonne; vois & calcule, si tu peux, ces mouvemens. Ainsi, quand le système de DESCARTES n'eût point été aussi défectueux, ni celui de Newton aussi admirable, les géomètres devoient, par préférence, embrasser le dernier; & ils l'ont fait. Quelle main plus hardie, profitant des nouveaux phénomènes

connus & des découvertes nouvelles, oſera reconſtruire avec plus d'audace & de ſolidité ces tourbillons, que DESCARTES lui-même n'éleva que d'une main foible? ou, rapprochant deux Empires diviſés, entreprendra de réunir l'attraction avec l'impulſion, en découvrant la chaîne qui les joint? ou peut-être nous apportera une nouvelle loi de la nature inconnue juſqu'à ce jour, qui nous rende compte également & des phénomènes des cieux, & de ceux de la terre? Mais l'exécution de ce projet eſt encore reculée. Au ſiècle de DESCARTES il n'étoit pas temps d'expliquer le ſyſtème du monde. Ce temps n'eſt pas venu pour nous. Peut-être l'eſprit humain n'eſt-il qu'à ſon enfance. Combien de ſiècles faudra-t-il encore pour que cette grande entrepriſe vienne à ſa maturité? Combien de fois faudra-t-il que les comètes les plus éloignées ſe rapprochent de nous, & deſcendent dans

la partie inférieure de leurs orbites? Combien faudra-t-il découvrir dans le monde planétaire, ou de Satellites nouveaux, ou de nouveaux phénomènes des Satellites déja connus? Combien de mouvemens irréguliers aſſigner à leurs véritables cauſes? Combien perfectionner les moyens d'étendre notre vue aux plus grandes diſtances, ou par la réfraction, ou par la réflexion de la lumière? Combien attendre de haſards qui ſerviront mieux la philoſophie, que des ſiècles d'obſervations? Combien découvrir de chaînes & de fils imperceptibles, d'abord entre tous les êtres qui nous environnent, enſuite entre les êtres éloignés? Et peut-être après ces collections immenſes de faits, fruits de deux ou trois cents ſiècles, combien de bouleverſemens & de révolutions ou phyſiques ou morales ſur le globe, ſuſpendront encore pendant des milliers d'années les progrès de l'eſprit

humain dans cette étude de la nature? Heureux, si après ces longues interruptions, le genre-humain renoue le fil de ses connoissances au point où il avoit été rompu! C'est alors peut-être qu'il sera permis à l'homme de penser à faire un système du monde; & que ce qui a été commencé dans l'Egypte & dans l'Inde, poursuivi dans la Grèce, repris & développé en Italie, en France, en Allemagne & en Angleterre, s'achevera peut-être, ou dans les pays intérieurs de l'Afrique, ou dans quelqu'endroit sauvage de l'Amérique Septentrionale ou des Terres Australes; tandis que notre Europe savante ne sera plus qu'une solitude barbare, ou sera peut-être engloutie sous les flots de l'Océan rejoint à la Méditerranée. Alors on se souviendra de DESCARTES, & son nom sera prononcé peut-être dans des lieux où aucun son ne s'est fait entendre depuis la naissance du monde.

Il pourſuit ſa création : des cieux il deſcend ſur la terre. Les mêmes mains qui ont arrangé & conſtruit les corps céleſtes, travaillent à la compoſition du globe de la terre. Toutes les parties tendent vers le centre. La peſanteur eſt l'effet de la force centrifuge du tourbillon. Ce fluide qui tend à s'éloigner, pouſſe vers le centre tous les corps qui ont moins de force que lui pour s'échapper ; ainſi la matière n'a par elle-même aucun poids. Bientôt tout devoit changer : la peſanteur eſt devenue une qualité primitive & inhérente, qui s'étend à toutes les diſtances & à tous les mondes, qui fait graviter toutes les parties les unes vers les autres, retient la lune dans ſon orbite, & fait tomber les corps ſur la terre. On devoit faire plus : on devoit peſer les aſtres ; monument ſingulier de l'audace de l'homme ! Mais toutes ces grandes découvertes ne ſont que des calculs ſur les effets ;

DESCARTES plus hardi, a osé chercher la cause. Il continue sa marche: l'air, fluide léger, élastique & transparent, se détache des parties terrestres plus épaisses, & se balance dans l'athmosphère; le feu naît d'une agitation plus vive, & acquiert son activité brûlante; l'eau devient fluide, & ses gouttes s'arrondissent; les montagnes s'élèvent, & les abîmes des mers se creusent; un balancement périodique soulève & abaisse tour à tour les flots, & remue la masse de l'Océan, depuis la surface jusqu'aux plus grandes profondeurs; c'est le passage de la lune au dessus du méridien, qui presse & resserre les torrens de fluide contenus entre la lune & l'Océan. L'intérieur du globe s'organise, une chaleur féconde part du centre de la terre, & se distribue dans toutes ses parties; les sels, les bitumes & les soufres se composent; les minéraux naissent de plusieurs mêlanges; les

veines métalliques s'étendent; les volcans s'allument; l'air dilaté dans les cavernes ſouterraines éclate, & donne des ſecouſſes au globe. De plus grands prodiges s'opèrent; la vertu magnétique ſe déploie, l'aimant attire & repouſſe, il communique ſa force, & ſe dirige vers les pôles du monde. Le fluide électrique circule dans les corps, & le frottement le rend actif. Tels ſont les principaux phénomènes du globe que nous habitons, & que DESCARTES entreprend d'expliquer. Il ſoulève une partie du voile qui les couvre. Mais ce globe eſt enveloppé d'une maſſe inviſible & flottante, qui eſt entraînée du même mouvement que la terre, preſſe ſur ſa ſurface, & y attache tous les corps: c'eſt l'athmoſphère; océan élaſtique, & qui, comme le nôtre, eſt ſujet à des altérations & à des tempêtes; région détachée de l'homme, & qui, par ſon poids, a ſur l'homme la plus grande

influence; lieu où ſe rendent ſans ceſſe les particules échappées de tous les êtres; aſſemblage des ruines de la nature, ou volatiliſée par le feu, ou diſſoute par l'action de l'air, ou pompée par le ſoleil; laboratoire immenſe, où toutes ces parties iſolées & extraites d'un million de corps différens, ſe réuniſſent de nouveau, fermentent, ſe compoſent, produiſent de nouvelles formes, & offrent aux yeux ces météores variés qui étonnent le peuple, & que recherche le Philoſophe. DESCARTES, après avoir parcouru la terre, s'élève dans cette région (24). Déja on commençoit dans toute l'Europe à étudier la nature de l'air. Galilée le premier avoit découvert ſa peſanteur. Toricelli avoit meſuré la preſſion de l'athmoſphère. On l'avoit trouvée égale à un cylindre d'eau de même baſe & de trente-deux pieds de hauteur, ou à une colonne de vif-argent de vingt-neuf pouces. Ces expé-

riences n'étonnent point DESCARTES : elles étoient conformes à ſes principes. Il avoit deviné la nature avant qu'on l'eût meſurée. C'eſt lui qui donne à Paſcal l'idée de ſa fameuſe expérience ſur une haute montagne * ; expérience qui confirma toutes les autres, parce qu'on vit que la colonne du mercure baiſſoit, à proportion que la colonne d'air diminuoit en hauteur. Pourquoi Paſcal n'a-t-il point avoué qu'il devoit cette idée à DESCARTES? N'étoient-ils pas tous deux aſſez grands pour que cet aveu pût l'honorer ?

Les propriétés de l'air, ſa fluidité, ſa peſanteur & son reſſort le rendent un des agens les plus univerſels de la nature. De ſon élaſticité naiſſent les vents. DESCARTES les examine dans leur marche. Il les voit naître ſous

* Le Pui de Dôme, en Auvergne.

l'impreſſion du ſoleil qui raréfie les vapeurs de l'athmoſphère ; ſuivre entre les tropiques le cours de cet aſtre, d'Orient en Occident ; changer de direction à trente degrés de l'équateur ; ſe charger de particules glacées, en traverſant des montagnes couvertes de neiges ; devenir ſecs & brûlans en parcourant la Zone torride ; obéir ſur les rivages de l'Océan au mouvement du flux & du reflux ; ſe combiner par mille cauſes différentes des lieux, des météores & des ſaiſons ; former par-tout des courans ou lents ou rapides, plus réguliers ſur l'eſpace immenſe & libre des mers, plus inégaux ſur la terre, où leur direction eſt continuellement changée par le choc des forêts, des villes & des montagnes qui les brisent, & qui les réfléchiſſent. Il pénètre enſuite dans les ateliers ſecrets de la nature ; il voit la vapeur en équilibre ſe condenſer en nuage ; il analyſe l'organiſation des

neiges & des grêles; il décompose le tonnerre, & assigne l'origine des tempêtes qui bouleversent les mers, ou ensevelissent quelquefois l'Africain & l'Arabe sous des monceaux de sable.

Un spectacle plus riant vient s'offrir. L'équilibre des eaux suspendues dans le nuage s'est rompu; la verdure des campagnes est humectée; la nature rafraîchie se repose en silence; le soleil brille; un arc paré de couleurs éclatantes se dessine dans l'air. DESCARTES en cherche la cause. Il la trouve dans l'action du soleil sur les gouttes d'eau qui composent la nue. Les rayons partis de cet astre tombent sur la surface de la goutte sphérique, se brisent à leur entrée, se réfléchissent dans l'intérieur, ressortent, se brisent de nouveau, & vont tomber sur l'œil qui les reçoit (25) Je ne cherche point à parer DESCARTES d'une gloire étrangère; je sais qu'avant lui Antonio de Dominis avoit expliqué l'arc-

l'arc-en-ciel par les réfractions de la lumière ; mais je sais que ce prélat célèbre avoit mêlé plusieurs erreurs à ces vérités. DESCARTES expliqua ce phénomène d'une manière plus précise & plus vraie ; il découvrit le premier la cause de l'arc-en-ciel extérieur ; il fit voir qu'il dépendoit de deux réfractions, & de deux réflexions combinées. S'il se trompa dans les raisons qu'il donne de l'arrangement des couleurs, c'est que l'esprit humain ne marche que pas à pas vers la vérité ; c'est qu'on n'avoit point encore analysé la lumière ; c'est qu'on ne savoit point alors qu'elle est composée de sept rayons primitifs, que chaque rayon a un degré de réfrangibilité qui lui est propre, & que c'est de la différence des angles sous lesquels ces rayons se brisent, que dépend l'ordre des couleurs. Ces découvertes étoient réservées à Newton ; mais quoique DESCARTES ne connût

pas bien la nature de la lumière, quoiqu'il la crût une matière homogène & globuleuſe répandue dans l'eſpace, & qui, pouſſée par le ſoleil, communique en un inſtant ſon impreſſion juſqu'à nous ; quoique la fameuſe obſervation de Rômer ſur les Satellites de Jupiter, n'eût point encore appris aux hommes que la lumière emploie ſept à huit minutes à parcourir les trente millions de lieues du ſoleil à la terre ; DESCARTES n'en explique pas avec moins de préciſion & les propriétés générales de la lumière, & les loix qu'elle ſuit dans ſon mouvement, & ſon action ſur l'organe de l'homme. Il repréſente la vue comme une eſpèce de toucher, mais un toucher d'une nature extraordinaire & plus parfaite, qui ne s'exerce point par le contact immédiat des corps, mais qui s'étend juſqu'aux extrémités de l'eſpace, va ſaiſir ce qui eſt hors de l'empire de tous les autres ſens, &

unit à l'exiſtence de l'homme, l'exiſtence des objets les plus éloignés. C'eſt par le moyen de la lumiere que s'opère ce prodige. Elle eſt pour l'homme éclairé, ce que le bâton eſt pour l'aveugle. Par l'un, on voit pour ainſi dire avec ſes mains ; par l'autre, on touche avec ſes yeux. Mais pour que la lumiere agiſſe ſur l'œil, il faut qu'elle traverſe des eſpaces immenſes. Ces eſpaces ſont ſemés de corps innombrables, les uns opaques, les autres tranſparens ou fluides. DESCARTES ſuit la lumiere dans ſa route, & à travers tous ces chocs. Il la voit dans un milieu uniforme, ſe mouvoir en ligne droite ; il la voit ſe réfléchir ſur la ſurface des corps ſolides, & toujours ſous un angle égal à celui d'incidence ; il la voit enfin, lorſqu'elle traverſe différens milieux, changer ſon cours, & ſe briſer ſelon différentes loix.

La lumière mue en ligne droite,

ou réfléchie, ou briſée, parvient juſqu'à l'organe qui doit la recevoir. Quel eſt cet organe étonnant, prodige de la nature, où tous les objets acquièrent tour à tour une exiſtence ſucceſſive; où les eſpaces, les figures & les mouvemens qui m'environnent ſont créés; où les aſtres qui exiſtent à cent millions de lieues, deviennent comme partie de moi-même; où dans un demi-pouce de diamètre eſt contenu l'univers? Quelles loix préſident à ce méchaniſme? Quelle harmonie fait concourir au même but tant de parties différentes? DESCARTES analyſe & deſſine toutes ces parties; & celles qui ont beſoin d'un certain degré de convexité pour procurer la vue; & celles qui ſe rétréciſſent ou s'étendent à proportion du nombre de rayons qu'il faut recevoir; & ces humeurs d'une nature, comme d'une denſité différente, où la lumière ſouffre trois réfractions ſucceſſives; &

cette membrane ſi déliée, compoſée des filets du nerf optique, où l'objet vient ſe peindre; & ces muſcles ſi agiles, qui impriment à l'œil tous les mouvemens dont il a beſoin. Par le jeu rapide & ſimultané de tous ces reſſorts, les rayons raſſemblés viennent peindre ſur la rétine l'image des objets; & les houppes nerveuſes tranſmettent par leur ébranlement leur impreſſion juſqu'au cerveau. Là finiſſent les opérations méchaniques, & commencent celles de l'ame. Cette peinture ſi admirable eſt encore imparfaite, & il faut en corriger les défauts: il faut apprendre à voir. L'image peinte dans l'œil eſt renverſée; il faut remettre les objets dans leur ſituation. L'image eſt double; il faut la ſimplifier. Mais vous n'aurez point encore les idées de diſtance, de figure & de grandeur; vous n'avez que des lignes & des angles mathématiques. L'ame s'aſſûre d'abord de la diſtance, par le

ſens du toucher & le mouvement progreſſif. Elle juge enſuite les grandeurs relatives par les diſtances, en comparant l'ouverture des angles formés au fond de l'œil. Des diſtances & des grandeurs combinées réſulte la connoiſſance des figures. Ainſi le ſens de la vue ſe perfectionne & ſe forme par degrés ; ainſi l'organe qui touche, prête ſes ſecours à l'organe qui voit ; & la viſion eſt en même temps le réſultat de l'image tracée dans l'œil, & d'une foule de jugemens rapides & imperceptibles, fruits de l'expérience. DESCARTES, ſur tous ces objets, donne des règles que perſonne n'avoit encore développées avant lui ; il guide la nature, & apprend à l'homme à ſe ſervir du plus noble de ſes ſens. Mais dans un être auſſi borné & auſſi foible, tout s'altère. Cette organiſation ſi étonnante eſt ſujette à ſe déranger. Enfin le genre-humain eſt en droit d'accuſer la nature, qui l'ayant

placé & comme ſuſpendu entre deux infinis, celui de l'extrême grandeur, & celui de l'extrême petiteſſe, a également borné ſa vue des deux côtés, & lui dérobe les deux extrémités de la chaîne. Graces à l'induſtrie humaine appliquée aux productions de la nature, à l'aide du ſable diſſous par le feu, on a ſu faire de nouveaux yeux à l'homme, preſcrire de nouvelles routes à la lumière, rapprocher l'eſpace, & rendre viſible ce qui ne l'eſt pas. Roger Bacon, dans un ſiècle barbare, prédit le premier ces effets étonnans. Aléxandre Spina découvrit les verres concaves & convexes. Métius, artiſan Hollandois, forma le premier téleſcope. Galilée en expliqua le méchaniſme. DESCARTES s'empare de tous ces prodiges ; il en développe & perfectionne la théorie ; il les crée pour ainſi dire de nouveau, par le calcul mathématique ; il y ajoute une infinité de vues, ſoit pour ac-

célérer la réunion des parties de la lumière, soit pour la retarder, soit pour déterminer les courbes les plus propres à la réfraction, soit pour combiner celles qui, réunies, feront le plus d'effet. Il descend même jusqu'à guider la main de l'Artiste qui façonne les verres; & le compas à la main, il lui trace des machines nouvelles pour perfectionner & faciliter ses travaux. Tels sont les objets & la marche de la dioptrique de DESCARTES (26), un des plus beaux monumens de ce grand homme, qui suffiroit seul pour l'immortaliser, & qui est le premier ouvrage où l'on ait appliqué, avec autant d'étendue que de succès, la géométrie à la physique. Dès l'âge de vingt ans il avoit jetté un coup d'œil rapide sur la théorie des sons, qui peut-être a tant d'analogie avec celle de la lumière (27). Il avoit porté une géométrie profonde dans cet art, qui chez les anciens te-

noit aux mœurs, & faiſoit partie de la conſtitution des Etats, qui chez les modernes eſt à peine créé depuis un ſiècle, qui chez quelques nations eſt encore à ſon berceau ; art étonnant & incroyable qui peint par le ſon, & qui par les vibrations de l'air réveille toutes les paſſions de l'ame. Il applique de même les calculs mathématiques à la ſcience des mouvemens ; il détermine l'effet de ces machines qui multiplient les bras de l'homme, & ſont comme de nouveaux muſcles ajoutés à ceux qu'il tient de la nature. L'équilibre des forces, la réſiſtance des poids, l'action des frottemens, le rapport des vîteſſes & des maſſes, la combinaiſon des plus grands effets par les plus petites puiſſances poſſibles ; tout eſt ou développé, ou indiqué dans quelques lignes que DESCARTES a jettées preſque au haſard. (28) Mais comme, juſques dans ſes plus petits ouvrages, ſa marche eſt

toujours grande & philoſophique, c'eſt d'un ſeul principe qu'il déduit les propriétés différentes de toutes les machines qu'il explique.

Un plus grand objet vient ſe préſenter à lui; une machine plus étonnante, compoſée de parties innombrables, dont pluſieurs ſont d'une fineſſe qui les rend imperceptibles à l'œil même le plus perçant; machine qui par ſes parties ſolides repréſente des leviers, des cordes, des poulies, des poids & des contre-poids, & eſt aſſujettie aux loix de la ſtatique ordinaire; qui par ſes fluides & les vaiſſeaux qui les contiennent, ſuit les règles de l'équilibre, & du mouvement des liqueurs; qui par des pompes qui aſpirent l'air & qui le rendent, eſt aſſervie aux inégalités & à la preſſion de l'atmoſphère; qui par des filets preſque inviſibles répandus à toutes ſes extrémités, a des rapports innombrables & rapides avec ce qui

l'environne ; machine ſur laquelle tous les objets de l'univers viennent agir, & qui réagit ſur eux ; qui, comme la plante, ſe nourrit, ſe développe & ſe reproduit, mais qui à la vie végétale joint le mouvement progreſſif ; machine organiſée, méchanique vivante, mais dont tous les reſſorts ſont intérieurs & dérobés à l'œil, tandis qu'au dehors on ne voit qu'une décoration ſimple à la fois & magnifique, où ſont raſſemblés & le charme des couleurs, & la beauté des formes, & l'élégance des contours, & l'harmonie des proportions : c'eſt le corps humain. DESCARTES oſe le conſidérer dans ſon enſemble & dans tous ſes détails. Après avoir parcouru l'univers & toutes les portions de la nature, il revient à lui-même. Il veut ſe rendre compte de ſa vie, de ſes mouvemens, de ſes ſens. Qui lui expliquera un nouvel univers plus incompréhenſible que le premier ? Ce n'eſt

point dans les auteurs qui ont écrit ; qu'il va puiſer ſes connoiſſances, c'eſt dans la nature. C'eſt elle qui fait la raiſon d'un grand homme, & non point ce qu'on a penſé avant lui. On lui demande où ſont ſes livres : les voilà, dit-il, en montrant des animaux qu'il étoit prêt à diſſéquer. L'anatomie créée par Hippocrate, cultivée par Ariſtote, réduite en art par les travaux d'Hérophile & d'Eraſiſtrate, raſſemblée en corps par Galien, ſuſpendue & preſque anéantie pendant près de onze ſiècles, avoit été ranimée tout-à-coup par Véſale. Depuis cent ans elle faiſoit des progrès en Europe, mais les faiſoit avec lenteur, comme toutes les connoiſſances humaines qui ſont filles du temps. DESCARTES eut auſſi la gloire d'être un des premiers anatomiſtes de ſon ſiècle : mais comme il étoit né encore plus pour lier des connoiſſances & les ordonner entr'el-

les, que pour faire des obſervations, il porta dans l'anatomie ce caractère qui le ſuivoit par-tout. En découvrant l'effet, il remontoit à la cauſe; en analyſant les parties, il examinoit leurs rapports entr'elles, & leurs rapports avec le tout. Ne cherchez point à le fixer long-temps ſur un petit objet; il veut voir l'enſemble de tout ce qu'il embraſſe. Son eſprit impatient & rapide court au devant de l'obſervation. Il la précède plus qu'il ne la ſuit. Il lui indique ſa route ; elle marche ; il revient enſuite ſur elle ; il généraliſe d'un coup-d'œil & en un inſtant tout ce qu'elle lui rapporte ; ſouvent il a vu avant qu'elle ait parlé. Que doit-il réſulter d'une pareille marche dans un homme de génie ? Quelques erreurs & de grandes idées ; des maſſes de lumière à travers des nuages. C'eſt auſſi ce que l'on trouve dans le Traité de DESCARTES ſur l'homme (29). Il le compoſa après quinze ans d'ob-

ſervations anatomiques. Il ſuppoſe d'abord une machine entiérement ſemblable à la nôtre : quand il en ſera temps, il lui donnera une ame. Mais d'abord il veut voir ce que le méchaniſme ſeul peut produire dans un pareil ouvrage : il lui met ſeulement dans le cœur un feu ſecret & actif, ſemblable à celui qui fait bouillonner les liqueurs nouvelles. Dès ce moment s'éxécutent toutes les fonctions qui ſont indépendantes de l'ame. La reſpiration appelle & chaſſe l'air tour à tour. L'eſtomac devient un fourneau chymique, où des liqueurs en fermentation ſervent à la diſſolution & à l'analyſe des nourritures. Ces parties décompoſées paſſent par différens canaux, ſe raſſemblent dans des réſervoirs, s'épurent dans leur cours, ſe transforment en ſang, augmentent & développent la maſſe ſolide de la machine, & deviennent une portion d'elle-même. Le ſang, comme un

torrent rapide, circule par des routes innombrables; il se sépare, il se réunit, porté par les artères aux extrémités de la machine, & ramené par les veines, des extrémités vers le cœur. Le cœur est le centre de ce grand mouvement, & le foyer de la vie interne: c'est delà qu'elle se distribue. Au dehors tous les mouvemens s'opèrent. Du cerveau partent des faisceaux de nerfs qui s'épanouissent & se développent aux extrémités, & vont former l'organe du sentiment. Les uns sont propres à réfléchir les atômes imperceptibles de la lumière; les autres, les vibrations des corps sonores; ceux-ci ne seront ébranlés que par les particules odorantes; ceux-là, par les esprits & les sels qui se détacheront des alimens & des liqueurs; les derniers enfin, dispersés sur toute la surface de la machine, ne peuvent être heurtés que par le contact & les parties grossières des corps solides:

ainſi ſe forment les ſens. Chaque objet extérieur vient donner une ſecouſſe à l'organe qui lui eſt propre. Les nerfs qui le compoſent, ainſi qu'une corde tendue, portent cet ébranlement juſqu'au cerveau : là eſt le réſervoir de ces eſprits ſubtils & rapides, partie la plus déliée du ſang, émanations aëriennes ou enflammées, & inviſibles comme impalpables. A l'impreſſion que le cerveau reçoit, ces ſouffles volatils courent rapidement dans les nerfs ; ils paſſent dans les muſcles. Ceux-ci ſont des reſſorts élaſtiques qui ſe tendent ou ſe détendent, des cordes qui s'allongent ou ſe raccourciſſent, ſelon la quantité du fluide nerveux qui les remplit ou qui en ſort. De cette compreſſion ou dilatation des muſcles, réſultent tous les mouvemens. Les eſprits animaux, principes moteurs, ſont eux-mêmes dans une éternelle agitation ; & tandis que les uns achèvent de ſe former &

ſe volatiliſent dans le laboratoire, que les autres, au premier ſignal, s'élancent rapidement, une foule innombrable diſperſée déja dans la machine, circule dans tous les membres, ſuit les dernières ramifications des nerfs, va, vient, deſcend, remonte, & porte par-tout la vie, l'activité & la ſoupleſſe. Prenez maintenant une ame, & mettez-la dans cette machine; auſſi tôt naît un ordre d'opérations nouvelles. DESCARTES place cette ame dans le cerveau, parce que c'eſt là que ſe porte le contre-coup de toutes les ſenſations; c'eſt delà que part le principe des mouvemens; c'eſt là qu'elle eſt avertie par des meſſagers rapides, de tout ce qui ſe paſſe aux extrémités de ſon empire; c'eſt delà qu'elle diſtribue ſes ordres. Les nerfs ſont ſes miniſtres & les exécuteurs de ſes volontés. Le cerveau devient comme un ſens intérieur, qui contient pour ainſi dire le réſultat de tous les

ſens du dehors. Là ſe forme une image de chaque objet. L'ame voit l'objet dans cette image quand il eſt préſent ; & c'eſt la perception. Elle la reproduit d'elle-même, quand l'objet eſt éloigné ; & c'eſt l'imagination. Elle en fait au beſoin renaître l'idée avec la conſcience de l'avoir eue ; & c'eſt la mémoire. A chacune de ces opérations de l'ame correſpond une modification particulière dans les fibres du cerveau, ou dans le cours des eſprits ; & c'eſt la chaîne inviſible des deux ſubſtances. Mais l'ame a deux facultés bien diſtinctes : elle eſt à la fois intelligente & ſenſible. Dans quelques-unes de ſes fonctions, elle exerce & déploie un principe d'activité, elle veut, elle choiſit, elle compare ; dans d'autres elle eſt paſſive : ce ſont des émotions qu'elle éprouve, mais qu'elle ne ſe donne pas, & qui lui arrivent des objets qui l'environnent. Telle eſt l'origine des paſſions, préſent utile &

funeſte. Le Philoſophe errant aux pieds du Véſuve, ou à travers les rochers noircis de l'Iſlande, ou ſur les ſommets ſauvages des Cordelières, entraîné par le deſir de connoître, approche de la bouche des volcans; il en meſure de l'œil la profondeur; il en obſerve les effets; aſſis ſur un rocher, il calcule à loiſir & médite profondément ſur ce qui fait le ravage du monde. Ainſi DESCARTES obſerve & analyſe les paſſions (30). Avant lui on en avoit développé le moral; lui ſeul a tenté d'en expliquer le phyſique. Lui ſeul a fait voir juſqu'où les loix du méchaniſme influent ſur elles, & où ce méchaniſme s'arrête. Il a marqué dans chaque paſſion primitive le degré de mouvement & d'impétuoſité du ſang, le cours des eſprits, leur agitation, leur activité ou plus ou moins rapide, les altérations qu'elles produiſent dans les organes intérieurs. Il les ſuit au dehors; il rend compte

de leurs effets sur la surface de la machine, quand l'œil devient un tableau rapide, tantôt doux & tantôt terrible; quand l'harmonie des traits se dérange; quand les couleurs ou s'embellissent ou s'effacent; quand les muscles se tendent ou se relâchent; quand le mouvement se rallentit ou se précipite; quand le son inarticulé de la douleur ou de la joie se fait entendre, & sort par secousses du sein agité; quand les larmes coulent, les larmes, ces marques touchantes de la sensibilité, ou ces marques terribles du désespoir impuissant; quand l'excès du sentiment affoiblit par degrés, ou consume en un moment les forces de la vie. Ainsi les passions influent sur l'organisation, & l'organisation influe sur elles: mais elles n'en sont pas moins assujetties à l'empire de l'ame. C'est l'ame qui les modifie, par les jugemens qu'elle joint à l'impression des objets. L'ame les

gouverne & les dompte par l'exercice de ſa volonté, en réprimant à ſon gré les mouvemens phyſiques, en donnant un nouveau cours aux eſprits, en s'accoutumant à réveiller une idée, plutôt qu'une autre, à la vue d'un objet qui vient la frapper. Mais cette volonté impérieuſe ne ſuffit pas; il faut qu'elle ſoit éclairée. Il faut donc connoître les vrais rapports de l'homme avec tout ce qui exiſte. C'eſt par l'étude de ces rapports qu'il ſaura quand il doit étendre ſon exiſtence hors de lui par le ſentiment, & quand il doit la reſſerrer. Ainſi la morale eſt liée à une foule de connoiſſances qui l'agrandiſſent & la perfectionnent: ainſi toutes les ſciences réagiſſent les unes ſur les autres. C'étoit là, comme nous avons vu, la grande idée de DESCARTES. Cette imagination vaſte avoit conſtruit un ſyſtème de ſcience univerſelle, dont toutes les parties ſe tenoient, & qui toutes ſe rapportoient

à l'homme. Il avoit placé l'homme au milieu de cet univers ; c'étoit l'homme qui étoit le centre de tous ces cercles tracés autour de lui, & qui paſſoient par tous les points de la nature. DESCARTES ſentoit bien toute l'étendue d'un pareil plan, & il n'imaginoit pas pouvoir le remplir ſeul ; mais preſſé par le temps, il ſe hâtoit d'en exécuter quelques parties, & croyoit que la poſtérité acheveroit le reſte. Il invitoit les hommes de toutes les nations & de tous les ſiècles à s'unir enſemble ; & pour raſſembler tant de forces diſperſées, pour faciliter la correſpondance rapide des eſprits dans les lieux & les temps, il conçut l'idée d'une langue univerſelle qui établiroit des ſignes généraux pour toutes les penſées, de même qu'il y en a pour exprimer tous les nombres ; projet que pluſieurs philoſophes célèbres ont renouvellé, qui ſans doute a donné à Léibnitz l'idée

d'un alphabet des penſées humaines ; & qui, s'il eſt éxécuté un jour, ſera probablement l'époque d'une révolution dans l'eſprit humain.

J'ai tâché de ſuivre DESCARTES dans tous ſes ouvrages ; j'ai parcouru preſque toutes les idées de cet homme extraordinaire ; j'en ai développé quelques-unes ; j'en ai indiqué d'autres. Il a été aiſé de ſuivre la marche de ſa philoſophie & d'en ſaiſir l'enſemble. On l'a vu commencer par tout abattre, afin de tout reconſtruire ; on l'a vu jetter des fondemens profonds ; s'assurer de l'évidence & des moyens de la reconnoître ; deſcendre dans ſon ame pour s'élever à Dieu ; de Dieu redeſcendre à tous les êtres créés ; attacher à cette cauſe tous les principes de ſes connoiſſances ; ſimplifier ces principes pour leur donner plus de fécondité & d'étendue, car c'eſt la marche du génie, comme de la nature ; appliquer enſuite ces principes à la

théorie des planètes, aux mouvemens des cieux, aux phénomènes de la terre, à la nature des élémens, aux prodiges des météores, aux effets & à la marche de la lumière, à l'organisation des corps brutes, à la vie active des êtres animés ; terminant enfin cette grande course par l'homme, qui étoit l'objet & le but de ses travaux ; développant par-tout des loix méchaniques qu'il a devinées le premier, descendant toujours des causes aux effets, enchaînant tout par des conséquences nécessaires, joignant quelquefois l'expérience aux spéculations, mais alors même maîtrisant l'expérience par le génie ; éclairant la physique par la géométrie, la géométrie par l'algèbre, l'algèbre par la logique, la médecine par l'anatomie, l'anatomie par les méchaniques ; sublime même dans ses fautes, méthodique dans ses égaremens (31), utile par ses erreurs, forçant l'admiration

&

& le reſpect, lors même qu'il ne peut forcer à penſer comme lui.

Si on cherche les grands Hommes modernes avec qui on peut le comparer, on en trouvera trois ; Bacon, Léibnitz & Newton. Bacon parcourut toute la ſurface des connoiſſances humaines ; il jugea les ſiècles paſſés, & alla au devant des ſiècles à venir : mais il indiqua plus de grandes choſes qu'il n'en exécuta ; il conſtruiſit l'échafaud d'un édifice immenſe, & laiſſa à d'autres le ſoin de conſtruire l'édifice. Léibnitz fut tout ce qu'il voulut être ; il porta dans la philoſophie une grande hauteur d'intelligence : mais il ne traita la ſcience de la nature que par lambeaux ; & ſes ſyſtèmes métaphyſiques ſemblent plus faits pour étonner & accabler l'homme, que pour l'éclairer. Newton a créé une optique nouvelle, & démontré les rapports de la gravitation dans les cieux. Je ne prétends point ici diminuer la gloire

de ce grand homme; mais je remarque seulement tous les secours qu'il a eus pour ces grandes découvertes. Je vois que Galilée lui avoit donné la théorie de la pesanteur; Képler, les loix des astres dans leurs révolutions; Huyghens, la combinaison & les rapports des forces centrales & des forces centrifuges; Bacon, le grand principe de remonter des phénomènes vers les causes; DESCARTES, sa méthode pour le raisonnement, son analyse pour la géométrie, une foule innombrable de connoissances pour la physique, & plus que tout cela peut-être, la destruction de tous les préjugés. La gloire de Newton a donc été de profiter de tous ces avantages, de rassembler toutes ces forces étrangères, d'y joindre les siennes propres qui étoient immenses, & de les enchaîner toutes par les calculs d'une géométrie aussi sublime que profonde. Si maintenant je rapproche DES

CARTES de ces trois Hommes célèbres, j'oserai dire qu'il avoit des vues aussi nouvelles & bien plus étendues que Bacon; qu'il a eu l'éclat & l'immensité du génie de Léibnitz, mais bien plus de consistance & de réalité dans sa grandeur; qu'enfin il a mérité d'être mis à côté de Newton, parce qu'il a créé une partie de Newton, & qu'il n'a été créé que par lui-même; parce que, si l'un a découvert plus de vérités, l'autre a ouvert la route de toutes les vérités; Géomètre aussi sublime, quoiqu'il n'ait point fait un aussi grand usage de la géométrie; plus original par son génie, quoique ce génie l'ait souvent trompé; plus universel dans ses connoissances, comme dans ses talens, quoique moins sage & moins assuré dans sa marche; ayant peut-être en étendue, ce que Newton avoit en profondeur; fait pour concevoir en grand, mais peu fait pour suivre les détails, tandis que

Newton donnoit aux plus petits détails l'empreinte du génie ; moins admirable ſans doute pour la connoiſſance des cieux, mais bien plus utile pour le genre humain, par ſa grande influence ſur les eſprits & ſur les ſiècles.

C'eſt ici le vrai triomphe de DESCARTES. C'eſt là ſa grandeur. Il n'eſt plus, mais ſon eſprit vit encore. Cet eſprit eſt immortel ; il ſe répand de nation en nation, & de ſiècle en ſiècle. Il reſpire à Paris, à Londres, à Berlin, à Léipſik, à Florence. Il pénètre à Pétersbourg ; il pénétrera un jour juſques dans ces climats où le genre-humain eſt encore ignorant & avili; peut-être il fera le tour de l'univers.

On a vu dans quel état étoient les ſciences au moment où DESCARTES parut ; comment l'autorité enchaînoit la raiſon ; comment l'être qui penſe avoit renoncé au droit de penſer. Il a

eſt des eſprits, comme de la nature phyſique : l'engourdiſſement en eſt la mort : il faut de l'agitation & des ſecouſſes. Il vaut mieux que les vents ébranlent l'air par des orages, que ſi tout demeuroit dans un éternel repos. DESCARTES donna l'impulſion à cette maſſe immobile. Quel fut l'étonnement de l'Europe, lorſqu'on vit paroître tout-à-coup cette philoſophie ſi hardie & ſi nouvelle ! Peignez-vous des eſclaves qui marchent courbés ſous le poids de leurs fers : ſi tout-à-coup un d'entre eux briſe ſa chaîne, & fait retentir à leurs oreilles le nom de liberté, ils s'agitent, ils frémiſſent, & des débris de leurs chaînes rompues, accablent leurs tyrans. Tel eſt le mouvement qui ſe fit dans les eſprits, d'un bout de l'Europe à l'autre. Cette maſſe nouvelle de connoiſſances que DESCARTES y avoit jettée, ſe joignit à la fermentation de ſon eſprit. Réveillé par de ſi grandes idées,

& par un ſi grand exemple, chacun s'interroge & juge ſes penſées. Chacun diſcute ſes opinions. La raiſon de l'univers n'eſt plus celle d'un homme qui exiſtoit il y a quinze ſiècles; elle eſt dans l'ame de chacun; elle eſt dans l'évidence & dans la clarté des idées. La penſée eſclave depuis deux mille ans, ſe relève avec la conſcience de ſa grandeur. De toutes parts on crée des principes, & on les ſuit. On conſulte la nature, & non plus les hommes. La France, l'Italie, l'Allemagne & l'Angleterre travaillent ſur le même plan. La méthode même de DESCARTES apprend à connoître & à combattre ſes erreurs. Tout ſe perfectionne, ou du moins tout avance. Les mathématiques deviennent plus fécondes, les méthodes plus ſimples. L'algèbre portée ſi loin par DESCARTES, eſt perfectionnée par Halley; & le grand Newton y ajoute encore. L'analyſe eſt appliquée au calcul de l'in-

fini, & produit une nouvelle branche de géométrie ſublime. Pluſieurs hommes célèbres portent cet édifice à une hauteur immenſe: l'Allemagne & l'Angleterre ſe diviſent ſur cette découverte, comme l'Eſpagne & le Portugal ſur la conquête des Indes. L'application de la géométrie à la phyſique devient plus étendue & plus vaſte. Newton fait ſur les mouvemens des corps céleſtes, ce que DESCARTES avoit fait ſur la dioptrique, & ſur quelques parties des météores. Les loix de Képler ſont démontrées par le calcul. La marche elliptique des planètes eſt expliquée. La gravitation univerſelle étonne l'univers par la fécondité & la ſimplicité de ſon principe. Cette application de la géométrie s'étend à toutes les branches de la phyſique, depuis l'équilibre des liqueurs, juſqu'aux derniers balancemens des cometes dans leurs routes les plus écartées. Ces aſtres errans ſont mieux

connus. DESCARTES les avoit tirés pour jamais de la classe des météores, en les fixant au nombre des planètes. Newton rend compte de l'excentricité de leurs orbites. Halley, d'après quelques points donnés, détermine le cours & fixe la marche de vingt-quatre comètes. Les inégalités de la lune sont calculées. On découvre l'anneau & les satellites de Saturne. On fait des Satellites de Jupiter l'usage le plus important pour la navigation. Les cieux sont connus comme la terre. La terre change de forme; son équateur s'élève, & ses poles s'applatissent; & la différence de ses deux diamètres est mesurée. Des observatoires s'élèvent auprès des digues de la Hollande, sous le ciel de Stockholm, & parmi les glaces de la Russie. Toutes les sciences suivent cette impulsion générale. La physique particulière créée par le génie de DESCARTES, s'étend, & affermit sa marche

par les expériences. Il eſt vrai qu'il avoit peu ſuivi cette route ; mais ſa méthode, plus puiſſante que ſon exemple, devoit y ramener. Les prodiges de l'électricité ſe multiplient. Les déclinaiſons de l'aiguille aimantée s'obſervent ſelon la différence des lieux & des temps. Halley trace dans toute l'étendue du globe, une ligne qui ſert de point fixe, où la déclinaiſon commence, & qui bien conſtatée peut-être pourroit tenir lieu des longitudes. L'optique devient une ſcience nouvelle, par les découvertes ſublimes ſur les couleurs. La dioptrique de DESCARTES n'eſt plus la borne de l'eſprit humain. L'art d'agrandir la vue s'étend. On ſubſtitue pour lire dans les cieux, les métaux aux verres, & la réflexion de la lumière à la réfraction. La chymie, qui auparavant étoit preſque iſolée, s'unit aux autres ſciences. On l'applique à la fois à la phyſique, à l'hiſtoire naturelle & à la

médecine. La circulation du ſang découverte par Harvey, embraſſée & défendue par DESCARTES, devient la ſource d'une foule de vérités. Le méchaniſme du corps humain eſt étudié avec plus de zèle & de ſuccès. On découvre des vaiſſeaux inconnus & de nouveaux réſervoirs. Borelli tente d'aſſujettir au calcul géométrique les mouvemens des animaux. Leuwenhoek, le microſcope à la main, ſurprend ces atomes vivans qui ſemblent être les élémens de la vie de l'homme. Ruiſch perfectionne l'art de donner par des injections une nouvelle vie à ce qui eſt mort. Malpighi tranſporte l'anatomie aux plantes, & remplit un projet que DESCARTES n'avoit pas eu le temps d'exécuter. Son génie reſpire encore après lui dans la métaphyſique. C'eſt lui qui, dans Mallebranche, démêle les erreurs de l'imagination & des ſens. C'eſt lui qui, dans Loke, combat & détruit les idées in-

nées, fait l'analyse de l'esprit humain, & pose d'une main hardie les limites de la raison. C'est lui qui, de nos jours, a attaqué & renversé les systèmes (32). Son influence ne s'est point bornée à la philosophie. Semblable à cette ame universelle des Stoïciens, l'esprit de DESCARTES est par-tout. On l'a appliqué aux lettres & aux arts, comme aux sciences. Si dans tous les genres on va saisir les premiers principes; si la métaphysique des arts est créée; si on a cherché dans des idées invariables, les règles du goût pour tous les pays & pour tous les siècles; si on a secoué cette superstition qui jugeoit mal, parce qu'elle admiroit trop, & donnoit des entraves au génie, en resserrant trop sa sphère; si on examine & discute toutes nos connoissances; si l'esprit s'agite pour reculer toutes les bornes; si on veut savoir sur tous les objets le degré de vérité qui appartient à l'homme; c'est

là l'ouvrage de DESCARTES. L'aſtronome, le géomètre, le métaphyſicien, le grammarien, le moraliſte, l'orateur, le politique, le poëte, tous ont une portion de cet eſprit qui les anime. Il a guidé également Paſcal & Corneille, Loke & Bourdaloue, Newton & Monteſquieu. Telle eſt la trace profonde & l'empreinte marquée de l'homme de génie ſur l'univers. Il n'exiſte qu'un moment; mais cette exiſtence eſt employée toute entière à quelque grande opération, qui change la direction des choſes pour pluſieurs ſiècles (33).

Arrêtons-nous maintenant ſur celui à qui le genre-humain a eu tant d'obligations, & à qui la dernière poſtérité ſera encore redevable. Quels honneurs lui a-t-on rendus de ſon vivant? Quelles ſtatues lui furent élevées dans ſa patrie? Quels hommages a-t-il reçu des nations?..... Que parlons-nous d'hommages, & de ſtatues, & d'hon-

neurs ? Oublions-nous qu'il s'agit d'un grand homme ? Oublions-nous qu'il a vécu parmi des hommes ? Parlons plutôt & des perſécutions, & de la haine, & des tourmens de l'envie, & des noirceurs de la calomnie, & de tout ce qui a été & ſera éternellement le partage de l'homme qui aura le malheur de s'élever au deſſus de ſon ſiècle. DESCARTES l'avoit prévu. Il connoiſſoit trop les hommes pour ne les pas craindre. Il avoit été averti par l'exemple de Galilée. Il avoit vu dans la perſonne de ce vieillard, la vérité en cheveux blancs chargée de fers, & traînée indignement dans les priſons (34). La coupe de Socrate, les chaînes d'Anaxagore, la fuite & l'empoiſonnement d'Ariſtote, les malheurs d'Héraclite, les calomnies inſenſées contre Gerbert, les gémiſſemens plaintifs de Roger Bacon ſous les voûtes d'un cachot, l'orage excité contre Ramus, & les poignards qui

l'assassinèrent (35), les buchers allumés en cent lieux, pour consumer des malheureux qui ne pensoient pas comme leurs concitoyens; tant d'autres qui avoient été errans & proscrits sur la terre, sans asyle & sans protecteurs, emportant avec eux, de pays en pays, la vérité fugitive & bannie du monde, tout l'avertissoit du danger qui le menaçoit; tout lui crioit que le dernier des crimes que l'on pardonne, est celui d'annoncer des vérités nouvelles. Mais la vérité, n'est point à l'homme qui la conçoit; elle appartient à l'univers, & cherche à s'y répandre. DESCARTES crut même qu'il en devoit compte au Dieu qui la lui donnoit. Il se dévoua donc; (36) & graces aux passions humaines, il ne tarda point a recueillir les fruits de sa résolution.

Il y avoit alors en Hollande un de ces hommes qui sont offusqués de tout ce qui est grand; qui, aux vues étroites

de la médiocrité, joignent toutes les hauteurs du deſpotiſme; inſultent à ce qu'ils ne comprennent pas; couvrent leur foibleſſe par leur audace, & leur baſſeſſe par leur orgueil; intriguans fanatiques, pieux calomniateurs, qui prononcent ſans ceſſe le mot de Dieu & l'outragent; n'affectent de la religion que pour nuire, ne font ſervir le glaive des loix qu'à aſſaſſiner; ont aſſez de crédit pour inſpirer des fureurs ſubalternes; eſpèces de monſtres nés pour perſécuter & pour haïr, comme le tigre eſt né pour dévorer. Ce fut un de ces hommes qui s'éleva contre DESCARTES (37). Il ne ſeroit peut-être pas inutile à l'hiſtoire de l'eſprit humain & des paſſions, de peindre toutes les intrigues & la marche de ce perſécuteur; de le faire voir, du moment qu'il conçut le deſſein de perdre DESCARTES, travaillant d'abord ſourdement & en ſilence, ſemant dans les eſprits des idées & des

soupçons vagues d'athéisme ; nourrissant ces soupçons par des libelles & des noirceurs anonymes ; suivant de l'œil & sans se découvrir, les progrès de la fermentation générale ; au moment d'éclater, briguant la première place de son Corps, afin de pouvoir joindre l'autorité à la haine ; alors marchant à découvert, armant contre DESCARTES & le peuple & les Magistrats, & les fureurs sacrées des Ministres ; le peignant à tous les yeux comme un athée, qui commençoit par briser les autels, & finiroit par bouleverser l'Etat ; invoquant à grands cris la Religion & les loix. Il faudroit raconter comment ce grand homme fut cité au son de la cloche, & sur le point d'être traîné comme un vil criminel ; comment ensuite, pour lui ôter même la ressource de se justifier, on travailla à le condamner en silence, & sans qu'il en en pût être averti ; comment son affreux persécuteur, s'il

ne pouvoit le perdre tout-à-fait, vouloit du moins le faire proscrire de la Hollande, vouloit faire consumer dans les flammes ces livres d'un athée, où l'athéisme est combattu ; comment il avoit déja transigé avec le Bourreau d'Utrecht, pour qu'on allumât un feu d'une hauteur extraordinaire, afin de mieux frapper les yeux du peuple. Le barbare eût voulu que la flamme du bucher pût être apperçue en même temps, de tous les lieux de la Hollande, de la France, de l'Italie, & de l'Angleterre. Déja même il se préparoit à répandre dans toute l'Europe ce récit flétrissant, afin que chassé des sept provinces, DESCARTES fût banni du monde entier, & que par-tout où il arriveroit, il se trouvât dévancé par sa honte. Mais c'est à l'histoire à entrer dans ces détails ; c'est à elle à marquer d'une ignominie éternelle le front du calomniateur ; c'est à elle à flétrir ces Magistrats qui,

dupes d'un scélérat, servoient d'instrument à la haine, & combattoient pour l'envie. Et que prétendoient-ils avec leurs flammes & leurs buchers? Croyoient-ils dans cet incendie étouffer la voix de la vérité? Croyoient ils faire disparoître la gloire d'un grand homme? Il dépend de l'envie & de l'autorité injuste, de forger des chaînes, & de dresser des échafauds; mais il ne depend point d'elle d'anéantir la vérité, & de tromper la justice des siècles.

Tel est le sort que DESCARTES éprouva en Hollande. Dans son pays je le vois presque inconnu, regardé avec indifférence par les uns, attaqué & combattu par les autres, recherché de quelques Grands comme un vain spectacle de curiosité, ignoré ou calomnié à la Cour (38). Je vois sa famille le traiter avec mépris. Je vois son frère, dont tout le mérite peut-être étoit de partager son nom, parler

avec dédain d'un frère qui, né gentilhomme, s'étoit abaiſſé juſqu'à ſe faire philoſophe (39), & mettre au nombre des jours malheureux, celui où DESCARTES naquit pour déshonorer ſa race par un pareil métier. O préjugés! O ridicule fierté des places & du rang! Il importe de conſerver ces traits à la poſtérité, pour apprendre, s'il ſe peut, aux hommes à rougir. Où ſont aujourd'hui ceux qui, à la vue de DESCARTES, ſourioient dédaigneuſement, & diſoient avec hauteur: c'eſt un homme qui écrit. Ils ne ſont plus. Ont-ils jamais été? Mais l'homme de génie vivra éternellement. Son nom fait l'orgueil de ſes compatriotes; ſa gloire eſt un dépôt que les ſiècles ſe tranſmettent, & qui eſt ſous la garde de la juſtice & de la vérité. Il eſt vrai que le grand homme trouve quelquefois la conſidération de ſon vivant; mais il faut preſque toujours qu'il la cherche à trois cents lieues de lui. DES-

CARTES persécuté en Hollande, & méconnu en France, comptoit parmi ses admirateurs & ses disciples, la fameuse Princesse Palatine, Princesse qui est du petit nombre de celles qui ont placé la philosophie à côté du trône (40). Elle étoit digne d'interroger DESCARTES; & DESCARTES étoit digne de l'instruire. Leur commerce n'étoit point un trafic de flatteries & de mensonges de la part de DESCARTES, de protection & de hauteurs de la part d'Elisabeth. Dieu, la nature, l'homme, ses malheurs & les moyens qu'il a d'être heureux, ses devoirs & ses foiblesses, la chaîne morale de tous ses rapports, voilà le sujet de leurs entretiens & de leurs lettres. C'est ainsi que les philosophes doivent s'entretenir avec les Grands. La nature avoit destiné à DESCARTES un autre disciple encore plus célèbre. C'étoit la fille de Gustave Adolphe, c'étoit la fameuse Christine (41). Elle

étoit née avec une de ces ames encore plus ſingulières que grandes, qui ſemblent jettées hors des routes ordinaires, & qui étonnent toujours, même lorſqu'on ne les admire pas. Enthouſiaſte du génie & des ames fortes, le grand Condé, DESCARTES, & Sobieski avoient droit dans ſon cœur aux mêmes ſentimens. Viens, dit-elle à DESCARTES: je ſuis Reine, & tu es philoſophe. Faiſons un traité enſemble. Tu annonceras la vérité, & je te défendrai contre tes ennemis. Les murs de mon palais ſeront tes remparts. C'eſt donc l'eſpérance de trouver un abri contre la perſécution, qui ſeule put attirer DESCARTES à Stockholm. Sans ce motif, auroit-il été ſe fixer auprès d'un trône? Qu'eſt-ce qu'un homme tel que DESCARTES a de commun avec les Rois? Leur ame, leur caractère, leurs paſſions, leur langage, rien ne ſe reſſemble; ils ne ſont pas même faits pour ſe rappro-

cher ; leur grandeur se choque & se repousse. Mais s'il fut forcé par le malheur de se refugier dans une Cour, il eut du moins la gloire de n'y pas démentir sa conduite. Il y vécut tel qu'il avoit vécu dans le fond de la Nort-Hollande. il osa y avoir des mœurs & de la vertu ; il ne fut ni vil, ni bas, ni flatteur. Il ne fut point le lâche complaisant des Princes, ni des Grands. Il ne crut point qu'il devoit oublier la philosophie pour la fortune. Il ne brigua point ces places qui n'agrandissent jamais ceux qui sont petits, & rabaisseroient plutôt ceux qui sont grands. Et comment DESCARTES auroit-il pu avoir de telles pensées ? Celui qui est sans cesse occupé à méditer sur l'éternité, sur le temps, sur l'espace, ne doit-il pas contracter une habitude de grandeur, qui de son esprit passe à son ame ? Celui qui mesure la distance des astres, & voit Dieu au delà ; celui qui se transporte dans

le ſoleil ou dans Saturne, pour y voir l'eſpace qu'occupe la terre, & qui cherche alors vainement ce point égaré comme un ſable à travers les mondes, reviendra-t-il ſur ce grain de pouſſière, pour y flatter, pour y ramper, pour y diſputer ou quelques honneurs, ou quelques richeſſes? Non: il vit avec Dieu & avec la nature. Il abandonne aux hommes les objets de leurs paſſions, & pourſuit le cours de ſes penſées qui ſuivent le cours de l'univers. Il s'applique à mettre dans ſon ame l'ordre qu'il contemple; ou plutôt ſon ame ſe monte inſenſiblement au ton de cette grande harmonie. Je ne louerai donc point DESCARTES de n'avoir été ni intriguant, ni ambitieux. Je ne le louerai point d'avoir été frugal, modéré, bienfaiſant, pauvre à la fois & généreux, ſimple comme le ſont tous les grands hommes, plein de reſpect, comme Newton, pour la Divinité,

comme lui fidèle à la religion, aimant à s'occuper dans la retraite & avec ses amis de l'idée de Dieu. Malheur à celui qui ne trouveroit pas dans cette idée si grande & si consolante, les plus doux momens de sa vie! D'ailleurs, toutes ces vertus ne distinguoient point un homme aux siècles de nos pères. Mais je remarquerai que, quoique sa fortune ne pût pas suffire à ses projets, jamais il n'accepta les secours qu'on lui offrit. Ce n'étoit pas qu'il fût effrayé de la reconoissance; un pareil fardeau n'épouvante point une ame vertueuse; mais le droit d'être le bienfaiteur d'un homme, est un droit trop beau pour qu'il l'accorde avec indifférence: peut-être faudroit-il choisir encore avec plus de soin ses bienfaiteurs que ses amis, si ces deux titres pouvoient se séparer. Ainsi pensoit DESCARTES (42). Avec ses sentimens, son génie & sa gloire, il dut trouver l'envie à Stockholm, comme

comme il l'avoit trouvée à Utrecht, à la Haye, & dans Amſterdam. L'envie le ſuivoit de ville en ville, & de climat en climat. Elle avoit franchi les mers avec lui; elle ne ceſſa de le pourſuivre, que lorſqu'elle vit entre elle & lui un tombeau (43). Alors elle ſourit un moment ſur ſa tombe, & courut dans Paris, où la renommée lui dénonçoit Corneille & Turenne.

Hommes de génie, de quelque pays que vous ſoyez, voilà votre ſort. Les malheurs, les perſécutions, les injuſtices, le mépris des cours, l'indifférence du peuple, les calomnies de vos rivaux, ou de ceux qui croiront l'être, l'indigence, l'exil, & peut-être une mort obſcure à cinq cents lieues de votre patrie, voilà ce que je vous annonce. Faut-il que pour cela vous renonciez à éclairer les hommes? Non, ſans doute; & quand vous le voudriez, en êtes-vous les maîtres?

Etes-vous les maîtres de dompter votre génie, & de réſiſter à cette impulſion rapide & terrible qu'il vous donne? N'êtes-vous pas nés pour penſer, comme le ſoleil pour répandre ſa lumière? N'avez-vous pas reçu comme lui votre mouvement? Obéiſſez donc à la loi qui vous domine, & gardez-vous de vous croire infortunés. Que ſont tous vos ennemis auprès de la vérité? Elle eſt éternelle, & le reſte paſſe. La vérité fait votre récompenſe; elle eſt l'aliment de votre génie, elle eſt le ſoutien de vos travaux. Des milliers d'hommes, ou inſenſés, ou indifférens, ou barbares, vous perſécutent ou vous mépriſent; mais dans le même temps il y a des ames avec qui les vôtres correſpondent d'un bout de la terre à l'autre. Songez qu'elles ſouffrent & penſent avec vous. Songez que les Socrates & les Platons morts il y a deux mille ans, ſont vos amis. Songez que dans les ſiècles à venir il y aura d'autres ames

qui vous entendront de même, & que leurs penſées ſeront les vôtres. Vous ne formez qu'un peuple & qu'une famille avec tous les grands Hommes qui furent autrefois, ou qui ſeront un jour. Votre ſort n'eſt pas d'exiſter dans un point de l'eſpace ou de la durée. Vivez pour tous les pays & pour tous les ſiècles. Etendez votre vie ſur celle du genre-humain. Portez vos idées encore plus haut : ne voyez-vous point le rapport qui eſt entre Dieu & votre ame ? Prenez devant lui cette aſſurance qui ſied ſi bien à un ami de la vérité. Quoi ! Dieu vous voit, vous entend, vous approuve, & vous ſeriez malheureux ! Enfin, s'il vous faut le témoignage des hommes, j'oſe encore vous le promettre, non point foible & incertain, comme il l'eſt pendant ce rapide inſtant de la vie, mais univerſel & durable, pendant la vie des ſiècles. Voyez la poſtérité qui s'avance,

& qui dit à chacun de vous: eſſuie tes larmes; je viens te rendre juſtice, & finir tes maux. C'eſt moi qui fais la vie des grands hommes. C'eſt moi qui ai vengé DESCARTES de ceux qui l'outrageoient. C'eſt moi qui, du milieu des rochers & des glaces, ai tranſporté ſes cendres dans Paris. C'eſt moi qui flétris les calomniateurs, & anéantis les hommes qui abuſent de leur pouvoir. C'eſt moi qui regarde avec mépris ces mauſolées élevés dans pluſieurs temples à des hommes qui n'ont été que puiſſans, & qui honore comme ſacrée la pierre brute qui couvre la cendre de l'homme de génie. Souviens-toi que ton ame eſt immortelle, & que ton nom le ſera. Le temps fuit, les momens ſe ſuccèdent, le ſonge de la vie s'écoule. Attends, & tu vas vivre; & tu pardonneras à ton ſiècle ſes injuſtices, aux oppreſſeurs leur cruauté, à la nature de t'avoir choiſi pour inſtruire & pour éclairer les hommes.

NOTES
SUR L'ELOGE
DE DESCARTES.

PAGE 7. (1) Comme le but principal de ce discours est de faire connoître la marche de l'esprit humain dans les sciences & dans l'étude de la nature, on a cru qu'il ne seroit pas inutile de tracer ici un tableau court & rapide des opinions & des erreurs qui, avant Descartes, s'étoient élevées & étoient tombées successivement. On verra par quels efforts l'esprit humain parvient à quelques connoissances; on verra combien il est sujet à s'égarer dans les systèmes; quelles sont les premières idées qui se sont présentées aux hommes; comment ces idées se sont perfectionnées peu-à-peu; quels sont les siècles dans lesquels la philosophie a fait quelques pas; quels sont ceux où elle s'est arrêtée. On sera même en état de mieux juger Descartes. Pour le bien voir, il faut le placer entre tous les philosophes qui l'ont précédé, & tous ceux qui l'ont suivi. C'est le moyen de connoître ce qu'il

tient des uns, & ce que les autres tiennent de lui : ainſi on pourra meſurer le chemin qu'un ſeul homme a fait faire à tous les autres hommes.

La philoſophie, née de nos beſoins & de l'activité de ce principe qui nous tourmente & nous anime, eſt preſque auſſi ancienne que le monde. Dès que l'homme vit luire des aſtres ſur ſa tête, & ſentit autour de lui la nature, il ſortit de lui-même, il voulut voir & obſerver. Dès ce moment, des perſonnes choiſies renoncèrent à toutes les paſſions pour celle de connoître. L'Egypte eut ſes prêtres philoſophes, la Perſe ſes mages, l'Inde & l'Ethiopie ſes gymnoſophiſtes, l'Aſſyrie ſes chaldéens. Les Scythes vertueux & barbares, & les Celtes ſauvages eurent, comme les Orientaux, des prêtres de la nature, qui cherchoient la philoſophie dans les forêts & ſur les montagnes. Ceux qui étoient nés ſous un ciel ſerein, portèrent leurs premiers regards vers les cieux. Babylone & la Lybie eurent des obſervations aſtronomiques. Les diſciples d'Atlas découvrent par les phaſes de la lune, le principe de ſa lumière. On partage le temps, & on règle l'année ſur le cours du ſoleil. La géométrie naît ſur les bords du Nil. L'Inde & la Perſe deviennent auſſi le berceau des connoiſſances. L'homme porte ſes regards

autour de lui. Il commence à distinguer les propriétés des corps, & jette les fondemens de l'histoire naturelle. Mais dans ces premiers âges la philosophie est encore barbare. L'esprit humain dans son enfance, n'ayant pas eu le temps de rassembler des forces, n'est qu'ambitieux & foible; il s'élance, il retombe, & chaque effort est suivi d'une chûte.

Les hommes tirèrent leurs premières opinions de leurs sens. Ce qui existoit, avoit dû éternellement exister. Rien de tout ce que l'homme voit, ne lui donne l'idée, ni de création, ni d'anéantissement. On n'admit donc qu'une seule substance éternelle & infinie, indivisible, quoique divisée, dont le fond étoit immuable, mais qui avoit des modifications passagères. La partie la plus pure formoit l'Etre suprême : les corps célestes & les génies étoient la seconde émanation de cette essence : enfin la lie de la matière avoit formé les corps & le globe que nous habitons. Tout se déploie dans la nature par un enchaînement nécessaire de causes & d'effets. La terre ensevelie sous les eaux, masse informe & bourbeuse, pénétrée par le soleil, & agitée par les secousses de l'air, se découvre, devient féconde, développe ses germes, & produit des masses organiques. Mais la terre s'épuise & se consume. Elle éprouve des révolu-

tions & des embrâſemens. Tout ſe déboite & redevient cahos. Là finit la grande année du monde, qui doit être ſuivie d'une renaiſſance générale de l'univers. Telle étoit la philoſophie des Orientaux, adoptée en partie par les Egyptiens, gravée en hiéroglyphes ſur des colonnes, ou dépoſée dans les temples ſous la garde des Dieux.

Bientôt, par des voyages ſavans, elle eſt portée de l'Egypte dans la Grèce. Thalès le premier a l'eſprit de ſyſtème, & raſſemble en un corps toutes les connoiſſances iſolées. Il avoit lu dans les cieux : il avoit perfectionné la géométrie ; il oſa entreprendre d'expliquer la nature : époque à la fois de grandeur & de foibleſſe dans l'eſprit humain. Il commence par donner à la matière la force de s'arranger elle-même. Il y répand une ame inviſible & active qui organiſe ſes moindres parties. Il admet l'eau pour principe univerſel. Cet élément eſt la ſource de la fécondité, & la baſe de tous les corps.

La ſecte Ionique ſoutient, altère ou modifie les ſentimens de ſon maître. L'univers eſt l'infini ; tout en vient & tout s'y replonge. Cet infini eſt immuable & tout. Les êtres créés n'agiſſent point. L'ordre éternel ne fait que ſe développer ; & chaque être eſt entraîné par le

mouvement général. L'eau, l'air, le feu, la terre ſont tour à tour admis comme ſouverains de la nature, & quelquefois tous quatre enſemble. Sous Anaxagore la philoſophie entrevoit une intelligence ſupréme. Plus de haſard ni de fatalité aveugle. La matière eſt partagée par Dieu même, en des millions de particules, élémens inaltérables des corps, & ſemblables aux corps mêmes qu'ils doivent former. Ces parties ſimilaires, mais diviſées, tendent à ſe rejoindre pour former les différens êtres dont elles ſont les principes.

Tandis que Thalès éclaire l'Ionie, Pythagore porte dans l'occident les lumières de l'Inde & de la Perſe. Il enſeigne le vrai ſyſtême de l'univers. Les hommes étonnés apprennent que le ſoleil eſt immobile, que la terre tourne, que les étoiles fixes ſont autant de ſoleils diſperſés dans l'eſpace, & éclairant chacun un monde. Une harmonie éternelle préſide au cours des aſtres, & les règle par ſes accords. La doctrine des nombres s'établit, premier fruit d'une fauſſe application de la géométrie à la phyſique : & l'eſprit humain, pendant des ſiècles, croit voir dans de vains calculs arithmétiques, l'eſſence même de Dieu, & les myſtères les plus profonds de la nature.

L'eſprit humain prend une nouvelle route à la

ſuite d'un homme paſſionné pour la vérité, mais qui déſeſpérant de la trouver dans les cieux, la cherche dans le cœur de l'homme. On abandonne l'étude de l'univers pour la morale. Socrate eſt l'auteur de cette révolution : eſprit ſupérieur à ſon ſiècle, comme Deſcartes, ennemi comme lui de la ſcience des mots, comme lui ſecouant les erreurs, bravant les opinions, cherchant l'évidence, comme lui créateur d'une méthode, & inventeur d'une philoſophie nouvelle.

Mais l'homme trop ignorant & trop hardi, ne pouvoit conſentir long-temps à ne connoître que lui-même. On s'élance de nouveau dans l'univers. Pythagore avoit tout expliqué par les nombres : Platon explique tout par les idées. J'ai peine à le ſuivre dans ſa métaphyſique ſublime, élevé au deſſus des ſens & de la matière, deſſinant un monde intelligible, image & production du premier Etre, ſon idée incréée, plan & modèle de tout ce qui exiſte & qui exiſtera à jamais. Le monde ſenſible n'eſt que cette idée éternelle & manifeſtée au dehors. L'être intellectuel eſt inaltérable & parfait. L'être matériel incapable d'une ſtabilité d'eſſence, change, tombe, s'élève, naît, meurt, ſe détruit & ſe reproduit ſans ceſſe. De ce mouvement continuel & rapide naiſſent ſans ceſſe de

nouveaux rapports dans la matière. On ne peut donc ni la saisir, ni la connoître : la vérité n'est que pour Dieu, la vraisemblance pour l'homme.

Dès ce moment, l'art de douter se réduit en principes. L'esprit humain, comme une vague flottante, est sans cesse entraîné vers les extrémités opposées. Ici la matière est dans un mouvement éternel ; ailleurs elle est dans une éternelle immobilité. Suivant la secte Eléatique, toutes les parties de l'univers sont assoupies dans le repos. Le monde entier n'est qu'une masse. Rien ne croît, rien ne vit, rien ne meurt. Les sens & la raison sont donc éternellement trompés. Pyrrhon s'élève du milieu de cette secte, & il proscrit également toutes les vérités physiques ou morales.

Nouvelle révolution. Les mouvemens renaissent. Le vuide est admis. Des atômes innombrables jettés par millions, & errans dans le vuide, se choquent & s'entrelacent. On entrevoit le grand principe, que tous les corps qui ont un mouvement circulaire, tendent à s'éloigner du centre ; principe dont Descartes a fait un si grand usage. Tout s'opère par des combinaisons de masses & de mouvemens. De l'assemblage des atômes résultent les corps. De l'assemblage des corps résultent les mondes. Ce système s'agrandit. On donne à chacune de ces

parties élémentaires passives un principe actif & divin. La vie circule avec le méchanisme, & les mondes s'arrangent.

Cependant, tandis qu'Alexandre va fonder en Asie un empire qui doit s'élever & tomber avec lui, le précepteur d'Alexandre en fondoit un autre qui devoit subsister vingt siècles. Aristote paroît. Tout change. La matière, la forme & la privation s'emparent de l'univers. La matière, sujet éternel & passif, tend sans cesse au mouvement: elle appelle la forme, principe actif, qui vient s'unir à elle, & constitue son essence. La privation n'est qu'un néant nécessaire pour que la matière devienne un corps plutôt qu'un autre. La Nature, comme une force invisible, est répandue dans la masse universelle; elle la domine, elle l'agite, elle l'assujettit impérieusement à toutes les formes, & se subdivise elle-même en une infinité de formes qui naissent & se détruisent tour-à-tour. Delà les changemens des corps. La terre se gouverne par un rapport caché avec les cieux. Mille vertus secrètes circulent dans toutes ses parties. Tel fut le dernier des grands systèmes que la Grèce créa sur l'univers.

Mille sectes rivales naissent de ces principales sectes; elles se subdivisent comme de petits états formés d'une grande monarchie. Au milieu

de tant d'opinions, la philoſophie fait peu de progrès. Il manquoit une méthode pour apprendre. Au lieu d'obſerver, on cherchoit la première eſſence des choſes. Les hommes de génie égarés par des idées métaphyſiques brillantes, déduiſoient d'un principe arbitraire toute la conſtitution du monde. Loin de s'aſſujettir à la marche de la nature, ils commandoient à la nature de ſuivre la leur. La foule des diſciples n'étoit que des troupeaux obéiſſans. On reſpectoit un maître qu'il eût fallu juger. Toutes les écoles ſe combattoient. Delà les diſputes éternelles, les queſtions frivoles ou obſcures, les argumens captieux, l'entêtement des préjugés, la fureur des partis, l'orgueil de paroître ſavant plutôt que de l'être, tous obſtacles invincibles à la découverte de la vérité.

Cependant Athènes, le ſéjour & le centre de la philoſophie, dégénère; ſon gouvernement ſe corrompt; les révolutions amènent l'eſclavage. La philoſophie ſe tait ou s'avilit. La faveur des Ptolomées la rappelle en Egypte; mais elle n'y invente plus rien. On écrit l'hiſtoire des philoſophes Grecs, on les explique, on les commente, ſans aller au delà. Dans Rome, même ſtérilité. La langue formée par des orateurs & des conquérans, ſe refuſe même aux idées abſtraites. Les philoſophes honorés, avilis, bannis

& rappellés égorgés ou placés sur le trône, au milieu de tant de révolutions & de sang, conservent le dépôt des connoissances sans l'augmenter. On a trouvé seulement une nouvelle méthode. Les Eclectiques naissent dans Alexandrie. On choisit sans inventer; & on se forme une philosophie nouvelle du débris de toutes les anciennes.

La superstition s'étend avec l'effroi qu'inspirent les tyrans. La philosophie théurgique s'élève. On prodigue les enchantemens & les mystères. On traîne des victimes humaines au fond des antres, pour y découvrir l'avenir. La doctrine des Génies inventés par Platon, s'étend; & on en abuse. La philosophie n'est plus que l'art d'interroger les cieux ou les enfers. Un Platonisme plus pur s'insinue dans l'Eglise naissante; & les ouvrages du disciple de Socrate sont presque mis sur l'autel à côté des livres sacrés. Bientôt après l'empire se divise. Rome tombe. L'Europe est en proie aux Barbares. La philosophie s'anéantit dans l'occident. Elle se soutient encore dans l'empire de Byzance. Mais cet arbre desséché depuis neuf ou dix siècles, ne produit plus de nouveaux fruits. Les idées des philosophes Grecs sont des bornes que l'audace humaine n'ose franchir.

Les révolutions se succèdent, & les Arabes

s'élèvent. Vainqueurs de Gibraltar aux Indes, ils joignent la philoſophie aux conquêtes. Alors la connoiſſance des cieux renaît. De nouvelles tables aſtronomiques ſont dreſſées. Les mathématiques reparoiſſent. La chymie commence à analyſer les corps. Pendant quatre ſiècles quelque lumière perce à travers la barbarie du reſte du monde ; mais la ſcience de la nature n'avance point. Une dépendance ſervile enchaînoit les eſprits. Platon avoit ſoumis les premiers chrétiens ; Ariſtote ſubjugue les Arabes. Accoutumés à croire & à ſervir, ils ſe ſoumettent aux livres d'Ariſtote, comme ils s'étoient ſoumis à l'alcoran. Ils adorent ce philoſophe, comme ils adoroient leurs califes. O aviliſſement de l'eſprit humain ! Il ſemble que ſa liberté ſoit un poids qui l'accable. Ariſtote règne ſur une partie de l'univers. Il domine à Samarcande & dans la Perſe, comme en Afrique & dans l'Eſpagne.

Vers le onzième ſiécle, la Scholaſtique s'étend ſur tout l'occident. Elle y prend naiſſance au milieu de la barbarie. Ariſtote s'empare encore de ce nouvel empire. Mais on n'en ſait pas même aſſez pour adopter ſes erreurs. Ses ſentimens défigurés par les Arabes ſont expliqués par l'ignorance. Un jargon barbare & le mélange des plus mépriſables ſubtilités, les

obſcurcit encore. Cet état dura cinq ſiècles. Heureuſement il ſe fit une révolution. Des Tartares, en précipitant les Goths ſur l'occident, y avoient étouffé la philoſophie. D'autres Tartares ſous le nom de Turcs la font renaître.

La chûte de Conſtantinople donne une ſecouſſe, & fait refluer les Grecs vers l'Italie. La nature ſe réveille après mille ans. De nouvelles lumières ſe répandent. Chacun veut étudier; chacun veut connoître; mais ſous tant de ruines, la route de la vérité s'eſt perdue. On ſe tourmente pour la retrouver. On interroge les idées de Platon, les harmonies de Pythagore, les myſtères de la cabale des Juifs, les hiéroglyphes des Egyptiens. On cherche la nature par-tout, excepté dans elle-même. La domination d'Ariſtote s'affermit de nouveau; & en France, en Italie, en Angleterre, en Allemagne, on convient unanimement de le regarder comme le ſeul interprète de la nature. Voilà quel fut l'état de la philoſophie juſqu'au commencement du dix-ſeptième ſiècle, époque à peu près de la naiſſance de Deſcartes.

On voit que la connoiſſance générale du monde étoit très-peu avancée, ſi même elle étoit commencée. On avoit cependant des connoiſſances certaines ſur pluſieurs objets. De ce nombre étoient les obſervations aſtronomiques

faites en Grèce, dans Alexandrie, & du temps des Arabes; car pour l'aſtronomie, il ſuffit de bien voir & de calculer. Un certain nombre de découvertes en géométrie; car cette ſcience s'étoit accrue de ſiècle en ſiècle par les travaux de pluſieurs grands hommes; ces vérités ſe trouvoient réunies dans Euclide, Appollonius, Archimède, Pappus & Diophante. En méchanique, pluſieurs inventions admirables d'Archimède. En médecine, les ouvrages d'Hippocrate, qui étonnent encore aujourd'hui ceux même qui ont le génie de cet art. En anatomie, un excellent traité de Galien, où il avoit raſſemblé toutes les obſervations anatomiques faites avant lui, & où il en avoit ajouté quelques-unes de nouvelles. Enfin ſur l'hiſtoire naturelle, le livre de Pline, où ſont les plus grandes vues ſur la nature, mêlées à quelques erreurs de détail; & ſur-tout le traité des animaux d'Ariſtote, ouvrage prodigieux, où il y a tant de connoiſſances réunies, que dix peut-être des plus ſavans hommes de l'Europe auroient de la peine, dans le cours de leur vie, à les vérifier toutes. Voilà, à ce que je crois, l'inventaire à-peu-près exact de toutes les richeſſes philoſophiques des anciens.

Page 13. (2) Il y a dans chaque ſiècle un eſprit général qui influe, ſans qu'on s'en apper-

çoive, ſur tous ceux qui vivent dans le même temps. Il eſt très-sûr que le ſeizième & le dix-ſeptième furent marqués par de grands changemens & de grandes découvertes. Navigation, commerce, politique, ſciences, belles-lettres, tout éprouva des révolutions. Jamais on ne vit plus de ces hommes entreprenants & actifs, qui font des choſes extraordinaires, qui veulent ouvrir des routes, & changer ou en bien ou en mal tout ce qui eſt établi. Découverte de l'Amérique par Chriſtophe Colomb en 1492. Découverte des Indes par Vaſco de Gama en 1497. Conquête du Méxique par Cortès en 1518; du Pérou par Pizare en 1525. Expédition de Magellan vers les terres auſtrales en 1519. Voyage autour du monde par Drak en 1577. Etabliſſement du proteſtantiſme dans la moitié de l'Europe vers 1525. Copernic, né à Thorn en 1473, publia le vrai ſyſtème du monde en 1543; mort la même année. Tycho-Brahé, gentilhomme Danois, dépenſa plus de cent mille écus à l'aſtronomie; mort à Prague en 1601. Képler, aſtronome Allemand, auteur des fameuſes loix ſur le cours des planètes, né en 1571, mort à Ratisbonne en 1630. Les verres concaves & convexes inventés en Italie vers 1295, par Alexandre Spina, religieux. Le premier téleſcope formé par Jacques Métius, Hollandois, en

1609. Galilée, auteur de plusieurs belles découvertes en astronomie, & de la théorie du mouvement dans la chûte des corps, mort à Florence en 1642. Le fameux Bacon, Baron de Vérulam, né à Londres en 1560, mort en 1626; On sait tout ce que les sciences lui doivent, & quelles vues il avoit principalement sur la physique expérimentale. Il y a apparence que l'esprit général de ces temps-là, & les travaux de tous ces hommes célèbres, ont contribué à former Descartes. Quelques auteurs cependant assurent qu'il n'avoit point lu les ouvrages de Bacon; & il nous dit lui-même dans une de ses lettres, qu'il ne lut que fort tard les principaux ouvrages de Galilée. Si cela est, il faut convenir que la gloire de Descartes en est bien plus grande.

Page 15. (3) René Descartes, Seigneur du Perron, dont on fait ici l'éloge, naquit à La Haye en Touraine le 30 Mars 1596, de Jeanne Brochard, fille d'un Lieutenant Général de Poitiers, & de Joachim Descartes, Conseiller au Parlement de Bretagne, dont il fut le troisième fils. Sa maison étoit une des plus anciennes de la Touraine. Il avoit eu dans sa famille un Archevêque de Tours, & plusieurs braves gentilshommes qui avoient servi avec distinction. Ils étoient vraiment dignes d'être nobles,

car dans le temps des guerres civiles ils avoient toujours été fideles au Roi & à l'Etat. Son père, soit par goût, soit par raison de fortune, entra dans la robe; profession qui n'est mise au dessous de celle des armes, que par un préjugé barbare. Au reste ce n'est pas pour louer Descartes que nous entrons dans tous ces détails, c'est pour honorer sa famille. Parmi nous, la noblesse d'institution descend des pères aux enfans. N'y a-t-il pas une noblesse de mérite dont la gloire doit remonter vers les ancêtres? Depuis que le père de Descartes se fut établi à Rennes, ses descendans y ont toujours demeuré. On en compte six qui ont occupé avec distinction des charges dans le Parlement de Bretagne. Madame la Présidente de Châteaugiron, dernière de la famille, vient de mourir. On dit qu'elle avoit dans son caractère plusieurs traits de ressemblance avec Descartes. Il y a eu aussi une Catherine Descartes, nièce du philosophe, célèbre par son esprit, & par son talent pour les vers agréables. Elle est morte en 1706.

Page 16. (4) Descartes étoit né avec une complexion très-foible; & les médecins ne manquèrent pas de dire qu'il mourroit très-jeune; cependant il les trompa au moins d'une quarantaine d'années. Ayant perdu sa mère

preſque en naiſſant, il fut très redevable aux ſoins d'une nourrice qui ſuppléa à la nature par tous les ſoins de la tendreſſe. Deſcartes en fut très-reconnoiſſant. Il lui fit une penſion viagère qui lui fut payée exactement juſqu'à la mort ; & comme il n'étoit pas de ceux qui croyent que l'argent acquitte tout, il joignoit encore à ces bienfaits les devoirs & l'attachement d'un fils. Son père ne voulut point fatiguer des organes encore foibles par des études prématurées ; il lui donna le temps de croître & de ſe fortifier. Mais l'eſprit de Deſcartes alloit au devant des inſtructions. Il n'avoit pas encore huit ans, & déja on l'appelloit le philoſophe. Il demandoit les cauſes & les effets de tout, & ſavoit ne pas entendre ce qui ne ſignifioit rien. En 1604, il fut mis au collège de la Flèche. Son imagination vive & ardente fut la première faculté de ſon ame qui ſe déploya. Il cultiva la poéſie avec tranſport. Il créoit des images, en attendant qu'il pût créer des idées. Cette progreſſion eſt dans la nature, & on l'a remarquée dans les nations comme dans les hommes. Ce goût de la poéſie lui demeura toujours, & peu de temps avant ſa mort il fit des vers françois à la Cour de Suède. C'eſt une reſſemblance qu'il eut avec Platon, & que Léibnitz eut avec lui. Il aimoit auſſi beaucoup l'hiſtoire, & paſſoit les jours &

les nuits à lire ; mais cette passion ne devoit pas durer long-temps. On a une prémière avidité qu'on se hâte de satisfaire ; on veut connoître tous les faits, toutes les opinions, tout ce qu'on a su, tout ce qu'on a dit avant nous. Bientôt on se dégoûte, on laisse là les livres, on revient sur soi-même, & on n'étudie plus que la nature : telle a été la marche de Descartes. Il étoit encore à la Flèche en 1610, lorsque le cœur du plus grand & du meilleur des Rois, assassiné dans Paris, y fut porté pour être déposé dans la chapelle des Jésuites. Il fut témoin de cette pompe cruelle, & nommé parmi les vingt-quatre gentilshommes qui allèrent au devant de ce triste dépôt. Il étudioit alors en philosophie. Il y fit des progrès qui annoncèrent son génie ; car au lieu d'apprendre il doutoit. La logique de ses maîtres lui parut chargée d'une foule de préceptes ou inutiles ou dangereux ; il s'occupoit à l'en séparer, *comme le Statuaire*, dit-il lui-même, *travaille à tirer une Minerve d'un bloc de marbre qui est informe.* Leur métaphysique le révoltoit par la barbarie des mots & le vuide des idées ; leur physique, par l'obscurité du jargon, & par la fureur d'expliquer tout ce qu'elle n'expliquoit pas. Les mathématiques seules le satisfirent ; il y trouva l'évidence qu'il cherchoit par-tout. Il s'y livra en homme

qui avoit beſoin de connoître. Quelques auteurs prétendent qu'il inventa, étant encore au collège, ſa fameuſe *analyſe*. Ce ſeroit un prodige bien plus étonnant que celui de Newton, qui à vingt-cinq ans avoit trouvé le calcul de l'infini. Quoi qu'il en ſoit de cette particularité, Deſcartes finit ſes études en 1612. Le fruit ordinaire de ces premières études eſt de s'imaginer ſavoir beaucoup. Deſcartes étoit déja aſſez avancé pour voir qu'il ne ſavoit rien. En ſe comparant avec tous ceux qu'on nommoit ſavans, il apprit à mépriſer ce nom. Delà au mépris des ſciences, il n'y a qu'un pas. Il oublia donc & les lettres, & les livres & l'étude ; & celui qui devoit créer la philoſophie en Europe, renonça pendant quelque temps à toute eſpèce de connoiſſances. Voilà à-peu-près tout ce que nous ſavons des premieres années de Deſcartes. Aujourd'hui que l'on s'occupe beaucoup de l'éducation, & que l'eſprit humain, après cinq ou ſix mille ans, commence enfin à chercher les moyens de former des hommes, il ne ſeroit peut-être pas inutile de raſſembler tout ce qu'on peut ſavoir ſur l'éducation des hommes célèbres. Ce ſeroit une eſpèce de phyſique expérimentale ſur les ames, qui auroit ſon utilité. Tous ces faits réunis & comparés pourroient conduire à des principes ; & peut-être à la fin

pourroit-on former un ſyſtème complet qui auroit ſes règles générales & particulières, ſelon les gouvernemens, les religions, les climats, la force ou la foibleſſe des organes, la trempe des caractères & des eſprits, les rangs des citoyens, & les différens buts de chaque éducation. Mais peut-être eſt-on encore auſſi éloigné d'un pareil ſyſtème, qu'on l'eſt du ſyſtème général du monde. Tout ce qui tient à l'homme eſt preſque auſſi inconnu, que tout ce qui tient à la nature.

Page 17. (5) Il étoit impoſſible que Deſcartes demeurât dans l'inaction. Il faut un aliment pour les ames ardentes. Dès qu'il eut renoncé aux livres, il s'abandonna aux plaiſirs. En 1614 il fit à Paris l'eſſai d'une liberté dangereuſe; mais ſon génie le ramena bientôt. Tout-à-coup il rompt avec ſes amis & ſes connoiſſances. Il loue une petite maiſon dans un quartier déſert du fauxbourg Saint Germain, s'y enferme avec un ou deux domeſtiques, n'avertit perſonne de ſa retraite, & y paſſe les années 1615 & 1616 appliqué à l'étude, & inconnu preſqu'à toute la terre. Ce ne fut qu'au bout de plus de deux ans qu'un ami le rencontra par haſard dans une rue écartée, s'obſtina à le pourſuivre juſques chez lui, & le rentraîna enfin dans le monde. On peut juger par ce ſeul trait, du caractère de

Deſcartes,

Deſcartes, & de la paſſion que lui inſpiroit l'étude. Il eſt rare que ceux qui ne ſont pas capables de choſes extrêmes, faſſent jamais rien de grand.

Idem. (6) Les voyages de Deſcartes méritent, je crois, une attention particulière dans ſon hiſtoire. Tous les grands philoſophes de l'antiquité ont voyagé. Thalès employa ſa jeuneſſe à parcourir l'Aſie, & à s'inſtruire en Egypte. Solon recueillit des connoiſſances chez tous les peuples ſavans. Pythagore étudia ſous Phérécide & ſous Thalès, voyagea dans l'Egypte, dans la Chaldée, dans l'Inde, parcourut Délos, la Crète, tout le Péloponèſe & les principales villes d'Italie. Platon, après avoir vu pluſieurs villes de Grèce, fit le voyage de Memphis, y ſéjourna long-temps, obſerva une partie de l'Orient, & revint par l'Italie. Démocrite imita ces exemples, & rapporta de ſes voyages des connoiſſances innombrables. Parmi nous, il ſemble que les voyages ſoient moins néceſſaires. Toutes les connoiſſances ſont raſſemblées dans les livres; & l'imprimerie a répandu les livres par toute la terre. Avec une bibliothèque, on trouve l'univers ſans ſortir de chez ſoi. Mais cet univers, compoſé de la main des hommes, reſſemble-t-il aſſez à l'univers réel? Les idées acquiſes par une réflexion froide & lente, au

fond d'un cabinet, ſont-elles auſſi vives & auſſi fortes, que celles qui naîtroient du ſpectacle du monde ? L'homme qui lit, croit ſur parole ; l'homme qui voit, juge par lui-même : il interroge la nature, & peut lui arracher des ſecrets qu'elle avoit cachés juſqu'alors. D'ailleurs, il en eſt des livres, par rapport à la nature, comme des copies par rapport aux grands tableaux. Les traits s'altèrent en paſſant par différentes mains. Pour bien peindre, il faut être près de ſon modèle. Ajoutez que chacun a ſa manière de voir & de ſaiſir les grands réſultats ; & la manière de l'un n'eſt preſque jamais celle de l'autre. Ce n'eſt même qu'en parcourant ſucceſſivement une foule de grands objets, que l'on accoutume ſon ame à bien voir & à comparer. L'eſprit s'étend avec l'eſpace qu'il veut embraſſer. Enfin tout homme qui écrit, donne à la nature les bornes de ſon génie : on ne la connoît donc point, ſi on ne l'étudie dans elle-même. C'étoit là la grande maxime de Deſcartes. Il n'avoit, diſoit-il, d'autre livre que le monde. Il ſeroit à ſouhaiter que tous les philoſophes & les hommes de génie employaſſent au moins dix ans de leur vie à voyager Bientôt tout le globe ſeroit parfaitement connu L'hiſtoire naturelle, qui tient à toutes les ſciences phyſiques, feroit des progrès immenſes

l'hiſtoire de l'homme, d'où dépend toute la ſcience morale, ſeroit enfin commencée. De ces deux objets réunis, combien réſulteroient de connoiſſances, ſoit pour les arts, qui ne ſont que l'imitation de la nature, ſoit pour le gouvernement & la légiſlation, qui ne ſont que l'art de diriger l'homme en ſociété vers le bonheur ? Mais ſur cet objet, comme ſur beaucoup d'autres, on eſt réduit à faire des vœux. Pour qu'on pût voyager ainſi, il faudroit, ce qui n'arrivera preſque jamais, ou que les philoſophes puſſent être riches, ou que ceux qui ſont puiſſans puſſent être philoſophes ; il faudroit que tous les Princes & tous les Souverains conſpiraſſent à une entrepriſe utile, & qui n'eſt que pour le bonheur des hommes.

Page 18. (7) Deſcartes avoit vingt-un ans lorſqu'il ſortit de France pour la première fois. C'étoit en 1617. Il alla d'abord en Hollande, où il demeura deux ans. Ce dut être pour lui un ſpectacle curieux, qu'un pays où tout commençoit à naître, & où tout étoit l'ouvrage de la liberté. Mais s'il y vit un terrain nouveau créé, pour ainſi dire, & arraché à la mer, s'il vit le ſpectacle magnifique des canaux, des digues, du commerce & des villes de la Hollande, il fut auſſi témoin des querelles ſanglantes des Gomariſtes & des Arminiens. On ſait comment

l'ambition du Prince d'Orange voulut faire servir ces guerres de religion à sa grandeur. Barnevelt, âgé de soixante-seize ans, fut condamné, & mourut sur l'échafaud, pour avoir voulu garantir son pays du despotisme. Ce furent là les premiers mémoires que l'Europe fournit à Descartes pour la connoissance de l'esprit humain. En 1619 il passa en Allemagne. Quelques années plutôt, il y auroit vu ce Rodolphe, qui conversoit avec Tycho-Brahé, au lieu de travailler avec ses ministres; & faisoit avec Képler des tables astronomiques, tandis que les Turcs ravageoient ses Etats. Il vit couronner à Francfort Ferdinand II; & il paroît qu'il observa avec curiosité toutes ces cérémonies, ou politiques, ou sacrées, qui rendent plus imposant aux yeux des peuples, le Maître qui doit les gouverner. Ce couronnement fut le signal de la fameuse guerre de trente ans. Descartes passa les années 1619 & 1620 en Bavière, dans la Souabe, dans l'Autriche & dans la Bohème. En 1621 il fut en Hongrie; il parcourut la Moravie, la Silésie; pénétra dans le nord de l'Allemagne, alla en Poméranie par les extrémités de la Pologne, visita toutes les côtes de la mer Baltique, remonta de Stétin dans la Marche de Brandebourg, passa au Duché de Mékelbourg, & delà dans le Holstein, & enfin s'embarqua sur l'Elbe,

d'où il retourna en Hollande. Il fut sur le point de périr dans ce trajet. Pour être plus libre, il avoit pris à Embden un bateau pour lui seul & son valet. Les Mariniers, à qui son air doux & tranquille, & sa petite taille n'en imposoit pas apparemment beaucoup, formèrent le complot de le tuer, afin de profiter de ses dépouilles. Comme ils ne se doutoient pas qu'il entendît leur langue, ils eurent l'heureuse imprudence de tenir conseil devant lui. Par bonheur Descartes savoit le Hollandois. Il se lève tout-à-coup, change de contenance, tire l'épée avec fierté, & menace de percer le premier qui oseroit approcher. Cette heureuse audace les intimida, & Descartes fut sauvé. A quoi tient les plus grands événemens de ce monde! Quatre ou cinq Mariniers de la Westfrise pensèrent disposer de celui qui devoit faire la révolution de l'esprit humain. C'est ainsi qu'une vague de plus sur la petite barque qui transportoit César d'Epire en Italie, auroit probablement donné une nouvelle face au monde. Descartes passa la fin de 1621 & les premiers mois de 1622 à la Haye. C'est là qu'il vit cet Electeur Palatin, qui pour avoir été couronné Roi, étoit devenu le plus malheureux des hommes. Il passoit sa vie à solliciter des secours, & à perdre des batailles. La Princesse Elisabeth sa fille, que sa liaison

avec Descartes rendit depuis si fameuse, avoit alors tout au plus trois ou quatre ans. Elle étoit errante avec sa mère, & partageoit des maux qu'elle ne sentoit pas encore. La même année, Descartes traversa les Pays-Bas Espagnols, & s'arrêta à la Cour de Bruxelles. La trêve entre l'Espagne & la Hollande étoit rompue. Il y vit l'Infante Isabelle, qui sous un habit de Religieuse gouvernoit dix provinces, & signoit des ordres pour livrer des batailles, à peu près comme on vit Ximenès gouverner l'Espagne, l'Amérique & les Indes sous un habit de cordelier. Ces bisarreries de l'orgueil n'étonnoient point alors. En 1623 il fit le voyage d'Italie; il traversa la Suisse, où il observa plus la nature que les hommes; s'arrêta quelque temps dans la Vateline; vit à Venise le mariage du Doge avec la mer Adriatique, cérémonie bizarre & pompeuse, instituée pour le peuple dont il faut frapper les yeux, devenue nécessaire, parce qu'elle se trouve établie; & arriva enfin à Rome sur la fin de 1624. Il y fut témoin d'un jubilé qui attiroit une quantité prodigieuse de peuple de tous les bouts de l'Europe. Ce mélange de tant de nations différentes étoit un spectacle intéressant pour un philosophe. Descartes y donna toute son attention. Il comparoit les caractères de tous ces

peuples réunis, comme un amateur habile compare dans une belle galerie de tableaux, les manières des différentes écoles de peinture. En 1625 il passa par la Toscane. Galilée étoit alors âgé de soixante ans; & l'Inquisition ne s'étoit pas encore flétrie par la condamnation de ce grand homme. En 1631 il fit le voyage d'Angleterre, & en 1634 celui de Danemark. L'Espagne & le Portugal sont les seuls pays de l'Europe où Descartes n'ait pas voyagé.

Page 19. (8) Descartes porta les armes dans sa jeunesse. D'abord en Hollande, sous le célèbre Maurice de Nassau, qui affermit la liberté fondée par son père, & mérita de balancer la réputation de Farnèse; delà en Allemagne, sous Maximilien de Bavière, au commencement de la guerre de trente ans. Il vit dans cette guerre le choc de deux religions opposées, l'ambition des chefs, le fanatisme des peuples, la fureur des partis, l'abus des succès, l'orgueil du pouvoir, & trente provinces dévastées, parce qu'on se disputoit à qui gouverneroit la Bohème. Il passa ensuite au service de l'Empereur Ferdinand II, pour voir de plus près les troubles de la Hongrie. La mort du Comte de Bucquoi, Général de l'armée Impériale, qui fut tué dans une déroute, de trois coups de lance, & de plus de trente coups de pistolet, le dé-

goûta du métier des armes. Il avoit servi environ quatre ans, & en avoit alors vingt-cinq. On croit pourtant qu'au siège de la Rochelle il combattit, comme volontaire, dans une bataille contre la flotte Angloise. On se doute bien que l'ambition de Descartes n'étoit point de devenir un grand Capitaine. Avide de connoître, il vouloit étudier les hommes dans tous les états : & malheureusement la guerre est devenue un des grands spectacles de l'humanité. Il avoit d'abord aimé cette profession, comme il l'avouoit lui-même, sans doute parce qu'elle convenoit à l'activité inquiète de son ame ; mais dans la suite un coup-d'œil plus philosophique ne lui laissa voir que le malheur des hommes. Il regardoit comme une infortune le funeste devoir de verser le sang de ses semblables ; & ne savoit quel nom donner à ces nations qui vont s'égorger en riant, & plaisantent sur des champs de bataille. On a écrit de gros volumes sur la guerre ; mais l'humanité attend encore un homme qui s'élève avec courage contre ces horribles conventions qu'ont fait les peuples, d'avoir le droit de se massacrer pour quelques arpens de terre, ou pour la pêche de quelques poissons.

Page 22. (9) Ce fut en 1625, au retour de son voyage d'Italie, que Descartes fit ses observations sur la cîme des Alpes. Il est peu

d'ames ſenſibles ou fortes à qui la vue de ces montagnes n'inſpire de grandes idées. L'homme mélancolique y voit une retraite délicieuſe & ſauvage ; le guerrier s'y rappelle les armées qui les ont traverſées ; & le philoſophe s'y occupe des phénomènes de la nature. Deſcartes y compoſa une partie de ſon ſyſtème ſur les grêles, les neiges, les tonnerres & les tourbillons de vents. On pourroit le comparer à ce peintre célèbre, qui ſur mer, au milieu d'une tempête, tenoit ſon crayon, & s'applaudiſſoit en deſſinant ces beautés terribles de la nature.

Page 23. (10) Dès ſon enfance, Deſcartes avoit l'habitude de méditer. Lorſqu'il étoit à la Flèche, on lui permettoit, à cauſe de la foibleſſe de ſa ſanté, de paſſer une partie des matinées au lit. Il employoit ce temps à réfléchir profondément ſur les objets de ſes études ; & il en contracta l'habitude pour le reſte de ſa vie. Ce temps où le ſommeil a réparé les forces, où les ſens ſont calmes, où l'ombre & le demi-jour favoriſent la rêverie, & où l'ame ne s'eſt point encore répandue ſur les objets qui ſont hors d'elle, lui paroiſſoit le plus propre à la penſée. C'eſt dans ces matinées qu'il a fait la plûpart de ſes découvertes, & arrangé ſes mondes. Il porta à la guerre ce même eſprit de méditation. En 1619, étant en quartier d'hiver

sur les frontières de Bavière, dans un lieu très-écarté, il y passa plusieurs mois dans une solitude profonde, uniquement occupé à méditer. Il cherchoit alors les moyens de créer une science nouvelle. Sa tête fatiguée sans doute par la solitude, ou par le travail, s'échauffa tellement, qu'il crut avoir des songes mystérieux. Il crut voir des fantômes ; il entendit une voix qui l'appelloit à la recherche de la vérité. Il ne douta point, dit l'historien de sa vie, que ces songes ne vinssent du ciel ; & il y mêla un sentiment de religion. Au reste, ces sortes de foiblesses ne doivent pas étonner même dans un grand homme. Ne connoît-on pas le génie de Socrate, le spectre de Brutus, le fantôme qui apparut à César sur les bords du Rubicon, l'abîme qui étoit sans cesse ouvert à côté de Pascal ? Ce sont les fruits d'une imagination ardente, échauffée par quelque grand intérêt, ou troublée par une grande passion. Il sembleroit cependant qu'un philosophe devroit être un peu plus exempt qu'un autre de ces sortes d'accès.

Page 24. (11) La première étude qui attacha véritablement Descartes, fut celle des mathématiques. Dans son enfance il les étudia avec transport, & en particulier l'algèbre, & l'analyse des anciens. A l'âge de dix-neuf ans, lors-

qu'il renonça brusquement à tous les plaisirs, & qu'il passa deux ans dans la retraite, il employa tout ce temps à l'étude de la géométrie. En 1617, étant au service de la Hollande, un inconnu fit afficher dans les rues de Bréda un problême à résoudre. Descartes vit un grand concours de passans qui s'arrêtoient pour lire. Il s'approcha; mais l'affiche étoit en Flamand qu'il n'entendoit pas. Il pria un homme qui étoit à côté de lui, de la lui expliquer. C'étoit un mathématicien nommé Beckman, principal du collège de Dordrecht. Le principal, homme grave, voyant un petit officier François en habit uniforme, crut qu'un problême de géométrie n'étoit pas fort intéressant pour lui; & apparemment pour le plaisanter, il lui offrit de lui expliquer l'affiche, à condition qu'il résoudroit le problême. C'étoit une espèce de défi. Descartes l'accepta; le lendemain matin le problême étoit résolu. Beckman fut fort étonné; il entra en conversation avec le jeune homme; & il se trouva que le militaire de vingt ans en savoit beaucoup plus sur la géométrie que le vieux professeur de mathématiques. Deux ou trois ans après, étant à Ulm en Suabe, il eut une aventure à peu près pareille avec Faulhaber, mathématicien Allemand. Celui-ci venoit de donner un gros livre sur l'algèbre, & il traitoit Descartes assez lestement,

comme un jeune officier aimable, & qui ne paroiſſoit pas tout-à-fait ignorant. Cependant un jour, à quelques queſtions qu'il lui fit, il ſe douta que Deſcartes pouvoit bien avoir quelque mérite. Bientôt à la clarté & à la rapidité de ſes réponſes ſur les queſtions les plus abſtraites, il reconnut dans ce jeune homme le plus puiſſant génie, & ne regarda plus qu'avec reſpect celui qu'il croyoit honorer en le recevant chez lui. Deſcartes fut lié, ou du moins fut en commerce avec tous les plus ſavans géomètres de ſon ſiècle. Il ne ſe paſſoit pas d'année qu'il ne donnât la ſolution d'un très-grand nombre de problêmes qu'on lui adreſſoit dans ſa retraite : car c'étoit alors la méthode entre les géomètres, à peu près comme les anciens Sages & même les Rois dans l'Orient, s'envoyoient des énigmes à deviner. Deſcartes eut beaucoup de part à la fameuſe queſtion de la roulette ou de la cycloïde. La cycloïde eſt une ligne décrite par le mouvement d'un point de la circonférence d'un cercle, tandis que le cercle fait une révolution ſur une ligne droite. Ainſi quand une roue de caroſſe tourne, un des clous de la circonférence décrit dans l'air un cycloïde. Cette ligne fut découverte par le père Merſenne, expliquée par Roberval, examinée par Deſcartes qui en découvrit la tangente,

usurpée par Toricelli qui s'en donna pour l'inventeur, approfondie par Pascal, qui contribua beaucoup à en démontrer la nature & les rapports. Depuis, les géomètres les plus célèbres, tels que Huyghens, Wallis, Wren, Léibnitz, & les Bernouilli y travaillèrent encore. Avant de finir cet article, il ne sera peut-être pas inutile de remarquer que Descartes, qui fut le plus grand géomètre de son siècle, parut toujours faire assez peu de cas de la géométrie. Il tenta au moins cinq ou six fois d'y renoncer, & il y revenoit sans cesse. C'est ainsi que la Mothe passa sa vie à écrire contre les vers & à en faire.

Page 26. (12) C'est un spectacle aussi curieux que philosophique, de suivre toute la marche de l'esprit de Descartes, & de voir tous les degrés par où il passa pour parvenir à changer la face des sciences. Heureusement en nous donnant ses découvertes, il nous a indiqué la route qui l'y avoit mené. Il seroit à souhaiter que tous les Inventeurs eussent fait de même; mais la plûpart nous ont caché leur marche, & nous n'avons que le résultat de leurs travaux. Il semble qu'ils ayent craint ou de trop instruire les hommes, ou de s'humilier à leurs yeux, en se montrant eux-mêmes luttant contre les difficultés. Quoi qu'il en soit, voici la marche de

Descartes. Dès l'âge de quinze ans, il commença à douter. Il ne trouvoit dans les leçons de ses maîtres que des opinions; & il cherchoit des vérités. Ce qui le frappoit le plus, c'est qu'il voyoit qu'on disputoit sur tout. A dix-sept ans, ayant fini ses études, il s'examina sur ce qu'il avoit appris; il rougit de lui-même; & puisqu'il avoit eu les plus habiles maîtres, il conclut que les hommes ne savoient rien, & qu'apparemment ils ne pouvoient rien savoir. Il renonça pour jamais aux sciences. A dix-neuf il se remit à l'étude des mathématiques qu'il avoit toujours aimées. A vingt-un il se mit à voyager pour étudier les hommes. En voyant chez tous les peuples mille choses extravagantes & fort approuvées, il apprenoit, dit-il, à se défier de l'esprit humain, & à ne point regarder l'exemple, la coutume & l'opinion comme des autorités. A vingt-trois, se trouvant dans une solitude profonde, il employa trois ou quatre mois de suite à penser. Le premier pas qu'il fit, fut d'observer que tous les ouvrages composés par plusieurs mains, sont beaucoup moins parfaits que ceux qui ont été conçus, entrepris, & achevés par un seul homme: c'est ce qu'il est aisé de voir dans les ouvrages d'architecture, dans les statues, dans les tableaux, & même dans les plans de législation

& de gouvernement. Son second pas fut d'appliquer cette idée aux sciences. Il les vit comme formées d'une infinité de pièces de rapport, grossies des opinions de chaque philosophe, tous d'un esprit & d'un caractère différent. Cet assemblage, cette combinaison d'idées souvent mal liées & mal assorties, peut-elle autant approcher de la vérité, que le feroient les raisonnemens justes & simples d'un seul homme? Son troisième pas fut d'appliquer cette même idée à la raison humaine. Comme nous sommes enfans avant que d'être hommes, notre raison n'est que le composé d'une foule de jugemens souvent contraires, qui nous ont été dictés par nos sens, par notre nourrice & par nos maîtres. Ces jugemens n'auroient-ils pas plus de vérité & plus d'unité, si l'homme, sans passer par la foiblesse de l'enfance, pouvoit juger en naissant, & composer lui seul toutes ses idées? Parvenu jusques-là, Descartes résolut d'ôter de son esprit toutes les opinions qui y étoient, pour y en substituer de nouvelles, ou y remettre les mêmes, après qu'il les auroit vérifiées; & ce fut son quatrième pas. Il vouloit, pour ainsi dire, recomposer sa raison, afin qu'elle fût à lui, & qu'il pût s'assurer pour la suite, des fondemens de ses connoissances. Il ne pensoit point encore à réformer les sciences pour le public;

il regardoit tout changement comme dangereux. Les établiſſemens une fois faits, diſoit-il, ſont comme ces grands corps dont la chûte ne peut être que très-rude, & qui ſont encore plus difficiles à relever, quand ils ſont abattus, qu'à retenir quand ils ſont ébranlés. Mais comme il ſeroit juſte de blâmer un homme qui entreprendroit de renverſer toutes les maiſons d'une ville, dans le ſeul deſſein de les rebâtir ſur un nouveau plan, il doit être permis à un particulier d'abattre la ſienne, pour la reconſtruire ſur des fondemens plus ſolides. Il entreprit donc d'exécuter la première partie de ſes deſſeins, qui conſiſtoit à détruire; & ce fut ſon cinquième pas. Mais il éprouva bientôt les plus grandes difficultés. *Je m'apperçus*, dit-il, *qu'il n'eſt pas auſſi aiſé à un homme de ſe défaire de ſes préjugés, que de brûler ſa maiſon.* Il y travailla conſtamment pluſieurs années de ſuite, & il crut à la fin en être venu à bout. Je ne ſais ſi je me trompe, mais cette marche de l'eſprit de Deſcartes me paroît admirable. Continuons de le ſuivre. A l'âge de vingt-quatre ans, il entendit parler en Allemagne d'une ſociété d'hommes qui n'avoit pour but que la recherche de la vérité: on l'appelloit la confrairie des Roſe-Croix. Un de ſes principaux Statuts étoit de demeurer cachée. Elle avoit, à ce qu'on dit, pour fon-

dateur un Allemand né dans le quatorzième siècle. On raconte de cet homme des choſes merveilleuſes. Il avoit profondément étudié la magie, qui étoit alors une ſcience fort importante. Il avoit voyagé en Arabie, en Turquie, en Afrique, en Eſpagne, avoit vu ſur la terre des ſages & des cabaliſtes, avoit appris pluſieurs ſecrets de la nature, & s'étoit retiré enfin en Allemagne, où il vécut ſolitaire dans une grotte juſqu'à l'âge de cent ſix ans. On ſe doute bien qu'il fit des prodiges pendant ſa vie, & après ſa mort. Son hiſtoire ne reſſemble pas mal à celle d'Apollonius de Tyane. On imagina un ſoleil dans la grotte où il étoit enterré; & ce ſoleil n'avoit d'autre fonction que celle d'éclairer ſon tombeau. La confrairie fondée par cet homme extraordinaire étoit, dit-on, chargée de réformer les ſciences dans tout l'univers. En attendant, elle ne paroiſſoit pas; & Deſcartes, malgré toutes ſes recherches, ne put trouver un ſeul homme qui en fût. Il y a cependant apparence qu'elle exiſtoit, car on en parloit beaucoup dans toute l'Allemagne; on écrivoit pour & contre; & même en 1623 on fit l'honneur à ces philoſophes de les jouer à Paris ſur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne. Deſcartes déchu de l'eſpérance de trouver dans cette ſociété quelques ſecours pour ſes deſſeins,

réſolut déſormais de ſe paſſer des livres & des ſavans. Il ne vouloit plus lire que dans ce qu'il appelloit *le grand livre du monde*, & s'occupoit à ramaſſer des expériences. A vingt-ſept ans, il éprouva une ſecouſſe qui lui fit abandonner les mathématiques & la phyſique; les unes lui paroiſſoient trop vuides, l'autre trop incertaine. Il voulut ne plus s'occuper que de la morale; mais à la première occaſion, il retournoit à l'étude de la nature. Emporté comme malgré lui, il s'enfonça de nouveau dans les ſciences abſtraites. Il les quitta encore pour revenir à l'homme. Il eſpéroit trouver plus de ſecours pour cette ſcience; mais il reconnut bientôt qu'il s'étoit trompé. Il vit que dans Paris, comme à Rome & dans Veniſe, il y avoit encore moins de gens qui étudioient l'homme que la géométrie. Il paſſa trois ans dans ces alternatives, dans ce flux & reflux d'idées contraires, entraîné par ſon génie tantôt vers un objet, tantôt vers un autre, inquiet & tourmenté, & combattant ſans ceſſe avec lui-même. Ce ne fut qu'à trente-deux ans que tous ces orages ceſsèrent. Alors il penſa ſérieuſement à refaire une philoſophie nouvelle; mais il réſolut de ne point embraſſer de ſecte, & de travailler ſur la nature même. Voilà par quels degrés Deſcartes parvint à cette grande révo-

lution : il y fut conduit par le doute & l'examen. Il ſeroit à ſouhaiter que tous les hommes imitaſſent ſon exemple. Il ne dépend pas de nous de n'être pas trompés dans l'enfance, & de n'avoir pas reçu une foule d'opinions : mais tout philoſophe doit, au moins une fois dans ſa vie, faire l'examen & la revue de ſes idées, & juger tout ce qui eſt dans ſon ame. Cette méthode épargneroit bien des préjugés à la terre.

Page 28. (13) L'indépendance dont il eſt ici queſtion, eſt ce ſentiment honnête & vertueux qui ne connoît d'autre aſſujettiſſement que celui des loix ; qui pratique tous les devoirs de citoyen & de ſujet, mais qui ne peut ſouffrir d'autre chaîne ; reſpecte les titres, mais n'eſtime que le mérite ; ne fait ſa cour à perſonne, parce qu'il ne veut dépendre que de lui-même ; ſe conforme aux uſages établis, mais ſe réſerve la liberté de ſes penſées. Une telle indépendance, loin d'être criminelle, eſt le propre caractère de l'honnête homme ; car il n'y a point de vraie honnêteté ſans élévation dans l'ame. Celui qui eſt trop ſoumis aux hommes ne ſera pas long-temps ſoumis aux loix ; & pour être vertueux, il faut être libre. Il n'y a rien peut-être de plus beau dans Homère que cette idée, que du moment qu'un homme perd ſa liberté, il perd la moitié de ſon ame.

On retrouve ce ſentiment en mille endroits des ouvrages de Deſcartes. *Je mets*, dit-il dans une de ſes lettres, *ma liberté à ſi haut prix, que tous les Rois du monde ne pourroient me l'acheter.* Ce ſentiment influa ſur la conduite de toute ſa vie.

Page 29. (14) Deſcartes fut très-long-temps incertain ſur le genre de vie qu'il devoit embraſſer. D'abord il prit le parti des armes, comme on l'a vu, mais il s'en dégoûta au bout de quatre ans. En 1623, dans le temps des troubles de la Valteline, il eut quelqu'envie d'être Intendant de l'armée; mais ſes ſollicitations ne purent être aſſez vives pour qu'il réuſſît: il mettoit trop peu de chaleur à tout ce qui n'intéreſſoit que ſa fortune. En 1625, il fut ſur le point d'acheter la charge de Lieutenant Général de Châtellerault; & comme il étoit perſuadé que pour exercer une charge il falloit être inſtruit, il manda à ſon père qu'il iroit ſe mettre à Paris chez un Procureur au Châtelet, pour y apprendre la pratique. Il faut avouer que c'étoit là un ſingulier apprentiſſage pour un homme tel que Deſcartes: il avoit alors vingt-neuf ans. Mais ce projet manqua comme l'autre. S'il avoit réuſſi, il eſt à croire que Deſcartes auroit fait comme le Préſident de Monteſquieu, & qu'il ne fût pas long-temps

resté juge. Enfin, après avoir passé dix ou douze ans à observer tous les états, il finit par n'en choisir aucun. Il résolut de garder son indépendance, & de s'occuper tout entier à la recherche de la vérité. Il pensoit sans doute que c'étoit assez remplir son devoir d'homme & de citoyen, de travailler à éclairer les hommes.

Idem. (15) Ce fut en 1629, sur la fin de Mars, que Descartes partit pour aller s'établir en Hollande ; il avoit alors trente-trois ans. Comme sa résolution auroit paru extraordinaire, il n'en avertit ni ses parens, ni ses amis ; il se contenta de leur écrire avant son départ. On ne manqua point de murmurer. Il n'y a que celui qui a pu concevoir un tel projet, qui soit capable de l'approuver. Mais son parti étoit pris. Il nous rend compte lui-même des motifs qui l'engagèrent à quitter la France. Le premier fut la raison du climat. Il craignoit que la chaleur, en exaltant un peu trop son imagination, ne lui ôtât une partie du sang-froid & du calme nécessaires pour les découvertes philosophiques. Le climat de la Hollande lui parut plus favorable à ses desseins. Mais son principal motif fut la passion qu'il avoit pour la retraite, & le desir de vivre dans une solitude profonde. En France, il eût été sans cesse détourné de l'étude par ses parens ou ses amis. Il eût été

distrait par tous ces prétendus devoirs qu'on s'est imposés pour remplir les vuides du temps, & auxquels on ne devroit être assujetti que lorsqu'on ne peut faire mieux: au lieu qu'en Hollande il étoit sûr qu'on n'exigeroit rien de lui. Il espéroit vivre parfaitement inconnu, solitaire au milieu d'un peuple actif qui s'occuperoit de son commerce, tandis que lui s'occuperoit à penser. Comme son grand but étoit la retraite, il prit toutes sortes de moyens pour n'être pas découvert. Il ne confia sa demeure qu'à un seul ami chargé de sa correspondance. Jamais il ne datoit ses lettres du lieu où il demeuroit, mais de quelque grande ville où il étoit sûr qu'on ne le trouveroit pas. Pendant plus de vingt ans qu'il demeura en Hollande, il changea très souvent de séjour, fuyant sa réputation par-tout où elle le poursuivoit, & se dérobant aux importuns qui vouloient seulement l'avoir vu. Il habitoit quelquefois dans les grandes villes; mais il préféroit ordinairement les villages ou les bourgs, & le plus souvent les maisons solitaires tout-à-fait isolées dans la campagne. Quelquefois il alloit s'établir dans une petite maison aux bords de la mer. On montre encore en plusieurs endroits les maisons qu'il a habitées, comme on voit à Sardam l'espèce de chaumière où logeoit le Czar

Pierre, dans le temps qu'il travailloit sur les chantiers de la Hollande. C'est ainsi que les hommes célèbres honorent tous les lieux où ils ont imprimé leurs pas. Le goût que Descartes avoit pour la Hollande étoit si vif, qu'il cherchoit à y attirer ceux de ses amis qui vouloient se retirer du monde. Je vais traduire une lettre qu'il écrivit à Balzac sur ce sujet; on la verra peut-être avec plaisir. « Je ne suis point » étonné, lui dit-il, qu'une ame grande & forte, » telle que la vôtre, ne puisse se plier aux » usages serviles de la cour. J'ose donc vous » conseiller de venir à Amsterdam, & de vous » y retirer, plûtôt que dans des chartreuses, » ou même dans les lieux les plus agréables » de France ou d'Italie. Je préfère même son » séjour à cette solitude charmante où vous » étiez l'année dernière. Quelque agréable que » soit une maison de campagne, on y manque » de mille choses qu'on ne trouve que dans » les villes. On n'y est pas même aussi seul » qu'on le voudroit. Peut-être y trouverez-vous » un ruisseau dont le murmure vous fera rêver » délicieusement, ou un vallon solitaire qui » vous jettera dans l'enchantement; mais aussi » vous aurez à vous défendre d'une quantité » de petits voisins qui vous assiégeront sans » cesse. Ici, comme tout le monde, excepté

» moi, eſt occupé au commerce, il ne tient
» qu'à moi de vivre inconnu à tout le monde.
» Je me promène tous les jours à travers un
» peuple immenſe, preſque auſſi tranquille-
» ment que vous pouvez le faire dans vos
» allées. Les hommes que je rencontre me
» font la même impreſſion, que ſi je voyois les
» arbres de vos foréts, ou les troupeaux de
» vos campagnes. Le bruit même de tous ces
» commerçans ne me diſtrait pas plus, que ſi
» j'entendois le bruit d'un ruiſſeau. Si je m'a-
» muſe quelquefois à conſidérer leurs mouve-
» mens, j'éprouve le même plaiſir que vous
» à conſidérer ceux qui cultivent vos terres :
» car je vois que le but de tous ces travaux
» eſt d'embellir le lieu que j'habite, & de pré-
» venir tous mes beſoins. Si vous avez du
» plaiſir à voir les fruits croître dans vos ver-
» gers, & vous promettre l'abondance, pen-
» ſez-vous que j'en aye moins à voir tous les
» vaiſſeaux qui abordent ſur mes côtes, m'ap-
» porter les productions de l'Europe & des
» Indes ? Dans quel lieu de l'univers trouve-
» rez-vous plus aiſément qu'ici, tout ce qui
» peut ou intéreſſer la vanité, ou flater le
» goût ? Y a-t-il un pays dans le monde où l'on
» ſoit plus libre, où le ſommeil ſoit plus tran-
» quille, où il y ait moins de dangers à craindre,

» où

» où les loix veillent mieux sur le crime, où
» les empoisonnemens, les trahisons, les ca-
» lomnies soient moins connues, où il reste
» enfin plus de traces de l'heureuse & tran-
» quille innocence de nos pères? Je ne sçais
» pourquoi vous êtes si amoureux de votre
» ciel d'Italie? La peste se mêle avec l'air
» qu'on y respire; la chaleur du jour y est in-
» supportable; les fraicheurs du soir y sont
» mal-saines; l'ombre des nuits y couvre des
» larcins & des meurtres. Que si vous craignez
» les hivers du Nord, comment à Rome,
» même avec des bosquets, des fontaines &
» des grottes, vous garantirez-vous aussi bien
» de la chaleur, que vous pourrez ici avec un
» bon poële ou une cheminée, vous garantir
» du froid? Je vous attends avec une petite
» provision d'idées philosophiques qui vous fe-
» ront peut-être quelque plaisir; & soit que vous
» veniez ou que vous ne veniez pas, je n'en se-
» rai pas moins votre tendre & fidèle ami ».
Cette lettre est très-intéressante. D'abord elle nous fait voir le goût de Descartes pour la Hollande, & la manière dont il y vivoit. Elle nous montre ensuite son imagination & le tour agréable qu'il savoit donner à ses idées. On a accusé la géométrie de dessécher l'esprit; je ne sais s'il y a rien dans tout Balzac où il y ait autant d'es-

prit & d'agrément. L'imagination brillante de Descartes se décèle par-tout dans ses ouvrages; & s'il n'avoit voulu être ni géomètre, ni philosophe, il n'auroit encore tenu qu'à lui d'être le plus bel-esprit de son temps.

Page 32. (16) On s'est attaché dans cette partie de l'éloge de Descartes, a bien faire connoître l'ordre & l'enchaînement qu'il a mis dans toutes ses idées, le plan & la méthode de sa philosophie, & sur-tout les rapports qu'il a établis entre toutes les sciences. Il a donc fallu parler de ses erreurs, comme des vérités qu'il a enseignées; sans cela le fil eût été interrompu. Mais on a indiqué les erreurs, & on a rendu justice aux vérités. Pour ceux qui lisent en philosophes, il n'est pas moins utile que curieux de voir la manière dont un système universel de connoissances est enchaîné; & pour ceux qui ne veulent que satisfaire leur imagination, c'est encore un spectacle intéressant que le tableau de l'esprit d'un grand homme.

Idem. (17) Le discours sur la méthode parut le 8 Juin 1637. Il étoit a la tête de ses essais de philosophie. Descartes y indique les moyens qu'il a suivis pour tâcher de parvenir à la vérité, & ce qu'il faut faire encore pour aller plus avant. On y trouva une profondeur de méditation inconnue jusqu'alors. C'est là qu'est

l'hiſtoire de ſon fameux doute. Il a depuis répété cette hiſtoire dans deux autres ouvrages, dans le premier livre de ſes principes, & dans la première de ſes méditations métaphyſiques. Il falloit qu'il ſentît bien vivement l'importance & la néceſſité du doute, pour y revenir juſqu'à trois fois, lui qui étoit ſi avare de paroles. Mais il regardoit le doute comme la baſe de la philoſophie, & le garant sûr des progrès qu'on pourroit y faire dans tous les ſiècles. Il faut remarquer que Deſcartes commença par où les anciens avoient fini. Ils s'étoient ſervi du doute pour renverſer toutes les ſciences: Deſcartes s'en ſervit pour les reconſtruire.

Page 33. (18) Il n'eſt pas néceſſaire d'avertir que le doute philoſophique de Deſcartes ne s'étendit jamais aux vérités révélées. On ſait qu'il les reſpecta toute ſa vie, comme il le devoit. Il les regardoit comme d'un ordre trop ſupérieur à la raiſon, pour vouloir les y aſſujettir. On voit par-tout dans ſes ouvrages & dans ſes lettres, qu'il diſtinguoit le philoſophe du chrétien; & que s'il parloit avec audace ſur tous les objets de la raiſon, il ne parloit qu'avec ſoumiſſion ſur tous les objets de la foi. Cette remarque générale doit s'étendre à toutes les parties de ce diſcours, où il s'agit du doute de Deſcartes, de l'examen de ſes opinions, & de

ſa grande maxime, *de ne regarder comme vrai que ce qui eſt évident.*

Page 34. (19). Les régles de l'analyſe logique, qu'on peut regarder comme la ſeconde partie de ſa méthode, ſont indiquées dans pluſieurs de ſes ouvrages, & raſſemblées en partie dans un manuſcrit qui n'a été imprimé qu'après ſa mort. L'ouvrage eſt intitulé, *Régles pour conduire notre eſprit dans la recherche de la vérité.* En voici à peu près la marche. Voulez-vous trouver la vérité? formez votre eſprit, & rendez-le capable de bien juger. Pour y parvenir, ne l'appliquez d'abord qu'à ce qu'il peut bien connoître par lui-même. Pour bien connoître, ne cherchez pas ce qu'on a écrit ou penſé avant vous; mais ſachez vous en tenir à ce que vous reconnoiſſez vous-même pour évident. Vous ne trouverez point la vérité ſans méthode. La méthode conſiſte dans l'ordre. L'ordre conſiſte à réduire les propoſitions complexes à des propoſitions ſimples, & vous élever par degrés des unes aux autres. Pour vous perfectionner dans une ſcience, parcourez-en toutes les queſtions & toutes les branches, enchaînant toujours vos penſées les unes aux autres. Quand votre eſprit ne conçoit pas, ſachez vous arrêter. Examinez long-temps les choſes les plus faciles; vous vous accoutumerez

ainſi à regarder fixement la vérité, & à la reconnoître. Voulez-vous aiguiſer votre eſprit, & le préparer à découvrir un jour par lui-même? exercez-le d'abord ſur ce qui a été inventé par d'autres. Suivez ſur-tout les découvertes où il y a de l'ordre & un enchaînement d'idées. Quand il aura examiné beaucoup de propoſitions ſimples, qu'il s'eſſaye peu à peu à embraſſer diſtinctement pluſieurs objets à la fois; bientôt il acquerra de la force & de l'étendue. Enfin mettez à profit tous les ſecours de l'entendement, de l'imagination, de la mémoire & des ſens, pour comparer ce qui eſt déja connu avec ce qui ne l'eſt pas, & découvrir l'un par l'autre. Deſcartes diviſe tous les objets de nos connoiſſances, en propoſitions ſimples & en queſtions. Les queſtions ſont de deux ſortes: ou on les entend parfaitement, quoiqu'on ignore la manière de les réſoudre; ou la connoiſſance qu'on en a, eſt imparfaite. Le plan de Deſcartes étoit de donner trente-ſix règles, c'eſt-à-dire, douze pour chacune de ces diviſions. Il n'a exécuté que la moitié de l'ouvrage. Mais il eſt aiſé de voir par cet eſſai, comment il portoit l'eſprit de ſyſtême & d'analyſe dans toutes ſes recherches, & avec quelle adreſſe il décompoſoit, pour ainſi-dire, tout le méchaniſme du raiſonnement.

Page 36. (20) Les méditations métaphyſiques de Deſcartes parurent en 1641. C'étoit de tous ſes ouvrages, celui qu'il eſtimoit le plus. Il le louoit avec un enthouſiaſme de bonne foi ; car il croyoit avoir trouvé le moyen de démontrer les vérités métaphyſiques, d'une manière plus évidente que les démonſtrations de géométrie. Ce qui caractériſe ſur-tout cet ouvrage, c'eſt qu'il contient ſa fameuſe démonſtration de Dieu par l'idée, démonſtration ſi répétée depuis, adoptée par les uns & rejettée par les autres ; & qu'il eſt le premier où la diſtinction de l'eſprit & de la matière ſoit parfaitement développée : car avant Deſcartes on n'avoit point encore bien approfondi les preuves philoſophiques de la ſpiritualité de l'ame. Une choſe remarquable, c'eſt que Deſcartes ne donna cet ouvrage au public, que par principe de conſcience. Ennuyé des tracaſſeries qu'on lui ſuſcitoit depuis trois ans pour ſes eſſais de philoſophie, il avoit réſolu de ne plus rien imprimer. J'aurois, dit-il, une vingtaine d'approbateurs & des milliers d'ennemis : ne vaut-il pas mieux me taire, & m'inſtruire en ſilence ? Il crut cependant qu'il ne devoit pas ſupprimer un ouvrage qui pouvoit fournir ou de nouvelles preuves de l'exiſtence de Dieu, ou de nouvelles lumières ſur la nature de l'ame. Mais avant de le rif-

quer, il le communiqua à tous les hommes les plus savans de l'Europe, recueillit leurs objections, & y répondit. Le célèbre Arnaud fut du nombre de ceux qu'il consulta. Arnaud n'avoit alors que vingt-huit ans. Descartes fut étonné de la profondeur & de l'étendue de génie qu'il trouva dans ce jeune homme. Il s'en falloit de beaucoup qu'il eût porté le même jugement des objections de Hobbes & de celles de Gassendi. Il fit imprimer toutes ces objections, avec les réponses, à la suite des méditations; & pour leur donner encore plus de poids, le philosophe dédia son ouvrage à la Sorbone. *Je veux m'appuyer de l'autorité*, disoit-il, *puisque la vérité est si peu de chose, quand elle est seule.* Il n'avoit point encore pris assez de précautions. Ce livre, approuvé par des docteurs, discuté par des savans, dédié à la Sorbone, & où le génie s'épuise à prouver l'existence de Dieu & la spiritualité de l'ame, fut mis, vingt-deux ans après, à l'index à Rome.

Page 39. (21) On a été étonné que, dans ses méditations métaphysiques, Descartes n'ait point parlé de l'immortalité de l'ame. Ses ennemis avoient beau jeu; & ils n'ont pas manqué de profiter de ce silence pour l'accuser de n'y pas croire. Mais il nous apprend lui-même par une de ses lettres, qu'ayant établi clairement

dans cet ouvrage la distinction de l'ame & de la matière, il suivoit nécessairement de cette distinction, que l'ame par sa nature ne pouvoit périr avec le corps. Ce n'étoit donc pas seulement comme chrétien, mais même comme philosophe, qu'il croyoit que l'ame est immortelle. Eh comment se refuser à un dogme si consolant & si doux! Peut-on croire à un premier Etre, juste & bienfaisant, sans croire qu'il récompensera l'homme vertueux qui tâche de lui ressembler? Cette espérance n'est-elle pas le soutien de l'homme dans le malheur, son appui dans sa foiblesse, son encouragement dans ses vertus? Ah! sans doute il faut qu'il y ait un monde tout différent, où les inégalités cruelles de celui-ci soient réparées; où l'homme juste soit remis à sa place; où les oppressions cessent; où les persécuteurs n'aient plus de pouvoir; où l'homme soit enfin l'égal de l'homme, sans ne pouvoir plus être ni tourmenté ni avili. Il faut que celui qui a souffert, ou qui est mort pour la vertu, puisse dire à Dieu: Etre juste & bon, je ne me repens pas d'avoir été vertueux. Comment donc peut-il y avoir des hommes qui renoncent volontairement à une si douce espérance? Pour moi, si j'avois le malheur de douter de ce dogme, je chercherois bien plutôt à me faire illusion. Je me garderois bien d'ôter

cette consolation aux foibles, ce frein aux hommes puissans, cette ressource d'un avenir à tous les malheureux. Je me garderois bien de m'avilir à mes propres yeux ; car plus l'homme aura une grande idée de son être, plus il sera disposé à ne rien faire d'indigne de lui-même.

Page 51. (22) La géométrie de Descartes parut en 1637 avec le traité de la méthode, son traité des météores & sa dioptrique. Ces quatre traités réunis ensemble formoient ses essais de philosophie. Sa géométrie étoit si fort au dessus de son siècle, qu'il n'y avoit réellement que très-peu d'hommes en état de l'entendre. C'est ce qui arriva depuis à Newton ; c'est ce qui arrive à presque tous les grands hommes. Il faut que leur siècle coure après eux pour les atteindre. Outre que sa géométrie étoit très-profonde & entiérement nouvelle, parce qu'il avoit commencé où les autres avoient fini, il avoue lui-même dans une de ses lettres, qu'il n'avoit pas été fâché d'être un peu obscur, afin de mortifier un peu ces hommes qui savent tout. Si on l'eût entendu trop aisément, on n'auroit pas manqué de dire qu'il n'avoit rien écrit de nouveau, au lieu que la vanité humiliée étoit forcée de lui rendre hommage. Dans une autre lettre, on voit qu'il calcule avec plaisir les géomètres en Europe qui sont en état

de l'entendre. Il en trouve trois ou quatre en France, deux en Hollande, & deux dans les Pays-bas Eſpagnols. Il eſt difficile qu'un pareil dénombrement ſe faſſe ſans quelques petits mouvemens de vanité. Mais l'orgueil qui anime à faire de grandes choſes, eſt quelquefois à côté de la vanité qui aime à en parler. D'ailleurs il ſeroit peut-être auſſi dangereux qu'inutile, de vouloir ôter à l'homme de génie l'idée de ſa ſupériorité. C'eſt peut-être un contre-poids néceſſaire contre la cabale & l'envie, toujours trop occupées à le rabaiſſer. Une particularité remarquable, c'eſt que cette géométrie ſi étonnante fut faite à la hâte. Deſcartes la compoſa dans le temps qu'on imprimoit ſes météores; & il en inventa même une partie pendant ce temps-là.

Page 52. (23) Preſque toute la phyſique de Deſcartes eſt renfermée dans ſon livre des *Principes*. Cet ouvrage qui parut en 1644, eſt diviſé en quatre parties. La première eſt toute métaphyſique, & contient les principes des connoiſſances humaines. La ſeconde eſt ſa phyſique générale, & traite des premières loix de la nature, des élémens de la matière, des propriétés de l'eſpace & du mouvement. La troiſième eſt l'explication particulière du ſyſtême du monde & de l'arrangement des corps céleſ-

tes. La quatrième contient tout ce qui concerne la terre. On a tâché de préſenter, avec autant de clarté qu'il eſt poſſible dans un diſcours, le tableau général de ſes idées ſur tous ces grands objets. Quoiqu'aujourd'hui il ſoit reſté peu de choſes de ſa phyſique, il y a peu de ſes erreurs qui n'ayent influé ſur les vérités nouvelles ; & dans les idées même qui ſont les plus abandonnées, on retrouve encore un génie inventeur, qui ſert au moins à faire connoître l'homme, s'il ne ſert point à inſtruire le philoſophe. Ce qui caractériſe le plus Deſcartes dans ſa phyſique, c'eſt d'avoir le premier enviſagé l'univers comme une grande machine, & d'avoir voulu tout expliquer par les loix du méchaniſme. Cette idée ne peut être que celle d'un grand homme, & a donné la clef de mille découvertes.

Page 69. (24). Traité des météores, imprimé en 1637, comme on l'a déja dit. Ce fut un des ouvrages de Deſcartes qui éprouva le moins de contradiction. Au reſte, ce ne ſeroit pas une manière toujours sûre de louer un ouvrage philoſophique. Mais quelquefois auſſi les hommes font grace à la vérité. C'eſt le premier morceau de phyſique que Deſcartes donna. On fut étonné de la manière nouvelle dont il expliquoit les phénomènes, & l'on commença à croire qu'il

pouvoit y avoir autre chose que des mots dans la physique. Depuis on a été beaucoup plus loin ; mais on ne doit pas moins honorer celui qui a fait les premiers pas dans la carrière.

Page 72. (25) Les anciens avoient eu l'idée d'expliquer par la réfraction le méchanisme des couleurs dans l'arc-en-ciel. On trouve dans les questions naturelles de Sénèque un morceau intéressant sur ce sujet ; c'est un des monumens les plus curieux de la physique ancienne. En 1590, Antonio de dominis, Evêque de Spalatro en Dalmatie, & chassé de son évêché par l'Inquisition, écrivit son petit traité sur l'arc-en-ciel. Il développa cette idée des anciens, la confirma par des expériences, & mit beaucoup de justesse & de sagacité dans l'explication de la plûpart des phénomènes. Descartes le suivit, le rectifia, & le surpassa en plusieurs choses. Enfin Newton a perfectionné l'explication de Descartes, & y a ajouté tout ce qui y manquoit. C'est ainsi que chaque siècle lève une partie du voile qui couvre la vérité. L'intelligence de ce phénomène est aujourd'hui complette. Il est bien étonnant, dit un de nos plus célèbres philosophes, que la nature de l'arc-en-ciel soit parfaitement connue, & qu'on ne sache pas pourquoi une pierre tombe.

Page 80. (26) Traité de la dioptrique, im-

primé auſſi en 1637, à la ſuite du diſcours ſur la méthode. C'eſt le plus bel ouvrage de Deſcartes après ſa géométrie. Il n'en a fait aucun où il y ait auſſi peu d'erreurs & autant de vérités. Sur pluſieurs des objets qu'il y traite, on n'a point encore été plus loin que lui. On peut donner deux raiſons de la ſupériorité de cet ouvrage; l'une eſt, que par-tout il y eſt obſervateur, & qu'il ne s'y livre preſque jamais à cet eſprit de ſyſtème qui l'a ſi ſouvent égaré; l'autre, qu'il n'abandonne preſque point le fil de la géométrie, qu'il applique continuellement à la phyſique.

Idem. (27) Traité de muſique, compoſé par Deſcartes en 1618, dans le temps qu'il ſervoit en Hollande. Il n'avoit alors que vingt-deux ans. Cet ouvrage de ſa jeuneſſe ne fut imprimé qu'après ſa mort. Il fut commenté & traduit en pluſieurs langues; mais il ne fit point de révolution. La théorie de cet art ne devoit être approfondie que long temps après par un homme célèbre, dont le mérite eſt fort augmenté depuis qu'il eſt mort, & qu'on a juſtement appellé le Deſcartes de la muſique.

Page 81. (28) Il s'en faut de beaucoup que le traité de méchanique de Deſcartes ſoit complet. Deſcartes le compoſa à la hâte en 1636, pour faire plaiſir à un de ſes amis, père du fa-

meux Huyghens. C'étoit un préſent que le génie offroit à l'amitié. Il eſpéroit dans la ſuite refondre cet ouvrage, & lui donner une juſte étendue; mais il n'en eut point le temps. On le fit imprimer après ſa mort, par cette curioſité naturelle qu'on a de raſſembler tout ce qui eſt ſorti des mains d'un grand homme. Ce petit traité parut pour la première fois en 1668.

Page 85. (29). Tout le monde connoît Deſcartes comme métaphyſicien, comme phyſicien & comme géomètre : mais peu de gens ſavent qu'il fut encore un très-grand anatomiſte. Comme le but général de ſes travaux étoit l'utilité des hommes, au lieu de cette philoſophie vaine & ſpéculative qui juſqu'alors avoit régné dans les écoles, il vouloit une philoſophie pratique, où chaque connoiſſance ſe réaliſât par un effet, & qui ſe rapportât toute entière au bonheur du genre-humain. Les deux branches de cette philoſophie devoient être la médecine & la méchanique. Par l'une, il vouloit affermir la ſanté de l'homme, diminuer ſes maux, étendre ſon exiſtence, & peut-être affoiblir l'impreſſion de la vieilleſſe : par l'autre, faciliter ſes travaux, multiplier ſes forces, & le mettre en état d'embellir ſon ſéjour. Deſcartes étoit ſur-tout épouvanté du paſſage rapide & preſque inſtantané de l'homme ſur la terre. Il crut qu'il

ne ſeroit peut-être pas impoſſible d'en prolonger l'exiſtence. Si c'eſt un ſonge, c'eſt du moins un beau ſonge, & il eſt doux de s'en occuper. Il y a même un coin de grandeur dans cette idée ; & les moyens que Deſcartes propoſa pour l'exécution de ce projet, n'étoient pas moins grands : c'étoit de ſaiſir & d'embraſſer tous les rapports qu'il y a entre tous les élémens, l'eau, l'air, le feu, & l'homme ; entre toutes les productions de la terre, & l'homme ; entre toutes les influences du ſoleil & des aſtres, & l'homme ; entre l'homme enfin, & tous les points de l'univers les plus rapprochés de lui : idée vaſte, qui accuſe la foibleſſe de l'eſprit humain, & ne paroît toucher à des erreurs, que parce que, pour la réaliſer, ou peut-être même pour la bien concevoir, il faudroit une intelligence ſupérieure à la nôtre. On voit par-là dans quelle vue il étudioit la phyſique. On peut auſſi juger de quelle manière il penſoit ſur la Médecine actuelle. En rendant juſtice aux travaux d'une infinité d'hommes célèbres qui ſe ſont appliqués à cet art utile & dangereux, il penſoit que ce qu'on ſavoit juſqu'à préſent n'étoit preſque rien, en comparaiſon de ce qui reſtoit à ſavoir. Il vouloit donc que la médecine, c'eſt-à-dire la phyſique appliquée au corps humain, fût la

grande étude de tous les philoſophes. Qu'ils ſe liguent tous enſemble, diſoit-il dans un de ſes ouvrages. Que les uns commencent où les autres auront fini. En joignant ainſi les vies de pluſieurs hommes & les travaux de pluſieurs ſiècles, on formera un vaſte dépôt de connoiſſances, & l'on aſſujettira enfin la nature à l'homme. Mais le premier pas étoit de bien connoître la ſtructure du corps humain. Il commença donc l'exécution de ſon plan par l'étude de l'anatomie. Il y employa tout l'hiver de 1629 : il continua cette étude pendant plus de douze ans, obſervant tout & expliquant tout par les cauſes naturelles. Il ne liſoit preſque point, comme on l'a déja dit plus d'une fois. C'étoit dans les corps qu'il étudioit les corps. Il joignit à cette étude celle de la chymie, laiſſant toujours les livres & regardant la nature. C'eſt d'après ces travaux qu'il compoſa ſon *traité de l'homme*. Dès qu'il parut, on le mit au nombre de ſes plus beaux ouvrages. Il n'y en a peut-être même aucun dont la marche ſoit auſſi hardie & auſſi neuve. La manière dont il y explique tout le méchaniſme & tout le jeu des reſſorts, dut étonner le ſiècle *des qualités occultes & des formes ſubſtantielles*. Avant lui on n'avoit point oſé aſſigner les actions qui dépendent de l'ame, & celles qui ne ſont que le réſultat des mou-

vemens de la machine. Il semble qu'il ait voulu poser les bornes entre les deux empires. Cet ouvrage n'étoit point achevé quand Descartes mourut. Il ne fut imprimé que dix ans après sa mort.

Page 91. (30) Descartes composa son traité des passions en 1646, pour l'usage particulier de la Princesse Elisabeth. Il l'avoit envoyé manuscrit à la Reine de Suède sur la fin de 1647. Il le fit imprimer a la sollicitation de ses amis en 1649. Son dessein, dit-il, dans la composition de cet ouvrage, étoit d'essayer si la physique pourroit lui servir à établir des fondemens certains dans la morale. Aussi n'y traite-t-il guères les passions qu'en physicien. C'étoit encore un ouvrage nouveau & tout-à-fait original. On y voit, presque à chaque pas, l'ame & le corps agir & réagir l'un sur l'autre ; & on croit, pour ainsi dire, toucher les liens qui les unissent.

Page 96. (31) Après avoir parcouru le tableau général des découvertes & des pensées de Descartes sur toutes les sciences, il ne seroit peut-être pas inutile d'indiquer en peu de mots quelle a été la source de ses erreurs, & comment un homme d'un génie si extraordinaire a pu s'égarer. On a vu qu'il avoit commencé par douter de tout. Il étoit vivement frappé de cet

amas d'erreurs qui composoit, pour ainsi dire, la raison des hommes. La plûpart de ces préjugés lui paroissoient nés du rapport des sens; & ce n'étoit que par des méditations profondes & des spéculations intellectuelles, qu'il étoit parvenu lui-même à s'en délivrer. Il commença donc par croire que les sens étoient des guides trompeurs pour la raison humaine, & que leur rapport ne pouvoit assurer d'aucune vérité. Ce fut là, si on ose le dire, la première erreur de ce grand homme, & celle qui le mena à toutes les autres. Un peu plus de réflexion lui auroit aisément fait voir que ce ne sont pas nos sens qui nous trompent, mais le jugement que nous portons de nos sensations, jugement tout-à-fait étranger aux sensations même. Descartes persuadé que les sens ne pouvoient être un moyen assuré de connoître, remonta plus haut. Il crut qu'il y avoit dans l'ame des principes fixes, auxquels toutes les vérités étoient attachées, & d'après lesquels elle devoit juger & rectifier tous les rapports de ses sens. L'ame n'avoit pu se donner ces principes à elle-même. Ils étoient donc l'ouvrage de Dieu. Parvenu ainsi aux idées innées, Descartes dut se tromper sur la nature des idées simples; & cette erreur étoit encore de la plus grande conséquence: car puisqu'il faut que l'esprit humain, dans ses opéra-

tions, aille toujours du plus simple au plus composé, il est très-important de savoir quelles sont ces idées simples par où il faut commencer. La vraie métaphysique nous apprend que les idées simples sont les premières qui résultent des sens & de la réflexion. Descartes, au contraire, devoit croire d'après son système, que c'étoient des notions abstraites, c'est-à-dire des principes. Dès-lors il dut rejetter l'étude des faits pour les principes. Il dut commencer par les causes, au lieu de commencer par les effets. Aussi telle a été sa marche. Il commença la chaîne de sa philosophie par la première cause, qui est Dieu. De ce sommet élevé, il crut embrasser toutes les causes générales; & liant toujours ses idées les unes aux autres, il s'imagina pouvoir, de quelques principes, déduire toutes les vérités possibles. Celui qui avoit d'abord douté de tout, voulut alors tout expliquer. Le plaisir oisif de la méditation entraîna ce grand homme; & laissant à d'autres le travail obscur & lent des observations, il ne s'occupa plus qu'à voir l'univers en grand: mais malheureusement la vérité n'est pour l'homme que le résultat d'une infinité de détails. Dès ce moment il est aisé de voir comment de conséquence en conséquence, Descartes dut parvenir à des erreurs bien enchaînées. D'abord les

grands principes de la nature ſont, & ſeront peut-être éternellement cachés à l'homme. Comment les deviner ? comment lier enſuite toutes les parties du ſyſtème de l'univers, ſans qu'il y ait jamais de vuide ? Quand Deſcartes trouvoit la chaîne interrompue, n'étoit-il pas obligé d'y ſuppléer par la conjecture ? Dès-lors l'eſprit de ſyſtème prenoit la place de la vérité. Enfin, ſuivant cette marche, il falloit commencer par définir, pour connoître. Mais la notion générale n'étant que la collection des idées particulières, comment raſſembler ces idées que par l'étude des faits ? On voit donc qu'il étoit néceſſaire que Deſcartes ſe trompât. C'eſt l'abus des notions abſtraites, c'eſt une fauſſe application de la métaphyſique à l'étude de la nature, qui l'a égaré, comme elle avoit égaré avant lui Pythagore, Ariſtote & Platon. Je ne finirai point cet article ſans remarquer que Deſcartes eſt parti du même point que Bacon, du doute général, ou du renverſement de toutes les idées anciennes. Mais tous deux ont pris des routes oppoſées ; l'un, celle des connoiſſances acquiſes par les ſens ; l'autre, celle des ſpéculations intellectuelles. Newton eſt venu, qui averti par la logique de Deſcartes, a repris la route de Bacon ; & c'eſt aujourd'hui celle que l'on ſuit dans toute l'Europe.

Page 107. (32) On va donner une notice très-courte de tous les philosophes célèbres cités dans cet endroit, avec l'époque de leur naissance & de leur mort. Les dates sont utiles en ce qu'elles servent à fixer les idées.

Newton est trop connu pour qu'on en parle. Le nommer, c'est en faire l'éloge. Il naquit en 1642, huit ans avant la mort de Descartes. Il publia ses principes mathématiques, ou son système de l'attraction en 1687; son optique, ou ses découvertes sur les couleurs, en 1704. Il mourut en 1727, âgé de 85 ans. Il avoit toujours été traité avec la plus grande distinction par la Reine Anne qui le fit Chevalier, & par le Roi Georges. Il fut enterré à Westminster, dans un lieu, dit M. de Fontenelle, qui avoit été souvent refusé à la plus haute Noblesse. Il avoit joui pendant près de trente ans d'une charge très-considérable, & laissa en mourant sept cent mille livres de biens.

Halley, célèbre astronome, né à Londres en 1656, six ans après la mort de Descartes, intime ami de Newton, & digne de l'être. Il perfectionna l'algèbre après Descartes, dressa des tables astronomiques, donna une théorie des comètes, entreprit un très-grand nombre de voyages sur mer pour faire de nouvelles découvertes, traça, dans toute l'étendue du globe,

une ligne où commence la déclinaiſon de l'aiguille. Il mourut en 1742, à 86 ans.

Léibnitz, né à Léipſick en 1646, homme d'une érudition immenſe, qui eut tous les goûts & toutes les eſpèces de génie. Il publia en 1684 ſes règles pour le calcul de l'infini. L'Angleterre lui diſputa l'honneur de cette invention, qu'elle attribuoit à Newton. Ce procès fixa long-temps les yeux de l'Europe. On croit, pour l'honneur de l'eſprit humain, que ces deux grands hommes étoient chacun inventeurs de leur côté. Le génie de Léibnitz eſt aſſez connu; voici un trait de ſon eſprit. Il alloit un jour, par mer, de Veniſe à une ville voiſine; c'étoit dans une petite barque où il ſe trouvoit ſeul & ſans ſuite. Il s'éleva une furieuſe tempête. Le pilote Italien le prenant pour un hérétique, crut qu'il étoit cauſe de ce malheur. En conſéquence il propoſa à ſes camarades de le jetter dans la mer. Léibnitz qui heureuſement les entendit, tira auſſi-tôt de ſa poche un chapelet, & le tourna entre ſes mains d'un air dévot. C'eſt ce qui le ſauva On a vu comment Deſcartes ſe tira d'affaire dans une circonſtance à peu près ſemblable. L'un dut la vie à ſon chapelet, & l'autre à ſon courage. Léibnitz eſt mort en 1716.

Huyghens, dont il eſt ſouvent parlé dans

cet ouvrage, grand aſtronome & grand géomètre, fils d'un des amis les plus intimes de Deſcartes, né à la Haye en 1629, attiré en France par M. de Colbert, qui lui fit donner une forte penſion. C'eſt lui qui le premier découvrit l'anneau de Saturne & le troiſième ſatellite. Il appliqua auſſi le premier le pendule aux horloges, & en rendit toutes les vibrations égales par le moyen de la cycloïde. Il perfectionna les téleſcopes, & fit pluſieurs découvertes utiles. Il mourut à la Haye en 1695, âgé de 66 ans.

Harvey célèbre médecin Anglois, né en 1577, dix-neuf ans avant Deſcartes. On ſait qu'il découvrit, ou du moins qu'il démontra le premier la circulation du ſang. Toute la vieille école de médecine ſe déchaîna, comme elle le devoit, contre cette nouveauté. Deſcartes, que le mot de nouveauté n'effrayoit pas, s'en déclara hautement le défenſeur, & en donna de nouvelles démonſtrations. Harvey mourut en 1657, ſept ans après Deſcartes, âgé de 80 ans. Il avoit été médecin du malheureux Charles I.

Borelli, célèbre profeſſeur de philoſophie & de mathématiques, né à Naples en 1608, mort à Rome en 1679. On a de lui un traité fameux ſur le mouvement des animaux. Il eſt le premier qui ait appliqué la géométrie aux corps organiſés.

Léeuwenhoek, fameux observateur, passa plus de soixante ans à faire des microscopes & à s'en servir. Il a fait plusieurs observations microscopiques sur le nerf optique, sur le sang, sur la sève des plantes, sur la texture des arbres. Mais ce qui l'a rendu le plus célèbre, c'est la découverte des animaux spermatiques, qui nagent en une quantité prodigieuse dans la liqueur destinée à les porter. Il paroît que l'époque de cette découverte est l'an 1677. Hartsoeker, beaucoup plus jeune que lui, & qui n'avoit alors que vingt-un ans, la lui disputa, & prétendit l'avoir faite le premier en 1674. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il ne la publia point alors : c'étoit un procès à peu près semblable à celui de Léibnitz & de Newton sur un objet très-différent.

Ruysch, un des plus grands hommes de la Hollande, anatomiste, médecin & naturaliste. Il porta à la plus grande perfection l'art d'injecter, qui avoit été inventé par Graaf & par Swammerdam. Perfectionner ainsi, c'est être soi-même inventeur. Sa méthode n'a jamais été bien connue. Il eut un cabinet qui fut longtemps l'admiration de tous les étrangers, & une des merveilles de la Hollande. Ce cabinet étoit composé d'une très-grande quantité de corps injectés & embaumés dont les membres

avoient

avoient toute leur molleſſe, & qui conſervoient un teint fleuri, ſans deſſéchement & ſans rides. Les momies de M. Ruiſch prolongeoient en quelque ſorte la vie, dit M. de Fontenelle, au lieu que celles de l'ancienne Égypte ne prolongeoient que la mort. On eût dit que c'étoit des hommes endormis, prêts à parler à leur réveil. Pour embellir ce ſpectacle, il y avoit mêlé pluſieurs animaux curieux, avec des bouquets de plantes auſſi injectées, & des coquillages très-rares, le tout orné d'inſcriptions tirées des meilleurs Poëtes. Le Czar Pierre, à ſon premier voyage en Hollande en 1698, fut tranſporté de ce ſpectacle. Il baiſa avec tendreſſe le corps d'un petit enfant encore aimable, & qui ſembloit lui ſourire. A ſon ſecond voyage en 1717, il acheta le cabinet & l'envoya à Pétersbourg. C'étoit une conquête digne d'un Souverain. Ruiſch, qu'un de ſes confrères appelloit modeſtement *le plus miſérable des anatomiſtes*, & que l'Europe appelloit *le plus grand*, étoit né à la Haye en 1638, douze ans avant la mort de Deſcartes, & mourut à Amſterdam en 1731, âgé de 93 ans.

Malpighi, célebre anatomiſte Italien, & profeſſeur en médecine, né à Bologne en 1628, mort à Rome en 1694. Un de ſes plus beaux ouvrages eſt ſon anatomie des plantes. Deſcartes avoit eu la même idée.

Mallebranche, un des plus grands philosophes de son siècle, & un des plus célèbres disciples de Descartes, né à Paris en 1638. Jusqu'à 26 ans il s'étoit appliqué à l'étude des langues & de l'histoire. A cet âge, étant dans la boutique d'un Libraire, il tomba par hasard sur le *traité de l'homme* de Descartes. Il le feuilleta, entrevit une science dont il n'avoit point d'idée, & se sentit né pour elle. Il acheta le livre, le lut avec empressement, & même avec un tel transport, qu'il lui en prenoit des battemens de cœur qui l'obligeoient quelquefois d'interrompre sa lecture. L'invisible & inutile vérité, dit M. de Fontenelle, n'est pas accoutumée à trouver tant de sensibilité parmi les hommes, & les objets les plus ordinaires de leurs passions se tiendroient heureux d'y en trouver autant. Dès-lors Mallebranche abandonna toute autre étude pour la philosophie de Descartes. Au bout de dix années, il avoit composé son livre *de la recherche de la vérité.* L'auteur y est cartésien, dit encore M. de Fontenelle; mais il l'est comme Descartes. Il ne paroît pas l'avoir suivi, mais rencontré. Il mourut en 1715, âgé de 78 ans.

Locke, un des hommes qui font le plus d'honneur à l'Angleterre; né en 1632 pendant les guerres civiles de Charles I. Il fut élevé

dans l'université d'Oxford, & sentit de bonne heure le vuide de tout ce qu'on enseignoit alors. Les premiers livres qui lui donnèrent du goût pour la philosophie, furent ceux de Descartes. Sa Méthode sur-tout fit une forte impression sur lui; & il est vrai que c'est là qu'il apprit à le combattre. Comme il étoit souvent malade, il voyagea beaucoup pour sa santé. Il demeura assez long-temps à Montpellier. Il vint à Paris. Dans un séjour qu'il fit en Hollande, il fut accusé d'avoir fait quelques ouvrages contre le gouvernement d'Angleterre; & on lui ôta une place qu'il avoit. Dans la suite on reconnut que les livres n'étoient pas de lui; mais la place ne lui fut point rendue. Sous le règne de Guillaume, Prince d'Orange, on lui offrit des emplois considérables qu'il refusa. En 1695 il fut fait commis du commerce & des colonies Angloises, place qui lui rapportoit environ vingt-trois mille livres de notre monnoie. Il s'en démit en 1700, à cause de la foiblesse de sa santé. Il mourut en 1704, âgé de 73 ans.

Page 108. (33) En finissant ce tableau général de l'influence de l'esprit de Descartes sur la géométrie, sur la physique, sur les lettres, sur les arts & toutes les sciences, il doit être permis de faire des vœux pour qu'on applique enfin cet esprit à la législation & au gouvernement

des Etats. L'art de procurer aux sociétés la plus grande somme de bonheur possible, est une des branches de philosophie des plus intéressantes; & peut-être, dans toute l'Europe, est-elle moins avancée que n'étoit la physique à la naissance de Descartes. Il y a des préjugés non moins puissans à renverser. Il y a d'anciens systêmes à détruire. Il y a des opinions & des coutumes funestes, & qui n'ont cessé de paroître telles que par l'empire de l'habitude. Les hommes réfléchissent si peu, qu'un mal qui se fait depuis cent ans, leur paroît presque un bien. Ce seroit une grande entreprise d'appliquer le doute de Descartes à ces objets, de les examiner pièce à pièce, comme il examina toutes ses idées, de faire une revue générale des coutumes, des usages & des loix, comme il fit la revue des systêmes, & de ne juger de tout que d'après sa grande maxime de l'*évidence*. Cette entreprise seroit bien digne d'un gouvernement sage, & qui voudroit rendre les hommes heureux: mais seroit-il permis de se flatter du succès? Les idées une fois établies, ne sont-elles pas trop en possession de gouverner les hommes? Que de difficultés pour secouer un usage même indifférent! On diroit que les ames sont sujettes à cette loi d'inertie qui retient éternellement les corps dans l'état où ils se trouvent, si une force

étrangère ne fait cesser leur mouvement ou leur repos.

Page 109. (34) C'est en 1633 que Galilée fut condamné par l'Inquisition, pour avoir enseigné le mouvement de la terre. Il y avoit déja quatre ans que Descartes travailloit en Hollande. L'empriſonnement de Galilée fit une ſi forte impreſſion ſur lui, qu'il fut ſur le point de brûler tous ſes papiers. Alors les ouvrages de Descartes n'auroient jamais paru. Il n'eût point fait de révolution. Aucune impulſion donnée aux eſprits. Aucune méthode pour découvrir la vérité. La philoſophie ou n'eût pas été créée, ou l'eût été beaucoup plus tard; & la nature, en donnant Descartes à l'humanité, lui eût fait un préſent inutile. Voilà ce que l'Inquiſition a penſé coûter aux hommes.

Page 110. (35) L'hiſtoire de Socrate eſt trop connue, & il eſt inutile d'en parler. Tout le monde ſait qu'il fut l'apôtre & le martyr de la vérité. Anaxagore annonça le premier chez les Grecs une intelligence ſuprême, qui avoit donné l'ordre, la vie & les proportions au monde. En conſéquence, il fut chargé de fers & traîné en priſon. Sans l'éloquence de Périclès, qui défendit un ſage opprimé, Anaxagore ſubiſſoit le ſort de Socrate. Ariſtote, accuſé dans Athènes par un Prêtre de Cérès, s'enfuit à Chalcis, où

fatigué des perſécutions & des calomnies, il s'empoiſonna. Héraclite, cruellement tourmenté dans ſa patrie, ſe retira à la campagne, pour rompre tout commerce avec les hommes. Gerbert, né en Auvergne dans le dixième ſiècle, & l'un des plus grands génies qu'ayent produit ces ſiècles barbares, fut accuſé d'être magicien, parce qu'il étoit méchanicien, chimiſte & géomètre. Il eſt vrai que par la ſuite il devint pape ſous le nom de Silveſtre II. Roger Bacon, Anglois & moine, homme encore plus ſupérieur à ſon ſiècle, & qui par ſon génie devina pluſieurs découvertes des ſiècles ſuivans, fut accuſé d'être ſorcier comme Gerbert, à cauſe de ſes inventions méchaniques. Dans un voyage qu'il fit à Rome, ſon général le fit mettre au cachot. Il y reſta juſqu'à ce qu'il eût prouvé qu'il n'y a point de magie à ſavoir les mathématiques. Il mourut en 1294. Ramus, un des hommes les plus ſavans du ſeizième ſiècle, fut dénoncé comme criminel d'Etat devant François I, parce qu'il combattoit Ariſtote, & invitoit tous les ſavans à faire des découvertes nouvelles. On le perſécuta; on le flétrit; on brûla ſes livres; on lui défendit d'enſeigner dans le royaume. Enfin à la S. Barthelemi, ſes ennemis profitèrent de cette malheureuſe occaſion pour le faire aſſaſſiner. Il ſeroit très-aiſé de groſſir cette

siſte : mais tous les noms qu'on pourroit y ajouter, n'apprendroient rien de plus.

Idem. (36) Il eſt très-sûr que Deſcartes prévit toutes les perſécutions qui l'attendoient. Il avoit ſouvent réſolu de ne rien faire imprimer, & il ne céda jamais qu'aux plus preſſantes ſollicitations de ſes amis. Souvent il regretta ſon loiſir qui lui échappoit pour un vain fantôme de gloire. Newton, après lui, eut le même ſentiment ; & au milieu des querelles philoſophiques, il ſe reprocha plus d'une fois d'avoir perdu ſon repos. Ainſi les hommes qui ont le plus éclairé le genre-humain, ont été forcés à s'en repentir. Au reſte Deſcartes ne fut jamais plus philoſophe, que lorſque ſes ennemis l'étoient le moins. Il n'avoit point ce fanatiſme ardent qui annonce avec hauteur des vérités nouvelles, comme nouvelles, & qui veut paroître le précepteur du genre-humain. L'enthouſiaſme peut échauffer quelques têtes, mais il avertit les hommes froids de ſe tenir ſur leur garde. Deſcartes crut donc qu'il valoit mieux miner inſenſiblement les barrières, que de les renverſer avec éclat. Il voulut cacher la vérité comme on cache l'erreur. Il tâcha de perſuader que ſes principes étoient les mêmes que ceux d'Ariſtote. Sans ceſſe il recommandoit la modération à ſes diſciples. Mais il s'en falloit bien que ſes diſ-

ciples fussent aussi philosophes que lui. Ils étoient trop sensibles à la gloire de ne pas penser comme le reste des hommes. La persécution les animoit encore, & ajoutoit à l'enthousiasme. Descartes eût consenti à être ignoré pour être utile : mais ses disciples jouissoient avec orgueil des lumières de leur maître, & insultoient à l'ignorance qu'ils avoient à combattre. Ce n'étoit pas le moyen d'avoir raison.

Page 111. (37) Gisbert Voétius, fameux théologien protestant, & ministre d'Utrecht, né en 1589, & mort en 1676. Il vécut 87 ans, tandis que Descartes mourut à 54. Il étoit tel qu'on l'a peint dans ce discours. On se reprocheroit même de calomnier la mémoire d'un méchant homme. Tout ce qu'on raconte de ses persécutions contre Descartes, est exactement tiré de l'histoire. Il commença ses hostilités en 1639, par des thèses sur l'athéisme. Descartes n'y étoit point nommé : mais on avoit eu soin d'y insérer toutes ses opinions comme celles d'un athée. En 1640, secondes & troisièmes thèses, où étoit renouvellée la même calomnie. Régius, disciple de Descartes, & professeur de médecine, soutenoit la circulation du sang. Autre crime contre Descartes. On joignit cette accusation à celle d'athéisme. Ordonnance des magistrats qui défendent d'introduire des nou-

veautés dangereuſes. En 1641, Voétius ſe fait élire recteur de l'univerſité d'Utrecht. N'oſant point encore attaquer le maître, il veut d'abord faire condamner le diſciple comme hérétique. Quatrièmes thèſes publiques contre Deſcartes. En 1642, décret des magiſtrats pour défendre d'enſeigner la philoſophie nouvelle. Cependant les libelles pleuvoient de toute part; & le philoſophe étoit tranquille au milieu des orages, s'occupant en paix de ſes méditations. En 1643, Voétius eut recours à des troupes auxiliaires. Il alla les chercher dans l'univerſité de Groningue, où un nommé *Schoockius* s'aſſocia à ſes fureurs. C'étoit un de ces méchants ſubalternes qui n'ont pas même l'audace du crime, & qui trop lâches pour attaquer par eux-mêmes, ſont aſſez vils pour nuire ſous les ordres d'un autre. Il débuta par un gros livre contre Deſcartes, dont le but étoit de prouver que la nouvelle philoſophie menoit droit au *ſcepticiſme*, à l'*athéiſme* & à la *phrénéſie*. Deſcartes crut enfin qu'il étoit temps de répondre. Il avoit déja écrit une petite lettre ſur Voétius: & celui-ci n'avoit pas manqué de la faire condamner, comme injurieuſe & attentatoire à la religion réformée, dans la perſonne d'un de ſes principaux paſteurs. Dans ſa réponſe contre le nouveau livre, Deſcartes ſe propoſoit trois choſes

d'abord de se justifier lui-même, car jusqu'alors il n'avoit rien répondu à plus de douze libelles ; ensuite de justifier ses amis & ses disciples ; enfin de démasquer un homme aussi odieux que Voétius, qui par une ignorance hardie, & sous le masque de la religion, séduisoit la populace & aveugloit les magistrats. Mais les esprits étoient trop échauffés ; il ne réussit point. Sentence contre Descartes, où ses lettres sur Voétius sont déclarées libelles diffamatoires. Ce fut alors que les magistrats travaillèrent à lui faire son procès secrétement, & sans qu'il en fut averti. Leur intention étoit de le condamner comme athée & comme calomniateur ; comme athée, parce qu'il avoit donné de nouvelles preuves de l'existence de Dieu ; comme calomniateur, parce qu'il avoit repoussé les calomnies de ses ennemis. Voilà, dans de certains momens quelle est la justice des hommes. Descartes apprit par une espèce de hasard qu'on lui faisoit son procès. Il s'adressa à l'ambassadeur de France, qui heureusement, par l'autorité du Prince d'Orange, fit arrêter les procédures déja très-avancées. Il sut alors toutes les noirceurs de ses ennemis : il sut toutes les intrigues de Voétius. Ce scélérat, pour faire circuler le poison, avoit répandu dans toutes les compagnies d'Utrecht, des hommes chargés de le dé-

crier. Il vouloit qu'on ne prononçât son nom qu'avec horreur. On le peignoit aux catholiques comme athée, aux protestans comme ami des Jésuites. Il y avoit dans tous les esprits une si grande fermentation, que personne n'osoit plus se déclarer son ami. Il est donc des temps où l'innocence même du grand homme est abandonnée, & où l'on n'a pas même le courage d'élever pour lui une voix timide ! En lisant l'histoire des persécutions qu'éssuya Descartes, on pourroit demander s'il est du devoir du philosophe de sacrifier son repos pour enseigner la vérité aux hommes. Qui osera décider cette question ? Qui, parmi nous, se croit assujetti à un devoir si noble ? Un misanthrope demanderoit : les hommes en valent-ils la peine ? Non, sans doute, répondroit un autre, mais la vérité !

Page 114. (38) Depuis que Descartes se fut établi en Hollande, il fit trois voyages en France en 1644, 1647 & 1648. Dans le premier, il vit très-peu de monde, & n'apprit qu'à se dégoûter de Paris. Ce qu'il y fit de mieux, fut la connoissance de M. de Chanut, depuis Ambassadeur en Suède. Comme leurs ames se convenoient, leur amitié fut bientôt très-vive. M. de Chanut mêloit à l'admiration pour un grand homme, un sentiment plus tendre & plus fait

pour rendre heureux. Il sollicita auprès du Cardinal Mazarin, alors Ministre, une pension pour Descartes, On ne sait pourquoi la pension lui fut refusée. En 1648, les Historiens prétendent qu'il fut appellé en France par les ordres du Roi. L'intention de la cour, disoit-on, étoit de lui faire un établissement honorable & digne de son mérite. On lui fit même expédier d'avance le brevet d'une pension, & il en reçut les lettres en parchemin. Sur cette espérance il arrive à Paris. Il se présente à la cour. Tout étoit en feu. C'étoit le commencement de la guerre de la Fronde. Il trouva qu'on avoit fait payer à un de ses parens l'expédition du brevet, & qu'il en devoit l'argent. Il le paya en effet; ce qui lui fit dire plaisamment que jamais il n'avoit acheté parchemin plus cher. Voilà tout ce qu'il retira de son voyage. Ceux qui l'avoient appellé furent curieux de le voir, non pour l'entendre & profiter de ses lumières, mais pour connoître sa figure. « Je m'apperçus, » dit-il dans une de ses lettres, qu'on vouloit » m'avoir en France, à peu près comme les » grands seigneurs veulent avoir dans leur » ménagerie un éléphant, ou un lion, ou quel- » ques animaux rares. Ce que je pus penser » de mieux sur leur compte, ce fut de les re- » garder comme des gens qui auroient été bien

» aise de m'avoir à dîner chez eux ; mais en » arrivant, je trouvai leur cuisine en désordre, » & leur marmite renversée ». Au reste, il ne faut point omettre ici le juste éloge dû au Chancelier Seguier, qui distingua Descartes comme il le devoit, & le traita avec le respect dû à un homme qui honoroit son siècle & sa nation.

Page 115. (39) Il s'en falloit de beaucoup que toute la famille de Descartes ui rendît justice, & sentît l'honneur que Descartes lui faisoit. Il est vrai que son père l'aimoit tendrement ; il l'appelloit toujours son cher philosophe. Mais le frère aîné de Descartes avoit pour lui très-peu de considération. *Ses parens*, dit l'historien de sa vie, *sembloient le compter pour peu de chose dans sa famille, & ne le regardant plus que sous le titre odieux de philosophe, tâchoient de l'effacer de leur mémoire, comme s'il eût été la honte de sa race.* On lui donna une marque bien cruelle de cette indifférence, à la mort de son père. Ce vieillard respectable, doyen du parlement de Bretagne, mourut en 1640, âgé de soixante & dix-huit ans. On n'instruisit Descartes, ni de sa maladie, ni de sa mort. Il y avoit déja près de quinze jours que ce bon vieillard étoit enterré, quand Descartes lui écrivit la lettre du monde la plus tendre. Il se justifioit d'habiter dans un pays étranger „

loin d'un père qu'il aimoit. Il lui marquoit le desir qu'il avoit de faire un voyage en France pour le revoir, pour l'embrasser, pour recevoir encore une fois sa bénédiction; car alors les pères bénissoient encore leurs enfans; & cette cérémonie pure & sainte étoit pour les fils bien nés la plus chère partie de leur patrimoine. Quand la lettre de Descartes arriva, il y avoit déja un mois que son père étoit mort. On se souvint alors qu'il y avoit dans les pays étrangers une autre personne de la famille; & on lui écrivit par bienséance. Descartes ne se consola point de n'avoir pas reçu les dernières paroles & les derniers embrassemens de son père. Il n'eut pas plus à se louer de son frère dans les arrangemens qu'il fit avec lui pour ses affaires de famille, & les réglemens de succession. Ce frère étoit un homme intéressé & avide, & qui savoit bien que les philosophes n'aiment point à plaider. En conséquence il tira tout le parti qu'il put de cette douceur philosophique. Il faut convenir que les neveux de Descartes rendirent à la mémoire de leur oncle tout l'honneur qu'il méritoit. Mais le nom de Descartes étoit alors le premier nom de la France.

Page 116. (40) Elisabeth de Bohême, Princesse Palatine, fille de ce fameux Electeur Pa-

latin qui disputa à Ferdinand II. les royaumes de Hongrie & de Bohème, née en 1618. On sait qu'elle fut la première disciple de Descartes. Elle eut encore un titre plus cher; elle fut son amie : car l'amitié fait quelquefois ce que la philosophie même ne fait pas; elle comble l'intervalle qui est entre les rangs. Elisabeth avoit été recherchée par Ladislas IV, Roi de Pologne; mais elle préféra le plaisir de cultiver son ame dans la retraite, à l'honneur d'occuper un trône. Sa mère, dans son enfance, lui avoit appris six langues. Elle possédoit parfaitement les belles-lettres. Son génie la porta aux sciences profondes. Elle étudia la philosophie & les mathématiques. Mais dès que les premiers ouvrages de Descartes lui tombèrent entre les mains, elle crut n'avoir rien appris jusqu'alors. Elle le fit prier de la venir voir, pour qu'elle pût l'entendre lui-même. Descartes lui trouva un esprit aussi facile que profond. En peu de temps elle fut au niveau de sa géométrie & de sa métaphysique. Bientôt après, Descartes lui dédia ses Principes. Il la félicite d'avoir su réunir tant de connoissances, dans un âge où la plûpart des femmes ne savent que plaire. Cette dédicace n'est point un monument de flatterie; l'homme qui loue y paroît toujours un philosophe qui pense. Comment, dit-il, à

la tête d'un ouvrage où je jette les fondemens de la vérité, oserois-je la trahir ? Il continua jusqu'à la fin de sa vie un commerce de lettres avec elle. Souvent cette Princesse fut malheureuse. Descartes la consoloit alors. Malheureux & tourmenté lui-même, il trouvoit dans son propre cœur cette éloquence douce qui va chercher l'ame des autres, & adoucit le sentiment de leurs peines. Après avoir été long-temps errante, & presque sans asyle, Elisabeth se retira enfin dans une Abbaye de la Westphalie, où elle fonda une espèce d'académie de philosophes à laquelle elle présidoit. Le nom de Descartes n'y étoit jamais prononcé qu'avec respect. Sa mémoire lui étoit trop chère pour l'oublier. Elle lui survécut près de trente ans, & mourut en 1680.

Idem. (41) C'est une chose remarquable que Descartes ait eu pour disciples les deux femmes les plus célèbres de son temps. On en a vu presque dans chaque siècle, qui ont joint l'empire de l'esprit à celui de la beauté. Les grâces qui leur étoient naturelles, n'empêchoient point qu'elles n'eussent de l'étendue & de la profondeur dans l'esprit. Si ces exemples sont rares, c'est que les femmes ne sont presque jamais ce qu'elles pourroient être. Trop sûres de gouverner les hommes par le senti-

ment, la plûpart dédaignent de les gouverner encore par les lumières. Heureuſement elles commencent à ſentir un peu plus leur avantage. Si Deſcartes vivoit dans ce ſiècle & parmi nous, il y a apparence qu'il ne regretteroit ni Eliſabeth, ni Chriſtine. Il trouveroit encore des femmes capables de le juger & de l'entendre ; il trouveroit dans leur amitié ces charmes qui adouciſſent les travaux & conſolent de l'envie. Je ne m'étendrai point ſur l'hiſtoire de Chriſtine, tout le monde la connoît. Ce fut M. de Chanut qui le premier engagea cette Reine à lire les ouvrages de Deſcartes. En 1647 elle lui fit écrire, pour ſavoir de lui en quoi conſiſtoit *le ſouverain bien*. La plûpart des Princes, ou ne font pas ces queſtions-là, ou les font à des courtiſans plutôt qu'à des philoſophes ; & alors la réponſe eſt facile à deviner. Celle de Deſcartes fut un peu différente. Il faiſoit conſiſter le ſouverain bien dans la volonté toujours ferme d'être vertueux, & dans le charme de la conſcience qui jouit de ſa vertu. C'étoit une belle leçon de morale pour une Reine. Chriſtine en fut ſi contente, qu'elle lui écrivit de ſa main pour le remercier. Peu de temps après, Deſcartes lui envoya ſon traité des paſſions. En 1649, la Reine lui fit faire les plus vives inſtances pour l'engager à venir à Stockolm ; &

déja elle avoit donné ordre à un de ſes amiraux pour l'aller prendre, & le conduire en Suède. Le philoſophe, avant de quitter ſa retraite, héſita long-temps. Il eſt probable qu'il fut décidé par toutes les perſécutions qu'il eſſuyoit en Hollande. Il partit enfin, & arriva au commencement d'Octobre à Stockolm. La Reine le reçut avec une diſtinction qu'on dut remarquer dans une cour. Elle commença par l'exempter de tous les aſſujettiſſemens des courtiſans. Elle ſentoit bien qu'ils n'étoient pas faits pour Deſcartes. Elle convint enſuite avec lui d'une heure où elle pourroit l'entretenir tous les jours & recevoir ſes leçons. On ſera aſſez étonné quand on ſaura que ce rendez-vous d'un philoſophe & d'une Reine étoit à cinq heures du matin, dans un hiver très-cruel. Chriſtine, paſſionnée pour les ſciences, s'étoit fait un plan de commencer la journée par ſes études, afin de pouvoir donner le reſte au gouvernement de ſes Etats. Elle n'accordoit au repos que le temps qu'elle ne pouvoit lui refuſer; & n'avoit d'autre délaſſement que la converſation de ceux qui pouvoient l'inſtruire. Elle fut ſi ſatisfaite de la philoſophie de Deſcartes, qu'elle réſolut de le fixer dans ſes Etats par toutes ſortes de moyens. Son projet étoit de lui donner à titre de ſeigneurie, des terres conſidérables dans les provinces les

plus méridionales de la Suède, pour lui & pour ſes héritiers à perpétuité. Elle eſpéroit ainſi l'enchaîner par ſes bienfaits. Malgré les bontés de la Reine, il paroît que Deſcartes eut toujours un ſentiment de préférence pour la Princeſſe Palatine; ſoit que celle-ci ayant été ſa première diſciple, il dût être plus flatté de cet hommage; ſoit que les malheurs d'une jeune Princeſſe la rendiſſent plus intéreſſante aux yeux d'un philoſophe ſenſible. Ce qu'il y a de sûr, c'eſt qu'il employa tout ſon crédit auprès de Chriſtine pour ſervir Eliſabeth; mais l'intérêt même qu'il parut y prendre, l'empêcha probablement de réuſſir: car la Reine de Suède, aſſez grande pour aſpirer à l'amitié de Descartes, ne l'étoit point aſſez pour conſentir à partager ce ſentiment avec une autre.

Page 120. (42) Les qualités particulières de Deſcartes étoient telles qu'on les indique ici. On doit lui en ſavoir gré; la vertu eſt peut-être plus rare que les talens; & le philoſophe ſpéculatif n'eſt pas toujours philoſophe pratique. Deſcartes fut l'un & l'autre. Dès ſa jeuneſſe il avoit raiſonné ſa morale. En renverſant ſes opinions par le doute, il vit qu'il falloit garder des principes pour ſe conduire. Voici quels étoient les ſiens. 1°. D'obéir en tout temps aux loix & aux coutumes de ſon pays.

2°. De n'enchaîner jamais sa liberté pour l'avenir. 3°. De se décider toujours pour les opinions modérées, parce que, dans le moral, tout ce qui est extrême est presque toujours vicieux. 4°. De travailler à se vaincre soi-même, plutôt que la fortune, parce que l'on change ses desirs plutôt que l'ordre du monde, & que rien n'est en notre pouvoir que nos pensées. Ce fut là, pour ainsi dire la base de sa conduite. On voit que cet homme singulier s'étoit fait une méthode pour agir, comme il s'en fit une pour penser. Il fut de bonne heure indifférent pour la fortune, qui de son côté ne fit rien pour lui. Son bien de patrimoine n'alloit pas au-delà de six ou sept mille livres; c'étoit être pauvre pour un homme accoutumé dans son enfance à beaucoup de besoins, & qui vouloit étudier la nature; car il y a une foule de connoissances qu'on n'a qu'à prix d'argent. Sa médiocrité ne lui coûta point un desir. Il avoit sur les richesses un sentiment bien honnête, & que tous les cœurs ne sentiront pas; il estimoit plus mille francs de patrimoine, que dix mille livres qui lui seroient venues d'ailleurs. Jamais il ne voulut accepter de secours d'aucun particulier. Le Comte d'Avaux lui envoya une somme considérable en Hollande. Il la refusa. Plusieurs personnes de marque lui firent les

mêmes offres : il les remercia, & ſe chargea de la reconnoiſſance, ſans ſe charger du bienfait. *C'eſt au public*, diſoit-il, *à payer ce que je fais pour le public.* Il ſe faiſoit riche en diminuant ſa dépenſe. Son habillement étoit très-philoſophique, & ſa table très frugale. Du moment qu'il fut retiré en Hollande, il fut toujours vêtu d'un ſimple drap noir. A table il préféroit, comme le bon Plutarque, les légumes & les fruits à la chair des animaux. Ses après-dînées étoient partagées entre la converſation de ſes amis & la culture de ſon jardin. Occupé le matin du ſyſtème du monde, il alloit le ſoir cultiver ſes fleurs. Sa ſanté étoit foible ; mais il en prenoit ſoin ſans en être eſclave. On ſait combien les paſſions influent ſur elle ; Deſcartes en étoit vivement perſuadé, & il s'appliquoit ſans ceſſe à les régler. C'eſt ainſi que M. de Fontenelle eſt parvenu à vivre près d'un ſiècle. Il faut avouer que ce régime ne réuſſit pas ſi bien à Deſcartes ; *mais*, écrivoit-il un jour, *au lieu de trouver le moyen de conſerver la vie, j'en ai trouvé un autre bien plus sûr, c'eſt celui de ne pas craindre la mort.* Il cherchoit la ſolitude, autant par goût que par ſyſtème. Il avoit pris pour deviſe ce vers d'Ovide : *benè qui latuit, benè vixit. Vivre caché, c'eſt vivre heureux.* Et ces autres de Sénèque : *illi mors*

gravis incubat, qui notus nimis omnibus, ignotus moritur ſibi. Malheureux en mourant, qui, trop connu des autres, meurt ſans ſe connoître lui-même. Il devoit donc avoir une eſpèce d'indifférence pour la gloire; non pour la mériter, mais pour en jouir. Dans le monde on met un prix à cette fumée; mais le ſolitaire a une autre manière de voir. Il apprécie l'opinion; & les diſcours des hommes ne ſont preſque plus un beſoin pour lui. Deſcartes craignoit la réputation, & s'y déroboit. Il la regardoit ſur-tout comme un obſtacle à ſa liberté & à ſon loiſir, les deux plus grands biens d'un philoſophe, diſoit-il. On ſe doute bien qu'il n'étoit pas grand parleur. Il n'eût pas brillé dans ces ſociétés où l'on dit d'un ton facile des choſes légères, & où l'on parcourt vingt objets ſans s'arrêter ſur aucun. On pourroit dire de lui qu'il avoit reçu ſon eſprit en lingot, plus qu'en monnoie courante. D'ailleurs, la converſation eſt un art qu'il faut apprendre comme les autres. L'habitude de méditer & de vivre ſeul l'avoit rendu taciturne; mais ce qu'on ne croiroit peut-être pas, c'eſt qu'elle ne lui avoit rien ôté de ſon enjouement naturel. Il avoit toujours de la gaieté, quoiqu'il n'eût pas toujours de la joie. La philoſophie n'exempte pas des fautes, mais elle apprend à les connoître & à

s'en corriger. Deſcartes avouoit ſes erreurs, ſans s'appercevoir même qu'il en fût plus grand. C'eſt avec la même franchiſe qu'il ſentoit ſon mérite, & qu'il en convenoit. On ne manquoit point d'appeller cela de la vanité ; mais s'il en avoit eu, il auroit pris plus de ſoin de la déguiſer. Il n'avoit point aſſez d'orgueil pour tâcher d'être modeſte. Ce ſentiment, tel qu'il fût, n'étoit point à charge aux autres. Il avoit dans le commerce une politeſſe douce, & qui étoit encore plus dans les ſentimens que dans les manières. Ce n'eſt point toujours la politeſſe du monde, mais c'eſt sûrement celle du philoſophe. Il évitoit les louanges, comme un homme qui leur eſt ſupérieur. Il les interdiſoit à l'amitié ; il ne les pardonnoit pas à la flatterie. Il n'eut jamais avec ſes ennemis, d'autre tort que celui de les humilier par ſa modération ; & il eut ce tort très-ſouvent. La calomnie le bleſſoit plus comme un outrage fait à la vérité, que comme une injure qui lui fût perſonnelle. *Quand on me fait une offenſe*, diſoit-il, *je tâche d'élever mon ame ſi haut, que l'offenſe ne parvienne pas juſqu'à moi.* L'indignation étoit pour lui un ſentiment pénible ; &, s'il eût fallu, il eût plutôt ouvert ſon ame au mépris. Au reſte, ces deux ſentimens lui étoient comme étrangers ; & ce qui ſe trouvoit natu-

rellement dans ſon ame, c'étoit la douceur & la bonté. Cette ame forte & profonde étoit très-ſenſible. Nous avons déja vu ſon tendre attachemenr pour ſa nourrice. Il traitoit ſes domeſtiques comme des amis malheureux qu'il étoit chargé de conſoler. Sa maiſon étoit pour eux une école de mœurs, & elle devint pour pluſieurs une école de mathématiques & de ſciences. On rapporte qu'il les inſtruiſoit avec la bonté d'un père; & quand ils n'avoient plus beſoin de ſon ſecours, il les rendoit à la ſociété, où ils alloient jouir du rang qu'ils s'étoient fait par leur mérite. Un jour l'un d'eux voulut le remercier. *Que faites-vous*, lui dit-il, *vous êtes mon égal, & j'acquitte une dette.* Pluſieurs qu'il avoit ainſi formés, ont rempli avec diſtinction des places honorables. J'ai déja rapporté quelques traits qui font connoître ſa vive tendreſſe pour ſon père. Je ne prétends pas le louer par-là; mais il eſt doux de s'arrêter ſur les ſentimens de la nature. On lui a reproché de s'être livré aux foibleſſes de l'amour, bien différent en cela de Newton, qui vécut plus de 80 ans dans la plus grande auſtérité de mœurs. Il y a apparence que Deſcartes, né avec une ame très-ſenſible, ne put ſe défendre des charmes de la beauté. Quelques auteurs ont prétendu qu'il étoit marié ſecrétement;

ment ; mais, dans un de ces entretiens où l'ame abandonnée à elle-même s'épanche librement au sein de l'amitié, Descartes, à ce qu'on dit, avoua lui-même le contraire. Quoi qu'il en soit, tout le monde sait qu'il eut une fille nommée Francine. Elle naquit en Hollande le 13 Juillet 1635, & fut baptisée sous son nom. Déja il pensoit à la faire transporter en France, pour y faire commencer son éducation ; mais elle mourut tout-à-coup entre ses bras le 7 Septembre 1640. Elle n'avoit que cinq ans. Il fut inconsolable de cette mort. Jamais, dit-il, il n'éprouva de plus grande douleur, de sa vie. Depuis, il aimoit à s'en entretenir avec ses amis. Il prononçoit souvent le nom de sa chère Francine. Il en parloit avec la douleur la plus tendre, & il écrivit lui-même l'histoire de cette enfant, à la tête d'un ouvrage qu'il comptoit donner au public. Il semble que n'ayant pu la conserver, il vouloit du moins conserver son nom. On a fait un crime à Cicéron d'avoir trop aimé & trop pleuré sa fille. Je ne sais si on fera le même reproche à Descartes ; mais je plains ceux pour qui ces prétendues foiblesses d'un grand homme ne le rendroient pas plus intéressant. Avec ce naturel bon & tendre, Descartes dut avoir des amis. Il en eut en effet un très-grand nombre. Il en

eut en France, en Hollande, en Angleterre, en Allemagne, & jusqu'à Rome. Il en eut dans tous les états & dans tous les rangs. Il ne pouvoit point se faire que, de tous ces amis, il n'y en eût plusieurs qui ne lui fussent attachés par vanité. Ceux-là, il les payoit avec sa gloire; mais il réservoit aux autres cette amitié simple & pure, ces doux épanchemens de l'ame, ce commerce intime qui fait les délices d'une vie obscure, & que rien ne remplace pour les ames sensibles. La plûpart des hommes veulent qu'on soit reconnoissant de leurs bienfaits; pour moi, disoit Descartes, je crois devoir du retour à ceux qui m'offrent l'occasion de les servir. Ce beau sentiment, qu'on a tant répété depuis, & qui est presque devenu une formule, se trouve dans plusieurs de ses lettres. A l'égard de Dieu & de la religion, voici comme il pensoit. Jamais philosophe ne fut plus respectueux pour la divinité. Il prétendoit que les vérités même qu'on appelle éternelles & mathématiques, ne sont telles que parce que Dieu l'a voulu. Ce sont des loix, disoit-il, que Dieu a établies dans la nature, comme un Prince fait des loix dans son royaume. Il trouvoit ridicule que l'homme osât prononcer sur ce que Dieu peut, & ce qu'il ne peut pas. Il n'étoit pas moins indigné que ceux qui traitoient de Dieu dans leurs ou-

vrages, parlaſſent ſi ſouvent de *l'infini*, comme s'ils ſavoient ce que veut dire ce mot. Les catholiques l'accusèrent d'être calviniſte; les calviniſtes, d'être pélagien; ſur ſon doute, on l'accuſa d'être ſceptique; pluſieurs l'accusèrent d'être déiſte; & l'honnête Voétius d'être athée. Voilà les accuſations. Voici maintenant ce qu'il y a de vrai. Il épuiſa ſon génie à trouver de nouvelles preuves de l'exiſtence de Dieu, & à les préſenter dans toute leur force. Dans tous ſes ouvrages, il parla toujours avec le plus grand reſpect de la religion révélée. Dans tous les pays qu'il habita, il fit toujours les fonctions de catholique. Dans ſon voyage d'Italie, pour s'acquitter d'un vœu, il fit un pélérinage à Notre-Dame de Lorrette. Dans ſes méditations métaphyſiques & dans ſes lettres, il donna deux explications différentes de la tranſubſtantiation. Dans ſon ſéjour en Suède, il ne manqua jamais une fois aux exercices ſacrés qui ſe faiſoient dans la chapelle de l'ambaſſadeur. Dans ſa dernière maladie, il ſe confeſſa & communia de la main d'un religieux, en préſence de l'ambaſſadeur & de toute ſa famille. Eſt-ce là un calviniſte? Eſt-ce là un pélagien? Eſt-ce un déiſte, un ſceptique, un athée? Juſqu'à quand calomniera-t-on les hommes célèbres? Juſqu'à quand ira-t-on chercher dans la religion, des armes

pour les perdre plus sûrement, & faire servir ce qu'il y a de plus sacré à ce qu'il y a de plus odieux, à la vengeance & à la haine ? On ne sauroit trop s'élever contre cet esprit de fureur. On ne sauroit trop venger l'homme juste & religieux que la calomnie outrage. Il est vrai que Descartes est enfin justifié, mais c'est après sa mort. J'ai tâché de rassembler en peu de mots toutes ses qualités personnelles ; il y a souvent des rapports entre l'homme & le philosophe, qu'on est bien aise de saisir ; & quand il n'y en auroit pas, les moindres détails sur un homme célèbre intéressent encore.

Page 121. (43) Descartes fut attaqué le 2 Février 1650 de la maladie dont il mourut. Il n'y avoit pas plus de quatre mois qu'il étoit à Stockolm. Il y a grande apparence que sa maladie vint de la rigueur du froid, & du changement qu'il fit à son régime, pour se trouver tous les jours au palais a cinq heures du matin. Ainsi il fut la victime de sa complaisance pour la Reine ; mais il n'en eut point du tout pour les médecins Suédois qui vouloient le saigner. *Messieurs*, leur crioit-il dans l'ardeur de la fievre, *épargnez le sang François*. Il se laissa saigner au bout de huit jours, mais il n'étoit plus temps ; l'inflammation étoit trop forte. Il eut du moins, pendant sa maladie, la

consolation de voir le tendre intérêt qu'on prenoit à sa santé. La Reine envoyoit savoir deux fois par jour de ses nouvelles. M. & Madame de Chanut lui prodiguoient les soins les plus tendres & les plus officieux. Madame de Chanut ne le quitta point depuis sa maladie. Elle étoit présente à tout. Elle le servoit elle-même pendant le jour ; elle le soignoit durant les nuits. M. de Chanut, qui venoit d'être malade, & encore à peine convalescent, se traînoit souvent dans sa chambre, pour voir, pour consoler & pour soutenir son ami. Ah ! c'est dans ces momens où tout nous échappe, c'est alors que les soins de l'amitié ont droit d'intéresser & d'attendrir. Descartes mourant serroit par reconnoissance les mains qui le servoient ; mais ses forces s'épuisoient par degrés, & ne pouvoient plus suffire au sentiment. Le soir du neuvième jour il eut une défaillance. Revenu un moment après, il sentit qu'il falloit mourir. On courut chez M. de Chanut ; il vint pour recueillir le dernier soupir & les dernières paroles d'un ami ; mais il ne parloit plus. On le vit seulement lever les yeux au ciel, comme un homme qui imploroit Dieu pour la dernière fois. En effet, il mourut la même nuit, le 11 Février à quatre heures du matin, âgé de près de cinquante-quatre ans. M. de Chanut, ac-

cablé de douleur, envoya auſſi-tôt ſon ſecrétaire au palais, pour avertir la Reine à ſon lever que Deſcartes étoit mort. Chriſtine, en l'apprenant, verſa des larmes. Elle voulut le faire enterrer auprès des Rois, & lui élever un mauſolée. Des vues de religion s'oppoſèrent à ce deſſein. M. de Chanut demanda & obtint qu'il fût enterré avec ſimplicité dans un cimetière, parmi les catholiques. Un prêtre, quelques flambeaux, & quatre perſonnes de marque qui étoient aux quatre coins du cercueil, voilà quelle fut la pompe funèbre de Deſcartes. M. de Chanut, pour honorer la mémoire de ſon ami & d'un grand homme, fit élever ſur ſon tombeau une pyramide quarrée, avec des inſcriptions. La Hollande, où il avoit été perſécuté de ſon vivant, fit frapper en ſon honneur une médaille, dès qu'il fut mort. Seize ans après, c'eſt-à-dire en 1666, ſon corps fut tranſporté en France. On coucha ſes oſſemens ſur les cendres qui reſtoient, & on les enferma dans un cercueil de cuivre. C'eſt ainſi qu'ils arrivèrent à Paris, où on les dépoſa dans l'égliſe de Sainte Geneviève. Le 24 Juin 1667, on lui fit un ſervice ſolemnel avec la plus grande magnificence. On devoit, après le ſervice, prononcer ſon oraiſon funèbre; mais il vint un ordre exprès de la cour, qui défendit qu'on la

prononçât. On ſe contenta de lui dreſſer un monument de marbre très-ſimple, contre la muraille, au deſſus de ſon tombeau, avec une épitaphe au bas de ſon buſte. Il y a deux inſcriptions, l'une latine en ſtyle lapidaire, & l'autre en vers françois. Voilà les honneurs qui lui furent rendus alors. Mais pour que ſon éloge fût prononcé, il a fallu qu'il ſe ſoit écoulé près de cent ans, & que cet éloge d'un grand homme ait été ordonné par une compagnie de Gens de Lettres.

LETTRE

DE M. DE VOLTAIRE

A L'AUTEUR

DE

L'ÉLOGE DE DESCARTES.

JE n'ai reçu qu'aujourd'hui, Monsieur, le préſent dont vous m'avez honoré, & la lettre charmante dont vous l'accompagnez. La mort de notre Réſident, chez qui le paquet eſt reſté longtemps, a retardé mon plaiſir, & je me hâte de vous témoigner ma reconnaiſſance. Vous ne ſavez pas combien je vous ſuis redevable. Ce n'eſt point là un diſcours académique; c'eſt un excellent ouvrage d'éloquence & de philoſophie. Autrefois nous donnions pour ſujet du prix, des textes faits pour le Séminaire de *S. S.*....;

aujourd'hui les ſujets ſont dignes de vous. Il eſt plaiſant qu'à la ſuite d'un écrit ſi ſublime, il ſe trouve une approbation de deux D.....: elle ne peut nuire pourtant à votre ouvrage, il eſt admirable malgré leur ſuffrage.

On ne lit plus *Deſcartes*; mais on lira ſon éloge, qui eſt en même temps le vôtre. Ah! Monſieur, que vous y montrez une belle ame, & un eſprit éclairé! Quel morceau que l'hiſtoire de la perſécution du nommé. *Voet* contre *Deſcartes!* Vous avez employé & fortifié les crayons de *Démoſthène* pour peindre un coquin abſurde qui oſe pourſuivre un grand homme. Vous m'avez fait un vrai plaiſir de ne pas oublier le petit Conſeiller de province qui mépriſait le Philoſophe ſon frère. Tout votre ouvrage m'enchante d'un bout à l'autre, & je vais le relire dès que j'aurai dicté ma lettre; car l'état où je ſuis me permet rarement d'écrire. Vous avez parfaitement ſéparé

le génie de *Descartes* de ses chimères, & vous avez habilement montré combien l'auteur même des tourbillons était un homme supérieur.

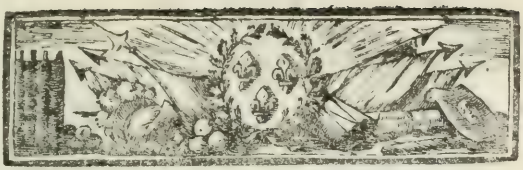
On m'a dit que vous faites un poëme épique sur le Czar *Pierre*. Vous êtes fait pour célébrer les grands hommes; c'est à vous à peindre vos confrères. Je m'imagine qu'il y aura une philosophie sublime dans votre poëme. Le siècle est monté à ce ton-là, & vous n'y avez pas peu contribué.

Vous faites, dans votre éloge de *Descartes*, un éloge de la solitude qui m'a bien touché. Plût à Dieu que vous voulussiez partager la mienne, & y vivre avec moi comme un frère que l'éloquence, la poësie & la philosophie m'ont donné. J'ai dans ma mazure un ami, qui est, comme moi, votre admirateur, & avec qui je voudrais passer le reste de ma vie; c'est M. *D*...., qu'un malheureux emploi de finance rappelle à Paris. Il vous dira

quelle obligation je vous aurais, ſi vous daigniez venir tenir ſa place. Il eſt vrai que dans l'été nous avons un peu de monde, & même des ſpectacles; mais je n'en ſuis pas moins ſolitaire. Vous travailleriez avec le plus grand loiſir : vous feriez renaître ces temps que nos petits-maîtres regardent comme des fables, où les talens & la philoſophie réuniſſaient des amis ſous le même toît. J'ai bien peur que ma propoſition ne ſoit auſſi qu'une fable; mais enfin il ne tient qu'à vous d'en faire la vérité la plus conſolante pour votre ſerviteur, pour votre admirateur, &, permettez-moi de le dire, pour votre ami,

V.....

ELOGE
DE LOUIS,
DAUPHIN DE FRANCE.



ÉLOGE

DE LOUIS,

DAUPHIN DE FRANCE.

Noſcere provincias, noſci exercitui, diſcere à peritis, ſequi optimos, nihil appetere jactatione.
Imperare poſſet magis quàm vellet.
Tacit.

EN célébrant le Prince que la France regrette, ce n'eſt pas un vain éloge que j'entreprends. Qu'importent à une cendre inſenſible nos regrets & nos louanges ! Quelques vérités utiles à ceux qui, comme lui, ſont deſtinés à gouverner, honoreront plus ſa mémoire, que les larmes que nous pouvons verſer ſur ſa tombe. O vous qui le pleurez, c'eſt là l'hom-

mage qui eſt digne de lui. Je vais rendre compte à la Patrie de ſes travaux, de ſes penſées, de tout ce qu'il eût voulu faire pour la rendre heureuſe. Je ſais qu'enlevé à la fleur de ſon âge, il n'a pu former que des vœux pour l'Etat; mais ſa mémoire ne doit pas nous en être moins chère. Qu'avoit fait pour Rome ce Germanicus, dont le nom eſt encore aujourd'hui ſi célebre? Il remporta quelques victoires, mais il ne fit rien pour le bonheur de Rome. Il fut vertueux; voilà ſa gloire. Tous les Romains le pleurèrent. Les ennemis de l'Empire ne furent pas inſenſibles à ſa mort; & la plume de Tacite traça ſes vertus à la poſtérité. Trop inférieur à ce grand homme par les talens, j'aſpire à l'égaler dans l'amour des vertus. J'aurai du moins la gloire de l'imiter, en louant un Prince qui a paſſé quinze ans à ſe rendre digne de régner, & qui n'eut de deſir que celui de voir les hommes heureux.

Dans cet éloge, je ne dirai rien qui ne ſoit dicté par l'amour du bien public, & dont j'aye à rougir devant celui qui voit les cœurs des hommes. Si jamais le menſonge n'a ſouillé mes écrits, ſi la flatterie n'a point corrompu mon cœur, ô Prince, ce n'eſt pas en te louant que je commencerai l'apprentiſſage de la baſſeſſe & du vice. Tu vécus vertueux, & ton ame dédaigneroit de vils éloges que tu n'aurois pas mérités.

Ceux qui avoient la confiance de ce Prince, ceux qu'il nommoit ſes amis, ne trouveront point leur nom dans cet ouvrage. C'eſt à la nation qui les connoît, à les louer. C'eſt à eux à faire leur renommée par leurs vertus ou leurs talens. Qu'ils méritent les éloges publics, & la France les pleurera auſſi quand ils ne ſeront plus. Mais vous, ô reſtes de lui-même, ô gages d'une union tendre & ſacrée, jeunes Princes, & vous ſur-tout qui

devez ſuccéder à ſon rang, enfant de l'Etat & de la Patrie, en écrivant ce foible ouvrage, mon cœur s'occupera ſouvent de vous. J'oſerai quelquefois vous parler de vos devoirs. J'oſerai mettre devant vos yeux une grande Nation dont vous êtes l'eſpérance. Déja mon cœur, en vous parlant, éprouve cette émotion qu'inſpire l'amour de ſon pays. Ah! puiſſiez-vous éprouver bientôt vous-même ce ſentiment ſi doux, préſage du bonheur de nos enfans & de nos neveux! Puiſſiez-vous, Prince, vous accoutumer de bonne-heure à écouter la voix de la Patrie & de la Vérité!

LA naiſſance de LOUIS DAUPHIN parut être un bienfait du ciel. L'arrière-petit-fils de LOUIS XIV, à peine échappé des ruines de ſa maiſon, alarmoit l'Etat par une foible ſanté. Une maladie dangereuſe l'avoit preſqu'enlevé aux vœux de la Nation. Le

ſang de ce Duc de Bourgogne adoré eût été tari pour la France. L'incertitude de l'avenir, des orages paſſés, des prétentions qui pouvoient acquérir de la force, tout inquiétoit & alarmoit nos pères. L'Etat fatigué des longues agitations du règne de LOUIS XIV, ne déſiroit que le repos. C'eſt dans ces circonſtances que naquit LOUIS DAUPHIN DE FRANCE. La naiſſance d'un enfant qui doit régner, eſt un grand événement pour une Nation. Ce moment décide peut-être ſi un peuple entier pendant quarante ans, doit être heureux ou malheureux: & tandis que le peuple qui n'a jamais que la penſée du moment, entoure avec des bénédictions le berceau d'un enfant, le citoyen ſage & ſenſible lève ſes mains au ciel, & demande à Dieu que cet enfant ſoit juſte.

Le DAUPHIN étoit né pour la vertu; mais il falloit commencer par ſoutenir la plus terrible des épreuves,

celle de son rang. Il étoit Prince, & il le savoit. Dans un âge où l'esprit ne voit aucuns rapports, où l'ame est trompée par les sens sans être aidée par la réflexion, où les événemens n'ont pu donner de forme au caractère, comment résister à toute la pompe de l'éducation royale ? Comment soupçonner l'égalité des hommes, lorsque tant de respects effacent cette idée ? Comment sentir sa foiblesse, parmi tant de forces auxquelles on commande ? Pour rompre ce charme dangereux, il faudroit mettre l'enfant aux prises avec la nature ; il faudroit lui donner l'éducation des événemens & de la nécessité, le familiariser avec sa foiblesse, le fatiguer de sa propre ignorance. Il faudroit sur-tout l'élever hors des cours, lui cacher peut-être son rang, & ne lui apprendre ce secret, que lorsqu'il auroit assez de vertu pour en être épouvanté. Mais ces vues ne paroîtront

que des chimères au plus grand nombre des hommes ; & l'habitude, le plus fort des empires, gouvernera toujours les peuples & les Rois.

La religion avec la probité préſidèrent à l'éducation du Prince, mais il retira peu de fruits de ces premières années. La nature lui réſervoit la gloire de ſe créer lui-même ; & dès qu'il ſe connut, il recommença ſon éducation. Il ſe livra d'abord aux charmes de cette littérature, ſi touchante pour ceux qui la cultivent, ſi dédaignée par ceux qui ne ſentent rien. Il prêtoit l'oreille à la tendre harmonie des poëtes. L'orateur de Rome portoit dans ſon ame la douce impreſſion de ſon éloquence. L'étude des langues lui ouvrit tous les ſiècles & tous les pays *. Il apprit à juger les nations

* L'étude des langues, qui eſt le premier inſtrument des connoiſſances humaines, eſt peut-être plus utile encore aux Princes, qu'aux

dans leurs ouvrages. Tous les arts vinrent former son goût. Il admiroit cette espèce de création qui donne de la vie aux couleurs, des passions au marbre, du mouvement à l'airain. Un art plus enchanteur encore vint s'emparer de son ame, c'est celui qui fait naître le sentiment, de l'harmonie des sons. La musique, qui chez les anciens faisoit partie de la politique, devroit peut-être entrer dans l'éducation de tous les Princes. Trop portés par leur élévation, à une certaine fierté de caractère, peut-être seroient-ils heureux de n'être pas insensibles à

---

particuliers. Depuis que leur dignité ne leur permet presque plus de voyager pour s'instruire, en parcourant les ouvrages des différentes nations, ils appellent, pour ainsi-dire, ces nations autour d'eux, & ils les jugent. C'est là qu'ils trouvent l'esprit des siècles & des peuples; c'est là qu'en comparant tous les préjugés, ils peuvent les vaincre l'un par l'autre, & se guérir des erreurs de leur nation, par le spectacle des erreurs de la terre.

un art, qui en réveillant les plus douces émotions dans l'ame, la disposé à l'attendrissement & à la pitié

Je ne crains pas qu'on reproche au DAUPHIN la connoissance & le goût de ces arts d'agrément. Chargé de les protéger, le Prince doit les connoître. Lui seul peut les porter au grand; lui seul peut lutter contre la pente invincible qui, dans les temps de luxe & de mollesse, force le talent à suivre le cours de son siècle, & à se rétrécir ou se corrompre. Mais leur connoissance ne forme dans le Prince qu'une éducation de sentiment & de goût. Il en est une autre plus relative au bonheur des peuples & au devoir des Rois, & qui est le fruit des études les plus profondes.

Comme il est un moment dans la nature, où la raison se forme, où l'existence s'étend, où l'homme qui jusqu'alors n'avoit vécu que pour lui-même, commence à vivre dans ses

ſemblables; il eſt un moment pareil où le jeune Prince, digne de gouverner un jour, commence à naître pour ſes Etats, & voit pour la première fois les rapports qui le lient au ſort de vingt millions d'hommes, & qui lient vingt millions d'hommes à lui. D'abord il s'étonne & s'enorgueillit peut-être. Bientôt il eſt effrayé. Telle eſt la révolution qui ſe fit dans le DAUPHIN de la France, il y a quinze ans.

Il avoit aſſez de lumières pour ſentir que l'étude du gouvernement avoit beſoin d'un eſprit vigoureux & profond, accoutumé à réflechir & à commander à ſes idées. La penſée, comme un courſier rebelle, réſiſte à ceux qui n'ont pas pris l'habitude de la dompter. Il vit donc qu'il falloit d'abord travailler ſon eſprit, & former l'inſtrument avant de commencer l'ouvrage. Il ſe jetta dans l'étude des livres philoſophiques. D'abord il étudie la logique de ces ſolitaires célèbres, admirateurs,

mirateurs, rivaux & compagnons de Pascal. C'est là qu'il apprend cet art qu'on a réduit en règles, de lier ensemble ses idées, & de passer de l'une à l'autre en les enchaînant. Pour juger combien cet art est utile au Prince, qu'on pense qu'un faux raisonnement dans un conseil, a souvent préparé la chûte d'un Etat. Ces secours ne lui suffisoient point. Il s'applique à l'étude des philosophes les plus célèbres. Le père & le créateur de la philosophie moderne lui offre sa Méthode & son Doute. Il recherche avec Mallebranche les erreurs de l'imagination & des sens, & s'assure du caractère de la vérité. Il suit pas à pas dans Loke, la marche & le développement de l'esprit humain. Ces ouvrages faisoient les délices de ce Prince, & l'objet de ses méditations. C'étoit là qu'il mûrissoit son esprit pour des études plus relevées. Il y a plus de rapport, qu'on ne croit, entre l'esprit du

philoſophe & celui du Prince. Dans tous les deux, l'inſtrument eſt le même; l'objet ſeul des travaux eſt différent. Tous deux doivent apprendre à généraliſer leurs idées, à ſaiſir de grands réſultats, à ſuivre l'enchaînement des effets & des cauſes. Tous deux doivent ſe faire des principes qui aſſurent leur marche, autour deſquels ils puiſſent raſſembler les détails, & les lier d'une chaîne commune. Tous deux doivent appuyer ces principes, non ſur le préjugé, ſur des idées paſſagères & des conventions d'un moment, mais ſur l'ordre & les rapports immuables des choſes. Tous deux enfin doivent éviter l'eſprit de ſyſtème, qui égare au lieu de guider *. C'eſt dans les mêmes vues que le

* On ne peut donc douter que l'étude des ouvrages philoſophiques ne ſoit très-utile pour l'eſprit d'un jeune Prince. Elle l'étend, le fortifie & l'éclaire.

DAUPHIN avoit étudié l'hiſtoire immenſe de la philoſophie. Ce vaſte tableau des opinions & des erreurs lui apprenoit à connoître l'eſprit humain : il voyoit quelles opinions ont été liées avec les climats, les ſiècles, les gouvernemens, & l'influence qu'elles ont eue ſur le ſort des peuples & des Rois.

Quand il ſe fut, pour ainſi-dire, eſſayé, & qu'il eut développé en lui cette portion de l'eſprit philoſophique qui ſuit la chaîne des objets, il ſe livra tout entier à l'étude qui devoit l'occuper le reſte de ſa vie. D'abord il ſe forma pour lui-même un plan raiſonné de tous les objets du gouvernement.

Il n'y a des peuples & des Rois que depuis que les ſociétés ſont établies. Pour connoître l'étendue du pouvoir ſouverain, il étoit donc remonté à l'origine de ces grands corps, qui raſſemblant les hommes épars ſur la terre, ont formé de toutes les volon-

tés une seule volonté, & de toutes les forces divisées, une force publique & générale. C'est dans ce moment qu'il avoit vu la souveraineté élever sa tête au milieu des hommes. Elle étoit appuyée sur la loi; mais elle paroissoit marcher entre le despotisme & l'anarchie; & la loi vigilante, mesurant ses pas, la tenoit toujours à une égale distance de ces deux termes. Le DAUPHIN avoit médité tous ces livres célèbres qui, en marquant les rapports du Souverain avec le peuple, ont établi les fondemens du droit public. Mais la droiture de son ame, qui cherchoit toujours la vérité, ne lui faisoit voir souvent qu'avec indignation, dans ces livres vantés, les préjugés de l'homme mis à la place des loix de la nature, la force érigée en droit, le sang des peuples vendu aux caprices de la tyrannie, la servitude autorisée par des raisonnemens d'esclaves, la dignité de la nature

humaine méconnue par des hommes, le peuple calomnié devant ſes chefs, & des Ecrivains foibles ou mercénaires, qui aſſez hardis pour ſe charger de la cauſe du genre-humain, la trahiſſoient indignement pour un vil intérêt d'honneurs ou de fortune. Il ſentoit que la grandeur des Souverains étant d'être juſtes, c'étoit offenſer les Rois que de leur livrer les peuples comme des troupeaux. C'eſt dans ces vues d'humanité qu'il avoit peſé le droit de la guerre. Je goûte une ſatisfaction bien douce, en apprenant aux hommes qu'il y avoit un Prince deſtiné à régner ſur eux, qui n'avoit que de l'horreur & du mépris pour ce brigandage inſenſé. Il ne croyoit pas que la conquête d'une province pût être miſe en balance avec la vie d'un homme; & le Prince qui remportoit une victoire injuſte, lui paroiſſoit être autant de fois aſſaſſin & meurtrier, qu'il périſſoit d'hommes ſur le champ de bataille.

Instruit de l'origine & de l'étendue du pouvoir souverain, & du rapport des nations avec les nations, il cherche les moyens de procurer à l'Etat qui doit lui être confié, la plus grande félicité du plus grand nombre; mais pour y parvenir, il faut qu'il connoisse les hommes. Un DAUPHIN ne les voit point agir. Il ne les entend pas. Sa dignité qui en impose, arrête toutes les passions. Le Prince qui pendant trente ans n'a vu que des courtisans, n'a pas encore vu d'hommes. Il a donc besoin d'être transporté dans un pays nouveau, où la nature se déploye avec toutes ses foiblesses, où l'on voye le jeu de tous les ressorts, où les vices n'ayent plus de masque, où les fourberies politiques portent leur nom. Ce pays est l'histoire. Le DAUPHIN la parcourt avec avidité. Il voit dans les hommes qui ont vécu, ceux qu'il doit gouverner un jour. Il y trouve la morale toujours

incertaine des particuliers, & la morale encore plus flottante des Etats. Il y étudie l'art de faire sortir du milieu de tous ces chocs & de toutes ces résistances, la plus grande somme de bonheur. Les hommes qui ont régné, attirent sur-tout ses regards. Si tout-à-coup on transportoit un jeune Prince dans un vaste & immense mausolée, où les cendres de tous les Souverains qui ont existé sur la terre, Rois, Pontifes, Empereurs, ou Califes, fussent réunies, & qu'il pût voir écrit sur chacune de ces urnes le jugement des Nations & de la Renommée, là le respect & l'amour, ici la haine & le mépris, quelle impression ne feroit pas sur lui ce grand spectacle? Voilà ce qu'est l'histoire pour le Prince. Du milieu de tous ces tombeaux, il voit s'élever le fantôme de la postérité qui lui crie, c'est ici que tu seras toi-même placé, c'est ici qu'un jour tu dois être jugé.

L'hiſtoire des Républiques anciennes avoit élevé ſon ame par le ſpectacle des vertus. Les Etats modernes, malgré le vice & la foibleſſe de leur inſtitution, lui avoient offert des leçons utiles. Mais il s'arrête ſur l'hiſtoire de la France. Ses loix & ſa conſtitution, les droits des Rois & ceux des peuples, les maux de l'anarchie & les maux du deſpotiſme, la ſource de la grandeur ou de la décadence dans chaque époque, les avantages ou les abus de chaque principe d'adminiſtration, les orages des guerres civiles, les convulſions du fanatiſme, le choc de deux pouvoirs rivaux, les ſuites cruelles d'une autorité uſurpée; il cherche à tout voir & à profiter de tout. Il ſuit avec attention, à travers les différens ſiècles, l'origine, les progrès & les changemens de ces corps intermédiaires qui ſont de l'eſſence des monarchies, qui conſervent le dépôt des loix, & veillent ſur les formes dont doit être revêtue l'autorité ſou-

veraine. C'étoit dans cette hiſtoire qu'il avoit appris à connoître & a juger ſa nation. Il avoit vu, dans tous les temps de la monarchie, une nation aimable & généreuſe, gaie dans le malheur, brave dans les combats, plus près de l'excès que de l'opiniâtreté du courage, plus faite pour être gouvernée par les mœurs que par les loix, plus ſenſible à l'opinion qu'à la vertu, auſſi impétueuſe dans ſa foibleſſe que dans ſa force, brillante & légère, profondément occupée aujourd'hui de ce qu'elle oubliera demain, ardente, capable d'enthouſiaſme, incapable de grands crimes, & peut-être de tout ce qui demande de l'énergie & de la ſuite ou dans le bien ou dans le mal. Il penſoit qu'une telle nation avoit plus beſoin de chefs qu'une autre pour la conduire; que les principes qui lui manquoient, devoient être dans la tête du Prince; qu'en donnant une ame à cette force

impétueuſe, on pouvoit vaincre les plus grandes réſiſtances; que le reſſort de l'honneur, plus fort que les récompenſes & que les peines, pouvoit ſuppléer à toutes les vertus, & rendre toutes les paſſions utiles.

L'hiſtoire lui avoit donné la connoiſſance des hommes; mais elle ne pouvoit lui donner celle des provinces & de l'état actuel du royaume. Le Duc de Bourgogne ſon aïeul, avide comme lui de s'inſtruire, avoit demandé des mémoires aux Intendans, mais il ne ſe trouva qu'un ſeul homme, ou inſtruit, ou actif, ou digne de ſervir la Patrie & le Prince; & l'héritier de la France ne put parvenir à la connoître. Inſtruit par cet exemple, le DAUPHIN déſiroit de voyager lui-même dans les provinces. Il ſentoit que c'étoit là une des meilleures parties de l'éducation d'un fils de Roi. En effet, qu'apprend-on dans une cour? Quel ſpectacle y vient intéreſſer

l'ame? Quels malheureux y réveillent la ſenſibilité? Quels objets y éclairent & y aggrandiſſent l'eſprit? Du luxe, de l'orgueil & du faſte, voilà les leçons des cours. C'eſt en parcourant les provinces, qu'un fils de Roi deviendroit homme & politique. C'eſt là qu'il pourroit eſtimer les forces d'une nation: car la nation n'eſt point dans les palais; elle eſt dans les ſillons des campagnes, ſous le chaume du laboureur, dans l'atelier de l'artiſan, ſous les toits obſcurs de la médiocrité. C'eſt là que ſont les armées & les flottes, les mains qui nourriſſent l'Etat, les bras qui le défendent, les arts qui l'enrichiſſent. Près des cours on ne ſent ni la misère ni la dépopulation d'un Etat. A meſure que les campagnes ſe dépeuplent, la capitale ſe remplit. L'or, par une pente invincible, y coule ſans ceſſe du fond des provinces. Le luxe même y cache la misère; & l'indigence, pourſuivie par la

honte, apprend, pour lui échapper, à imiter la richeſſe. Mais dans les provinces, on voit à découvert l'état d'un royaume. S'il eſt malheureux, la misère y traîne ſes lambeaux; la pâleur y décèle le beſoin. Dans le ſilence des campagnes, on entend mieux les cris des enfans qui demandent du pain à leur mère affamée. La vue d'une chaumière qui tombe en ruine, ou d'une grange entr'ouverte, feroit naître plus d'idées utiles au Prince, que toute la pompe des palais des Rois. Le DAUPHIN étoit vivement frappé de l'utilité de ces voyages; il aimoit à ſe rappeller ſouvent cette idée; il aimoit à en parler : & lorſqu'il commença à s'affoiblir, lorſqu'il eſpéroit encore, & que la France eſpéroit avec lui, le premier uſage qu'il eût voulu faire de ſa ſanté, ô peuples, eût été l'exécution de ce projet. Mais s'il y a des connoiſſances qu'il étoit obligé d'attendre, il alloit au devant de celles

qui ne dépendoient que de l'activité de ſon eſprit.

Il avoit vu que tout gouvernement utile aux peuples eſt fondé ſur les loix. Il veut donc les connoître. Mais le Prince n'a pas beſoin de les étudier comme le Magiſtrat. Celui-ci doit en ſuivre les détails ; l'autre doit en ſaiſir l'enſemble & l'eſprit général. Lorſque le DAUPHIN commença cette grande étude, depuis quelques années paroiſſoit en France ce livre célèbre, où toutes les loix des nations ſont enviſagées ſous tous leurs rapports. Le DAUPHIN l'avoit lu avec la réflexion d'un homme d'Etat. L'obſcurité répandue quelquefois ſur cet ouvrage utile, & profond lors même qu'il ne paroît pas l'être, lui fit déſirer d'entendre & de conſulter l'auteur lui-même. Déja il étoit aſſez inſtruit pour l'admirer ſouvent, & le combattre quelquefois. Il lui propoſa ſes doutes ; & tel fut le ſuccès de ces conférences,

que le DAUPHIN aima toujours & respecta ce grand Homme, lors même qu'il ne pensoit pas comme lui. Ainsi un Roi célèbre du Nord consulta Léibnitz sur la législation; & le philosophe eut la gloire d'éclairer le Prince *.

Fidèle au plan qu'il s'est tracé, il descend de ces idées générales sur toutes les loix, aux loix particulières de la France. Il avoit jetté les yeux sur ce cahos. Il avoit vu presque toutes nos loix politiques & civiles prendre leur source dans ce gouvernement singulier qui établit à la fois la dépendance des choses & celle des personnes, qui fit naître une foule de droits sur un même domaine, créa des sei-

* C'est dans cette occasion qu'on pouvoit appliquer à Monsieur le Dauphin ce mot de Montesquieu lui-même : « que le Prince ne craigne pas ces rivaux qu'on appelle les hommes » de mérite; il est leur égal, dès qu'il les aime.

gneurs, fit des maîtres, & oublia les hommes, compoſa la puiſſance ſouveraine d'une foule de petits pouvoirs enchaînés & dépendans, dont la chaîne ſe relâchoit à meſure qu'elle devenoit plus étendue, eſpèce d'ariſtocratie tumultueuſe, & de deſpotiſme diviſé, qui avoit la dépendance des monarchies ſans l'activité de ſon principe, & les troubles des républiques ſans leur liberté. Du ſein de ce gouvernement féodal, le DAUPHIN avoit vu ſortir nos loix ſur les diſtinctions des biens, ſur celles des perſonnes, ſur les privileges des rangs, ſur les droits des domaines, ſur les ſucceſſions des citoyens, & la foule preſqu'innombrable de nos coutumes. La France lui parut comme accablée ſous le fardeau de ſa légiſlation; & il déſiroit qu'en écartant ce qui eſt fait pour d'autres ſiècles ou d'autres mœurs, on mît enfin une juſte harmonie entre nos beſoins & nos loix.

Dans l'étude des loix criminelles,

il s'élève jusqu'à ce point de la morale politique, qui tend plus à prévenir les crimes qu'a les punir, & empêche le législateur d'en être le complice. Les mœurs, autre espèce de loi qui dirige l'opinion publique & qui en fait la force, avoient également fixé son attention. Mais il voyoit avec douleur que ce ressort s'affoiblissoit tous les jours parmi nous. On l'a entendu déplorer cette vénalité honteuse qui a mis un prix à tout, même à la vertu. On l'a vu chercher par quels moyens on pourroit remettre l'or à sa place, jusqu'où pouvoit s'étendre l'influence des chefs sur le caractère des peuples; & si dans la cour d'un Monarque, en dirigeant utilement la dépendance & l'intérêt, on ne pourroit pas faire servir les vices même d'instrument aux vertus.

Mais en remarquant dans son siècle cette pente générale des ames vers la corruption & l'amour de l'or, il avoit vu dans tous les esprits une fè-

couſſe heureuſe, qui les portoit à la recherche de tous les grands objets de la politique. Chaque ſiècle a ſon eſprit & ſon caractère. Le Prince eſt ſur la hauteur, & ſa fonction eſt d'obſerver la pente & le cours du torrent. S'il a du génie & une véritable force, il le dévance. Quand la direction eſt funeſte, il ſe met au devant pour la rompre. Mais s'il eſt ſans vigueur & ſans énergie dans l'ame, & qu'il reſte derrière ſa nation, alors il n'eſt point fait pour ſon ſiècle, & ſon ſiècle n'eſt point fait pour lui. Il perd & laiſſe échapper une grande époque; le but de la nature eſt manqué, & l'ouvrage de l'humanité perfectionnée reſte encore ſuſpendu pour des ſiècles. Le DAUPHIN ne vouloit point que, s'il étoit un jour appellé au trône de la France, il pût ſe reprocher de n'avoir pas fait aux hommes tout le bien qu'il pouvoit leur faire. Il ſavoit que l'agriculture, le commerce & les ſi-

nances ſont les trois grands reſſorts dans les Etats modernes, comme la vertu & l'amour de la Patrie dans les conſtitutions anciennes; & il avoit réſolu de s'inſtruire à fond ſur tous ces objets de l'économie politique. O vous, qui que vous ſoyez ſur la terre, qui êtes deſtinés à régner, apprenez par l'exemple de ce Prince à vous inſtruire. Le ſtatuaire s'exerce à manier le ciſeau. Le peintre étudie l'art des couleurs, & deſſine les têtes de Raphaël. L'architecte va parmi les ruines antiques meſurer les colonnes, & lever les proportions des palais. Le plus difficile des arts, l'art de régner eſt-il donc le ſeul qu'il ne faille point apprendre? Autrefois dans des Etats moins grands, & où les mœurs faiſoient preſque tout, la vertu peut-être ſuffiſoit pour gouverner les hommes. Mais aujourd'hui les Etats ſont de vaſtes machines. Pour en diriger les reſſorts, il faut les connoître. Un ſeul

qui se dérange arrête tous les mouvemens. Vous ne pouvez vous tromper, qu'une nation ne soit malheureuse. Un seul édit mal calculé sur les finances, peut porter le désespoir dans vos campagnes, & ôter cent mille bras à la Patrie. Une seule erreur sur le commerce peut fermer vos ports, & repousser loin de vous les richesses étrangères. Les guerres injustes, les batailles perdues ne sont que des fléaux d'un moment : mais les erreurs politiques font le malheur d'un siècle, & préparent le malheur des siècles suivans. Le DAUPHIN étoit frappé de ces vérités, & il regardoit comme le premier devoir de son rang d'acquérir des connoissances économiques ; il les cherchoit dans les livres, dans les conversations, dans des conférences réglées avec des hommes instruits. Il avoit donné une attention particulière au commerce, qui de tout temps a eu tant d'influence sur les Etats, mais

qui aujourd'hui eſt devenu preſque la baſe de la politique de l'Europe. En effet, depuis que l'or eſt la meſure de tout, depuis que la grandeur des Etats ſe calcule, les moyens d'acquérir de l'argent, & les canaux qui le portent, ſont devenus le premier objet de l'adminiſtration. C'eſt dans les comptoirs des marchands qu'on ſe diſpute les mers & les champs de batailles. Le DAUPHIN étudioit le commerce en Homme d'Etat. L'agriculture qui en eſt la ſource & la baſe, l'induſtrie qui l'étend en appropriant les productions aux beſoins des peuples, la liberté qui en eſt l'ame, & qui par la confiance l'attire des bouts de l'univers, le crédit public qui l'affermit en multipliant les richeſſes réelles par des richeſſes fictives, le change qui le facilite en fixant la proportion entre les valeurs relatives des ſignes, enfin cette balance utile du commerce, qui eſt aujourd'hui celle du pouvoir, & qui eſt

le réſultat de l'équilibre entre ce que l'on donne & ce que l'on reçoit; tous ces objets avoient été tour à tour le but de ſes méditations & de ſes recherches. Il avoit joint à cette étude, celle des finances qui devroient ſoutenir le commerce, & qui trop ſouvent le détruiſent. S'il eſt utile à un Prince d'être inſtruit de cette branche de l'adminiſtration, c'eſt ſur-tout dans ces criſes violentes où les reſſorts de l'Etat ſont preſque forcés, quand l'Etat créancier & débiteur de lui-même, s'effraye de ſes engagemens, quand les remèdes ſont preſque auſſi dangereux que les maux. C'eſt alors que le Prince a le plus beſoin de lumières pour comparer & pour choiſir. Témoin de toutes les ſecouſſes qui depuis quelques années agitoient l'eſprit national ſur cet objet, le DAUPHIN ſuivoit d'un œil attentif tous ces mouvemens, & ſaiſiſſoit tous les traits de lumière qui ſortoient du choc des

opinions & des ſyſtèmes. Il avoit lu avec autant d'avidité que d'attention les Mémoires de ce fameux Miniſtre de Henri IV, qui ſera éternellement célèbre, & pour le bien qu'il fit, & pour celui qu'il voulut faire. Il l'admiroit également, ſoit qu'en rétabliſſant l'ordre, il arrachât le peuple à ceux qui s'enrichiſſoient de ſa misère, ſoit que par une intrépide économie, il éteignit les dettes publiques, & pourvût aux beſoins de l'Etat ſans nuire à ceux du citoyen. Le ſage & courageux Sully lui paroiſſoit le modèle des Miniſtres, comme Henri IV le modèle des Rois. Avide de s'inſtruire, il a recours à tous les hommes d'Etat. Les uns l'inſtruiſoient par leurs diſcours, & les autres par leurs écrits. Le génie éclairé par l'expérience, veilloit ſouvent par les ordres de ce prince, pour lui compoſer des mémoires. C'eſt de ces mémoires comparés qu'il tâche d'extraire la vérité. Il rapproche

les ſyſtèmes. Il pèſe les avantages. Il preſſent les abus. Dans les grands ouvrages il ſaiſit les principes, & s'applique enſuite à développer lui-même les conſéquences. Dans d'autres il ſépare les vérités mêlées à des erreurs. Souvent il remonte au principe des erreurs même, parce qu'il eſt utile de voir comment on peut s'égarer. Il apprend à diſtinguer la ligne preſque inviſible que la natute a tracée pour les Etats comme pour les hommes, & ſur laquelle ſe trouve le bien politique comme le bien moral. Souvent il développe ſes idées par écrit, il les lie enſemble par la méthode, & ſe forme une chaîne de principes, qui lui préſente en un inſtant le ſpectacle & le fruit de pluſieurs mois d'étude. Je voudrois pouvoir citer ces écrits précieux, ils loueroient mieux ce Prince que ma foible voix. Mais ces écrits appartiennent à l'Etat. C'eſt le plus noble héritage qu'il ait laiſſé. Ils ſe-

ront pour ſes enfans l'image de ſon eſprit & de ſon ame ; & même après ſa mort, quelque choſe de lui ſera encore utile à la Patrie.

Je n'ai point encore parcouru tout le cercle de ſes connoiſſances ; & il en avoit d'autres qu'on ne devoit point attendre d'un Prince qui n'étoit preſque jamais ſorti de la cour. On ſera étonné d'apprendre qu'il connoiſſoit la marine, comme s'il eût habité longtemps ſur des vaiſſeaux. Des officiers de mer interdits de l'entendre, ſe demandoient où il avoit appris le pilotage & l'art de la manœuvre. C'eſt ainſi que ce Prince avoit embraſſé tous les objets de l'adminiſtration publique. Au milieu d'une cour, & dans l'âge des paſſions, il s'étoit livré à des études profondes. Je n'exagère rien, en diſant que les heures qu'il n'employoit point au travail, lui paroiſſoient perdues. Nous ſavons aujourd'hui qu'il en donnoit trop peu au ſommeil,

ſommeil, & qu'il forçoit la nuit à lui rendre le temps que les bienſéances & les devoirs lui avoient enlevé pendant le jour. O peuples ! c'étoit vous qui étiez le but de ſes travaux. C'étoit votre bonheur dont il s'occupoit. De ſon cabinet ſolitaire, où ſi ſouvent il médita en ſilence, il parcouroit vos campagnes & vos villes. La douce image de la félicité publique venoit errer devant ſes yeux, & le ſoutenoit la nuit au milieu de ſes veilles. Quelle eſt l'ame dure, quel eſt le citoyen inſenſible & glacé qui, en voyant ainſi un jeune Prince ſe dévouer tout entier au travail pour le bonheur public, ne ſe ſente attendri par la reconnoiſſance & par l'amour ?

Un homme remercia le ciel d'être né du temps de Socrate, pour l'entendre & devenir meilleur. Le DAUPHIN le remercioit de l'avoir fait naître dans un temps où il pouvoit trouver aſſez de lumières pour s'inſ-

truire. En effet, nous sommes dans le siècle où les Rois peuvent apprendre & faire de grandes choses. Le temps n'est plus où l'Europe étoit divisée en un certain nombre de gouvernemens gothiques & barbares, fondés sur l'ignorance & sur des coutumes de Sauvages. Le peuple a cessé d'être esclave ; les Nobles ont cessé d'être tyrans ; le despotisme a chassé l'anarchie ; les mœurs ont affoibli le despotisme ; l'intérêt & les siecles ont amené les lumières ; on connoît mieux les rapports de tout ; on a balancé toutes les constitutions ; on a perfectionné tous les arts ; il s'agit enfin de perfectionner la société : c'est le grand but de la nature ; ce doit être l'ouvrage des Rois. Quelques hommes ramassent les pierres de l'édifice, & en dessinent le plan : mais c'est aux Rois a le construire. Ils ont l'empire de la force ; qu'ils y joignent l'empire du génie : la force alors sera dans chaque état ce qu'elle est dans la

conſtitution du monde, le lien de toutes les parties, le principe de l'harmonie générale. Mais pour produire ces grands effets, il faut que les Princes ayent paſſé la moitié de leur vie à s'inſtruire, & qu'ils paſſent le reſte à commander. O toi que nous regrettons, ô Prince! tu n'as rien fait pour nous, mais le citoyen ſenſible n'honorera pas moins ta cendre de ſes larmes. Ton cœur a entendu le vœu de l'humanité. Tu as connu tes devoirs : tu les a remplis. Tu as donné au ſoin pénible de t'inſtruire, tes plus belles années. Tu as cherché tous les moyens de faire un jour du bien aux hommes. Tu es quitte envers la nature & la patrie; & c'eſt à nous à te pleurer.

Il eſt des Princes dont l'éloge eſt fini, quand on a loué leurs talens. Jamais le doux nom de la vertu ne fut fait pour eux. Ils étonnent, mais ils n'ont pas le droit d'attendrir & d'in-

téreſſer. Le Prince à qui nous offrons cet hommage, joignit à des connoiſſances profondes le mérite plus rare d'être vertueux. C'eſt un exemple de plus pour ceux qui doivent régner ; c'eſt un encouragement utile pour nous-mêmes, dans des temps où la vertu peut-être eſt devenue pénible. Ah ! ſi dans le dernier rang même, elle mérite les éloges & le reſpect, ne l'honorerons-nous point, placée près du trône ? Ne ſoyons point ingrats, & n'oublions pas du moins qu'elle eſt utile.

SI l'homme a une grandeur réelle, c'eſt parce qu'il peut perfectionner ſon ame. L'univers phyſique obéit en aveugle aux loix qui le dirigent. Les limites invariables des êtres ſont poſées, & ils ne connoiſſent pas même la perfection qui leur manque. L'homme ſeul, en travaillant ſur lui-même, peut ajouter à l'ouvrage de la nature ; il peut agrandir ſes vertus, s'en créer

de nouvelles, & perfectionner ſes ſentimens, comme ſes idées. C'eſt le devoir de l'homme, c'eſt ſur-tout le dévoir du Prince. Né pour commander aux nations, il faudroit que la perfection de ſon ame ſuivît les rapports de ſa puiſſance; il doit donc ſe meſurer ſans ceſſe avec l'étendue de ſes devoirs, pour ſe rendre meilleur. Telle fut (& cet éloge donné à un Prince n'eſt point une flatterie) telle fut la conſtante occupation du DAUPHIN pendant les quinze dernières années de ſa vie. Il étudioit l'art des vertus, en même temps qu'il apprenoit l'art des Rois, ou plutôt ces deux arts ſont le même. Le premier devoir du Prince eſt de ſe commander: le DAUPHIN exerça de bonne heure ſur lui cet utile empire. Pourquoi craindrions-nous de dire qu'il avoit reçu de la nature des paſſions ardentes, & cette fierté qui dans un particulier peut être voiſine de la grandeur, mais qui dans un

jeune Prince devient trop aiſément de l'orgueil. Je ne parle point de cet orgueil utile qui fait faire de grandes choſes, mais de celui qui rétrécit l'ame au lieu de l'étendre, & bleſſe l'humanité ſans ſervir l'Etat. Heureuſement il connut bientôt que plus on eſt élevé, plus on eſt obligé de faire pardonner ſon rang; que les hommes refuſent par orgueil ce que l'orgueil exige, & que ce n'eſt qu'en leur faiſant du bien qu'il faut leur apprendre qu'on eſt au deſſus d'eux. Son eſprit plus développé lui porta dans la ſuite les principes de l'égalité des hommes; mais il avoit déja commencé à travailler fortement ſur lui-même. Un penchant impétueux le portoit à la colère: ce ſentiment qui rendit Alexandre meurtrier de ſon ami, & Théodoſe aſſaſſin de vingt mille de ſes ſujets, l'effraya dès qu'il le connut. Bientôt il ſut ſe vaincre; & telle étoit à la fin la douceur de ſes mœurs, qu'il n'avoit plus même le mérite de com-

battre. Je sais que des Princes sont parvenus à se vaincre par vanité. La vanité étoit dans leur ame le contrepoids des passions ; & ils aimoient mieux se tourmenter par des sacrifices, que se déshonorer par des foiblesses. Dans le DAUPHIN ces combats généreux avoient pour principe la vertu même : la vertu, ce sentiment sublime qui nous élève au dessus de nous-mêmes, qui développe à nos yeux toute la beauté de l'ordre moral, qui dirige nos actions & nos pensées, non sur l'instinct du moment, mais sur un plan invariable & toujours suivi, ce sentiment qui retranche à l'homme tout ce qui est vil, & ne lui laisse d'activité que pour ce qui est grand & juste, étoit profondément gravé dans l'ame de ce Prince. La vertu présidoit à sa pensée ; elle respiroit dans ses discours ; elle étoit devenue la base de son caractère ; & à force de s'y conformer, il ne la sui-

voit plus par principes, mais par besoin. Delà cette estime, ou plutôt ce respect si tendre pour les hommes vertueux. Tout ce qui lui offre l'image de la vertu, a des droits sur son cœur. Il la respecte dans l'indigence; il va au devant d'elle dans le malheur. Quand la vertu est malheureuse, disoit-il, c'est le crime des hommes; c'est à ceux qui les gouvernent, à le réparer. Il ne l'avilissoit pas au point de la croire inutile au gouvernement des Etats. Il eût été bien loin d'adopter cette politique de quelques tyrans, qui croyoient qu'il étoit peut-être bon de louer la vertu en public, mais qu'il falloit toujours la tenir éloignée des trônes, qu'elle portoit de la foiblesse dans les grands intérêts, que ces hommes justes ne savent que resserrer les limites de la puissance qu'il faut toujours étendre, & que l'intérêt de l'Etat, c'est-à-dire de ceux qui le gouvernent, est de ne confier l'autorité

qu'à des hommes qui sachent au besoin avoir le courage de la honte & l'audace du crime. Le DAUPHIN eût aimé à rassembler autour de lui les hommes vertueux : c'eût été un de ses projets. Quel spectacle que celui d'un Prince qui du haut du trône donne le signal à la vertu, & lui crie : sors de l'obscurité, brise tes fers ! Que l'insulte & le mépris cessent de te poursuivre ; viens te ranger auprès du trône ; viens l'honorer, il est vil sans toi. Que l'humanité soit vengée ; qu'à ta voix elle se rassure ; viens, amène avec toi tous ceux qui te connoissent & qui t'aiment ; unissons-nous pour le bonheur des hommes. Mille fois les méchans se sont ligués pour le malheur & pour le crime ; montrons à la terre une ligue nouvelle, la ligue de tous les hommes vertueux pour faire le bonheur d'une nation. O vous, qui méritez ce titre, je vous appelle tous, j'implore votre secours. Ci-

toyens, étrangers même, ſi vous êtes vertueux, la Patrie vous adopte. En ſervant l'Etat vous devenez ſes enfans. J'aſpire à la gloire d'être votre chef. Enchaînons le crime, commandons au haſard, diminuons les maux. Faiſons tous enſemble l'eſſai de ce que peut ſur la terre l'autorité unie à la vertu. Croit-on qu'avec de tels ſentimens, il regardât les honneurs, le rang ou la naiſſance comme un droit qui diſpenſe d'être vertueux? Et qu'étoit la Nobleſſe dans ſon inſtitution, que l'image & le ſymbole de la vertu même? Tout a été perdu, dès que ces deux choſes ont été ſéparées. On peut donc juger de quel œil il regardoit le vice, même accrédité & puiſſant; quel mépris il avoit pour ceux qui, chargés d'une illuſtre naiſſance, déshonorent à la fois leurs aïeux & eux-mêmes, aviliſſent & les honneurs qu'ils ont, & ceux auxquels ils prétendent, inſultent à la renommée, &

joignent l'orgueil à la honte. Le DAUPHIN respectoit les titres, mais il jugeoit les personnes ; & jamais la bienséance ne lui arracha pour les dignités cet hommage du cœur qu'il n'accordoit qu'au mérite.

On ne peut être vertueux sans être juste ; & cette qualité est peut-être de toutes, celle qui est la plus nécessaire au Prince. Dans les grandes sociétés les passions tendent sans cesse à rompre l'égalité établie par la loi entre les citoyens ; c'est un choc continuel de la force contre la force. La Justice rétablit l'équilibre entre les forces qui se combattent. C'est la Justice qui crie à l'homme puissant, tu es esclave de la loi ; c'est elle qui dit au riche, le pauvre est ton égal. Si la Justice s'assoupit, la tyrannie s'éveille, elle lève aussi-tôt ses cent bras ; & les chaînes de l'oppression s'étendent. Je ne fais point un mérite au DAUPHIN d'avoir eu la justice dans le cœur ; c'étoit son

devoir, puiſqu'il étoit Prince. Mais je remarquerai qu'elle tenoit en lui à un reſpect inviolable pour les loix. Comme il les avoit méditées, il avoit appris à les aimer. Delà ſon éloignement pour les abus du pouvoir. Il penſoit que tout membre de l'Etat ne doit être jugé que par la loi de l'Etat, & que la liberté du citoyen ne peut être ſacrifiée qu'à la liberté publique. Ce même ſentiment lui faiſoit déteſter les accuſations ſecrettes, & cette eſpèce d'hommes auſſi cruelle que lâche, qui trafiquent dans l'ombre, de la ſûreté de leurs concitoyens. Il regardoit les délations comme le reſſort d'un gouvernement foible & corrompu qui avilit une partie des citoyens pour perdre l'autre, corrompt les ames en payant l'infamie, & encourage à la calomnie par l'intérêt. Pour rendre inutiles ces moyens honteux de nuire, il vouloit qu'il n'y eût d'autres crimes que ceux de la loi,

& que la loi elle-même accusât ceux qu'elle condamne. Ce Prince eût donc désiré d'être juste ; mais pour l'être, il veut connoître la vérité. Il s'effraye à la vue d'une espèce de conspiration générale pour plonger les Princes dans l'erreur. Toutes les histoires lui offroient la vérité trahie dans les cours par ambition ou par foiblesse, des Rois qui ignoroient seuls ce qui étoit su de l'Europe entière, & les cris des peuples gémissans représentés aux pieds des trônes, comme les acclamations de la félicité publique. Epouvanté de ces exemples, il cherche par-tout la vérité ; il l'étudie dans les livres ; il l'appelle dans les conversations ; il tâche de la familiariser avec son rang ; il conjure ses amis de ne pas le traiter comme Prince ; offrez-moi, leur dit-il, la vérité sans détour, si vous m'en croyez digne. Il faut publier, à la gloire de ceux qui l'ont approché, qu'il eut quelquefois ce bon-

heur. Il trouva des hommes qui eurent le courage de lui dire des vérités fortes ; & il eut le courage encore plus grand de les en aimer davantage. Comme il connoiſſoit les cours, il ſavoit que de tout temps il y a eu des flatteurs qui, pour plaire, ſe ſont fait un ſyſtème de corrompre, & veulent aller à la fortune par la baſſeſſe. Il avoit donc appris à ſe défier des hommes. Oſons le dire, la crainte d'être trompé le rendoit ſoupçonneux : mais ce ſentiment qui dans Tibère & Louis XI n'a produit qu'une politique ſombre, dans Antonin ou Marc-Aurèle n'eût été qu'un inſtrument de plus pour le bonheur public. Plaignons les hommes de ce que trop ſouvent c'eſt leur rendre juſtice que de les eſtimer peu ; mais plaignons encore plus les Princes d'avoir acquis le droit funeſte de juger ainſi l'humanité. Dans le DAUPHIN, cette défiance étoit même reſpectable, parce qu'elle prenoit ſa

source dans sa passion pour le bonheur des peuples. Son cœur aimoit véritablement l'Etat. Cet amour, cette vertu si rare qui attache un homme à tout un peuple, devroit peut-être dans les monarchies être encore plus l'ame des Princes que des citoyens. Les Princes ne sont-ils pas les premiers enfans de la Patrie ? N'a-t-elle pas tout fait pour leur grandeur ? Ne prodigue-t-elle pas pour eux son sang, ses travaux, ses richesses ? Ne sont-ce pas les peuples qui nourrissent le Père de l'Etat, qui travaillent pour le servir, qui meurent pour le défendre ? Ne doit-il pas y avoir entr'eux & lui un commerce touchant de bienfaits, de services & de reconnoissance ? L'ame du DAUPHIN sentoit vivement ces rapports si doux du Prince avec le peuple. Dans ces temps malheureux où la nécessité forçoit d'augmenter le poids des impositions publiques, il eût voulu retrancher sur ses propres

dépenſes, pour diminuer le fardeau des citoyens. Il calcule avec une économie ſévère, ce qu'il coûte à l'Etat. Il ne veut point permettre que ſa penſion ſoit augmentée. « J'aimerois » mieux, dit-il, que cette ſomme » pût être diminuée ſur les tailles ». Triſtes habitans des campagnes, vous qui dans les champs de vos pères travaillez toute l'année, pour payer à l'Etat le fruit de votre induſtrie & de vos peines, le bruit de la mort de ce Prince ſans doute eſt déja parvenu juſqu'à vous. Vous l'avez appriſe peut-être, lorſque vous arroſiez quelque ſillon de vos ſueurs. Ah! que vos ames ſimples & droites s'attendriſſent ſur lui! Dites, en vous repoſant un moment ſur votre charrue: il eût voulu nous rendre heureux. Quand vous gémirez, quand l'indigence fera couler vos pleurs, dites: hélas! s'il eût vécu, ſa main eût voulu les eſſuyer! Dans vos temples groſſiers, aux pieds de

vos autels ruſtiques, offrez des vœux pour lui, il ne ceſſoit d'en faire pour votre bonheur. Il a porté ce ſentiment juſqu'au tombeau; & même en expirant, toujours occupé de vos beſoins, il a craint d'être à charge après ſa mort. Tant qu'il a vécu, ne pouvant faire le ſort de la nation, il ſecouroit du moins tous les infortunés qu'il connoiſſoit. Une partie de la ſomme que l'Etat lui paye chaque mois, il la deſtine à ſoulager les infortunes ſecrettes de ces familles qui, victimes à la fois de la misère & de la honte, craignent d'expoſer leur malheur à l'œil du mépris. Il nourrit ces guerriers qui n'ayant de patrimoine que l'honneur, ſont menacés de perdre par l'indigence, une vie qu'ils ont prodiguée pour l'Etat. C'eſt ainſi qu'en faiſant du bien aux particuliers, il ſe rend digne d'en faire à la nation; car le droit d'être bienfaiſant, eſt un droit qu'il faut mériter de la nature: elle

endurcit les ames viles pour les punir, & condamne leurs yeux à ne jamais verser ces douces larmes qui sont la plus pure récompense de la vertu. Rappellerai-je ce jour & cette chasse déplorable, où un hasard qu'il ne put prévoir, amena sous les coups de ce Prince un Ecuyer malheureux? Le DAUPHIN innocent montre le même désespoir qu'Alexandre coupable. Non, je n'insulte pas l'humanité jusqu'à louer un Prince d'un sentiment qui n'est que juste : c'est par de telles louanges que des esclaves corrompent des Rois. Mais son désespoir, à la vue de cet événement funeste, ses transports, ses cris, ses pleurs, l'ardeur avec laquelle il se précipite sur ce corps sanglant, les soins qu'il prodigue à cet infortuné, & par lesquels il semble vouloir le rappeller à la vie, la douleur profonde qu'il a toujours conservée, la lettre qu'il écrivit à la veuve, ses soins paternels pour le fils, sa

résolution de renoncer pour toujours à un amusement qu'il aimoit, résolution qu'il a tenue le reste de sa vie, tout annonce en lui, non la pitié d'un moment, mais cette sensibilité profonde d'un cœur vraiment humain, qui fait estimer la vie d'un homme, & sent que toute la puissance des Rois n'est rien pour réparer de tels malheurs *.

---

* Pour faire connoître & le Prince dont nous parlons, & les hommes qui quelquefois environnent les Princes, il est bon de rappeller ici un trait assez peu connu. Madame de Chambéry, veuve de cet Ecuyer malheureux, accoucha d'un fils peu de temps après. Monsieur le Dauphin déclara qu'il vouloit servir de père à l'enfant, & commença par le tenir lui-même sur les fonds de baptême avec Madame la Dauphine. Quelqu'un lui remontra que cela étoit contre l'étiquette, & qu'une pareille démarche *n'étoit point d'usage*. A cette étrange remontrance, voici ce qu'il répondit : *Il n'est point d'usage non plus, qu'un Officier du Dauphin périsse par la main de son maître.*

Cette humanité, la première des vertus, avoit été développée en lui dans une de ces circonſtances qui donnent à l'ame une forte ſecouſſe, & y laiſſent une impreſſion qui ne s'efface plus; c'étoit à Fontenoy; c'étoit dans ce jour ſi célèbre, jour de danger comme de gloire. La France avoit vaincu ſous les yeux de ſon Maître. Trois nations avoient fui. Les débris de quinze mille hommes étoient répandus ſur la plaine. Le tumulte avoit ceſſé. Un calme affreux régnoit ſur tout ce champ de carnage. Des morts entaſſés ſur des morts, des vainqueurs immolés ſur des vaincus, des guerriers mutilés, des reſtes épars, des mourans & des hommes plus malheureux qui ne peuvent mourir; les gémiſſemens ſourds, les cris aigus, le ſang, l'horreur, toutes les bleſſures, tous les genres de mort; quel ſpectacle pour un jeune Prince élevé & nourri dans le palais des Rois, &

qui sort des fêtes de l'hymen ! C'est la première leçon d'humanité que la nature lui donne. L'éclat de la victoire disparoît ; la pitié dans son cœur élève un cri touchant & terrible. Son père attendri, & qui pleure les malheurs des Rois, trouve à ses côtés un fils digne de lui. Les larmes du DAUPHIN coulent ; & la Patrie qui l'observe, sent avec transport qu'elle aura un ami dans un Prince. Cette sensibilité étoit encore relevée par son courage. On l'avoit vu donner des marques de valeur dans cette même bataille. On l'avoit vu, quand nos troupes fuyoient, quand la victoire étoit presque décidée pour l'ennemi, vouloir marcher à la tête de la Maison du Roi, pour aller charger cette colonne terrible ; & il avoit fallu retenir un Prince de seize ans, qui ne voyoit que la gloire où quarante mille hommes ne voyoient que le danger. Deux batailles de plus donnent la paix aux nations. Mais

des diviſions nouvelles naiſſent du ſein même de la paix. Une étincelle en Amérique allume l'embrâſement en Europe. On s'agite. Les Etats ſe heurtent. Le Nord eſt ébranlé. Le Midi répond à ces grands mouvemens. Tout s'arme ; & tandis que les ravages de la guerre s'étendent vers les extrémités de l'Amérique, de l'Afrique & de l'Aſie, l'Allemagne eſt le centre d'un mouvement plus terrible. Cinq grandes armées s'y entrechoquent. Les batailles ſe multiplient, les événemens ſe ſuccèdent, & la Renommée attentive eſt occupée à publier les ſuccès & les revers. Parmi ces ſecouſſes générales, l'ame du DAUPHIN eſt agitée ; il porte tout le poids de l'oiſiveté des cours ; il voudroit être utile ; il voudroit eſſayer auſſi la fortune, & ſe faire, une renommée dans l'Europe. Il ſollicite l'honneur de commander. Juſqu'à préſent, dit-il, je n'ai rien fait pour les

peuples, j'apprendrai du moins à les défendre. Car, quoiqu'il sentît vivement que la guerre est un fléau barbare, il voïoit que tel est le sort des Rois, tel est cet équilibre si vanté de l'Europe moderne, que parmi les chocs continuels de l'ambition, la guerre y est presque inévitable; qu'un Prince a besoin de la connoître pour ne pas la craindre; & que pour n'être point attaqué, il faut pouvoir combattre. Il est important, disoit-il encore, qu'un homme qui doit régner soit connu: sa réputation devient une partie de sa puissance. Si ses vœux avoient pu être remplis, si la crainte d'exposer une tête si chère à l'Etat, n'eût forcé l'Etat lui-même à se priver d'un tel secours, l'Allemagne auroit vu de nouveau Germanicus à la tête des armées. Il fût peut-être devenu pour la France, ce qu'a été pour l'Angleterre ce Prince Noir si célèbre, mort, comme lui, à la fleur de son âge, & pleuré aussi dans son pays. Il

eût, comme ces deux Princes, joint la ſageſſe à la valeur; comme eux, il eût allié les grâces à la dignité du commandement; & adoré des troupes, elles euſſent fait de grandes choſes, autant pour lui peut-être, que pour la Patrie. Tel eſt le ſentiment qu'il leur avoit inſpiré dans le camp de Compiegne, où on le vit honorer la dignité du Soldat par toutes les careſſes d'un Général, & enchanter l'Officier par ces grâces nobles dont le cœur d'un François ſent ſi bien le prix. O tranſports! O tendreſſe! On admiroit en lui la douce égalité, la familiarité touchante, & ce charme ſecret qui va ſi bien chercher les cœurs. Tous étoient à lui. Officiers & Soldats, Citoyens, Etrangers, & la Cour & le Peuple, tout étoit rempli de la plus douce ivreſſe. On crut revoir des traits de Henri IV. On crut quelquefois l'entendre. Le nom du DAUPHIN étoit dans toutes les bouches. Chacun

le

le béniſſoit; & ces plaines de Compiegne, ces plaines qu'il voyoit alors pour la dernière fois, ne retentiſſoient que d'acclamations de joie, & de chants militaires.

A tant de vertus, il joint le mérite plus rare encore de ne pas les connoître. Sans faſte, ſans oſtentation, auſſi loin de l'orgueil qui veut s'élever, que de l'orgueil qui s'humilie, ſimple dans ſes diſcours comme dans ſes mœurs, inconnu à ſes propres yeux, il ne ſe doute pas même des droits qu'il peut avoir à l'eſtime. Un jour il s'étonne de s'entendre louer. Quel droit, dit-il, ai-je à des éloges? Je n'ai rien fait. Cette ame noble & pure comptoit pour rien ſes vertus & quinze ans de travaux pour ſe rendre utile. Ce ſentiment ſe répandoit ſur toute ſa perſonne. Il oublioit qu'il étoit Prince. Le faſte, qu'on prend ſi aiſément pour de la grandeur, ne put jamais approcher de lui. Il le mépri-

ſoit. Il fuyoit le luxe, moins encore parce qu'il corrompt & rétrécit l'ame, que par un goût naturel de ſimplicité. Econome, parce qu'il ne perdoit jamais de vue la ſource des richeſſes des Princes, il craignoit toujours que ce qui étoit deſtiné à ſes propres beſoins, ne fût le pain du laboureur, & l'aliment du pauvre. Il craignoit preſque de trouver ce fruit des impoſitions publiques, humide encore des larmes de quelques malheureux.

Par tout ce que jai dit de l'ame du DAUPHIN, il eſt aiſé de voir que la ſenſibilité faiſoit la baſe de ſon caractère. On a demandé ſi dans un Prince cette qualité n'étoit pas plus dangereuſe qu'utile, & ſi la raiſon ſeule & l'amour général de l'ordre ne ſuffiſoient pas pour faire le bien. Je plains ceux dont l'ame indifférente & froide peut faire de pareilles queſtions. Je les plains de raiſonner ſi triſtement les devoirs, & de méconoître ce pou-

voir invincible du ſentiment ſur le cœur de l'homme. C'eſt la raiſon qui nous éclaire, mais c'eſt le ſentiment qui nous fait agir. C'eſt lui ſeul qui échauffe l'ame, & lui donne cette activité qui triomphe de tout, & exécute tout. C'eſt lui qui combat les paſſions viles par une paſſion généreuſe & forte. C'eſt lui qui anime le tableau de l'ordre & du bonheur public, mort pour celui qui ne voit que des proportions & des rapports. C'eſt lui qui fait l'enthouſiaſme des grandes choſes. C'eſt lui qui ſaiſit l'ame du Prince; qui la tranſporte au milieu de vingt-millions d'autres ames; qui l'unit invinciblement à toutes celles-là; qui humecte ſes yeux de toutes les larmes qui ſe répandent; qui le fait friſſonner à tous les gémiſſements; qui le fait palpiter à la vue de tous les malheureux; qui porte ſur ſon cœur le contre-coup de tous les maux épars ſur trois cents lieues de pays; qui le

force à soulager ceux qui souffrent, pour se délivrer lui-même d'une douleur qui le fatigue & le tourmente; qui le récompense ensuite par les transports qu'excite la vue d'un peuple heureux, & multiplie encore le bien par le charme inconcevable de l'avoir fait. O raison! O froide & calculante sagesse! as tu jamais rien fait de pareil pour le bonheur des hommes?

Ce sentiment, le principe & l'ame des vertus, n'unit pas seulement le Prince aux peuples; il lui fait aimer d'autres devoirs moins étendus, mais non moins chers, & plus près encore de la nature. Il préside aux noms sacrés d'époux, de fils & de père. Toutes les vertus sont liées. Celui qui ne remplit pas les devoirs d'un homme, ne remplira point ceux d'un Roi; & Louis XI, qui fut un fils dénaturé, ne fut pour les peuples qu'un tyran. Le DAUPHIN n'intéresse pas moins sous

ces nouveaux rapports : comme il n'eut à rougir de rien, nous n'aurons rien à déguiser. J'aime à revenir sur ces jours de sa jeunesse, où son cœur s'ouvrit pour la première fois au doux sentiment de l'amour, & où il forma aux pieds des autels les premiers nœuds. Son ame ardente & sensible, & à qui la voix de la nature commençoit à parler, se livra à tous les transports d'une première passion; & les charmes de la vertu se mêlant à ceux de l'amour, sa passion même devint pour lui un ressort utile. Elle commença à donner plus de vigueur à ses sentimens & d'étendue à ses idées. Il vivoit dans l'union la plus tendre: il étoit heureux. Vains songes de la vie! A peine avoit-il goûté le bonheur, que tout ce qu'il aimoit lui fut arraché. Dans l'âge où l'on commence à peine à sentir, il éprouva les tourmens de la douleur & ceux du défes-

poir. O vous qui deviez le consoler, qui étiez destinée à le rendre heureux le reste de sa vie, Princesse à qui il fut si cher, & qui le pleurez aujourd'hui avec la France, Ah! pardonnez si je retrace ici ses premiers sentimens. Rien de ce qui intéresse sa gloire, ne vous est étranger: vous eûtes celle d'effacer en lui des impressions terribles & profondes. Vous lui apprîtes qu'il pouvoit connoître encore l'amour; & son ame flétrie sentit avec étonnement qu'elle alloit renaître au bonheur. Seize ans se sont écoulés dans l'enchantement de la société la plus douce; & la cour a vu dans la maison d'un Prince toute la simplicité des mœurs antiques. Sainte & paisible innocence de deux jeunes époux qui s'aiment, malheur aux siècles & aux villes où vous ne seriez plus regardée comme le premier bonheur & le plus touchant des spectacles! Les douceurs de la vie domestique ont pour les ames

ſaines, un charme que les ames corrompues ne peuvent connoître. C'eſt le premier vœu de la nature ; elle récompenſe tous ceux qui rempliſſent ſes devoirs. Peut-être même ces devoirs ſimples & touchans ſont-ils plus néceſſaires aux Princes, qui n'étant preſqu'entourés que de courtiſans & de flatteurs, privés des doux plaiſirs de la confiance & de l'égalité, aſſez malheureux pour n'avoir preſque rien qu'ils puiſſent aimer, s'ils veulent goûter quelques-uns de ces plaiſirs de l'ame, charme néceſſaire de la vie, ſont obligés de ſe jetter dans les bras de la nature. Le DAUPHIN y cherchoit l'heureux délaſſement de ſes travaux. Tout le temps qu'il n'employoit pas à des études pénibles, il le paſſoit entre une épouſe & des ſœurs adorées. Leurs cœurs unis s'épanchoient enſemble. Pourquoi ces vertus d'un Prince ne ſont-elles plus parmi nous que les vertus du peuple ?

Je parlerai avec le même plaisir de sa piété filiale & de son amour si tendre pour celui qu'il adoroit comme père, & respectoit comme Roi. Placé près du trône, il parut n'envisager ce rang que pour le redouter. Il ne s'occupoit que de travaux pour le bien remplir un jour: il ne faisoit des vœux que pour ne le remplir jamais. Je ne suis ni courtisan, ni orateur; je ne suis qu'interprète de la vérité, & simple historien des pensées de ce Prince. Je le vois au milieu de ses enfans, tantôt souriant à leurs caresses, tantôt occupé du soin de former leurs ames encore jeunes, & de développer leurs idées naissantes. Il regardoit comme le plus saint de ses devoirs celui de père. Ah! pensoit-il souvent, si le citoyen obscur doit compte à la Patrie des citoyens qu'il lui donne, quelle dette n'ai-je pas à remplir, moi dont les enfans gouverneront un jour l'Etat? Il faut d'abord que j'en fasse des

hommes, pour en faire enſuite des Princes. Chaque vertu que je leur inſpirerai, ſera un bienfait à la Patrie. Chaque négligence ſeroit un crime contre la nation. Je réponds à la poſtérité & de tout le mal qu'ils peuvent faire, & de tout le bien qu'ils ne feront pas. Il s'occupoit donc tous les jours de leur éducation. Il s'attachoit ſur-tout à leur inſpirer cette tendre humanité qui eſt trop rarement la vertu des cours. Conduiſez mes enfans, diſoit-il, dans la chaumière du payſan; montrez-leur tout ce qui peut les attendrir; qu'ils voient le pain noir dont ſe nourrit le pauvre: qu'ils touchent de leurs mains la paille qui leur ſert de lit. Je veux qu'ils apprennent à pleurer. Un Prince qui n'a jamais verſé de larmes, ne peut être bon. Voilà les leçons qu'il vouloit qu'on leur donnât. Le jour où on leur ſuppléa les cérémonies du baptême, il ſe fit apporter devant eux le régiſtre où

la religion inſcrit les noms des enfans baptiſés. Le nom du fils d'un artiſan précédoit ſur la liſte celui des jeunes Princes. Il le leur montra. Apprenez de-là, leur dit-il, que tous les hommes ſont égaux par le droit de la nature, & aux yeux de Dieu qui les a créés.

Quoique tous ſes enfans lui fuſſent également chers, ſes premiers ſoins étoient pour l'enfant de la Patrie, pour celui que ſa naiſſance appelloit à la fonction pénible & dangereuſe de gouverner un jour. Dès que l'ame de ce jeune Prince eût été capable de recevoir des leçons plus dignes de l'homme, ſon deſſein étoit de lui donner alors une ſeconde éducation. Alors il eût voulu être le premier gouverneur de ſon fils. Ah! dans ces conférences ſecrettes que n'eût-il pas dit à ce jeune Prince! De quel ton il lui auroit parlé de ſes devoirs! Comme il ſe ſeroit attendri en lui prononçant

les noms de la Patrie & du Peuple ! Comme, à ces noms ſi doux, il l'eût quelquefois arroſé de ſes larmes ! O vous qui êtes chargé de ce précieux dépôt, ſuppléez à tout ce qu'un père auroit voulu faire ! C'eſt à vous qu'il a légué ſes ſentimens & ſon ame, pour les tranſmettre à ce fils. Parlez-lui ſouvent des exemples de ſon père. Parlez-lui de ſes devoirs. Qu'il en connoiſſe l'étendue. Montrez-lui la deſtinée de tout un peuple qui doit dépendre un jour de ſes vertus ou de ſes vices ; tous les maux qu'il doit prévenir ; tout le bien qu'il doit faire ; l'influence qu'il doit avoir ſur les mœurs ; le reſpect qu'il doit inſpirer pour les loix. Qu'il ſache que ſa jeuneſſe n'eſt point deſtinée au plaiſir, ni au repos ; que ſa vie toute entière doit être pénible & laborieuſe. Portez dans ſon ame une terreur utile. Epouvantez-le par le tableau de toutes les grandes qualités qui lui ſeront néceſ-

faires; ſageſſe, activité, circonſpection, volonté ferme, génie de l'avenir, ſcience du moment, ſûreté du coup-d'œil; cette humanité qui met le Prince à la place du ſujet; cette économie qui calcule le ſang & les larmes; cet empire de ſoi-même qui fait que l'on réſiſte à tout ce qui eſt au dehors; ce noble orgueil de la conſcience qui s'indigne des fauſſes louanges des eſclaves; enfin ce deſpotiſme heureux de la vertu qui veut commander ſeule & ſans partage ſous l'empire des loix, pour arracher les peuples à l'empire des tyrans ſubalternes. Mais en l'effrayant de ſes devoirs, ah! faites-les-lui aimer. Qu'ils deviennent ſon occupation la plus douce. Que ſa penſée ne puiſſe ſe repoſer ſur eux, ſans que ſon ame n'éprouve une émotion ſecrette. Qu'au milieu de ſes travaux l'idée du bonheur public vienne quelquefois l'attendrir utilement, & faire couler quel-

ques larmes de ſes yeux. Telles auroient été les intéreſſantes leçons que le DAUPHIN, s'il eût vécu, auroit données à ſon fils.

Celui qui aimoit ainſi ſes enfans, ſa Patrie, ſon épouſe, ſon père, devoit avoir beſoin d'amis. Il en avoit. Ce n'étoit point les amis d'un Prince, c'étoit ceux d'un particulier ſenſible. Il n'oublioit pas cependant qu'il étoit à la cour. Comme un homme qui marche ſur un terrein dangereux, & qui en marchant cherche à aſſurer ſes pas, il obſervoit long-temps avant que d'aimer: mais ſon amitié, quand il la donnoit, étoit ſuivie de la plus douce confiance. Elle étoit toujours le prix de la vertu. Avec quelle tendre inquiétude il s'occupoit de ſes amis pendant la guerre! Leur abſence faiſoit éprouver des beſoins réels à ſon cœur. Alors il avoit recours à cet art qui, ſans doute, a été inventé par l'amour ou l'amitié, art qui rappro-

che les ames, & communique les ſentimens à la plus grande diſtance. Ses lettres étoient comme ſa converſation. Une gaieté douce & familière s'y mêloit à la tendreſſe naturelle de ſon cœur. Il avoit ce tour aimable de plaiſanterie qui ſuppoſe toujours la fineſſe des idées, tour ſi agréable quand c'eſt la nature qui le donne, ſi ridicule quand c'eſt la vanité qui le cherche. S'il eût moins veillé ſur lui, peut-être auroit-il eu beſoin de ſon rang pour ſe faire pardonner ſes bons mots; mais il ſe livroit à ce goût avec tout l'agrément d'un particulier, & toute la diſcrétion d'un Prince.

On ne connoîtroit pas le DAUPHIN, ſi je ne parlois d'un ſentiment qui régloit en lui tous les autres, & qui étoit profondément gravé dans ſon cœur; c'eſt la Religion. Je n'entrerai dans aucun détail ſur cet important ſujet. Il appartient aux Miniſtres des autels. Déja ils ont fait retentir les

temples, de leurs éloges sacrés. Pour moi je ne suis que l'orateur de la Patrie, & je n'envisage ici le DAUPHIN que comme Prince. C'est sous ce rapport que je regarderai l'esprit de religion, & que je verrai sur-tout en lui un frein puissant qui soumet à des loix, ceux qui par la force sont au dessus des loix. L'esprit religieux donne un maître à celui qui n'en a pas. Il affermit sa morale. Il contrebalance ses passions. Il met un prix à ses vertus. Il place les remords à la suite du crime, & la crainte à côté de la toute-puissance. Il montre un Juge entre les Rois & le Peuple. Il leur fait voir au dessus de leur tête un dépôt terrible, où va se rendre chaque larme qui coule & qu'ils pouvoient empêcher, chaque goutte de sang qu'ils ont versée injustement, chaque soupir du foible qu'ils n'ont pas entendu, chaque cri de l'infortuné auquel ils ont été insensibles. Il les traîne d'a-

vance à ce tribunal où l'infortune publique élévera sa voix pour les accuser, où vingt millions d'hommes réunis crieront tous à la fois : ô Dieu ! qui nous a créés, rends-nous justice, nous avons été malheureux. Il leur offre sur-tout un grand & magnifique modèle. La contemplation du premier Etre élève & agrandit l'ame. Elle la soutient dans des combats dont Dieu est le témoin. Elle lui défend de s'avilir devant Dieu qui la voit. Ah ! si la vue d'un ami vertueux m'empêche de faire le mal, que sera donc le Prince qui marche en présence de Dieu ? Celui qui médite l'éternelle Justice, doit être juste. Celui qui pense à la Bonté infinie, deviendra bon. Sans cesse il tendra à se perfectionner lui-même, & à s'approcher de l'Etre qu'il contemple. Sainte & sublime idée de Dieu, remplis donc l'ame des Rois, ou de ceux qui doivent le devenir ; & pour le bonheur de l'humanité, fais

qu'ils soient religieux, afin qu'ils soient justes. Le DAUPHIN étoit profondément rempli de ces idées, & il les regardoit comme un garant de plus du bonheur des hommes. Un esprit comme le sien, accoutumé à des lectures fortes qui avoient élevé son ame en l'éclairant, ne pouvoit confondre avec la religion, cette superstition qui la déshonore. Aussi sage qu'instruit, aussi éloigné de la licence qui ôte des chaînes utiles & sacrées, que de la superstition qui veut en donner de nouvelles, il honoroit Dieu avec la grandeur que cet Etre suprême exige de l'homme. Il protégeoit les Ministres des autels comme citoyens; il les respectoit, lorsqu'ils s'honoroient par leurs mœurs. Il avoit appris par l'histoire que, dans certains siècles, il avoit fallu les craindre. Le choc éternel du sacerdoce & de l'empire lui avoit fait chercher, sans préjugé comme sans foiblesse, les limites des deux

pouvoirs, limites trop ſouvent déplacées par l'ambition, par l'ignorance, ou par les mains du fanatiſme. Les maux que ce fanatiſme avoit cauſés d'un bout de l'Europe à l'autre, lui en avoient inſpiré une juſte horreur. Il liſoit avec plaiſir ces livres où la douce humanité lui peignoit tous les hommes, & même ceux qui s'égarent, comme un peuple de freres. Auroit-il donc été lui-même ou perſécuteur ou cruel? Auroit-il adopté la férocité de ceux qui comptent l'erreur parmi les crimes, & veulent tourmenter pour inſtruire. Ah! dit-il plus d'une fois, ne perſécutons point. Ce n'eſt pas ainſi qu'on éclaire les hommes. Empêchons qu'ils ne faſſent du mal, mais ſans leur en faire. Peuples, Soldats, Citoyens, voilà le Prince que vous regrettez. Voilà celui qui étoit deſtiné à vous gouverner un jour. Mais tant de connoiſſances & de vertus devoient être inutiles à la Patrie. Il devoit

mourir jeune, & avant d'avoir goûté la douceur de faire du bien à ſon pays. Depuis pluſieurs années il portoit dans ſon ſein le germe d'une maladie funeſte. Long-temps nous l'avons vu ſe flétrir & ſe conſumer ſous nos yeux. Chaque jour lui ôtoit une partie de lui-même ; mais il n'interrompit jamais ſes travaux, & il ſembloit ſurvivre à ſes forces par le deſir de nous être utile. L'eſpérance nous reſtoit encore ; elle diſparut à la fin. C'eſt alors que nous avons vu un ſpectacle auſſi noble que touchant. C'eſt alors que nous avons connu ce Prince qui, juſqu'à ce moment, l'avoit été trop peu. Ne craignons pas de l'avouer, il a commencé à paroître grand lorſque les autres ceſſent de l'être. Forcé pendant trente ans à n'être rien, il lui a fallu mourir pour montrer ce qu'il étoit ; & le triſte flambeau de la mort, ſeul a répandu la lumière ſur ſa vie. Pour le louer ici, l'élo-

quence n'a rien à exagérer : il suffit de raconter. On lui annonce qu'il doit mourir : il n'en est pas ému. Son cœur est tranquille, & son visage ne s'altère pas. Sa gaieté même ne l'abandonne pas un moment. Entouré de visages désolés, lui seul paroît indifférent & calme. Sa grandeur est sans effort, & sa fermeté sans ostentation. Il ne s'élève pas. Il ne voit pas même qu'on le regarde. Chaque jour il mesure l'état où il est, par la clarté de ses idées, & calcule avec tranquillité la diminution successive de ses forces. Il a le loisir de se livrer à l'impression de tous les objets qui l'affectent. Il observe tout. Il sourit au milieu de ses douleurs. Une douce plaisanterie se mêle à ces momens affreux. On diroit qu'il n'est que le spectateur d'une chose indifférente ; & la mort ne semble être pour lui qu'une action ordinaire de la vie. Quoi ! dans le moment où tout échappe, où le trône disparoît &

s'enfonce & ne laiſſe voir à ſa place qu'un tombeau qui s'ouvre ; quand tous les êtres s'éloignent, pour ainſi dire, & ſe reculent ; quand les reſſorts de la machine crient & ſe rompent ; lorſque le temps n'eſt plus que le calcul lent & affreux de la deſtruction ; quand l'ame ſolitaire, arrachée à la nature & à ſes propres ſens, eſt ſur le point d'entrer dans un avenir impénétrable, quoi ! dans ce moment être tranquille ! Qui peut ainſi affermir l'homme, au milieu de tout ce qu'il y a de plus effrayant pour l'homme ? Ah ! c'eſt la paix de l'homme de bien. C'eſt la douce conſcience de la vertu. C'eſt le ſentiment ſecret de l'immortalité ; l'immortalité ! le plus ſaint des deſirs, la plus précieuſe des eſpérances, qui pendant la vie donne des tranſports à l'ame généreuſe, & raſſure à la mort l'ame juſte. Et que peut craindre l'homme vertueux quand il va rejoindre le premier Etre ? N'a-t-il

pas rempli le poſte qui lui étoit aſſi-gné dans la nature? Il a été fidele aux loix qu'il a reçues; il n'a point défiguré ſon ame aux yeux de celui qui l'a faite. Peut-être a-t-il ajouté quelque choſe à l'ordre moral de l'univers. L'heure ſonne. Le temps a ceſſé pour lui. Il va demander à Dieu la récompenſe du juſte. C'eſt un fils qui a voyagé & qui retourne vers ſon père. Qu'eſt-ce qu'un trône dans ce moment? Un grain de ſable un peu plus élevé ſur la terre. Alors ces vains objets diſparoiſſent. Mais il en eſt de plus touchans, & qui ont le droit d'intéreſſer juſques dans les bras de la mort. Ce ſont ceux qui pendant une vie courte & agitée ont été les appuis de notre foibleſſe: ce ſont les ames ſur qui la nôtre ſe repoſoit avec attendriſſement, & qui partageant avec nous nos plaiſirs & nos peines, nous faiſoient éprouver les charmes ſi doux de la ſenſibilité. C'eſt en les quittant

que l'ame se déchire. C'est alors que l'on meurt ; car qu'est-ce que mourir, sinon se séparer de ceux qu'on aime? L'ame du DAUPHIN, malgré sa fermeté, a donc senti la mort. Car son courage n'a point empêché qu'il ne fût sensible. Il a rempli en mourant les plus tendres devoirs envers tous ceux qu'il a aimés. Ses mains affoiblies pressent celles du meilleur des pères. Il lui recommande ceux qui lui ont été chers, & dépose dans son cœur paternel, des soins que son amitié ne peut plus remplir. Il partage toute la douleur d'une mere. Il donne les marques de l'amour le plus tendre à une épouse qu'il adore, à des sœurs qu'il a toujours chéries. Sa main mourante détache deux boucles de ses cheveux. Il leur remet ce gage, triste partie de lui-même, qu'elles verront encore quand il ne sera plus. Il prend la main d'un homme qu'il avoit aimé ; il la serre contre son cœur, & lui dit :

» vous n'êtes jamais sorti de ce cœur-» là ». Il fait rassembler autour de son lit tous ceux qui par leur rang, par leur devoir, par les nœuds bien plus respectables de l'amitié, avoient été attachés à sa personne. Il les regarde tous avant de mourir. Il les remercie avec l'affection la plus tendre. Il s'émeut en les voyant pleurer. « Ah! dit-» il, je savois bien que vous m'aviez » toujours aimé ». Mais vous, ô ses amis, vous qui aviez été les confidens de toutes ses pensées, & qui cachés dans ce moment, vouliez lui dérober vos larmes, son œil vous cherche, il veut encore une fois se reposer sur vous. Il vous reconnoît, mais son ame attendrie ne peut supporter ce spectacle, & il se détourne en soupirant. Déja il se sentoit affoiblir. Il veut dire adieu à ses enfans. Il veut les embrasser encore une fois, leur donner la dernière bénédiction & les derniers avis d'un père. Mais il craint de ne

pouvoir

pouvoir soutenir une scène aussi touchante. Il appelle celui qui est chargé de leur éducation. Son cœur lui confie les derniers mouvemens de sa tendresse pour ses enfans ; & sa voix entrecoupée, affoiblie par la douleur & par l'amour, peut à peine prononcer les dernières paroles. Prêt à expirer, les questions qu'il fait encore, sont sur les personnes qu'il aime, & qu'il ne voit plus. On avoit arraché d'auprès de lui l'épouse à qui il étoit si cher. Son repos, son état l'occupe encore en ce moment. Ah ! du moins, demande-t-il, peut-elle pleurer ? Il ne faut pas que la Patrie ignore, que son souvenir fut aussi mêlé aux derniers momens de ce Prince. Presqu'en mourant, il fit des vœux pour elle ; & ses bras à demi-glacés se soulevèrent, pour demander au ciel le bonheur de la France. Ainsi est mort ce Prince trop peu connu ; ce Prince qui a été vertueux à la cour ; qui eût été popu-

laire sur le trône ; qui aimoit singulièrement l'Etat & l'humanité ; qui a eu toutes les vertus d'un homme, & qui auroit eu celles d'un Roi ; qu'on a méconnu, parce qu'il n'avoit pas cet empressement qui court à la renommée ; dont l'exemple apprend à tous les Princes comme ils doivent vivre, & à tous les hommes comme ils doivent mourir. Il a mérité nos regrets, notre estime, peut-être notre admiration : la postérité le louera sans doute, & la justice tardive honorera du moins son tombeau.

La mort d'un homme vertueux est un malheur pour l'humanité entière : non qu'il puisse toujours être fort utile aux hommes ; quelquefois il vit & meurt obscur ; mais il n'est pas moins vrai qu'il orne la terre, & donne plus de dignité à la nature humaine. Ce sont ces ames qui réconcilient les regards de Dieu avec la terre. Mais si l'homme vertueux qui meurt étoit un Prince,

s'il eſt mort à la fleur de ſon âge, s'il devoit faire un jour le bonheur d'une nation, quelle doit être alors la douleur publique ? La mort du DAUPHIN a intéreſſé la France, & les ennemis même de la France. La cour qui l'a vue de près, en a été conſternée. Les vaſtes palais de Fontainebleau ont été baignés de larmes. On arrache la Famille Royale à un ſéjour déſolé. On fuit : ces palais immenſes deviennent déſerts, & la mort ſeule y habite : mais tous les cœurs reſtent attachés à cet appartement funèbre ; ils errent autour de ce lit de mort, & fixés près d'une vaine cendre, redemandent au ciel ce qui n'eſt plus. Quel retour ! Preſque juſqu'au dernier moment on avoit eſpéré. On revoit ces chemins par où il avoit paſſé, où la douce eſpérance le ſoutenoit encore. La nouvelle arrive dans Paris : en un inſtant elle eſt répandue dans les maiſons, dans les places publiques. *Il eſt mort.*

A ce mot, qui de nous n'a été attendri ? Notre froide indifférence s'eſt émue. Nos vains plaiſirs ont été ſuſpendus. Tous les vrais citoyens ont pleuré. Le riche s'eſt étonné de ſe trouver ſi ſenſible. Le pauvre a ſenti qu'il pouvoit être plus malheureux. Le peuple, ce bon peuple, toujours vrai dans ſa douleur comme dans ſa joie, a formé des regrets ſincères ; il a gémi de cette mort, comme d'une calamité perſonnelle pour lui. Les Soldats, en pleurant, ont renverſé leurs drapeaux. On a pris le deuil dans les provinces éloignées. L'amour de la Patrie qui y eſt plus vif, y a rendu la douleur plus touchante. Plus on aime la vertu, & plus on a regretté ce Prince. Tous les temples ont été revêtus de deuil. Le deuil eſt étendu ſur la France; mais le cri de la nature s'élève au milieu de la douleur générale de la nation. Quel moment que celui où un Roi qui vient de perdre ſon fils déja

formé pour le trône, pénétré de douleur, se fait amener les Princes ses petits-fils, saisit avec transport l'aîné de ces jeunes enfans, l'enlève entre ses bras, le presse contre ses joues mouillées de larmes, & s'écrie plusieurs fois en pleurant : « vous êtes donc mon » successeur ». A ce spectacle personne ne put retenir ses larmes ; & toute la cour, en silence, crut perdre le DAUPHIN une seconde fois. Ainsi, ô révolution des temps ! ainsi, après la mort du célèbre Duc de Bourgogne, on vit Louis XIV, en cheveux blancs, panché sur le berceau de Louis XV, le caresser de ses mains royales, & regarder avec attendrissement, dans ce jeune enfant, l'espérance d'un grand peuple.

Mais vous, sur qui maintenant les yeux de la Patrie sont fixés, vous qui occupez la place du Prince que nous regrettons, en succédant à son rang, Prince, succédez aussi à ses vertus.

Qu'un ſi grand exemple ne ſoit pas perdu pour vous. Je crois entendre votre auguſte père qui vous dit encore : mon fils, vous êtes né pour régner, mais votre naiſſance n'eſt qu'un haſard dangereux, votre enfance n'eſt qu'un état de foibleſſe. A votre âge qu'êtes-vous pour l'humanité ? Qu'êtes-vous pour la Patrie ? Acquérez des vertus, vous mériterez des hommages. Votre rang vous promet des grandeurs ; vos vertus ſeules vous donneront l'eſtime des hommes. On vous rend des reſpects, mais ils ne ſont point encore à vous. Ne vous y trompez pas : on honore en vous le rang qui vous eſt deſtiné ; on honore le ſang de votre aïeul. Méritez qu'un jour ces reſpects d'un peuple s'adreſſent à vous-même. O Prince ! plus avancé en âge, vous entendrez ſouvent prononcer le nom de votre père. On vous demandera compte de ce qu'il eût voulu faire pour la France. Sa mort vous a

chargé d'une dette immenſe, & qu'une vie entière conſacrée à l'Etat, peut à peine acquitter. Croiſſez pour la Patrie. Croiſſez pour la rendre heureuſe. Ah! ſi jamais des flatteurs cherchoient à vous corrompre, ſi l'oubli des devoirs que votre rang vous impoſe, pouvoit un jour vous égarer, alors puiſſiez-vous voir la tombe de votre père! Jurez ſur cette tombe d'être vertueux, d'aimer la Patrie, de travailler à ſon bonheur; ou ſi jamais ce triſte & utile ſpectacle ne devoit frapper vos yeux, les lieux même qu'il a habités, ces lieux témoins de ſes travaux, ces appartemens qui ont retenti plus d'une fois des témoignages de ſa juſtice & de ſa bonté, tout vous reprocheroit un jour de ne pas lui reſſembler. On vous remettra dans quelques années, ces manuſcrits précieux où ſes ſentimens ſont tracés. Vous y trouverez par-tout l'amour du bien public, & le deſir du bonheur

des hommes. Si la vertu n'étoit pas dans votre cœur, pourriez-vous en soutenir la vue dans ces écrits? Ah! Prince! l'heureuse nécessité d'être vertueux vous environne de toute part. Les éloges même que dicte par-tout la douleur publique, sont pour vous un engagement nouveau. Vous y verrez vos devoirs tracés par des plumes éloquentes. Pardonnez; j'ai osé aussi me mêler dans la foule des Orateurs; j'ai osé, comme citoyen, élever ma foible voix. Si elle parvient jusqu'à vous; si l'amour de l'Etat qui m'anime, peut donner quelque prix à mon hommage; si les vertus du Prince que j'ai loué, font survivre cet écrit aux premiers momens de la douleur publique, ô Prince! puissiez-vous quelquefois le lire; puissiez-vous, en le lisant, vous attendrir, & sur la France, & sur votre auguste père, & ne pas désapprouver le zele d'un citoyen obscur, mais vrai &

libre, qui ne connoît de langage que la vérité, & de paſſion, que celle de l'amour de ſon pays & de ſes concitoyens.

Tibi providendum eſt ne à bonis deſideretur.
TACIT.

DISCOURS

PRONONCÉS

DANS L'ACADEMIE FRANÇOISE,

LE JEUDI 22 JANVIER 1767,

A LA RÉCEPTION

DE M. THOMAS.

M. THOMAS *ayant été élu par Meſſieurs de l'Académie Françoiſe, à la place de* M. HARDION, *y vint prendre ſéance le Jeudi 22 Janvier 1767, & prononça le Diſcours qui ſuit.*

MESSIEURS,

La plûpart de ceux que vos ſuffrages ont appellés parmi vous, vous ont apporté des titres pour ainſi-dire étrangers. En adoptant ces Hommes célèbres, vous fixiez leur réputation, mais vous ne l'aviez point fait naître. Pour moi je m'honore de n'apporter ici que des titres que je vous dois. Je ſuis votre ouvrage, MESSIEURS!

S'il m'étoit permis un jour d'aſpirer à quelque gloire, c'eſt vous qui m'en avez ouvert la route. Mon œil reconnoît les lieux où vos ſuffrages ont encouragé ma jeuneſſe. Mon cœur, avec plus de tranſport, reconnoît parmi vous, ceux qui m'ont dirigé par leurs conſeils, & qui m'honorent de leur amitié. Vous récompenſez donc en moi vos propres bienfaits, MESSIEURS; & je reſſemble à ces Soldats Romains qui, pour obtenir un nouveau grade dans les armées, offroient aux Généraux, pour gage de leur valeur, les javelots & les couronnes que ces Généraux même leur avoient plus d'une fois donnés ſur les champs de bataille.

Le premier devoir qu'impoſent les bienfaits, c'eſt de s'en rendre digne. Mon zèle ſera le garant de ma reconnoiſſance. Aſſocié à vos aſſemblées, MESSIEURS, j'obſerverai de plus près votre génie. A votre exemple, je tâ-

cherai de rendre mes travaux utiles; car vous penſez que les talens ne ſont rien, s'ils ne ſervent au bonheur de l'humanité. Permettez-moi de m'arrêter ſur cet objet. Je vais conſidérer un moment avec vous l'homme de lettres comme citoyen. Dans un ſujet ſi étendu, je ne choiſirai que quelques idées; je parle devant vous, MESSIEURS; & le ſouvenir de tout ce que vous avez fait, ſuppléera à tout ce que je ne pourrai dire.

Au moment où l'homme eſt éclairé par la raiſon, quand ſes lumières commencent à ſe joindre à ſes forces, & que l'ouvrage de la nature eſt achevé, la Patrie s'en empare; elle demande à chaque citoyen, que feras-tu pour moi? Le Guerrier dit, je te donnerai mon ſang; le Magiſtrat, je défendrai tes loix; le Miniſtre de la Religion, je veillerai ſur tes autels; un peuple nombreux, du milieu des ateliers & des campagnes, crie, je me dévoue à tes

besoins, je te donne mes bras; l'Homme de lettres dit, je consacre ma vie à la vérité, j'oserai te la dire. La vérité est un besoin de l'homme; elle est sur-tout un besoin des Etats. Tout abus naît d'une erreur. Tout crime, ou particulier ou public, n'est qu'un faux calcul de l'esprit. Il y a un degré de connoissances où le bien seroit inévitable. Pour hâter ce moment, il faut hâter les lumières. Ceux qui gouvernent les hommes, ne peuvent en même temps les éclairer. Occupés à agir, un grand mouvement les entraîne, & leur ame n'a pas le temps de s'arrêter sur elle-même. On a donc établi, on a protégé par-tout une classe d'hommes dont l'état est de jouir en paix de leur pensée, & le devoir de la rendre active pour le bien public; des hommes qui, séparés de la foule, ramassent les lumières des pays & des siècles, & dont les idées doivent, sur tous les grands objets, représenter,

pour ainſi-dire, à la Patrie, les idées de l'eſpèce humaine entière. Voilà, MESSIEURS, la fonction de l'Homme de lettres citoyen. L'utilité en fait la grandeur. Elle demande un génie profond, une ame élevée, un courage intrépide. Elle ſuppoſe un ſentiment plus tendre, & la vertu la plus digne de l'homme, le deſir du bonheur des hommes. J'aime à me peindre ce citoyen généreux méditant dans ſon cabinet ſolitaire. La Patrie eſt à ſes côtés. La juſtice & l'humanité ſont devant lui. Les images des malheureux l'environnent; la pitié l'agite, & des larmes coulent de ſes yeux. Alors il apperçoit de loin le puiſſant & le riche. Dans ſon obſcurité, il leur envie le privilège qu'ils ont de pouvoir diminuer les maux de la terre. Et moi, dit-il, je n'ai rien pour les ſoulager; je n'ai que ma penſée; ah! du moins rendons-la utile aux malheureux. Auſſi tôt ſes idées ſe préci-

pitent en foule ; & ſon ame ſe répand au dehors.

Il peint les infortunés qui gémiſſent. Il attaque les erreurs, ſource de tous les maux. Il entreprend de diriger les opinions. Il s'élève contre les préjugés, non pas contre ces préjugés utiles qui ont fait quelquefois la grandeur des peuples, & qui ſont un reſſort pour la vertu, mais contre ces préjugés honteux qui, ſans élever l'ame, rétréciſſent la raiſon, & aſſerviſſent l'eſprit humain, pendant des ſiècles, à des erreurs héréditaires. Il remue ces ames indolentes & froides qui, gouvernées par l'habitude, n'ont jamais fait un pas qui n'ait été tracé; qui ne connoiſſent que des uſages & jamais des principes ; pour qui c'eſt une raiſon de plus de faire le mal, lorſqu'il ſe fait depuis des ſiècles. Il combat cette prévention contre les nouveautés utiles ; cette ſuperſtition politique qui s'attache invinciblement

à tout ce qui n'a que le mérite d'être ancien, & proscrit le bien même qui ne s'est pas encore fait. Citoyens, leur dit-il, quelle erreur vous séduit? Quoi! vous permettez des découvertes à vos physiciens & à vos artistes; vous admirez le géomètre qui a démontré les rapports d'une nouvelle courbe, & vous défendriez d'acquérir de nouvelles lumières sur l'art de vous rendre heureux! Ne voyez-vous pas que tout se perfectionne par le temps? le temps soulève lentement le voile qui couvre les vérités. Il en laisse échapper une ou deux pour chaque siècle. Voulez-vous repousser les présens qu'il fait à l'homme? Les mœurs changent. Les besoins d'un siècle ne sont pas ceux d'un autre. Osez donc admettre tout ce qui sera utile. Que parlez-vous de nouveauté? Tout ce qui est bon, est de tous les âges: tout ce qui est vrai, est éternel.

Tels sont les sentimens & les vœux

de l'Homme de lettres citoyen. Tous ceux qui comme lui ſont animés du même zèle, travailleront ſur le même plan. Chaque partie des travaux littéraires correſpondra à une partie des travaux politiques. L'Homme d'Etat a beſoin de l'expérience des ſiècles: que parmi les gens de lettres, il y en ait donc qui s'appliquent à l'hiſtoire, mais qu'ils vous imitent, MESSIEURS; qu'ils ne ſe traînent pas ſur des événemens ſtériles; qu'ils offrent le tableau raiſonné des gouvernemens & des nations. Qu'ils fixent ces grandes époques qui ſont comme des hauteurs d'où l'on découvre une vaſte étendue de faits enchaînés l'un à l'autre. Qu'ils nous expliquent comment une ſeule idée d'un homme de génie a quelquefois changé un ſiècle. La légiſlation occupe l'Homme d'Etat. Quel ſera l'Homme de lettres digne de le précéder ou de le ſuivre? S'il en eſt un, qu'il ſe livre à l'étude des loix. Qu'il y porte cet eſprit étendu & libre, qui ne voit rien

par les préjugés, & cherche tout dans la nature, qui s'élève au deſſus de tout ce qui eſt, pour voir tout ce qui doit être; qui dans chaque cauſe voit les effets, dans chaque partie l'enſemble, dans le bien même les abus. Qu'il cherche comment on peut rendre les loix ſimples à la fois & profondes, leur donner du poids contre la mobilité du temps, leur imprimer ſurtout ce caractère d'unité qui fait tout partir d'un principe, dirige tout à un but, de toutes les loix ne fait qu'une loi. Tandis qu'il méditera ſur la légiſlation, que d'autres creuſent les fondemens de la morale, de la politique, de la ſcience du commerce, de celle des finances; qu'ils cherchent dans les ſillons & les tréſors des Princes, & la grandeur des Peuples. Ainſi les idées ſe multiplient; & de toutes les lumières diſperſées, il ſe forme une maſſe générale de lumières. Alors vient l'Homme d'Etat: il deſcend de la hau-

teur où il eſt placé, & promène ſes regards ſur ce vaſte dépôt des connoiſſances publiques. C'eſt le génie qui éclaire, mais ce ſont les ames fortes qui gouvernent. Le Philoſophe, par ſa vie obſcure, doit mieux juger les choſes que les hommes. L'Homme d'Etat exercé par les événemens, accoutumé à voir les projets ſe choquer contre les paſſions, à ſentir les réſiſtances, à trouver dans la machine politique, des grains de ſable qui arrêtent les mouvemens d'une roue, occupé tantôt de réſultats qu'on ne peut bien voir que d'où il eſt, tantôt de détails que l'homme qui médite ne devine point, l'Homme d'Etat ſeul choiſira dans la foule des idées, tout ce qui peut s'appliquer aux beſoins du gouvernement & de la Patrie.

La gloire de l'Homme qui écrit, MESSIEURS, eſt donc de préparer des matériaux utiles à l'Homme qui gouverne. Il fait plus; en rendant les

peuples éclairés, il rend l'autorité plus sûre. Tous les temps d'ignorance ont été des temps de férocité. L'empire de celui qui commande, n'eſt alors que l'empire de la force. Alors il ſe fait un choc continuel d'un ſeul contre tous. C'eſt alors que le ſang coule, que les trônes ſe renverſent, que des pouvoirs rivaux s'élèvent. C'eſt alors le temps des grandes impoſtures qui trompent les nations & les ſiècles, des maximes qui arment les peuples contre les Rois, & les Rois contre les peuples. Alors on ne connoît ni les fondemens des loix, ni les rapports de la nation avec le Souverain, ni le bien, ni le mal, ni le remède, ni l'abus. Le peuple inſenſé & barbare eſt, à chaque inſtant, prêt à égorger l'Homme d'Etat qui veut lui être utile, & qui oſe lui préſenter un bien qu'il ne conçoit pas. O vous qui calomniez les lumières, voilà le tableau de l'ignorance ! Mais chez un peuple

éclairé, la force du pouvoir n'eſt pas dans le pouvoir même; elle eſt dans l'ame de celui à qui l'on commande. Plus on connoît la ſource de l'autorité, & plus on la reſpecte. On adore dans la loi, la volonté générale. On ſe ſoumet à des conventions d'où doit naître le bonheur. L'homme altier ſait qu'en obéiſſant, il ſacrifie une portion de ſa liberté pour conſerver l'autre; l'homme avare, que l'impôt qu'il paye eſt le garant de ſa propriété; l'homme robuſte & méchant, qu'il ne ſeroit plus que foible & malheureux, s'il ne mettoit ſes forces en dépôt dans la maſſe publique. Les lumières apprennent qu'il n'y a dans l'Etat qu'une loi, qu'une force, qu'un pouvoir; elles adouciſſent les mœurs, & ôtent aux ames cette activité inquiète & féroce, qui oſe tout parce qu'elle ne prévoit rien.

Auſſi, MESSIEURS, les grands Hommes d'état ont-ils toujours protégé

tégé la philoſophie & les lettres. Ils ont regardé comme le bienfaiteur de la Patrie, le Citoyen qui contribuoit à étendre les connoiſſances. Mais je ne puis le diſſimuler, MESSIEURS, cet état ſi noble a ſes dangers. La vérité reſſemble à cet élément utile & terrible qu'il faut manier avec prudence, qui éclaire, mais qui embrâſe, & qui peut dévorer celui même qui ne s'en ſert que pour le bien public. Le jeune homme vertueux & ſimple, & dont le cœur honnête conſerve encore toutes les illuſions du premier âge, croit imprudemment qu'il eſt toujours permis d'être utile, & ſe livre ſans défiance au doux ſentiment qui l'entraîne. Souvent même la vérité lui inſpire une ardeur généreuſe. Alors l'enthouſiaſme s'empare de ſon ame; ſes idées s'élèvent; ſes expreſſions s'animent; il croit pouvoir mener la vérité en triomphe, & briſer les barrières qui ſe trouvent ſur ſon paſ-

ſage. Vaine erreur d'un cœur ſéduit! Tout s'arme; les paſſions s'irritent, l'orgueil menace, l'intérêt combat, l'envie s'éveille, la calomnie accourt; alors la vérité s'enfuit, & ne laiſſe dans le cœur flétri de celui qui l'annonçoit, que le ſentiment triſte & profond de ſon imprudence, & du malheur des hommes. Pour l'intérêt de la vérité même, il faut l'annoncer ſans fanatiſme, comme ſans foibleſſe. Que ſon langage ſoit donc ſimple & touchant comme elle. Qu'elle ne cherche point à étonner; qu'elle ne parle point aux hommes avec empire; qu'elle n'inſulte pas même avec dédain aux erreurs qu'elle combat. Elle a déja aſſez de tort d'être la vérité; qu'à force de douceur, elle mérite qu'on lui pardonne. Qu'elle ſe défende ſur-tout de cette impatience du bien, qui en eſt la plus dangereuſe ennemie. Regardons la nature. Rien ne s'y fait par ſecouſſes, ni par des fermentations précipitées. Tout ſe prépare en ſilence. Tout

ſe mûrit par des progrès inſenſibles & lents. Ainſi la vérité agit. Jettée au milieu d'un peuple, elle y travaille d'abord en ſecret. Elle mine ſourdement les opinions. Elle ſe gliſſe à travers les préjugés. Elle s'inſinue comme les eaux qui ſe filtrent ſans être apperçues, & dépoſent lentement à travers le limon, les germes de fécondité qu'elles portent. Un jour viendra que toutes ces idées utiles raſſemblées, pourront enfin ſe produire au grand jour, & ſeront peut-être la raiſon commune des peuples. L'autorité ſeule peut avancer ce moment; l'autorité peut commander au génie, & hâter les lumières. Quoi! l'eſprit humain a calculé les mouvemens des cieux! Seroit-il donc plus difficile de calculer tous les mouvemens du corps politique, & d'aſſigner tout ce qui en retarde, ou en accélère la marche? C'eſt en travaillant d'après un plan éternel, que la nature produit tous les grands

effets de l'univers physique : il faudroit que l'autorité essayât de même ce que produiroient dans l'ordre moral la philosophie & les lettres, dirigeant leurs travaux sur un plan fixe pendant des siècles. Ce sont les connoissances qui font l'éducation de chaque individu ; ce seroit à elles à former l'éducation du genre-humain. Pourquoi borner ses vues à la société qui nous environne ? Osons former des vœux pour l'humanité entière. Je vois jusques dans notre Europe civilisée, des traces subsistantes de la barbarie antique ; je vois l'Amérique sauvage, l'Asie esclave, l'Afrique barbare, partout le genre-humain avili & malheureux. C'est aux connoissances dirigées par les gouvernemens, à guérir tant de maux ; c'est à elles à perfectionner les peuples. O ! si de tous les points de l'univers, les hommes réunissoient leurs travaux ! si toute la force de l'entendement humain développé, pouvoit être appliquée un jour à ce

grand art des sociétés ! quel spectacle présenteroit alors le globe de la terre! Les trois parties du monde éclairées comme l'Europe, toutes les villes florissantes, toutes les campagnes fécondes, les déserts peuplés, les gouvernemens sages, les peuples libres, les chefs heureux du bonheur de tous, le concert & l'harmonie admirable de tout le genre-humain, & la terre digne enfin des regards de Dieu. Telle est l'influence que les connoissances & les lettres dirigées par les Princes pourroient avoir un jour sur le bonheur des hommes. Mais cette idée si consolante n'est peut-être qu'un vain songe. Peut-être que ce grand édifice restera toujours imparfait, parce que le temps qui ne s'arrête pas, détruira toujours un côté, tandis qu'on élevera l'autre. Peut-être même, par une loi éternelle, l'ignorance doit-elle toujours couvrir une partie de la terre; semblable à la mer qui fait lentement

le tour du globe, & qui, à mesure qu'elle se retire & découvre à l'œil de nouveaux pays, inonde & engloutit successivement les anciens? Si tel est le malheur de l'humanité; si l'Ecrivain dans ses travaux ne peut se proposer un but si vaste, il en est un du moins qu'il ne perdra jamais de vue, c'est le bonheur de sa nation, c'est la gloire d'étendre les lumières dans son pays, en perfectionnant les mœurs.

Différentes causes, MESSIEURS, agissent continuellement sur les mœurs des peuples; le gouvernement qui donne une impulsion générale; les loix qui en servant de frein, dirigent les habitudes; l'exemple des chefs, espèce de législation fondée sur la foiblesse & l'intérêt; le commerce, qui mêle les nations & les vices; le climat, force toujours active & toujours cachée; enfin le plus puissant des ressorts, la religion, qui pénètre où les loix ne vont pas, juge la pensée, éternise le bien comme le mal. Mais chez

une nation où le goût des lettres eſt répandu, l'eſprit général de ceux qui l'éclairent, peut, & doit auſſi influer ſur la partie morale.

Il eſt ſur-tout, il eſt un pouvoir qui diſtingue l'homme de génie & le grand Ecrivain, c'eſt celui d'attacher ſon ame à ſes écrits, de peindre ſa penſée avec ces expreſſions animées & brûlantes qui ſont le langage de la perſuaſion & le cri de la vérité. Alors chaque idée qu'il exprime, va frapper avec force les ames qui l'environnent. Le ſentiment qu'il a ſe communique; on s'étonne d'adopter d'autres idées, d'autres paſſions, que celles qu'on avoit; dans l'émotion qu'on éprouve, le cœur palpite, les traits changent, les larmes coulent; l'ame portée hors d'elle-même ne ſent, ne vit, n'exiſte plus que dans l'ame de l'Ecrivain qui l'anime, & qui lui dicte avec empire tous ſes mouvemens. Quel uſage, MESSIEURS, fera-til d'un

pouvoir ſi noble ? La vertu le réclame. Elle parle à ſon cœur. Elle lui dit : ton génie m'appartient. C'eſt pour moi que la nature te fit ce préſent immortel. Etends mon empire ſur la terre. Que l'homme coupable ne puiſſe te lire ſans être tourmenté ; que tes ouvrages le fatiguent ; qu'ils aillent dans ſon cœur remuer le remords ; mais que l'homme vertueux, en te liſant, éprouve un charme ſecret qui le conſole. Que Caton prêt à mourir, que Socrate buvant la ciguë te liſent, & pardonnent à l'injuſtice des hommes.

Docile à cette voix, MESSIEURS, ſon cœur enflammé tracera tous les devoirs de l'homme, les devoirs tendres d'époux, de père, de fils, les devoirs ſublimes de citoyen. Malheur à l'Ecrivain mercénaire qui trahiroit la cauſe de la Patrie & de l'humanité ! Malheur ſurtout à ceux qui aviliroient les ames ! Ils ſeroient les lâches com-

plices de la corruption de leur ſiècle. L'amour des loix, la ſainteté de la juſtice, le zèle éclairé dans les magiſtrats, les dévouemens généreux dans la nobleſſe, voilà les objets dignes d'être préſentés à la nation. Ainſi Démoſthène troublant le ſommeil de ſes concitoyens, les rappelloit ſans ceſſe à leur ancienne grandeur. Il eſt vrai que le poiſon fut ſa récompenſe; mais il n'eût point mérité la gloire d'avoir retardé la chûte de ſa Patrie, ſi en mourant il n'eût remercié les Dieux.

Parmi nous, Messieurs, & par la conſtitution de l'Etat, l'Homme de lettres n'eſt point appellé à diſcuter de grands intérêts en préſence des peuples. Il ne parle point aux citoyens aſſemblés. Il ne peut confier ſon ame qu'à ſes écrits. Il faut donc qu'un but moral anime tous ſes ouvrages. Il faut que ceux même qui paroiſſent n'avoir d'autre objet que l'agrément, parlent encore à la raiſon, & que le

plaiſir même paye un tribut à l'utilité publique. C'eſt par-là, MESSIEURS, que le théâtre bien dirigé pourroit avoir la plus grande influence ſur le caractère moral des nations. C'eſt là que le ſentiment ſe communique par des ſecouſſes promptes & rapides, & que les impreſſions profondes qu'on reçoit, ſe fortifient encore par le nombre de ceux qui les partagent. Que ceux donc qui, entraînés par leur génie, ſe conſacrent à ce grand art, nous peignent la morale en action; qu'ils nous offrent la vertu mâle & généreuſe aux priſes avec les paſſions qui la combattent, & telle qu'un athlète vigoureux, les accablant enfin du poids de ſa force; que le crime ne paroiſſe jamais qu'éperdu devant le remords & fuyant devant lui; que nos larmes de tendreſſe, que nos cris d'admiration ſoient pour l'homme de bien échappé au péril, ou vainqueur de lui-même. Elevez, affermiſſez nos

ames; rapprochez de notre foibleſſe les grandes vertus; apprenez-nous à préférer la gloire du malheur à un ſuccès coupable, & la mort à la honte.

L'hiſtoire, par des moyens différens, produira encore les mêmes effets. L'hiſtoire eſt trop ſouvent un appel que la vertu fait à la poſtérité. L'hiſtorien prononce les jugemens de l'univers, non plus de l'univers foible & corrompu, de l'univers eſclave, mais de l'univers libre & juſte pour qui tout diſparoît, hors la vérité. Qu'après avoir flétri les vices, ſon cœur vienne ſe repoſer ſur la touchante image des vertus. Ainſi Tacite peignoit Burrhus à côté de Néron: ainſi fatigué de malheurs & de crimes, las de peindre ou des tyrans ou des eſclaves, il réſervoit pour le charme & la conſolation de ſa vieilleſſe, l'heureux tableau des vertus de Trajan. Ainſi parmi vous, Messieurs, ceux

qui tranſmettront à la poſtérité les événemens de ce règne, aimeront à s'arrêter ſur l'ame de votre auguſte Protecteur. Dans un Roi ils peindront un homme; ils peindront la ſenſibilité dans la grandeur, l'humanité dans la toute-puiſſance, l'amitié même ſur le trône. Ils peindront cette bonté qui fait diſparoître la crainte, & invite l'amour; ces détails de bienfaiſance pour tous ceux qui l'entourent, beſoins toujours nouveaux d'un cœur toujours ſenſible. Ils feront voir cette humanité appliquée aux peuples, dans ces criſes violentes où les Etats ſe heurtent & ſe choquent; le chef d'une nation guerrière, ami de la paix; un Roi ennemi de cette fauſſe gloire qui ſéduit tous les Rois; dans les guerres néceſſaires, le calcul du ſang des hommes mis à côté des eſpérances & des projets; dans un jour de triomphe, les larmes d'un vainqueur ſur le champ de bataille; dans la paix, l'agriculture

encouragée, le laboureur levant sa tête affoiblie, osant enfin regarder la richesse, & l'or englouti trop long-temps par les artisans du luxe, refluant par le commerce des grains, vers la cabane & les sillons du pauvre.

Ces détails de la bonté des Rois intéresseront toujours l'Homme de lettres citoyen, qui aura le bonheur de les peindre. Quel état, MESSIEURS, que celui où, par devoir, on doit être toujours l'interprête de la morale & de la vertu! Mais pour être digne de la peindre, il faut la sentir. Le véritable Homme de lettres ne se bornera donc point à enseigner la vertu dans ses écrits. On ne verra point ses mœurs contredire ses ouvrages; & lorsqu'un sentiment honnête viendra s'offrir sous sa plume, il ne le repoussera point comme un accusateur. Heureux si, dans la douceur de la vie domestique, il peut épurer son ame! Heureux si la maison est le sanctuaire de la nature!

ſi tous les jours il peut aimer ce qu'il honore ! ſi tous les jours il peut ſerrer dans ſes bras une mère qui répond à ſes careſſes, & dont la vieilleſſe adorée n'offre aux yeux du fils qui la contemple, que l'image des vertus & le ſouvenir attendriſſant des bienfaits ! Dans le monde, ſimple & ſans faſte, auſſi éloigné de la fauſſeté que de la rudeſſe, il parlera aux hommes ſans les flatter, comme ſans les craindre. Il ne ſéparera point le reſpect qu'il doit aux titres, du reſpect que tout homme ſe doit. Il ſait que la dignité des rangs eſt à un petit nombre de citoyens, mais que la dignité de l'ame eſt à tout le monde; que la première dégrade l'homme qui n'a qu'elle; que la ſeconde élève l'homme à qui tout le reſte manque. Si la fortune lui donne un bienfaiteur, il remerciera le ciel d'avoir un devoir de plus à remplir. A ſes ennemis il oppoſera le courage & la douceur; à l'envie, le dévelop-

pement de ſes talens; à la ſatire, le ſilence; aux calomniateurs, ſa vertu. La vertu, dans un cœur noble, ſe nourrit par la liberté. Il ſera donc libre; & ſa liberté ſera de n'obéir qu'à l'honneur, de ne craindre que les loix. Jouiroit-il de cette indépendance, s'il pouvoit ouvrir ſon ame au deſir de la fortune, & au vil intérêt? Non. L'intérêt & la liberté ſe combattent. Homme de lettres, ſi tu as de l'ambition, ta penſée devient eſclave, & ton ame n'eſt plus à toi. Va, la richeſſe ne cherche pas les hommes libres. Elle ne pénètre pas dans les ſolitudes. Elle ne court pas après la vertu. Elle fuit ſur-tout la vérité. Si tu t'occupes de fortune, tu te mets toi-même à l'enchère; crains de calculer bientôt le prix d'une baſſeſſe, & le ſalaire d'un menſonge. Si ton ame eſt noble, ta fortune eſt l'honneur; ta fortune eſt l'eſtime de ta Patrie, l'amour de ſes concitoyens, le bien que tu peux

faire. Si elle ne te ſuffit pas, renonce à un état que tu déshonores : tu ſerois à la fois vil & malheureux, tourmenté & coupable; tu ſerois trop à plaindre. Que le véritable Homme de lettres eſt différent, MESSIEURS. Tout ce qui trouble & agite les autres hommes n'a point d'empire ſur lui. Il ne court point après les récompenſes; la ſienne eſt dans ſon cœur. Si les richeſſes s'offrent à lui, il s'honore par leur uſage; ſi elles s'éloignent, il s'honore par ſa pauvreté. Ainſi les jours ſe ſuccèdent, ainſi, les années s'écoulent entre le bonheur & la paix. Enfin la tranquille vieilleſſe vient couronner ſes travaux. Il voit le dernier terme ſans remords & ſans trouble. Il tourne les yeux vers la Patrie dont il ſe ſépare: elle l'a honoré, elle le regrette. Il voit la poſtérité qui s'avance pour recevoir ſon nom. Si, en ramenant ſes regards ſur lui-même, il parcourt toutes les penſées de ſa vie, il

n'en trouve aucune qu'il désirât pouvoir effacer ; toutes ont été utiles, toutes consacrées au bonheur des hommes. La douce idée de l'avenir se joint à celle du passé, & répand la sérénité sur ses derniers momens. Il meurt, mais il laisse son ame à ses concitoyens ; il meurt, mais ses pensées vivent, & feront encore quelque bien à la terre, lorsque ses cendres même ne seront plus. Telle est, MESSIEURS, telle est la carrière de l'Homme de lettres citoyen. Je vous atteste tous : quoi, en est-il une où la gloire soit plus douce, & laisse au fond d'un cœur honnête, une satisfaction plus touchante & plus pure ?

Ces sentimens sont les vôtres, MESSIEURS ; c'étoient ceux de l'Académicien estimable à qui j'ai l'honneur de succéder. A la cour, où l'Homme de lettres est quelquefois si déplacé, il fut toujours ce qu'il dut être. Renfermé dans ses travaux, il vécut sans

intrigue. Il se tint à une égale distance & de la fierté qui peut nuire, & de la bassesse qui avilit. Il crut, comme vous, que les connoissances ne devoient servir qu'à orner la probité; que la gloire des mœurs est encore préférable à celle des talens; que le génie peut-être a droit d'étonner les hommes, mais que la vertu seule a droit à leurs hommages. Nourri de la lecture des anciens, il y avoit puisé ce goût moral aussi nécessaire à l'Ecrivain qu'à l'homme, & cette simplicité antique si louée de nos pères, dont nous parlons encore, mais que nous ne sentons plus, & que notre luxe peut-être n'a pas moins éloignée de nos écrits que de nos mœurs. Ce fut cette sagesse de caractère qui lui mérita l'honneur d'instruire des Personnes Royales, en achevant de cultiver leur esprit par le goût, & leur raison par l'histoire. Par cet honorable emploi, MESSIEURS, l'Homme de lettres s'ac-

quitta envers la Patrie, des devoirs de citoyen ; car ſi les lumières ſont utiles aux Etats, c'eſt ſervir la Patrie, que de répandre le goût des connoiſſances autour des trônes. Peut-être même l'exemple des auguſtes Princeſſes auxquelles il eut le bonheur de rendre ſes travaux utiles, a contribué parmi nous à diſſiper, en partie, ce préjugé barbare qui défendoit à la plus belle moitié du genre-humain de s'éclairer. Peut-être c'eſt à elles que nous devons, en partie, l'uſage qui commence à s'établir, de rapprocher par l'éducation, des ames qui ſe reſſemblent par leur nature ; uſage que le préjugé combat encore, mais que la raiſon autoriſe, & qui multipliera parmi nous le nombre de ces femmes inſtruites ſans vanité comme ſans faſte, qui font aimer la raiſon ; & joignent le doux empire des lumières à l'empire non moins touchant de la beauté & des mœurs. C'eſt dans ces

vues si sages, MESSIEURS, c'est en même temps pour obéir à des Princesses dignes de s'instruire, que mon Prédécesseur a composé le plus grand nombre de ses ouvrages. C'est pour elles qu'il a tracé ce tableau de la mythologie ancienne ; objet intéressant pour le Philosophe même, parce que, sous le voile des allégories & des fictions, il y retrouve le berceau du monde, l'invention des arts, l'origine des opinions, l'esquisse, pour ainsi-dire, des premiers traits gravés dans les ames humaines, & dont plusieurs ne sont point encore effacés par les siècles. C'est dans les mêmes vues qu'il entreprit de tracer un tableau plus étendu & plus vaste, celui d'une histoire universelle qui devoit embrasser toute la suite du genre-humain, depuis la naissance du monde jusqu'à nous; tableau immense, où tout ce qui a existé se rassemble sous un seul de nos regards; où tous les temps

ſemblent renaître ; où un ſeul homme voit d'un clin d'œil les Etats s'élever, ſe choquer & tomber ; où l'on ne marche qu'au bruit de la chûte des empires. M. HARDION, MESSIEURS, dans tous ces ouvrages utiles, ſe défendit avec ſévérité tout ornement. Il vouloit que les mots ne fuſſent que l'expreſſion & jamais la parure de la penſée. Son ſtyle eut la modeſtie de ſa perſonne. Il ſut ſe défendre, & de cette eſpèce de force qui trop ſouvent touche à l'excès ; & de cette rapidité qui, en preſſant trop les objets, les confond ; & de cette fineſſe qui ſupprime trop d'idées intermédiaires, pour en faire deviner d'autres ; & de cette profondeur pénible qui affecte d'enfermer dans une penſée, le germe de vingt penſées. Il s'élevoit ſur-tout contre ce luxe de l'eſprit, qui n'aime à jouir de ſes richeſſes, qu'en les prodiguant. Dans ce ſiècle, il eut le courage de la ſimplicité. Il fut ſage, voilà

ſon caractère ; il voulut être utile, voilà ſa gloire.

C'eſt cette idée d'utilité, MESSIEURS, que ne perdront jamais de vue tous ceux qui auront l'honneur d'être admis parmi vous. C'eſt elle qui préſida à votre établiſſement. Votre inſtitution fut preſque une inſtitution politique. Richelieu, après avoir reſſerré l'Eſpagne, abaiſſé l'Autriche, ébranlé l'Angleterre, raffermi la France, vit qu'il ne manquoit plus à la grandeur de ſa nation que les lumières ; il vous fonda, MESSIEURS. Peut-être cette ame altière & grande, & qui avoit le beſoin de commander aux hommes, ſentant que le fardeau de l'Etat échappoit à ſes mains affoiblies, fut-elle flattée en ſecret de l'idée de diriger encore les eſprits quand il ne ſeroit plus. Après lui, c'eſt le chef de la magiſtrature qui vous adopte, & qui place les lettres à côté des loix, tout près du ſanctuaire de la

Juſtice. Enfin je vous vois adoptés par le chef ſuprême de l'Etat, par ce Roi dont toutes les vues furent élevées; qui, à de grands événemens, mêla toujours un grand caractère; qui, par ſes ſuccès, fit la gloire de ſon pays; qui, par ſes revers, fit la ſienne: plus grand ſans doute, lorſqu'en mourant il avouoit ſes fautes, que lorſque ſes flatteurs & ſon ſiècle l'enivroient d'éloges qu'il eût tous mérités peut-être, s'il n'avoit eu le malheur de les entendre. Ces noms fameux nous rappellent nos devoirs. Un grand homme d'Etat pour fondateur, nous avertit que les lettres doivent être utiles à l'Etat; le ſouvenir du Chancelier Seguier, que l'harmonie doit régner entre les lettres & les loix; le nom des Rois pour protecteurs, que diſtingués comme citoyens, nous devons l'exemple du zèle à la Patrie.

Si je jette les yeux ſur vos faſtes, Messieurs, je retrouve dans tous

les temps, parmi vous, cet esprit de vos fondateurs. Je vois que tous vos grands hommes ont été utiles. A leur tête je vois ce Corneille, qui ouvrit au génie une école de politique, & à l'ame une école de grandeur; Bossuet qui instruisoit les Rois, & qui en étoit digne; Fénélon qui le premier, à la cour, osa parler des peuples. Plus près de vous, MESSIEURS, je vois cet Homme célèbre, qui fut votre confrère & votre ami, le législateur des nations, & dont le livre bien médité peut-être, pourroit retarder la chûte des Etats. Au milieu de vous, & dans cette assemblée, je trouve le même usage des mêmes talens; l'histoire qui parle encore aux peuples & aux Rois; la philosophie tranquille & sage, qui fait le dénombrement des vérités, & qui en crée de nouvelles; les orages des grandes passions, mis sur le théâtre, à côté de nos ridicules; nos mœurs peintes; nos devoirs, ou discutés avec profondeur,

ou discutés avec profondeur, ou déguisés sous des fictions riantes ; les arts embellis par le charme des vers ; les principes du goût analysés ; le tableau immense de la nature tracé ; l'art de communiquer la pensée par la parole, perfectionné ; l'éloquence aux pieds des autels & dans les tribunaux ; les lettres consacrées à la politique, à la guerre, aux intérêts d'Etat, à l'éducation des Princes ; & sur votre liste, Messieurs, un homme qui, du fond de sa retraite, sera toujours, par son grand nom, présent parmi vous, qui le premier a mis sur notre théâtre la morale sensible, comme Corneille y avoit mis la morale raisonnée, qui n'a employé l'art des Homères que pour combattre la tyrannie & la révolte, & dont presque tous les ouvrages ne sont que le cri d'une ame sensible & forte qui réclame par-tout pour le bonheur des

hommes, la sûreté des Rois & la tranquillité des Etats.

Attirés par votre gloire, MESSIEURS, les titres viennent se placer parmi vous à côté des lettres. Je vois les premiers hommes de l'Etat & de l'Eglise satisfaits ici de l'honneur d'être vos égaux. Je vois dans ce moment, à votre tête, l'héritier d'un grand nom, & dont l'éloge est dans le cœur de tous ceux qui m'environnent.

Pour moi, MESSIEURS, dernier citoyen de cette illustre république, je n'apporte ici aucun des grands talens qui vous honorent. Je n'ai à me vanter à vos yeux, d'aucun ouvrage qui ait influé sur mon pays & sur mon siècle. Je ne songerai même jamais à vous disputer cette gloire; elle est trop au dessus de ma foiblesse. Mais il en est une que j'oserai partager avec vous; c'est celle de la vertu & des mœurs; c'est de ne rien faire, c'est de

ne rien écrire dans le cours de ma vie, qui ne puiſſe m'honorer à vos yeux, & à ceux de mes compatriotes. Voilà mon premier ſerment, MESSIEURS, en entrant dans cette illuſtre Compagnie. Si j'y manque un inſtant, puiſſe ce diſcours que je viens de prononcer devant vous, & qui eſt l'interprète le plus fidèle des ſentimens de mon ame, s'élever contre moi, & m'accuſer aux yeux de mon ſiècle & de la poſtérité.

Réponſe de M. le Prince LOUIS DE ROHAN, *Coadjuteur de Strasbourg au Diſcours de* M. THOMAS.

MONSIEUR,

M. le Comte de CLERMONT devoit, en ſa qualité de Directeur, préſider à l'aſſemblée d'aujourd'hui, mais le dérangement de ſa ſanté l'empêche de s'y rendre. Je me trouve donc chargé de tenir ſa place, & ſur-tout d'être l'interprète de ſes regrets, & de ſes ſentimens inaltérables pour l'Académie. Ceux dont je ſuis moi-même pénétré pour elle, me rendent cette fonction chère, & ce ſentiment me facilite le moyen de m'en acquitter.

Le Public qui vient de vous entendre, MONSIEUR, applaudit, & comme votre juge, & comme le nôtre, aux ſuffrages qui vous ont appellé

parmi nous. Vous venez vous-même d'expoſer vos titres avec autant d'énergie que de vérité. Quand on remplit avec diſtinction les devoirs de ſon état, on en parle toujours dignement. Une ame ſenſible ſe pénètre des objets vers leſquels ſon goût l'entraîne, & les fait aimer par la chaleur avec laquelle elle ſait les préſenter. Apelle intéreſſoit en parlant de ſon art; & Cicéron, en faiſant le portrait de l'orateur, pouvoit-il n'être pas éloquent?

En peignant l'Homme de lettres citoyen, vous n'avez eu, MONSIEUR, qu'à exprimer les ſentimens gravés dans votre cœur. Vous vous êtes ſurtout attaché à faire enviſager les lettres ſous leur rapport avec le bien public. Il eſt beau ſans doute d'étendre les lumières de ſon ſiècle, & d'en perfectionner les mœurs; mais ce rôle intéreſſant & ſublime n'eſt confié qu'à ces hommes rares, pour qui l'Etre ſuprême a réſervé les dons du

génie. Les lettres ont un mérite moins éclatant, mais plus universel, celui de faire le bonheur de ceux qui les cultivent.

Le goût des lettres, dit l'orateur romain, est propre à tous les temps & à tous les âges. La jeunesse y trouve l'aliment de son activité, la vieillesse l'oubli des biens qu'elle a perdus, & le soulagement des maux qui l'assiègent. Le favori d'Auguste s'arrachoit souvent au tumulte des affaires & aux troubles de la cour, pour venir respirer auprès de Virgile & d'Horace. L'Homme d'Etat envioit dans ces momens le sort de l'Homme de lettres, & le courtisan avoit quelquefois besoin d'être consolé par le philosophe.

Le sage ne connoît ni le vuide, ni le cruel ennui de soi-même ; il sait le prix du temps, & l'employe à cultiver en paix les lettres & sa raison. Il ne s'expose ni à l'orgueil du crédit qui

veut protéger, ni à l'orgueil du crédit qui s'irrite de ce qu'on le dédaigne. La vérité fait ſon étude & ſa force. Il s'eſt formé avec la chaîne de ſes penſées, un caractère de grandeur & d'immobilité que rien n'ébranle & que rien n'altère. Toujours calme au ſein même des orages qui le menacent, il plaint les perturbateurs ſans les craindre, ni les braver; & tandis que tout s'agite, ou ſe bouleverſe autour de lui, ſon ame tranquille ſe livre aux douceurs de l'étude, & jouit des conſolations de la vertu.

Vous avez des droits, MONSIEUR, & à la gloire que donnent les lettres, & au bonheur qu'elles aſſurent. L'Académie, en vous accordant ſes ſuffrages, a voulu récompenſer des talens utiles, & couronner des vertus connues. Des prix remportés avec éclat, des applaudiſſemens mérités, l'heureux talent de la poéſie réuni à celui de l'éloquence, l'eſtime publi-

que, celle des gens de lettres, tout ſollicitoit pour vous la place honorable que vous occupez aujourd'hui. Une louable émulation excitée par l'Académie, a fait connoître vos talens, dans ces monumens durables que vous avez élevés à la mémoire de tant de grands hommes. Vous avez fait plus : par l'enthouſiaſme avec lequel vous en avez parlé, vous avez fait connoître votre cœur. Une ame médiocre ne conçoit pas aiſément les vertus ſublimes ; & ſi elle veut les peindre, elle les affoiblit.

Enfin, MONSIEUR, je dirois volontiers que nous avons cru entendre la voix de ces grands hommes que vous avez loués, s'élever en votre faveur, & nous dire : « Il nous a peints » comme s'il eût vécu auprès de nous » & avec nous. Il a parlé de nos tra» vaux, comme s'il les eût partagés » lui-même. Il nous a jugés comme » nous demandons que la poſtérité

» nous juge. Notre gloire eſt devenue » la ſienne, puiſqu'il a ſu la célébrer ».

Il vous falloit tous ces titres, MONSIEUR, pour nous conſoler de la perte que nous venons de faire. L'Académicien eſtimable que nous regrettons, cultiva les lettres avec ſuccès ; il en recueillit la gloire, & fut heureux par elles. Il les fit aimer à la cour, & y inſpira le goût de l'étude à d'illuſtres Princeſſes qui ſavent unir à l'éclat du rang & des vertus le mérite de la culture de l'eſprit. M. HARDION porta dans ſa conduite la ſimplicité noble qui fait le caractère de ſes écrits. Cette ſimplicité ſi louable eſt peut-être la ſeule reſſource des grands Ecrivains depuis que les rafinemens de l'Art ſemblent épuiſés. Rien de plus rare, mais auſſi rien de plus beau que l'accord du naturel & du ſublime, de la nobleſſe & de l'aménité.

Vous nous montrerez, MONSIEUR, cet heureux accord. Une imagination

hardie & féconde a caractériſé les premiers eſſais de votre plume énergique & brillante. Ces premiers ouvrages annonçoient en vous le germe de ce talent ſi précieux que la nature donne, il eſt vrai, mais qui ſe perfectionne par la réflexion & par l'étude; je parle de ce goût ſage & épuré qui empêche le génie de s'égarer dans ſon eſſor, & qui le contient dans les bornes du naturel & du vrai. L'Académie a vu avec ſatisfaction ce goût s'accroître en vous par degrés. Et, dans ce Poëme ſi déſiré, où marchant ſur les traces de Virgile & d'Homère, vous avez de grandes paſſions à mettre aux priſes avec de grands obſtacles, les reſſorts d'une politique ſublime à développer & à faire mouvoir, les mœurs d'une nation nouvelle à peindre, toutes les fineſſes de l'art à cacher ſous les traits du génie créateur; le Public attend que tout y ſera ſubordonné aux règles du goût, & que la ſévère critique y

applaudira comme au chef-d'œuvre de vos talens perfectionnés. Ainſi, lorſqu'une plante vigoureuſe a jetté avec ſurabondance ſes premières productions, la sève ſe calme, & l'arbre conſervant toujours la même vigueur, ne ſe couvre de fleurs que pour donner autant de fruits.

FIN.

ESSAI

SUR

LE CARACTERE, LES MŒURS

ET L'ESPRIT

DES FEMMES

DANS LES DIFFÉRENS SIECLES.

PAR M. THOMAS,

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

SECONDE EDITION.

A PARIS,

Chez MOUTARD, Libraire de Madame LA DAUPHINE, rue du Hurepoix, à S. Ambroise.

M. DCC. LXXII.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

ESSAI

SUR

LE CARACTERE, LES MŒURS

ET L'ESPRIT

DES FEMMES

DANS LES DIFFÉRENS SIECLES.

Si l'on parcourt les pays & les siècles, on verra presque par-tout les femmes adorées & opprimées. L'homme qui jamais n'a manqué une occasion d'abuser de sa force, en rendant hommage à leur beauté, s'est par tout prévalu de leur foiblesse. Il a été tout à la fois leur tyran & leur esclave. La nature elle-même en formant des êtres si sensibles & si doux, semble

s'être bien plus occupée de leurs charmes que de leur bonheur. Sans ceſſe environnées de douleurs & de craintes, les femmes partagent tous nos maux, & ſe voient encore aſſujetties à des maux qui ne ſont que pour elles. Elles ne peuvent donner la vie ſans s'expoſer à la perdre. Chaque révolution qu'elles éprouvent, altère leur ſanté & menace leurs jours. Des maladies cruelles attaquent leur beauté : & quand elles échappent à ce fléau, le tems qui la détruit, leur enlève tous les jours une partie d'elles-mêmes. Alors elles ne peuvent plus attendre de protection que des droits humilians de la pitié, ou de la voix ſi foible de la reconnoiſſance.

La ſociété ajoute encore pour elles aux maux de la nature. Plus de la moitié du globe eſt couverte de ſauvages ; & chez tous ces peuples les femmes ſont très-malheureuſes. L'homme ſauvage, tout à la fois féroce &

indolent, actif par néceſſité, mais porté par un goût invincible au repos, ne connoiſſant preſque que le phyſique de l'amour, & n'ayant aucune de ces idées morales, qui ſeules adouciſſent l'empire de la force, accoutumé par ſes mœurs à la regarder comme la ſeule loi de la nature, commande deſpotiquement à des êtres que la raiſon fit ſes égaux, mais que la foibleſſe lui aſſujettit. Les femmes ſont chez les Indiens ce que les Ilotes étoient chez les Spartiates, un peuple vaincu obligé de travailler pour les vainqueurs. Auſſi a-t-on vu ſur les rives de l'Orénoque des meres par pitié tuer leurs filles & les étouffer en naiſſant. Elles regardoient cette pitié barbare comme un devoir.

Chez les Orientaux vous trouverez un autre genre de deſpotiſme & d'empire, la clôture & la ſervitude domeſtique des femmes, autoriſées par les mœurs, & conſacrées par les loix. En

Turquie, en Perſe, au Mogol, au Japon & dans le vaſte Empire de la Chine, une moitié du genre humain eſt opprimée par l'autre. L'excès de l'oppreſſion y naît de l'excès de l'amour même. L'Aſie entière eſt couverte de ces priſons où la beauté eſclave attend les caprices d'un maître. Là des multitudes de femmes raſſemblées n'ont des ſens & une volonté que pour un homme. Leurs triomphes ne ſont que d'un moment ; & les rivalités, les haines, les fureurs ſont de tous les jours. Là elles ſont obligées de payer leur ſervitude même par l'amour le plus tendre, ou ce qui eſt plus affreux, par l'image de l'amour qu'elles n'ont pas. Là le plus humiliant deſpotiſme les ſoumet à des monſtres qui n'étant d'aucun ſexe, les deshonorent tous deux. Là enfin leur éducation ne tend qu'à les avilir ; leurs vertus ſont forcées ; leurs plaiſirs même triſtes & involontaires ;

& après une exiſtence de quelques années, leur vieilleſſe eſt longue & affreuſe.

Dans les pays tempérés, où le climat donnant moins d'ardeur aux deſirs, laiſſe plus de confiance dans les vertus, les femmes n'ont pas été privées de leur liberté; mais la légiſlation ſévère les a miſes par-tout dans la dépendance. Tantôt elles furent condamnées à la retraite, & ſéparées des plaiſirs comme des affaires. Tantôt une longue tutelle ſembloit inſulter à leur raiſon. Outragées dans un climat par la polygamie qui leur donne pour compagnes éternelles leurs rivales; aſſervies dans un autre à des nœuds indiſſolubles qui ſouvent joignent pour jamais la douceur à la férocité, & la ſenſibilité à la haine; dans les pays où elles ſont les plus heureuſes, gênées dans leurs deſirs, gênées dans la diſpoſition de leurs biens, privées de leur volonté même

dont la loi les dépouille, eſclaves de l'opinion qui les domine avec empire, & leur fait un crime de l'apparence même ; environnées de toute part de juges qui ſont en même tems leurs ſéducteurs & leurs tyrans, & qui après avoir préparé leurs fautes, les en puniſſent par le deshonneur, ou ont uſurpé le droit de les flétrir ſur des ſoupçons ; tel eſt à-peu-près le ſort des femmes ſur toute la terre. L'homme à leur égard, ſelon les climats & les âges, eſt ou indifférent ou oppreſſeur ; mais elles éprouvent tantôt une oppreſſion froide & calme qui eſt celle de l'orgueil, tantôt une oppreſſion violente & terrible qui eſt celle de la jalouſie. Quand on ne les aime pas, elles ne ſont rien ; quand on les adore, on les tourmente. Elles ont preſqu'à redouter également, & l'indifférence & l'amour. Sur les trois quarts de la terre, la nature les a placées entre le mépris & le malheur.

Chez les peuples mêmes où elles exerçoient le plus d'empire, il s'eſt trouvé des hommes qui ont prétendu leur interdire toute eſpèce de gloire. Un Grec célèbre (1) a dit que la femme la plus vertueuſe étoit celle dont on parloit le moins. Ainſi en leur impoſant les devoirs, cet homme ſévère leur ôtoit la douceur de l'eſtime publique; & exigeant d'elles les vertus, leur faiſoit un crime d'aſpirer à l'honneur. Si une d'elles avoit voulu défendre la cauſe de ſon ſexe, elle auroit pu lui dire : quelle eſt votre injuſtice ? Si nous avons droit aux vertus comme vous, pourquoi n'aurions-nous pas droit à l'éloge ? L'eſtime publique appartient à qui ſait la mériter. Nos devoirs ſont différens des vôtres; mais quand ils ſont remplis, ils font votre bonheur, & le charme de la vie. Nous ſommes épouſes &

(1) Thucidide.

mères ; c'eſt nous qui formons les liens & la douceur des familles. C'eſt par nous que s'adoucit cette rudeſſe un peu ſauvage, qui tient peut-être à la force, & qui, à chaque inſtant peut faire d'un homme, l'ennemi d'un homme. Nous cultivous en vous cette ſenſibilité qui s'attendrit ſur les maux; & nos larmes vous avertiſſent qu'il y a des malheureux. Enfin, vous ne l'ignorez pas, nous avons beſoin de courage comme vous. Plus foibles, nous avons peut-être plus à vaincre. La nature nous éprouve par la douleur, les loix par la contrainte, & la vertu par des combats. Quelquefois auſſi le nom de citoyenne exige de nous des ſacrifices. Quand vous offrez votre ſang à l'Etat, ſongez que c'eſt le nôtre. En lui donnant nos fils & nos époux, nous lui donnons plus que nous-mêmes. Sur les champs de bataille vous ne faites que mourir, & nous avons le malheur de

ſurvivre à ce que nous aimons le plus. Eh quoi ! tandis que votre altière vanité eſt ſans ceſſe occupée à couvrir la terre de ſtatues, de mauſolées & d'inſcriptions, pour tâcher, s'il eſt poſſible, d'éterniſer vos noms, & de vivre encore quand vous ne ſerez plus, vous nous condamnez à vivre ignorées ? Vous voulez que l'oubli & un éternel ſilence ſoient notre partage ? Ne ſoyez pas nos tyrans en tout. Souffrez que notre nom ſoit prononcé quelquefois hors de l'enceinte étroite où nous vivons. Souffrez que la reconnoiſſance ou l'amour le grave ſur la tombe où doivent repoſer nos cendres ; & ne nous privez pas de cette eſtime publique, qui après l'eſtime de ſoi-même eſt la plus douce récompenſe de bien faire.

Il faut convenir que tous les hommes n'ont pas été également injuſtes. Dans quelques pays on a rendu des hommages publics aux femmes. Les

arts leur ont élevé des monumens. L'éloquence a célébré leurs vertus. Une foule d'Ecrivains s'eſt plu à recueillir tout ce qu'elles ont fait d'éclatant. Sans entrer dans des détails qui fatigueroient peut-être par leur uniformité, je voudrois voir en général quelles ſont les qualités & les diverſes ſortes de mérite dont les femmes ſont ſuſceptibles, juſqu'où le gouvernement, les circonſtances & les loix peuvent les élever, & les rapports ſecrets de la politique avec leurs mœurs. Je vais donc examiner rapidement ce qu'ont été les femmes dans les différens ſiècles, & comment l'eſprit de leur tems ou de leur nation a influé ſur leur caractère. Ce ſera, pour ainſi dire, l'hiſtoire de cette partie du genre humain que l'autre flatte & calomnie tour-à-tour, & quelquefois ſans la connoître: car il en eſt des femmes comme des Souverains à qui on dit rarement la vé-

rité, & qu'on apprécie bien plus par intérêt ou par humeur, que par juſtice. Cet Ouvrage ne ſera ni un panégyrique, ni une ſatyre, mais un recueil d'obſervations & de faits. On verra ce que les femmes ont été, ce qu'elles ſont, & ce qu'elles pourroient être.

Nous trouvons d'abord dans Plutarque, le panégyriſte & le juge de tant d'hommes célèbres, un Ouvrage intitulé : *les actions vertueuſes des femmes.* Il eſt adreſſé à une d'elles, nommée *Cléa*, que l'on connoît peu; mais ſa liaiſon ſeule avec le Philoſophe de Chéronnée, l'a fait mettre par quelques Ecrivains au rang des femmes philoſophes. Il blâme à la tête de cet Ouvrage ceux qui ont voulu priver les femmes des juſtes éloges qui leur ſont dus. » On pour-» roit, dit-il, faire le parallèle d'Ana-» créon & de Sapho, de Sémiramis » & de Séſoſtris, de Tanaquil & de

» Servius, de Brutus & de Portie.
» Les talens & les vertus ſont modi-
» fiés par les circonſtances & les per-
» ſonnes, mais le fond eſt le même ;
» il n'y a, pour ainſi dire, que la ſur-
» face & la couleur de différentes «.
Il parle enſuite d'un grand nombre de femmes de toutes les nations, qui ont donné des exemples de courage, & d'un mépris généreux pour la mort. Il cite des Phocéennes, qui avant un combat où il s'agiſſoit de la deſtruction de leur ville, conſentent à s'enſevelir dans les flammes, ſi la bataille eſt perdue, & couronnent de fleurs le premier qui a ouvert cet avis dans le Conſeil ; d'autres qui dans une ville aſſiégée font rougir les hommes d'une capitulation indigne ; d'autres qui dans une bataille, voyant fuir leurs fils & leurs époux, courent au-devant d'eux, leur ferment le paſſage, & les forcent de retourner à la victoire ou à la mort ; d'autres qui

dans un ſiége volent au rempart, défendent leur ville, & repouſſent une armée ; pluſieurs qui réſiſtent à des tyrans & les bravent, & qui au moment que le tyran n'eſt plus, courent en danſant au-devant des conjurés, & les couronnent de leurs propres mains ; pluſieurs qui rendent elles-mêmes la liberté à leur patrie ; quelques-unes qui s'expoſent à la mort, & ſe chargent de chaînes pour ſauver leurs époux priſonniers; Camma qui à l'autel s'empoiſonne elle-même pour empoiſonner l'aſſaſſin de ſon mari, & ſe tournant vers lui, *je n'ai vécu*, dit-elle, *que pour venger mon époux. Il l'eſt. Toi maintenant, au lieu d'un lit nuptial, ordonne qu'on te prépare un tombeau ;* enfin des femmes de la Gaule, qui dans une guerre civile ſe jettent entre les deux armées, ſéparent & réconcilient les combattans, & par-là méritent l'honneur d'être admiſes depuis aux

délibérations publiques, & quelquefois d'être priſes pour arbitres entre des nations.

A ces qualités généreuſes & altières, par leſquelles il ſemble que les femmes ſe ſoient élevées au deſſus d'elles-mêmes, Plutarque en joint de plus douces, & qui tiennent de plus près au charme comme au mérite naturel de leur ſexe. Il loue les femmes d'une iſle de l'Archipel, où en ſept cents ans, dit-il, on ne put citer un exemple, ni d'une foibleſſe dans une jeune perſonne, ni d'adultère dans une femme : & les jeunes Miléſiennes, dont il cite un trait qui mérite l'attention d'un Philoſophe. Elles ſe donnoient la mort en foule, ſans doute dans cet âge où la nature faiſant naître des deſirs inquiets & vagues, ébranle fortement l'imagination, & où l'ame étonnée de ſes nouveaux beſoins, ſent ſuccéder la mélancolie au calme & aux jeux de l'enfance. Rien ne pou-

voit arrêter les ſuicides. On fit une loi qui condamnoit la première qui ſe tueroit, à être portée nue & expoſée dans la place publique. Ces jeunes filles bravoient la mort. Aucune n'oſa braver la honte après la mort même: & les ſuicides ceſsèrent (1).

(1) Plutarque dans le même Livre cite encore un trait d'une femme, qui même aujourd'hui pourroit ſervir d'excellente leçon d'économie politique. Un Roi qui croyoit que l'or étoit les richeſſes, épuiſoit les habitans de ſon pays au travail des mines. Tout périſſoit. Les habitans ont recours à la Reine. Elle fait faire en ſecret par des Orfévres des pains d'or, des viandes & des fruits d'or, & au retour d'un voyage, les fait ſervir au Prince. Cette vue le réjouit d'abord. Bientôt il ſent la faim, & demande à manger. Nous n'avons que de l'or, dit-elle, vos terres ſont en friche, elles ne rapportent rien; on vous ſert ce que vous aimez, & la ſeule choſe qui nous reſte. Le Roi l'entendit, & ſe corrigea. Ce trait peu connu mériteroit d'être embelli par l'Ecrivain ingénieux & piquant, qui fait de l'apologue un cours de morale pour les jeunes Princes.

Outre cet Ouvrage de Plutarque, nous en avons un autre en l'honneur des femmes Spartiates, où il cite d'elles une foule de mots qui annoncent le courage & la force. C'eſt-là qu'on retrouve des ames toutes différentes de celles que nous connoiſſons ; la nature immolée à la patrie ; l'honneur mis avant la tendreſſe ; le nom de citoyenne préféré au nom de mère ; des larmes de joie ſur le corps d'un fils percé de coups ; des mains maternelles armées contre un fils coupable de lâcheté ; des ordres de mourir envoyés à un fils ſoupçonné d'un crime ; la douleur & la plainte regardées, ou comme une foibleſſe, ou comme un outrage ; l'intrépidité juſques dans la ſervitude, & l'exemple d'une d'entr'elles, qui priſonniere & vendue comme eſclave, interrogée : *que fais-tu ? Etre libre*, répondit-elle ; & à qui ſon maître ayant commandé une choſe inju-

rieuſe, *tu ne me méritois pas* : & elle ſe laiſſa mourir.

Ceux qui jugent de ce qui a été par ce qui eſt, ceux qui ſur-tout ignorent ce que peut ſur les ames une légiſlation conçue dans une ſeule tête, & combinée dans toutes ſes branches, ne pourront concevoir tant de force dans un ſexe, qui paroît bien plus deſtiné à être ſenſible, que courageux. Mais tel étoit le pouvoir des inſtitutions & des temps. Chez les Grecs, preſque tous républicains, les mœurs des femmes devoient être fortes & auſtères. La retraite où elles paſſoient leur vie, fortifioit leur ame. La pauvreté publique retranchoit des moyens de corruption. L'honneur général élevoit leur ſenſibilité. Elles avoient l'orgueil de ne pas vouloir reſter au deſſous de leur fils, de leurs frères, de leurs maris, & ne pouvant les attirer à elles, elles s'élevoient juſqu'à eux. D'ailleurs

dans ces premiers temps, époque de la formation des Etats & de la civiliſation des hommes, les dangers pour les deux ſexes étoient communs. Des républiques ou des royaumes compoſés d'une ville, étoient ſans ceſſe, ou menacés, ou envahis. Les haines nationales plus irritées par des mêlanges d'intérêt, étoient plus ardentes, & ſavoient moins pardonner. Les guerres, qui parmi nous ne ſont plus que des guerres de Rois, étoient alors des guerres de peuples. On ſe combattoit pour ſe détruire. La victoire condamnoit les femmes. La ſervitude établie par la conquête, étoit une aſyle contre la mort, jamais contre la honte. Dans l'intérieur, l'incertitude des loix, & les chocs de la liberté, ouvroient la porte à des tyrans. Le droit de commander étoit alors le droit d'abuſer de tout. Le citoyen ne ſavoit plus ce qu'il avoit, ni à craindre, ni à eſpérer,

ni à ſouffrir. De-là les réſiſtances & les complots. De-là les trames ſecrettes, & les femmes admiſes à la vengeance, parce que les maux s'étendoient juſqu'à elles, & que ſouvent elles avoient à perdre plus que la vie. Alors les deux ſexes ſe montoient au même ton ; & le courage étoit extrême, parce que la crainte l'étoit.

Dans les mêmes temps, & par le même mouvement, il y avoit en Europe comme en Aſie, des invaſions, des voyages de peuples, des émigrations les armes à la main ; & les compagnes de ces peuples errans, partageoient à la fois le péril & l'audace. Il devoit donc y avoir dans toutes ces époques, une habitude de courage chez les femmes : & comme l'honneur de leur ſexe tient à une fierté naturelle ; que c'eſt preſque toujours la molleſſe qui prépare la ſéduction ; que l'habitude de vaincre des

périls, donne celle de se vaincre soi-même ; que la vie de ces femmes étoit toujours, ou orageuse, ou retirée ; & qu'elles ne pouvoient connoître ce loisir inquiet des sociétés, où l'imagination va sans cesse au-devant des desirs, & où l'ame se corrompt à la fois par tous les sens ; elles devoient joindre à leur courage une fierté délicate sur l'honneur ; & telles sont en effet les deux qualités que leur assigne Plutarque, en louant les femmes Grecques ou Barbares de ces temps reculés.

Cependant comme alors même il y a eu différentes époques, il ne faut pas croire que partout les mœurs des femmes aient été les mêmes. Il paroît en général que dans les isles de la Grèce, les mœurs étoient plus pures que dans le Continent. Les Insulaires plus séparés, devoient garder plus aisément leurs loix & leurs vertus. Le couvent guerrier de Lacédémone

démone devoit être plus auſtère, que le ſéjour riant d'Athènes. Thèbes, où il n'y avoit qu'une ſimplicité groſſière au lieu de luxe, ne devoit pas reſſembler à Corinthe, qui par ſa ſituation & ſon commerce, appelloit des deux mers les richeſſes & les vices. Enfin, à meſure que les inſtitutions ſe corrompirent, l'eſprit général des femmes dut ſe perdre; mais, ce qui eſt aſſez remarquable, dans les temps même les plus beaux de la Grèce, les courtiſanes y jouèrent un très-grand rôle, & ſur-tout dans Athènes. Par quelles circonſtances, cet ordre de femmes qui avilit à la fois ſon ſexe & le nôtre, dans un pays où les femmes avoient des mœurs, parvint-il à la conſidération, & quelquefois à la plus grande célébrité? On en peut, ce me ſemble, donner pluſieurs raiſons.

D'abord les courtiſanes étoient juſqu'à un certain point mêlées à la

religion. La Déeſſe de la beauté qui avoit des autels, ſembloit protéger leur état, qui étoit pour elle une eſpèce de culte. Elles invoquoient Vénus dans les dangers ; & après les batailles, on croyoit, ou l'on faiſoit ſemblant de croire que Miltiade & Thémiſtocle avoient été de grands hommes, parce que les Laïs & les Glycères avoient chanté des hymnes à leur Déeſſe.

Les courtiſanes tenoient encore à la religion par les arts ; elles offroient des modèles pour former des Vénus qui étoient enſuite adorées dans les temples (1).

---

(1) Phriné ſervit de modèle à Praxitele, pour ſa Vénus de Cnide : & pendant les Fêtes de Neptune auprès d'Eleuſis, Apelle ayant vu cette même courtiſane ſur le rivage de la mer, ſans autre voile que ſes cheveux épars & flottans, fut tellement ébloui de ſa beauté, qu'il en prit l'idée de ſa Vénus ſortant des eaux.

Elles tenoient, comme on voit, aux ſtatuaires & aux peintres, dont elles embelliſſoient les ouvrages.

La plûpart étoient muſiciennes, & cet art plus puiſſant dans la Grèce, qu'il ne l'a été partout ailleurs, étoit pour elles un charme de plus.

On ſait combien ce peuple étoit enthouſiaſte de la beauté. L'imagination ſenſible des Grecs adoroit la beauté dans les temples, l'admiroit dans les chefs-d'œuvre des arts, la contemploit dans les exercices & dans les jeux, cherchoit à la perfectionner dans les mariages, & lui propoſoit des prix dans des fêtes publiques. Mais dans les femmes honnêtes, la beauté ſolitaire étoit le plus ſouvent obſcure & retirée : celle des courtiſanes s'offrant partout, attiroit partout des hommages.

La ſociété ſeule peut développer les charmes de l'eſprit ; & les autres femmes en étoient exclues. Les cour-

tiſanes vivant publiquement dans Athènes, où ſans ceſſe elles entendoient parler de philoſophie, de politique & de vers, prenoient peu-à-peu tous ces goûts. Leur eſprit devoit donc être plus orné, & leur converſation plus brillante. Alors leurs maiſons devenoient des écoles d'agrément ; les Poëtes venoient y puiſer des connoiſſances légères de ridicule & de grace ; & les Philoſophes, des idées qui ſouvent leur euſſent échappé à eux-mêmes. Socrate & Périclès ſe rencontroient chez Aſpaſie, comme Saint Evremont & Condé chez Ninon. On acquéroit chez elles de la fineſſe & du goût ; on leur rendoit en échange de la réputation.

La Grèce étoit gouvernée par les hommes éloquens ; & les courtiſanes célebres ayant du pouvoir ſur les orateurs, devoient avoir de l'influence ſur les affaires. Il n'y avoit pas juſqu'à ce

Démoſthène, ſi terrible aux tyrans, qui ne fût ſubjugué ; & l'on diſoit de lui : *ce qu'il a médité un an, une femme le renverſe en un jour.* Cette influence augmentoit leur conſidération, & avec leur eſprit développoit leur talent de plaire.

Enfin les loix & les inſtitutions publiques, en autoriſant la retraite des femmes, mettoient un grand prix à la ſainteté des mariages. Mais dans Athènes, l'imagination, le luxe, le goût des arts & des plaiſirs, étoient en contradiction avec les loix. Les courtiſanes venoient donc, pour ainſi dire, au ſecours des mœurs. Le vice répandu hors des familles ne révoltoit pas : le vice intérieur & qui troubloit la paix des maiſons, étoit un crime. Par une biſarrerie étrange & peut-être unique, les hommes étoient corrompus ; & les mœurs domeſtiques, auſtères. Il ſemble que les courtiſanes n'étoient point re-

gardées comme de leur ſexe; & par une convention à laquelle les loix & les mœurs ſe plioient, tandis qu'on n'eſtimoit les autres femmes que par les vertus, on n'eſtimoit celles-là que par les agrémens.

Toutes ces raiſons ſervent à nous rendre compte des honneurs qu'elles reçurent ſi ſouvent dans la Grèce. Sans cela, on auroit peine à concevoir comment ſix ou ſept Ecrivains ont tous conſacré leur plume à célébrer les courtiſanes d'Athènes (1); comment trois Peintres fameux avoient uniquement voué leur pinceau à les repréſenter ſur la toile; comment pluſieurs Poëtes Grecs les ont célébrées dans leurs comédies & leurs vers. On auroit peine à croire que les plus grands hommes briguaſſent à l'envi leur ſociété; qu'Aſpaſie fît décider de la guerre & de la paix;

(1) Voyez Athénée.

que Phriné eût une ſtatue d'or placée à Delphes entre les ſtatues de deux Rois ; & qu'après leur mort on leur élevât quelquefois de magnifiques tombeaux. Le voyageur qui approche d'Athènes, diſoit un Ecrivain Grec (1), voyant ſur les bords du chemin ce mauſolée qui attire de loin ſes regards, s'imagine que c'eſt le tombeau de Miltiade ou de Périclès, ou de quelqu'autre grand homme qui a ſervi la patrie : il approche, il s'informe, & il apprend que c'eſt une courtiſane d'Athènes qui eſt enſevelie avec tant de pompe. Et dans une lettre à Alexandre, Théopompe lui ayant parlé de ce même mauſolée ; ainſi, lui dit-il, ainſi après ſa mort eſt honorée une courtiſane ; & de tous ceux qui ſont morts en Aſie en combattant pour toi & pour le ſalut de la Grèce, il n'y en a au-

(1) Dicœarque.

cun qui ait un tombeau, & dont on ait même penſé à honorer la cendre. Tels étoient les hommages que cette nation enthouſiaſte, voluptueuſe & ſenſible rendoit à la beauté. Se conduiſant par ſon imagination plus que par des mœurs, & ayant des loix plutôt que des principes, elle exiloit ſes grands hommes, honoroit ſes courtiſanes, faiſoit périr Socrate, ſe laiſſoit gouverner par Aſpaſie, veilloit à la ſainteté des mariages, & plaçoit Phriné dans les temples.

Chez les Romains, peuple auſtère & grave, qui pendant cinq cents ans ignora les plaiſirs & les arts, & qui au milieu des charrues & des camps étoit occupé à labourer ou à vaincre, les mœurs des femmes furent long-temps auſtères & graves comme eux, & ſans aucun mêlange de corruption ni de foibleſſe. Les temps où les femmes Romaines parurent en public, forment une époque dans l'Hiſ-

toire. Renfermées dans leurs maiſons, là, dans leur vertu ſimple & groſſière, donnant tout à la nature, & rien à ce qu'on appelle amuſement, aſſez barbares pour ne ſavoir être qu'épouſes & mères, chaſtes ſans ſe douter qu'on pût ne pas l'être, ſenſibles ſans jamais avoir appris à définir ce mot, occupées de devoirs, & ignorant qu'il y eût d'autres plaiſirs, elles paſſoient leur vie dans la retraite à nourrir leurs enfans, à élever pour la république une race de Laboureurs ou de Soldats, & bien avant dans la nuit, manioient tour à tour pour leurs époux l'aiguille & le fuſeau. On ſait qu'aucun Romain n'étoit vêtu que des habits filés par ſa femme, ou par ſa fille; & Auguſte, maître du monde, donna encore l'exemple de cette ſimplicité antique. Pendant cette époque, les femmes Romaines furent reſpectées comme

dans tous les pays où il y a des mœurs. Leurs maris vainqueurs les revoyoient avec tranſport, au retour des batailles ; ils leur portoient la dépouille des ennemis, & s'honoroient à leurs yeux des bleſſures qu'ils avoient reçues pour l'Etat & pour elles. Souvent ils venoient de commander à des Rois, & dans leurs maiſons ils faiſoient gloire d'obéir. En vain les loix ſévères leur donnoient droit de vie & de mort : plus puiſſantes que les loix, les femmes commandoient à leurs juges. En vain la loi prévenant des beſoins qui n'exiſtent que chez des peuples corrompus, permettoit le divorce ; le divorce autoriſé par la loi, étoit proſcrit par les mœurs. Tel étoit l'empire de la beauté, avant que le mêlange des ſexes les corrompît tous deux, pour les avilir l'un par l'autre.

Il paroît que tout fut employé

dans Rome pour prolonger cette heureuſe époque chez les femmes (1).

On ne voit point que les Romaines euſſent ce courage féroce que Plutarque a loué dans certaines femmes Grecques ou Barbares. Elles tenoient de plus près à la nature, ou l'exagéroient moins. Leur premiere qualité fut la décence. On connoît le trait de Caton le Cenſeur, qui raya un Romain de la liſte du Sénat, pour avoir donné un baiſer à ſa

(1) Une tutelle auſtère, & dont elles ne ſortoient jamais, la cenſure des Magiſtrats, des tribunaux domeſtiques, des loix pour prévenir leur luxe par le réglement des dots, des loix ſomptuaires pour leurs ornemens, des temples élevés à la pudeur, des temples à une Déeſſe qui préſidoit à la paix des mariages & à la réconciliation des époux, des décrets honorables pour les ſervices rendus par les femmes à l'Etat; tout annonce le grand intérêt que ce peuple conquérant prit aux femmes & à leurs mœurs, tant qu'il en eut lui-même.

femme, en préſence de ſa fille. A ces mœurs auſtères, les femmes Romaines joignirent un amour de la patrie, qui parut dans des occaſions éclatantes. A la mort de Brutus, elles portèrent toutes le deuil. Au temps de Coriolan, elles ſauvèrent Rome. Ce grand homme irrité ayant bravé le Sénat & les Prêtres, & inſenſible à l'orgueil même de pardonner, ne put réſiſter au pouvoir des femmes qui l'imploroient. Le Sénat les remercia par un décret public, ordonna aux hommes de leur céder par-tout le pas, fit élever un autel ſur le lieu où la mère avoit fléchi ſon fils, & la femme ſon époux, & permit à toutes les femmes de mettre un ornement de plus à leur coëffure. Il faut convenir que nos modes Françoiſes n'ont pas une origine tout-à-fait ſi noble. Au temps de Brennus, elles ſauvèrent Rome une ſeconde fois, en donnant tout leur or pour

la rançon de la ville. A cette époque, le Sénat leur accorda l'honneur d'être louées ſur la tribune, comme les Magiſtrats & les Guerriers. Après la bataille de Cannes, temps où Rome n'avoit plus d'autres tréſors que les vertus de ſes citoyens, elles ſacrifiè-rent de même leurs pierreries & leurs richeſſes. Un nouveau décret récompenſa leur zèle.

Valere-Maxime, qui vécut ſous Tibère, & dont nous avons un Ouvrage, monument de grandes vertus bien plus que de goût, a loué en pluſieurs endroits les Dames Romaines. Mais ce ſont moins des éloges que des traits détachés où cependant il ſe permet quelquefois le tour & les mouvemens d'un Orateur. On ſe doute bien que la fameuſe Portie, fille de Caton & femme de Brutus, n'y eſt point oubliée; ni cette Julie, femme de Pompée, qui mourut de frayeur d'avoir vu une robe de ſon mari

teinte de ſang ; ni cette jeune Romaine qui dans la priſon nourrit ſa mere de ſon lait ; ni pluſieurs femmes illuſtres qui au temps des proſcriptions exposèrent leur vie pour ſauver leurs époux. Cet Ecrivain, en célébrant les vertus, cite auſſi les talens. Il nous apprend qu'au ſecond Triumvirat, les trois aſſaſſins maîtres de Rome, avides d'or après avoir répandu le ſang, & ayant apparemment épuiſé toutes les formules de brigandage & toutes les manieres de piller, s'avisèrent de taxer les femmes. Ils leur imposèrent par tête une très-forte contribution. Les femmes cherchèrent un Orateur pour les défendre, & n'en purent trouver. Perſonne n'eſt tenté d'avoir raiſon contre ceux qui proſcrivent. La fille du célèbre Hortenſius ſe préſenta ſeule ; elle fit revivre les talens de ſon père, & défendit avec intrépidité la cauſe des femmes & la ſienne. Les tyrans rou-

girent, & révoquèrent leurs ordres. Hortenſia fut reconduite en triomphe; & une femme eut la gloire d'avoir donné dans le même jour un exemple de courage aux hommes, un modèle d'éloquence aux femmes, & une leçon d'humanité aux tyrans.

Remarquons que cette époque des talens dans les femmes ſe trouve à Rome dans le temps où la ſociété devoit être beaucoup plus perfectionnée par l'opulence, par le luxe, par l'uſage & l'abus des arts & des richeſſes. Alors la retraite des femmes dut être moins auſtère; leur eſprit plus actif fut plus exercé; leur ame eut de nouveaux beſoins; l'idée de la réputation naquit pour elles; leur loiſir augmenta par la diſtinction des devoirs. Il y eut des devoirs vils, & que les femmes opulentes laiſſoient, pour ainſi dire, au peuple: il y en eut de nobles & qui étoient bientôt remplis. Pendant ſix cents ans, les

vertus avoient ſuffi pour plaire ; alors il fallut encore l'eſprit. On voulut joindre l'éclat à l'eſtime, juſqu'à ce qu'on apprît à ſe paſſer de l'eſtime même : car dans tout pays, à meſure que l'amour des vertus diminue, le prix des talens augmente.

Cette derniere révolution ſe fit ſous les Empereurs, & mille cauſes y contribuèrent. La grande inégalité des rangs, l'excès des fortunes, le ridicule attaché dans ces cours aux idées morales, & à Rome l'excès des ames fortes, impétueuſes dans le mal comme dans le bien, tout précipita la corruption. Alors le vice n'eut pas de frein. La fureur des ſpectacles mit à la mode une licence profonde & vile. Les femmes ſe diſputèrent à prix d'or un hiſtrion. Elles attachèrent leur cœur & leurs yeux avides ſur un théâtre, pour dévorer les mouvemens d'un pantomime. Un joueur de flûte engloutit

des patrimoines, & donna des héritiers aux deſcendans des Scipions & des Emiles. La débauche redouta la fécondité. On apprit à tromper la nature. L'art affreux des avortemens ſe perfectionna. Les paſſions, tous les jours renaiſſantes, purent s'aſſouvir tous les jours: & les femmes laſſes de tout, dégoûtées de tout, multiplièrent dans Rome les monſtres de l'Aſie, & firent mutiler leurs eſclaves, pour ſatisfaire les nouveaux caprices d'une imagination uſée par ſes plaiſirs même. Alors les vices furent plus puiſſans que les loix. On ne s'occupa plus de conſerver les mœurs, mais de punir les crimes; & quelquefois leur nature & leur nombre effrayant les tribunaux, il fallut, pour ainſi dire, que la loi ſe couvrît d'un voile, parce qu'il y auroit eu autant de danger que de honte à appercevoir tous les coupa-

bles (1). On ſe doute bien que dans ce ſiécle on loua bien plus ſouvent dans les femmes le rang que la vertu, & les talens ou les graces que les mœurs.

Au temps de la naiſſance de l'Empire, il y eut pluſieurs éloges de femmes prononcés ſur la tribune Romaine ; l'éloge de Junie, ſœur de Brutus & femme de Caſſius ; l'éloge de l'Impératrice Livie, mère de Tibère ; celui d'Octavie par Auguſte, & celui de Poppée par Néron. On peut dire que le premier fut l'éloge de la vertu encore auſtère & républicaine. Le ſecond dut marquer le paſſage des mœurs des femmes dans une république, à leurs mœurs dans

(1) Quand Septime-Sévère monta ſur le trône, il trouva trois mille accuſations d'adultère inſcrites ſur les rôles. Il fut obligé de renoncer à ſes projets de réforme.

une Cour & ſous un Prince. Livie tenoit à la première époque par un reſte de ſimplicité, & pour me ſervir des expreſſions de Tacite, par la ſainteté de ſa maiſon : elle tenoit à la ſeconde par une ambition ſourde, par le deſir du crédit, par un artifice raiſonné, par l'art d'employer adroitement la ſéduction de ſon ſexe, enfin par l'intrigue & le manége appliqués tour-à-tour à des choſes grandes ou petites. Le troiſième, celui d'Octavie, fut l'éloge de la beauté rendue intéreſſante par le malheur, & mêlée à de grands événemens, dont elle fut plutôt la victime que la cauſe (1). Mais l'eloge de Poppée prononcé par un Empereur, & applaudi par les Romains, marqua, pour ainſi dire, le der-

(1) Octavie, ſœur d'Auguſte, femme d'Antoine, & rivale ſi vertueuſe & ſi tendre de Cléopatre.

nier terme de la corruption (1). Il y a apparence que toutes les femmes qui tenoient à la maiſon impériale, ou qui y entroient, étoient louées de même après leur mort. Pluſieurs d'entr'elles ſur le trône, joignirent le ſcandale aux plaiſirs; mais l'apothéoſe réparoit tout. La religion étoit moins ſévère que les mœurs; on faiſoit plus aiſément une Déeſſe, qu'une femme honnête.

Il y eut pourtant alors quelques vertus chez les femmes; mais ces vertus ſe remarquoient. La plupart dûrent leur naiſſance au ſtoïciſme qui ſous les premiers Empereurs ſe répandit à Rome. On ſait que le ſtoïciſme eſt pour les mœurs, ce que l'auſtérité républicaine eſt pour le gouvernement. Il fit renaître dans quelques maiſons les mœurs antiques, mais avec cette différence,

(1) Tacite, ann. 16. 6.

qu'autrefois dans Rome la vertu contractée preſque en naiſſant, étoit comme une habitude de l'enfance, & l'ouvrage heureux de l'exemple comme des loix ; mais dans l'Empire, il falloit pour avoir des mœurs, une morale forte & des vertus raiſonnées. C'étoit encore peu d'avoir des principes ; la raiſon froide n'eut pas réſiſté long-temps : il falloit un certain enthouſiaſme qui donnât de l'énergie à l'ame & la ſoutînt ; qui ſe proposât une grandeur au deſſus de l'homme, pour parvenir juſqu'où l'homme peut aller ; qui méprisât tous les plaiſirs, pour mieux dédaigner les vices ; qui bravât les douleurs, pour mieux s'aguérir contre la foibleſſe ; qui enfin, dans des lieux où le crime étoit tout puiſſant par l'autorité & par l'exemple, rendît l'homme indépendant de tout, hors du devoir, & l'élevant au deſſus de ce vil univers qui l'entouroit, le fît

lui-même ſon cenſeur, ſon maître, ſon admirateur & ſon juge. Dans cette époque, le ſtoïciſme étoit donc néceſſaire à Rome comme un puiſſant contre-poids à une force terrible ; & en effet il offrit chez les Romains le plus grand des contraſtes, l'excès du courage à côté de l'excès de la baſſeſſe, & la plus rigide auſtérité à côté de la plus déshonorante licence. Il eſt à remarquer que jamais le ſtoïciſme ne produiſit de ſi grands effets dans la Grèce que dans Rome ; c'eſt que peut être, comme il a quelque choſe d'exagéré, il lui faut des circonſtances extraordinaires. Pour créer de grandes vertus, il faut de grands beſoins & de grands maux. Le ſtoïciſme reſſembloit à ces forces qui s'augmentent à proportion des réſiſtances.

Pluſieurs Romains célébres nourris dans cette ſecte déployèrent les vertus qu'elle inſpiroit : & les fem-

mes, plus ſuſceptibles d'habitude que de principes, & preſque toujours gouvernées par les mœurs qui les frappent de plus près, imitèrent les vertus de leurs maris ou de leurs pères. Portie avoit donné l'exemple. Fille de Caton & femme de Brutus, elle s'étoit, pour ainſi dire, montée à la hauteur de leurs ames. Dans la conſpiration contre Céſar, elle ſe montra digne d'être aſſociée au ſecret de l'Etat. Après la bataille de Philippe, elle ne put ſurvivre, ni à la liberté, ni à Brutus, & mourut avec l'intrépidité féroce de Caton. Son exemple fut ſuivi par cette Aria, qui voyant ſon époux chancelant, & qui héſitoit à mourir, pour l'encourager ſe perça le ſein, & lui remit le poignard; par ſa fille, épouſe de Thraſéas, & la fille de Thraſéas, épouſe d'Helvidius Priſcus, dignes toutes deux d'avoir pour maris deux grands hommes; par Pauline, femme de Se-

néque, qui se fit ouvrir les veines avec lui, & forcée à vivre, pendant le peu d'années qu'elle survécut, porta sur son visage, dit Tacite, l'honorable pâleur qui attestoit qu'une partie de son sang avoit coulé avec le sang de son époux ; & dans un autre genre, cette Agrippine, femme de Germanicus, altière & sensible, qui jeune encore s'ensevelit dans la retraite, & sans laisser jamais, ni fléchir sa hauteur sous Tibère, ni corrompre ses mœurs par son siècle, aussi implacable envers son tyran que fidelle à son époux, passa sa vie à pleurer l'un, & à détester l'autre ; & cette Eponine si célèbre que Vespasien auroit dû admirer, & qu'il fit si lâchement mourir. Presque toutes ces femmes exposées à la haine des tyrans, n'obtinrent point l'honneur des éloges publics ; mais ce qui vaut mieux, elles furent louées par Tacite. Deux lignes de Tacite sont fort

au

au deſſus de tous les panégyriques d'ſage.

Je ne parlerai point de toutes les femmes célèbres de l'Empire ; mais Oppien , Hérodien , Philoſtrate & Dion en citent une d'un caractère comme d'un genre de mérite tout différent. Qu'il me ſoit permis de m'y arrêter. C'étoit l'Impératrice Julie, femme de Septime-Sévère. Née en Syrie, & fille d'un prêtre du Soleil, on lui prédit qu'elle monteroit au rang de ſouveraine. Son caractère juſtifia la prédiction. Sur le trône, elle aima, ou parut aimer paſſionnément les lettres. Soit goût, ſoit deſir de s'inſtruire, ſoit deſir de célébrité, ſoit peut-être tout cela enſemble, elle paſſoit ſa vie avec les philoſophes. Son rang d'Impératrice n'eût peut-être pas ſuffi pour ſubjuguer ces ames fières ; mais elle y joignit de plus le mérite de l'eſprit & de la beauté. Ces trois genres de

ſéduction lui rendirent moins néceſſaire celle qui ne conſiſte que dans l'art, & qui obſervant les goûts & les foibleſſes, gouverne les grandes ames par de petits moyens. On dit qu'elle étoit Philoſophe. Sa philoſophie cependant n'alla point juſqu'à lui donner des mœurs. Son mari qui ne l'aimoit point, eſtimoit ſon génie, & la conſultoit en tout. Elle gouverna de même ſous ſon fils. Enfin, Impératrice & homme d'Etat, occupée tout à la fois des ſciences & des affaires, & y mêlant aſſez publiquement les plaiſirs, ayant des gens de cour pour amans, des gens de lettres pour amis, & des Philoſophes pour courtiſans, au milieu d'une ſociété où elle régnoit & où elle s'inſtruiſoit, elle parvint à jouer un très-grand rôle; mais comme à tant de mérite, elle ne joignit pas ceux de ſon ſexe, on l'admira, on la blâma: elle obtint de ſon vivant

plus d'éloges que de reſpects, & chez la poſtérité plus de renommée que d'eſtime.

Après elle, on trouve Julie Mammée, qui étoit de la même famille, & qui fut auſſi Impératrice, ou du moins mère d'un Empereur. Son mérite fut d'avoir autant de génie que de courage, & ſur-tout d'avoir élevé pour le trône ſon fils, le jeune Alexandre Sévère, à-peu-près comme Fénélon éleva depuis le Duc de Bourgogne. Elle le rendit à la fois vertueux & ſenſible.

Enfin, en ſuivant le cours de l'Hiſtoire, ſe préſente cette fameuſe Zénobie, digne d'avoir eu Longin pour Maître, Princeſſe qui ſut écrire comme elle ſut vaincre, qui fut enſuite malheureuſe avec dignité, qui ſe conſola de la perte d'un trône, par les douceurs de la retraite, & des plaiſirs de la grandeur, par ceux de l'eſprit.

Toutes ces femmes reçurent de grands éloges des Ecrivains de leur siècle, & ont servi depuis à grossir les catalogues de tous les panégyristes des femmes célèbres (1).

---

(1) Il ne nous reste aujourd'hui de ces temps-là que deux éloges d'Impératrice. L'un est le panégyrique d'Eusébie, épouse de Constance. Ce fut elle qui fut la protectrice de Julien. Elle le fit élever au rang de César ; & par ce charme secret que l'esprit & la beauté ont sur les tyrans même, elle le sauva plusieurs fois des fureurs politiques d'un Prince toujours prêt d'être assassin, dès qu'il craignoit. Julien qui lui devoit la vie & l'empire, composa son panégyrique. Il faut convenir que la reconnoissance ne le rendit pas éloquent.

L'autre est de Lucien. Il est en dialogue & en forme de portrait. On ne sait précisément à qui il est adressé ; mais les commentateurs qui sont presque toujours dans la confidence de ces sortes de secrets, ne manquent pas d'assurer que c'est l'éloge d'une Impératrice. Quoi qu'il en soit, on peut dire que cet éloge est l'original des quarante à cinquante mille portraits d'hé-

Nous venons de voir qu'au temps où le gouvernement de Rome changea, il étoit ſurvenu un changement dans les mœurs; mais environ vers le troiſième ſiècle, il ſe fit une révolution nouvelle, & qui porta un grand caractère.

---

roïnes ou de Princeſſes qui depuis quatre cents ans ont été faits en France, en Italie, ou en Eſpagne par tous les Orateurs, Hiſtoriens, Poëtes ou Romanciers, & où il eſt d'uſage & de régle que la même femme ait toutes les perfections poſſibles. J'ajouterai que c'eſt la première trace qu'on trouve chez les anciens, de cet eſprit de galanterie ſi à la mode parmi nous, & qui conſiſte à dire aux femmes avec un eſprit léger & une ame de glace, tout ce qu'on ne croit pas, & tout ce qu'on voudroit leur faire croire. Ce ton qui eſt né de l'impuiſſance d'être ſenſible, & du deſir de le paroître, & qui joint l'exagération à la fauſſeté, a dû naître chez Lucien, de la corruption des mœurs de l'Empire, de la légereté naturelle aux Grecs de ſon temps, & de ſon propre caractère. L'eſprit peut décrire, mais il n'y a que l'ame qui ſache louer.

Jusqu'alors les mœurs des femmes n'avoient été fondées que sur la morale, & ne tenoient point du tout aux idées religieuses. En quelques pays on avoit lié les mœurs à la politique; mais selon les différens plans de législation, les loix traçoient différentes lignes où commençoit & où finissoit la vertu des femmes. Les danses des jeunes Lacédémoniennes sont connues ; &, selon l'expression de Montesquieu, Lycurgue avoit ôté la pudeur à la chasteté même. A Rome, on avoit vu des femmes danser publiquement sur un théâtre, sans que la décence publique mît aucune espèce de voile entr'elles & les regards d'un peuple: & si Caton vint au spectacle pour en sortir, les Magistrats & les Pontifes y assistèrent. Les arts qui par-tout imitoient la nature sans la voiler, aidoient encore à séduire l'imagination par les yeux. La philosophie n'avoit point de prin-

cipe fixe ſur les femmes. Tantôt elle combattoit en elles, & vouloit leur ôter ce ſentiment ſi doux qui fait la défenſe, comme le charme de leur ſexe (1). Tantôt elle vouloit que l'union la plus tendre, qui ſuppoſe toujours un contrat des cœurs qui ſe donnent, ne fût que le lien d'un inſtant, détruit par l'inſtant qui devoit ſuivre (2). La religion même n'étoit qu'une eſpèce de police ſacrée, qui avoit plutôt des cérémonies que des préceptes. On honoroit les Dieux, comme on honore parmi nous les hommes puiſſans ; c'eſt-à-dire, qu'on leur offroit de l'encens, & qu'on attendoit en échange des ſecours. Ils étoient protecteurs &

(1) Ecole des Cyniques, qui regardoient la pudeur comme une convention, & ſe faiſoient un devoir de s'en affranchir.

(2) Syſtême de la communauté des femmes dans un Etat.

non législateurs. Le Christianisme naissant sur la terre, fut une législation. Il imposa les loix les plus sévères aux femmes & aux mœurs. Il resserra les nœuds des mariages; d'un lien politique, il fit un lien sacré, & mit les contrats des époux entre le tribunal & l'autel, sous la garde de la divinité. Il ne se borna point à défendre les actions; il étendit son empire jusques sur la pensée. Partout il posa des barrières au devant des sens. Il proscrivit jusqu'aux objets inanimés qui pouvoient être complices d'une séduction, ou d'un desir. Enfin, troublant le crime jusques dans la solitude, il lui ordonna d'être son propre délateur, & condamna tous les coupables à rougir par l'aveu forcé de leurs foiblesses. La législation des Romains & des Grecs rapportoit tout à l'intérêt politique des sociétés. La législation nouvelle & sacrée, n'inspirant que

du mépris pour cet univers, rapporta tout à l'idée d'un monde différent de celui-ci. De-là ſortit l'idée d'une perfection inconnue. On vit réduire en précepte chez tout un peuple, le détachement des ſens, le régne de l'ame, & je ne ſais quoi de ſurnaturel & de ſublime qui ſe mêla à tout. De-là le vœu de continence, & le célibat conſacré. Alors la vie fut un combat. La ſainteté des mœurs étendit un voile ſur la ſociété & la nature. La beauté craignit de plaire; la force ſe redouta elle-même; tout apprit à ſe vaincre; & l'auſtérité de l'ame augmenta tous les jours par les ſacrifices des ſens.

Il eſt aiſé de voir la prodigieuſe révolution que cette époque dut produire dans les mœurs. Les femmes, preſque toutes d'une imagination vive & d'une ame ardente, ſe livrèrent à des vertus qui les flattoient d'autant plus, qu'elles étoient pénibles. Il eſt

preſqu'égal pour le bonheur de ſatisfaire de grandes paſſions, ou de les vaincre. L'ame eſt heureuſe par ſes efforts ; & pourvu qu'elle s'exerce, peu lui importe d'exercer ſon activité contre elle-même.

Une autre loi ordonnoit aux Chrétiens de s'aimer & de ſe ſoulager comme frères. On vit donc le ſexe le plus vertueux comme le plus tendre, tournant vers la pitié, cette ſenſibilité que lui a donnée la nature, & dont la religion lui faiſoit craindre ou l'uſage, ou l'abus, conſacrer ſes mains à ſervir l'indigence. On vit la délicateſſe ſurmonter le dégoût ; & les larmes de la beauté, couler dans les aſyles de la misère, pour conſoler les malheureux. En même temps, les perſécutions faiſoient naître les périls. Pour conſerver ſa foi, il falloit ſouvent ſupporter les fers, l'exil & la mort. Le courage devint donc néceſſaire. Il y a un courage

froid, qui, né de la raiſon, eſt intrépide & calme: c'eſt celui de la philoſophie & des affaires. Il y a un courage d'imagination, qui eſt ardent & qui ſe précipite. Tel eſt le plus ſouvent le courage religieux. Celui des femmes Chrétiennes fut fondé ſur de plus grands motifs. On les vit s'élevant au deſſus d'elles-mêmes, courir aux flammes & aux buchers, & offrir aux tourmens leurs corps foibles & délicats.

Cette révolution dans les idées en dut produire une dans les écrits. Tous ceux dont les femmes furent l'objet, devinrent auſtères & purs comme elles. Preſque tous les Docteurs de ces temps, mis à la fois par l'Egliſe au rang des Orateurs & des Saints, louèrent à l'envi les femmes chrétiennes: mais celui de tous qui en parle avec plus d'éloquence, comme avec plus de zèle, eſt ce Saint Jérôme, qui né avec une ame de feu, paſſa quatre-

vingts ans à écrire, à ſe combattre & à ſe vaincre; dont les mœurs furent probablement plus auſtères que les penchants; qui dans Rome eut pour diſciples un grand nombre de femmes illuſtres; qui entouré de la beauté, échappa aux foibleſſes ſans pouvoir échapper à la calomnie; & qui fuyant enfin le monde, les femmes & lui-même, ſe retira dans la Paleſtine, où tout ce qu'il avoit quitté, le pourſuivoit encore, tourmenté ſous la haire, & dans le calme des déſerts entendant retentir à ſes oreilles le tumulte de Rome. Tel fut dans le quatrième ſiècle le plus éloquent panégyriſte des femmes chrétiennes. Cet Ecrivain ardent & ſacré, & d'un génie impétueux & ſombre, adoucit en mille endroits ſon ſtyle pour louer les Marcelle, les Pauline, les Euſtochium, & un grand nombre d'autres femmes Romaines, qui au Capitole avoient embraſſé

l'auſtérité Chrétienne, & apprenoient dans Rome la langue des Hébreux pour entendre & connoître les livres de Moyſe.

A la chûte de l'Empire, & quand cette foule de barbares qui l'inondèrent, ſe diviſèrent ou s'unirent pour partager ſes débris, le Chriſtianiſme, pour adoucir des mœurs ſauvages, paſſa des vaincus aux vainqueurs, & fut preſque par-tout porté par des femmes. On a remarqué que les femmes de tout temps ont eu plus que les hommes ce zèle ardent de religion qui cherche à convertir ; ſoit que par leur foibleſſe même elles tiennent davantage à des opinions ſacrées, qui pour l'ame ſont un appui de plus ; ſoit que leur imagination plus vive s'enflamme plus fortement ſur des objets qui ſont hors de la nature, & quelquefois hors des bornes ordinaires de la raiſon ; ſoit que la perſuaſion religieuſe chez les

hommes ſoit plus liée à la réflexion, & chez les femmes au ſentiment: & l'un, comme on ſait, a bien plus d'activité que l'autre; ſoit qu'elles regardent la religion qui égale tout, comme une défenſe pour elles, & un contre-poids à la foibleſſe contre la force; ſoit peut-être enfin que leur deſir naturel de ſubjuguer s'étende à tout, & que pour ſe rendre compte de leur pouvoir, elles ſoient jalouſes d'exercer leur aſcendant ſur ce qu'il y a même de plus libre, ſur les opinions & ſur les ames. Quoi qu'il en ſoit, ce furent des femmes qui faiſant ſervir à leur religion les charmes de leur ſexe, placées ſur des trônes & attirant au Chriſtianiſme leurs époux, rendirent une grande partie de l'Europe Chrétienne. C'eſt ainſi que la France, l'Angleterre, une partie de l'Allemagne, la Bavière, la Hongrie, la Bohème, la Lithuanie, la Pologne, la Ruſſie, & pendant quelque temps

la Perſe reçurent l'Evangile. Ainſi la Lombardie & l'Eſpagne renoncèrent aux opinions d'Arius. On voit que dans ces ſiècles le zèle religieux des femmes, influa ſur une partie du monde. Je ne rapporterai point ici les noms de ces Princeſſes, inſcrits dans des annales barbares, & répétés depuis par un grand nombre de panégyriſtes. Il me ſuffit de remarquer quel fut le genre de mérite qui les diſtingua, & ſur quoi roulent les éloges qu'elles ont reçus dans leur ſiècle & chez la poſtérité.

Arrêtons-nous un moment ſur cette époque de l'invaſion des barbares, & voyons les changemens qui en réſultèrent pour les mœurs. Jamais peut-être il n'y eut de révolution plus ſingulière. Ce furent des ſauvages qui portèrent avec les embraſemens & les ruines, l'eſprit de galanterie qui régne encore aujourd'hui en Europe: & le ſyſtême qui nous a fait un principe d'honneur

de regarder les femmes comme ſouveraines, ſyſtême qui a eu tant d'influence, nous eſt venu des bords de la mer Baltique & des forêts du nord (1).

On voit en général par l'Hiſtoire que tous les peuples Septentrionaux avoient le plus grand reſpect pour les femmes. Partagés entre la chaſſe & la guerre, ils ne daignoient adoucir leur férocité que pour l'amour. Leurs forêts furent le berceau de la Chevalerie. Les femmes y étoient le prix de la valeur. Un guerrier pour ſe rendre digne de ſa maitreſſe, alloit chercher au loin la gloire & les combats. Les rivalités produiſoient des défis. Les combats ſinguliers ordonnés par l'amour enſanglantoient ſouvent

(1) C'eſt ce ſyſtême qui a formé en partie nos manières, nos mœurs, nos ſociétés, & qui parmi nous a le plus influé ſur les écrits & ſur les langues.

les forêts & les bords des lacs; & le droit de l'épée décidoit des mariages, comme des procès.

Qu'on ne s'étonne pas de ces mœurs. Chez les hommes peu civilisés, mais déja rassemblés en grands corps de peuples, les femmes ont naturellement & doivent avoir le plus grand empire. Elles y régnent par la force même de ceux à qui elles commandent. Déja la société est assez établie pour qu'il y ait en amour des idées de préférence: elle ne l'est point assez pour que les sens soient affoiblis, & l'imagination usée par l'habitude. Des ames fortes & sauvages ignorant tous ces plaisirs de convention créés par une société polie, sentent plus vivement les plaisirs qui naissent de la nature, & des vrais rapports de l'homme. Il se mêloit même à ces sentimens quelque chose de religieux. Plusieurs de ces peuples errans dans leurs forêts s'imaginoient que les femmes lisoient

dans l'avenir, & qu'elles avoient je ne ſçais quoi de ſacré & de divin. Peut-être cette idée n'étoit-elle que l'effet de l'habileté ordinaire aux femmes, & de l'avantage que leur fineſſe naturelle devoit leur donner ſur des guerriers féroces & ſimples ; peut-être auſſi des barbares étonnés de l'empire que la beauté a ſur la force, étoient-ils tentés d'attribuer à quelque choſe de ſurnaturel, un charme qu'ils ne pouvoient comprendre (1).

(1) Cette idée que la divinité ſe communique plus aiſément aux femmes, a été très-répandue ſur la terre. Les Germains, les Bretons, & tous les peuples Scandinaves, l'ont eue. Chez les Grecs c'étoient des femmes qui rendoient les Oracles. On connoît le reſpect des Romains pour les Sybilles. On connoît les Pythoniſſes des Hébreux. Les prédictions des femmes Egyptiennes avoient beaucoup de crédit à Rome ſous les Empereurs. Enfin chez la plûpart des ſauvages tout ce qui a, ou paroît avoir quelque choſe de ſurnaturel, les cérémonies religieuſes, la médecine & la magie, ſont entre les mains des femmes.

Ces peuples en inondant l'Europe, portèrent leurs opinions avec leurs armes. Bientôt il dut ſe faire une révolution dans la manière de vivre. Les climats du nord exigent bien moins de réſerve entre les ſexes. Pendant des invaſions qui durèrent trois ou quatre cents ans, on s'accoutuma à voir les femmes mêlées aux guerriers; & cette modeſtie douce & timide qui faiſoit preſqu'une loi à la beauté, de ſe dérober à tous les yeux, ceſſa d'être regardée comme un devoir.

Chez les anciens la retraite des femmes fit long-temps partie de la conſtitution, parce que le gouvernement & les loix y étoient appuyés ſur les mœurs. Dans l'Europe moderne, les barbares n'ayant fondé partout que des monarchies militaires, dûrent peu s'occuper des mœurs; tout étoit fondé ſur la force. Le mêlange des conquérans avec un peu-

ple corrompu & qui avoit tous les vices de ſa proſpérité ancienne & de ſon malheur préſent, ne dut pas contribuer encore à leur donner des idées auſtères. On vit donc les peuples du nord, dans des climats plus doux, unir les vices des Romains, à la fierté guerrière des barbares. Le Chriſtianiſme leur donna des loix ; mais en modifiant leur caractère, il ne le changea point. Il ſe mêla aux coutumes, & laiſſa ſubſiſter l'eſprit général. Ainſi ſe jettèrent peu-à-peu les fondements des mœurs nouvelles, qui dans l'Europe moderne rapprochèrent les deux ſexes, donnèrent aux femmes une eſpèce d'empire & aſſocièrent par-tout l'amour au courage.

Une choſe à obſerver, c'eſt qu'à-peu-près dans le même temps, il s'éleva une religion & un peuple qui établit & conſacra pour toujours dans l'Orient l'eſclavage domeſtique des femmes. Ainſi la même époque qui com-

mença leur empire en Europe, les deſtina à être pour jamais eſclaves en Aſie. Leur ſervitude s'étendit par les armes des conquérans Arabes, comme la galanterie du nord s'étoit étendue par les conquêtes des barbares.

Déja on voit naître & ſe préparer d'avance en Europe le régne de la Chevalerie. Cette inſtitution politique & militaire fut amenée par le cours des événements, & par la pente naturelle des eſprits & des ames. Sa véritable époque commence au dixième ſiècle. L'Europe ébranlée par la chûte de l'Empire n'avoit point encore pris de conſiſtance. Depuis cinq cents ans, rien n'étoit fixe; rien pour ainſi dire, n'étoit fondu enſemble. Du mêlange du Chriſtianiſme avec les anciens uſages des barbares, naiſſoit un choc preſque continuel dans les mœurs; du mêlange des droits du Sacerdoce & de ceux de l'Empire, un choc dans la politique & dans les loix; du mê-

lange des droits des Souverains & de ceux de la nobleſſe, un choc dans le gouvernement; du mêlange des Arabes & des Chrétiens en Europe, un choc dans les religions. De tant de contraſtes ſortoient la confuſion & l'anarchie. Le Chriſtianiſme qui n'étoit plus dans ſon temps de ferveur, ſemblable à un reſſort à moitié détendu, aſſez fort contre les paſſions froides, déja ne l'étoit plus aſſez pour réprimer les paſſions violentes. Il faiſoit naître le remord, mais ne prévenoit pas le crime. On faiſoit des pélerinages, & on pilloit; on maſſacroit, & enſuite on faiſoit pénitence. Le brigandage & la débauche ſe mêloient à la ſuperſtition. C'eſt dans ces temps que des nobles oiſifs & guerriers, ayant un ſentiment d'équité naturelle & d'inquiétude, de religion & d'héroïſme, s'aſſocièrent pour faire enſemble ce que la force publique ne faiſoit pas, ou faiſoit mal.

Leur objet fut de combattre les Maures en Eſpagne, les Sarrazins en Orient, les tyrans des donjons & des châteaux en Allemagne & en France, d'aſſurer le repos des voyageurs, comme faiſoient autrefois les Hercule & les Theſée, & ſur-tout de défendre l'honneur & les droits du ſexe le plus foible, contre le ſexe impérieux, qui ſouvent opprime & outrage l'autre.

Bientôt l'eſprit d'une galanterie noble ſe mêla à cette inſtitution. Chaque Chevalier en ſe vouant aux périls, ſe ſoumit aux loix d'une Souveraine. C'étoit pour elle qu'il attaquoit, qu'il défendoit, qu'il forçoit des châteaux ou des villes ; c'étoit pour l'honorer qu'il verſoit ſon ſang. L'Europe entière devint une lice immenſe, où des guerriers ornés des rubans & des chiffres de leurs maîtreſſes, combattoient en champ-clos pour mériter de plaire à la beauté.

Alors la fidélité ſe mêloit au courage ; l'amour étoit inſéparable de l'honneur. Les femmes fières de leur empire, & le tenant des mains de la vertu, s'honoroient des grandes actions de leurs amans, & partageoient les paſſions nobles qu'elles inſpiroient. Un choix honteux les eût flétries. Le ſentiment ne ſe préſentoit qu'avec la gloire ; & par-tout les mœurs reſpiroient je ne ſçais quoi de fier, d'héroïque & de tendre. Jamais peut-être la beauté n'exerça un empire ſi puiſſant & ſi doux. De-là ces paſſions ſi longues que notre légereté, nos mœurs, nos petites foibleſſes, notre fureur de courir ſans ceſſe après des eſpérances & des deſirs, notre ennui qui nous tourmente & qui ſe fatigue à chercher de l'agitation ſans plaiſir & du mouvement ſans but, ont peine à concevoir, & tournent tous les jours en ridicule ſur nos théâtres, dans nos converſations & dans nos livres : mais

mais il n'en eſt pas moins vrai que ces paſſions nourries par les années, & irritées par les obſtacles, où le reſpect éloignoit l'eſpérance, où l'amour vivant de ſacrifices s'immoloit ſans ceſſe à l'honneur, renforçoient dans les deux ſexes les caractères & les ames; donnoient plus d'énergie à l'un, plus d'élévation à l'autre; changeoient les hommes en héros, & inſpiroient aux femmes une fierté qui ne nuit point à la vertu.

Tel fut l'eſprit de Chevalerie. On ſçait qu'il donna naiſſance à une multitude innombrable d'ouvrages en l'honneur & à l'éloge des femmes. Les vers des Troubadours, le Sonnet Italien, la Romance plaintive, les Poëmes de Chevalerie, les Romans Eſpagnols & François furent autant de monuments de ce genre, élevés dans des temps d'une barbarie noble, & d'un héroïſme mêlé de biſarrerie & de grandeur. Dans les cours,

dans les lices, au combat, aux tournois, tout se rapportoit aux femmes; & il en étoit de même dans les écrits. On n'écrivoit, on ne pensoit que pour elles. Souvent le même homme étoit Poëte & guerrier; tour-à-tour il chantoit sur sa lyre, & combattoit avec sa lance pour la beauté qu'il adoroit (1).

---

(1) Tous ces Ouvrages alors célébres, ne sont plus que l'objet d'une vaine curiosité; ils ressemblent aux ruines des Palais gothiques. Presque tous d'ailleurs avoient le même fond, & contenoient les mêmes éloges. Toutes les femmes étoient des prodiges de beauté, comme de vertu. Cependant la différence dans les nations en mettoit dans les tableaux. Ainsi les Ouvrages François avoient plus de naïveté, les Italiens plus de recherche, les Espagnols plus d'imagination; & cela devoit être. Le caractère naïf des premiers tenoit à la franchise militaire d'un peuple plus accoutumé à combattre qu'à penser; la finesse des Italiens, à des esprits plus exercés, par le commerce des étrangers, par le mêlange des mœurs, par la

Les temps & les mœurs de la Chevalerie en mettant à la mode les grandes entrepriſes, les aventures & je ne ſçais quel excès d'héroïſme, inſpirèrent le même goût aux femmes. Toujours les deux ſexes ſe ſuivent de loin en s'imitant, & ils s'élévent, ſe renforcent, ſe corrompent ou s'amoliſſent enſemble. On vit donc alors les femmes dans les armées & ſous les tentes. Elles quittoient les inclinations douces & tendres de leur ſexe, pour le courage & les occupations du nôtre. On en vit dans les croiſades,

---

foule des petits intérêts politiques ; enfin la pompe & l'imagination Eſpagnole tenoit à une fierté antique, à des têtes exaltées par la chaleur du climat, ſur-tout au long mélange avec les Maures & les Arabes, qui durent influer prodigieuſement ſur les mœurs, ſur la langue, & par la manière de peindre les objets, ſur la manière de les voir : car ſi le génie des peuples forme le langage, le caractère du langage influe à ſon tour ſur le génie.

animées du double enthouſiaſme de la religion & de la valeur, gagner des indulgences ſur les champs de batailles, & mourir les armes à la main, à côté de leurs amans, ou de leurs époux. En Europe des femmes attaquèrent & défendirent des places; des Princeſſes commandèrent leurs armées, & remportèrent des victoires. Telle fut la célèbre Jeanne de Montfort, diſputant ſon Duché de Bretagne, & combattant elle-même. Telle fut encore cette Marguerite d'Anjou (1) active & intrépide, général & ſoldat, dont le génie ſoutint long-temps un mari foible, qui le fit vaincre, le replaça ſur le trône, briſa deux fois ſes fers, & opprimée par la fortune & des rebelles, ne céda qu'après avoir livré en perſonne douze batailles.

Cet eſprit militaire parmi les fem-

(1) Reine d'Angleterre, & femme de Henri VI.

mes, conforme à des temps de barbarie, où tout eſt impétueux, parce que rien n'eſt réglé, & où tous les excès ſont des excès de force, dura en Europe plus de quatre cents ans, ſe montrant de diſtance en diſtance, & toujours dans de grandes ſecouſſes, ou dans des moments d'orages. Mais il y eut un temps & des pays où cet eſprit ſe ſignala ſur-tout; ce fut aux quinzième & ſeizième ſiècles, époque des invaſions des Turcs en Hongrie & dans les Iſles de l'Archipel & de la Méditerranée. Tout ſe réuniſſoit pour inſpirer aux femmes de ces pays un grand courage; d'abord l'eſprit général des ſiècles précédents; la terreur même qu'inſpiroient les Turcs; l'effroi beaucoup plus vif pour tout ce qui eſt inconnu; la différence des habillements, qui agit plus qu'on ne croit, ſur l'imagination du peuple; la différence des religions, d'où naiſſoit une eſpèce d'horreur miſe au nombre

des devoirs; enfin la prodigieuſe différence des mœurs, & ſur-tout l'eſclavage des femmes, qui en Orient regardé comme une ſimple inſtitution politique & civile, ne préſentoit aux femmes de l'Europe qui en étoient menacées, que des idées odieuſes de ſervitude & de maître, l'honneur gémiſſant, la beauté ſoumiſe à des barbares, & la double tyrannie de l'amour & de l'orgueil. De tous ces ſentiments devoit naître dans les femmes un courage intrépide pour ſe défendre, & quelquefois même un courage de déſeſpoir. Ce courage étoit augmenté par l'idée de la religion ſi puiſſante, & qui offre toujours des eſpérances éternelles pour des ſacrifices d'un moment.

Il ne faut donc pas s'étonner ſi de très-belles femmes de l'Iſle de Chipre, étant menées priſonnières à Sélim, pour être enfermées au ſérail, l'une d'elles préférant la mort, conçut le

projet de mettre le feu aux poudres ; & après l'avoir communiqué aux autres, l'exécuta ; ſi l'année ſuivante, une ville de Chipre étant aſſiégée par les Turcs, les femmes coururent en foule ſe mêler aux ſoldats, & combattant ſur la brêche, contribuèrent à ſauver leur patrie ; ſi ſous Mahomet II, une fille de l'Iſle de Lemnos, armée du bouclier & de l'épée de ſon père qui étoit mort en combattant, arrêta les Turcs, qui déja forçoient une porte, & les chaſſa juſques ſur le rivage ; ſi en Hongrie les femmes ſe ſignalèrent dans un grand nombre de ſiéges & de batailles contre les Turcs (1) ; ſi enfin dans les deux ſiéges célèbres, & de Rhodès & de Malthe, les femmes ſecondant par-tout le zèle des Chevaliers, montrèrent par-tout la plus

(1) On cite une femme de Tranſilvanie, qui dans différents combats avoit tué de ſa main dix Janiſſaires.

grande force, non-seulement cette force d'impétuosité & d'un moment qui affronte la mort; mais le courage lent & pénible, qui supporte les travaux & les fatigues de tous les instans.

Cette époque & ces exemples de courage multipliés chez les femmes méritent attention: mais à ne considérer que les révolutions de l'histoire, c'est un spectacle singulier de voir dans presque toutes les Isles de l'Archipel, les descendantes de ces Grecs si fameux, par une révolution de quinze siècles devenues Chrétiennes & sujettes de la République de Venise, combattre dans leur Isle & sur les bords de la mer, pour repousser des conquérans Tartares qui apportoient dans le pays d'Homère & de Platon, la religion d'un Prophète Arabe. Les femmes Hongroises aux prises avec ces mêmes Tartares ne présentent pas un spectacle moins singulier. On ne peut

douter que ce ne fut le double ſentiment, de la religion & de l'honneur qui leur éleva ainſi le courage: car ce ſont les deux reſſorts, qui dans tous les temps ont produit les actions les plus extraordinaires chez les femmes.

Tandis qu'elles combattoient ainſi dans la Grèce, dans la Hongrie & dans les Iſles de la Méditerranée, il ſe faiſoit une autre révolution en Italie; les Lettres & les Arts renaiſſoient. Cette époque apporta un nouveau changement dans les idées & les travaux des femmes célèbres. Une impulſion générale donnée aux eſprits tournoit tout le monde du côté des langues. Il y a un temps où on prend les ſignes des idées pour les idées mêmes. On croit s'inſtruire en apprenant des mots, comme certains politiques ont cru s'enrichir en exploitant des mines. Les langues d'ailleurs étoient des eſpèces d'énig-

mes qui voiloient des connoiſſances. Avant de penſer, on veut ſçavoir l'hiſtoire des penſées des autres. Peut-être même cette marche eſt-elle néceſſaire. Dans l'enfance de l'âge les ſens ramaſſent des matériaux pour la penſée : dans l'enfance des lettres l'eſprit recueille d'abord pour combiner enſuite. Par-tout c'eſt la mémoire qui donne de l'activité à l'imagination.

Comme les mots mènent aux idées, la philoſophie ancienne dut renaître avec les langues. Ceux qui avoient l'eſprit plus auſtère & l'ame moins ſenſible, ceux qui croyoient que la raiſon froide reſſemble plus à la raiſon, ceux qui attachoient plus de prix à une certaine logique qui enchaîne, à la ſubtilité qui diviſe, à je ne ſçais qu'elle obſcurité vague qui exerce l'eſprit, & laiſſe le mérite de choiſir ſoi-même & de ſe fixer ſes idées, préférèrent la philoſophie d'Ariſtote: mais

les gens à imagination & à enthouſiaſme, ceux qui pardonnoient des erreurs pour l'éloquence, ceux qui préféroient une métaphyſique ſpirituelle & ſublime à une dialectique ſéche, & des illuſions touchantes à des erreurs raiſonnées, ceux enfin qui avoient des ames ſur leſquelles des idées même chimériques de perfection, d'ordre & de beauté, faiſoient à la fois une impreſſion douce & profonde, ne manquèrent pas de préférer la philoſophie de Platon. L'Ariſtotéliſme occupa donc les Univerſités & les Cloîtres; le Platoniſme, les Poëtes, les amans, les Philoſophes ſenſibles, & les femmes.

La théologie ou l'art d'appliquer des raiſonnements humains à des choſes céleſtes, étoit un autre genre de connoiſſances qui occupoit & qui exerçoit alors. Elle étoit à la mode, & elle devoit l'être. C'étoit un arſenal pour les guerres de religion, un

appui pour la Cour de Rome, une route sûre pour parvenir aux honneurs. On mettoit donc un grand prix à cette ſcience ; & les deſcendants des anciens Romains ſe rendoient célèbres par des études ſacrées, dans des pays où leurs ancêtres s'étoient rendus célèbres par des victoires.

Après des temps de conſpirations, de tyrannies & de petites guerres, on doit mettre un grand prix aux loix. La Juriſprudence étoit donc cultivée. On n'en ſçavoit pas encore aſſez pour être Légiſlateur ; mais on étudioit, on commentoit, on expliquoit, on défiguroit les loix Romaines.

La Chevalerie commençoit à s'éteindre dans l'Europe, mais elle avoit laiſſé une teinte de galanterie Romaneſque dans les mœurs, qui de-là paſſoit aux ouvrages d'imagination. On faiſoit donc beaucoup de vers

qui exprimoient des paſſions vraies ou feintes, mais toujours reſpectueuſes & tendres. Et comme en France où des nobles oiſifs paſſoient leur vie à combattre, on peignoit preſque toujours l'amour ſous l'idée de conquête ; en Italie où dominoient des idées d'un autre genre, on faiſoit ſans ceſſe de l'amour une adoration, ou un culte.

Ce mêlange de galanterie & de religion, de platoniſme & de poéſie, de l'étude des langues & de celle des loix, de la philoſophie ancienne & de la théologie moderne, fut en Italie le caractère général de tous les hommes illuſtres de ce temps. On remarque le même caractère dans les femmes qui ſe diſtinguèrent alors. Jamais il n'y en eut tant de célèbres pour les connoiſſances. Peut-être qu'au ſortir des temps de la Chevalerie, où pluſieurs femmes avoient diſputé aux hommes le mérite de la va-

leur, elles voulurent, pour assurer en tout l'égalité de leur sexe, prouver qu'elles avoient autant d'esprit que de courage, & assujettir encore par les talens ceux qu'elles dominoient par la beauté (1).

(1) Dès le treizième siècle, on avoit vu la fille d'un gentilhomme Boulonnois se livrer à l'étude de la langue latine & des loix. A vingt-trois ans elle avoit prononcé dans la grande Eglise de Bologne une oraison funèbre en latin; & l'Orateur pour être admiré, n'eut besoin, ni de sa jeunesse, ni des charmes de son sexe. A vingt-six ans elle prit les dégrés de Docteur, & se mit à lire publiquement chez elle les instituts de Justinien. A trente sa grande réputation lui fit donner une chaire où elle enseigna le droit avec un prodigieux concours de toutes les nations. Elle joignoit les agréments d'une femme à toutes les connoissances d'un homme, & avoit le mérite en parlant, de faire oublier jusqu'à sa beauté.

Au quatorzième siècle, le même exemple se renouvella dans la même ville.

Au quinzième, même prodige pour la troisième fois.

Ce qui doit le plus frapper dans cette époque, c'eſt l'eſprit général.

Enfin il n'eſt pas inutile de remarquer qu'aujourd'hui, dans cette même ville de Bologne, il y a encore une chaire de phyſique remplie avec diſtinction par une femme.

A Veniſe on diſtingue dans le cours du ſeizième ſiècle deux femmes célèbres ; l'une (Modeſta di Pozzo di Zorzi) qui compoſa avec ſuccès un grand nombre d'ouvrages en vers, ſérieux, plaiſans, héroïques ou tendres, & quelques paſtorales qui furent jouées ; l'autre (Caſſandre Fidèle) qui fut au nombre des femmes les plus ſçavantes d'Italie, qui écrivoit également bien dans les trois langues d'Homère, de Virgile, ou du Dante, & en vers comme en proſe, qui poſſédoit toute la philoſophie de ſon ſiècle & des ſiècles précédens, qui embéliſſoit de ſes graces la théologie même, qui ſoutint des thèſes avec éclat, donna pluſieurs fois à Padoue des leçons publiques, joignit à ces connoiſſances ſérieuſes les talents agréables & ſur-tout celui de la muſique, & releva encore ſes talents par ſes mœurs. Auſſi reçut-elle l'hommage des Souverains Pontifes

On voit des femmes prêcher & se mêler de controverse ; des femmes

---

& des Rois; & pour être singulière en tout, elle vécut plus d'un siècle.

A Milan on trouve une Demoiselle de l'illustre maison de Trivulce, qui jeune encore, prononça dans l'ancienne langue des Romains, un grand nombre de discours éloquents, devant des Papes & des Princes.

A Vérone, une Isotta Nogarolla dans le quinzième siècle, qui se fit de même la plus grande réputation par son éloquence, que tous les Souverains étoient curieux d'entendre, & les hommes célèbres de voir.

A Florence, une Religieuse de la maison de Strozzi, qui charmoit l'ennui & l'oisiveté du cloître par le goût des Lettres; & de sa solitude fut connue en Italie, en Allemagne & en France.

A Naples, une Sarrochia qui composa un poëme fameux sur Scanderberg, & fut de son vivant comparée au Boyardo & au Tasse.

A Rome, cette Victoire Colonne, Marquise de Pescaire, qui aima passionnément les Lettres & y réussit, pleura très-jeune encore un époux qui étoit un grand homme de guerre, & passa le reste de sa vie entre l'étude & la douleur,

foutenir publiquement des thèſes ; des femmes remplir des chaires de

célébrant par les poëſies les plus tendres, le héros qu'elle avoit aimé.

Suivez dans le même ſiècle les femmes illuſtres de toutes les nations ; vous trouverez par-tout le même caractère & les mêmes genres d'études.

Vous verrez en Eſpagne une Iſabelle de Roſéres, prêcher dans la grande Egliſe de Barcelone, venir à Rome ſous Paul III, y convertir des Juifs par ſon éloquence, & commenter avec éclat Jean Scot, devant des Cardinaux & des Evêques.

Une Iſabelle de Cordoue qui ſçavoit le latin, le grec & l'hébreu, & qui avec de la beauté, un nom & des richeſſes, eut encore la fantaiſie d'être Docteur, & prit des dégrés en théologie.

Une Catherine Ribéra dans le même ſiècle, qui compoſa des poëſies Eſpagnoles, moitié dévotes & moitié tendres.

Une Aloyſia Sigéa de Toléde, plus célèbre que les trois autres, qui, outre le latin & le grec, avoit appris l'hébreu, l'arabe & le ſyriaque, écrivit une lettre en ces cinq langues au Pape Paul III, fut enſuite appellée à la Cour

philoſophie & de droit; des femmes haranguer en latin devant des Papes;

---

de Portugal, y compoſa pluſieurs ouvrages, & mourut jeune.

En France vous verrez un très-grand nombre de femmes, qui dans le même ſiècle eurent le même genre de mérite, & ſur-tout une Ducheſſe de Retz, qui ſous Charles IX, fut célèbre même en Italie, & qui étonna les Polonois lorſqu'ils vinrent demander le Duc d'Anjou pour leur Roi, ſurpris de trouver à la Cour une jeune femme ſi inſtruite, & qui parloit les langues anciennes avec autant de pureté que de grace.

Vous trouverez en Angleterre les trois ſœurs Seymour, nièces d'une Reine & filles d'un Protecteur, toutes trois célèbres par leur ſcience & par de très-beaux vers latins, qui ſelon l'eſprit du temps furent traduits dans toute l'Europe.

Jeanne Gray, qui ne fut Reine que pour monter ſur l'échaffaut, & qui avant de mourir liſoit en grec le fameux Dialogue de Platon ſur l'immortalité.

Marie Stuart, la plus belle femme de ſon ſiècle, & une des plus inſtruites, qui écrivoit & parloit ſix langues, faiſoit très-bien de vers dans la nôtre, & très-jeune prononça à la Cour

des femmes écrire en grec & étudier l'hébreu ; des Religieuſes, Poëtes ; des

---

de France un diſcours latin, où elle prouva que l'étude des Lettres ſiéd bien aux femmes.

Enfin la fille aînée du fameux Chancelier d'Angleterre Thomas Morus, dont les connoiſſances furent preſque éclipſées par les vertus, & qui après avoir rendu à ſon père dans ſa priſon les ſoins les plus tendres, l'avoir conſolé dans les fers, avoir acheté très-cher le droit de lui rendre quelques honneurs funèbres, avoir racheté à prix d'or ſa tête des mains du bourreau, accuſée elle-même & traînée dans les fers pour deux crimes, dont l'un étoit de garder comme une relique la tête de ſon père, & l'autre de conſerver ſes livres & ſes ouvrages, parut avec intrépidité devant ſes juges, ſe juſtifia avec cette éloquence que donne la vertu malheureuſe, imprima l'admiration comme le reſpect, & paſſa le reſte de ſa vie dans la retraite, la douleur & l'étude.

Tel eſt le tableau du plus petit nombre de femmes, qui dans cette époque ſe ſignalèrent chez preſque toutes les nations. Il y en eut un nombre bien plus grand, ſur-tout en Italie, mais nous n'avons indiqué que les plus célèbres.

femmes du grand monde, Théologiennes; & ce qui arriva plus d'une fois, de jeunes filles qui avoient étudié l'éloquence, & qui avec le viſage le plus doux, & la voix du monde la plus touchante, s'en alloient pathétiquement exhorter le St. Père & les Rois à déclarer la guerre aux Turcs. L'eſprit religieux qui anima les femmes de tout temps, ſe montre encore ici, mais il a changé de forme. Il a fait tour-à-tour les femmes martyrs, apôtres, guerrières, & a fini par les rendre théologiennes & ſçavantes. On voit encore le prix incroyable qu'on mettoit à l'étude des langues. Chez les particuliers, dans les cloitres, dans les cours, & juſques ſur les trônes, par-tout le même eſprit régnoit. C'étoit peu pour une femme de lire Virgile ou Cicéron. La bouche d'une jeune Italienne, d'une Eſpagnole ou d'une Angloiſe paroiſſoit s'embellir, quand elle répétoit des ſons hébreux,

ou prononçoit un vers d'Homère. La poéſie ſi chère à l'imagination & aux ames ſenſibles, étoit embraſſée avec tranſport par les femmes. C'étoit une eſpèce de jeu piquant & nouveau qui pouvoit flatter l'amour-propre & amuſer l'eſprit. Peut-être même le vuide qu'elles éprouvoient malgré elles & ſans s'en douter, dans une philoſophie barbare, dans une théologie abſtraite, & dans une vaine étude de dialectes & de ſons, leur faiſoit trouver plus de charmes dans un art, qui occupe ſans ceſſe l'imagination par des tableaux, & l'ame par des ſentiments.

Enfin pluſieurs d'entr'elles, voulurent réunir preſque tous les genres de connoiſſances; & quelques-unes y réuſſirent. Ce qu'on a appellé depuis la ſociété, étoit alors beaucoup moins connu. Le déſœuvrement & le luxe n'avoient pas ſans doute inventé l'art de reſter ſix heures devant une glace, pour créer des modes. On faiſoit quel-

que chose du temps. De-là cette multitude de connoissances acquises par les femmes. Observons que l'ambition de tout embrasser, convenoit sur-tout à la renaissance des Lettres. Dans la nouveauté tout le monde s'exagère ses forces. Ce n'est qu'en les mesurant qu'on apprend à les connoître. Les desirs même alors étoient plus aisés à satisfaire. Il s'agissoit plus de sçavoir que de penser; & l'esprit beaucoup plus actif qu'étendu, ne pouvant encore avoir le secret des sciences & de leur profondeur, devoit naturellement les regarder comme un dépôt contenu dans les livres, dont la mémoire pouvoit s'emparer.

Si dans cette époque les femmes vouloient dérober toutes les connoissances des hommes, les hommes de tous côtés s'empressoient par des panégyriques à rendre des hommages aux femmes. C'étoit la suite de l'esprit général qui portoit la galanterie dans les Lettres, comme il l'avoit

porté dans les armes. L'Italie ſur-tout fut inondée de ces ſortes d'ouvrages. Le premier qui donna l'exemple fut Bocace. On ſçait qu'il aima paſſionnément les femmes & en fut aimé. Il compoſa en leur honneur un ouvrage latin, *des femmes illuſtres*. Il y parcourt la fable, l'hiſtoire Grecque, l'hiſtoire Romaine, l'hiſtoire Sacrée, met enſemble Cléopatre & Lucrèce, Flora & Portie, Sémiramis & Sapho, Athalie & Didon. Bocace entreprend ſur-tout de réhabiliter l'honneur de Didon contre Virgile. Le Panégyriſte prouve contre le Poëte, que jamais la veuve de Sichée ne lui fut infidele. Il eſt plaiſant de voir enſuite Bocace faire une ſortie éloquente & vigoureuſe contre les veuves Chrétiennes qui ſe remarient; l'Auteur du Décaméron citer St. Paul, & le commenter à une jeune veuve qui s'excuſe ſur ſon âge de ce qu'elle n'imite pas Didon. Ce morceau qui eſt plaiſant, eſt

d'une éloquence ſérieuſe : &, ce qu'on ne croiroit pas, la morale de Bocace eſt auſtère.

Après lui plus de vingt Ecrivains publièrent ſucceſſivement des éloges de femmes célèbres de toutes les nations (1). Parmi nous Brantome pu-

(1) Joſeph Bétuſſi, traduiſit en Italien l'ouvrage latin de Bocace ſur les femmes, & dans l'ardeur de ſon zèle l'enrichit de cinquante articles nouveaux.

François Serdonati ne trouva point encore l'ouvrage complet ; il ramaſſa dans toutes les hiſtoires profanes ou ſaintes, barbares ou non barbares, tous les noms de femmes connues qui reſtoient encore, & groſſit le recueil de cent vingt éloges.

Ce n'eſt pas tout. Un Philippe de Bergame, Auguſtin, mort en 1518, avoit publié dans le quinzième ſiècle un volume latin de femmes illuſtres.

Dans le ſeizième ſiècle, autre ouvrage ſur les femmes célèbres, de Jules Céſar Capacio, Secrétaire de la ville de Naples.

Un autre de Charles Pinto, en latin & en v[illegible].

blia

blia un volume des vies des Dames illuſtres; mais je remarque que Brantome en Chevalier François & en homme de Cour, ne parle que de

---

Un autre de Ludovico Doménichi.

Un autre de Jacques-Philippe Thomaſſini, Evêque dans l'Etat de Veniſe.

Un autre de Bernardin Scardéoni, Chanoine de Padoue, & ſur les femmes illuſtres de Padoue.

Un autre de François-Auguſtin della Chiéſa, Evêque de Saluces, ſur les femmes célèbres dans la littérature.

Un autre de Louis-Jacob de St. Charles, Religieux Carme, ſur les femmes illuſtres par des ouvrages.

Un autre dans les Pays-Bas d'un Alexandre Van-Denbuſche, ſur les femmes ſçavantes.

Un autre d'un Simon-Martin, Minime en France, ſur les femmes illuſtres de l'Ancien Teſtament.

Un autre du fameux Père le Moine, ſous le titre de Galerie des femmes Fortes.

Je fais grace de beaucoup d'autres que je pourrois nommer.

Reines & de Princeſſes. C'eſt-là qu'on trouve l'éloge de Catherine de Médicis & de la fameuſe Jeanne de Naples. Dans ſon ſtyle diffus, ſimple & naïf, Brantome juſtifie ces deux Reines. Il nous apprend que la ſeconde fut ſans foibleſſes, & la première ſans crimes. Il abſout l'une de ſes amans & du meurtre de ſon époux: il abſout l'autre des guerres civiles & de la St. Barthélemi.

Après Brantome un Hilarion de Coſte, Minime, publia deux volumes in-quarto de huit cents pages chacun, contenant les éloges de toutes les femmes du quinzième ou ſeizième ſiècle, diſtinguées par la valeur, les talens ou les vertus. Mais en bon Religieux il ne s'eſt permis de louer que des femmes catholiques. Ainſi par exemple il s'eſt bien donné de garde de dire un mot de la Reine Eliſabeth; mais auſſi il fait un long & magnifique éloge de la Reine Marie d'Angleterre.

qui commença par faire aſſaſſiner ſur l'échaffaut Jeanne Gray, âgée de dix-ſept ans, appellée à la couronne par le teſtament du dernier Roi; & qui enſuite dans l'eſpace de cinq années qu'elle régna, fit expirer dans les flammes pour cauſe de religion, ſix à ſept cents perſonnes de tout rang & de tout âge. Les éloges de ce Moine Panégyriſte montent à plus de 170: mais tout céde à l'Italien Pierre-Paul de Ribéra, qui publia dans ſa langue, un ouvrage intitulé, *les Triomphes immortels & entrepriſes héroïques de huit cents quarante-cinq femmes.* Il ſeroit difficile ſans doute d'avoir une collection plus complette.

Outre ces gros recueils d'éloges en l'honneur des femmes célèbres, il y eut un grand nombre d'Ecrivains, ſur-tout en Italie, qui adreſsèrent des panégyriques particuliers à des femmes. Jamais peut-être on ne vit à la fois tant de Princeſſes éclairées que

dans cette partie de l'Europe. Les Cours de Naples, de Milan, de Mantoue, de Parme, de Florence, &c. formoient autant d'écoles de goût, entre lesquelles régnoit une émulation de talens & de gloire. Les hommes s'y distinguoient par les armes, ou par l'intrigue ; les femmes par les connoissances & par les graces. Il y avoit peu de ces petites Cours, où il n'y eut quelqu'homme de Lettres de la plus grande réputation. Dans un pays qui ne forme qu'un grand Etat, il y a peu de talens, parce qu'il n'y a qu'une Capitale, qu'une Cour, & qu'un centre de lumières. Les provinces éloignées n'ont, ni la même activité, ni le même goût. Dans un pays comme l'Italie, partagé en une foule d'Etats, & où presque chaque ville formoit une capitale, l'esprit naissoit & se développoit par-tout. C'est sûrement une des causes de la grande supériorité des Italiens. Ce

qui faiſoit leur malheur en politique, faiſoit leur gloire pour les talens. Tous ces hommes ou de génie ou d'eſprit s'attachoient aux femmes célèbres, l'ornement de ces Cours. Il y en eut parmi eux qui eſtimant la condition par les ames, & croyant que le génie égale tout, osèrent avoir de très-vives paſſions pour de grandes Princeſſes (1): mais d'autres qui avoient de l'imagination au lieu d'amour, ſubſtituoient aux paſſions la galanterie de l'eſprit, & y mêlant les idées Platoniciennes qui régnoient alors, compoſoient pour ces Princeſſes, en ſtyle métaphyſique, des hymnes reſpectueux ſous le nom d'éloges (2).

(1) Bocace à la Cour de Naples, & le Taſſe à la Cour de Ferrare.

(2) De tant d'éloges ou recueils de panégyriques pour des femmes, en vers, en proſe, en diſcours, en ſonnets, le plus ſingulier, ſans contredit, eſt celui qui fut publié à Veniſe en 1555, ſous le titre *de Temple à la divine*

Le même esprit qui dans cette époque créa tant de panégyriques de femmes, fit naître une foule de livres sur le mérite des femmes en général. On

---

Signora Jeanne d'Arragon, construit en son honneur par tous les plus beaux esprits & dans toutes les langues principales du monde. Cette femme, une des plus célèbres du seizième siècle, & mariée à un Prince de la maison Colonne, fut la mère de Marc-Antoine Colonne, qui se signala à la bataille de Lépante contre les Turcs. L'hommage dont nous venons de parler, ou la construction poétique de ce Temple lui fut décernée par un decret passé l'an 1551, à Venise dans l'Académie *de Dubbiosi*. Quelques-uns d'entr'eux avoient déja eu l'idée de ce culte; mais on trouva l'idée trop heureuse pour n'être point adoptée par le Corps; il y eut seulement une dispute. Il s'agissoit de sçavoir si Jeanne d'Arragon auroit seule les honneurs du Temple, ou si on associeroit à sa divinité la Marquise de Guast sa sœur, & qui n'étoit pas moins célèbre. Mais on jugea apparemment que deux Divinités, deux Souveraines, & deux femmes n'aimoient guères à se trouver ensemble. Ainsi après de graves délibérations, l'Académie dé-

éleva l'importante queſtion de l'égalité ou de la prééminence des ſexes. Et pendant cent cinquante ans on vit une eſpèce de conſpiration d'Ecrivains pour aſſurer la ſupériorité aux femmes. Le chef & un des premiers auteurs de cette conjuration fut un homme célèbre ; c'eſt ce Corneille Agrippa, qui né à Cologne en 1486, étudia toutes les ſciences, embraſſa tous les états, parcourut tous les pays, porta les armes avec diſtinction, ſe fit enſuite Théologien, Docteur en droit, Docteur en médecine, com-

---

cida que la Marquiſe de Guaſt auroit ſes autels à part, & Jeanne d'Arragon ſa ſœur reſta unique & excluſive propriétaire des ſiens. On procéda enſuite à bâtir le Temple ; & les langues Latine, Grecque, Italienne, Françoiſe, Eſpagnole, Sclavonne, Polonoiſe, Hongroiſe, Hébraïque, Caldaïque, &c. furent employées à la conſtruction de ce monument, un des plus ſinguliers ſans doute, que la galanterie ait jamais élevé en l'honneur de la beauté.

menta les épitres de St. Paul en Angleterre, donna des leçons sur la pierre-philosophale à Turin, sur la Théologie à Pavie, pratiqua la médecine en Suisse, fut attaché successivement à trois ou quatre Princes & Princesses, & n'en fut que plus malheureux; essuya des injustices, s'en plaignit avec courage, fut mis deux fois dans les fers, & toujours errant parce qu'il se laissa toujours entraîner à une imagination ardente & foible, parce qu'incapable d'être libre & d'être esclave, il ne sçut avoir, ni le courage de la pauvreté, ni celui de la dépendance, après avoir excité tour-à-tour ou à la fois la pitié, l'admiration & la haine, mourut en France, à quarante-neuf ans, avec une grande réputation & de grands malheurs.

Ce fut en 1509, qu'il publia son traité *de l'excellence des femmes au dessus des hommes.* Malheureusement il avoit alors intérêt de plaire à la

fameuſe Marguerite d'Autriche, qui gouvernoit les Pays-Bas. On eſt fâché que cette petite circonſtance ſe ſoit mêlée à une ſi belle cauſe. Son livre eſt diviſé en trente chapitres ; & dans chaque chapitre il démontre la ſupériorité des femmes par des preuves théologiques, phyſiques, hiſtoriques, cabaliſtiques & morales. Il met à contribution l'écriture & la fable, les Hiſtoriens, les Poëtes, les loix civiles, les loix canoniques, cite un peu plus qu'il ne raiſonne, & finit par proteſter que ce n'eſt par aucun intérêt humain qu'il a écrit, mais par devoir, parce que tout homme qui connoît la vérité en doit compte, & qu'alors le ſilence ſeroit un crime.

Les Italiens en liſant cet ouvrage durent le regarder comme un vol que leur avoit fait un Allemand. Mais s'ils n'eurent pas le mérite de l'invention, on peut dire qu'ils s'en dédommagèrent. Le Cardinal Pompée

Colonne, le Portio, le Lando, le Doménichi, le Maggio, le Bernardo Spina & beaucoup d'autres, écrivirent tous sur la perfection des femmes. Mais l'ouvrage le plus singulier dans ce genre est celui du Ruscelli ; il parut à Venise en 1552. Ruscelli vint après tous les autres, & mécontent de la manière dont on avoit, dit-il, soutenu avant lui une cause si évidente, il imagina de nouvelles preuves, bien sûr qu'après lui il ne seroit plus possible de douter. Après avoir copié Agrippa en le critiquant, il se jette dans des spéculations sublimes, & s'attache à prouver que la contemplation de la beauté peut seule rendre l'homme heureux sur la terre, & l'élever à la contemplation de Dieu même.

Tel est le résultat de son ouvrage ; mais ce qu'on ne peut rendre, c'est l'impression que fait dans la lecture un mêlange continuel de théologie & de platonisme, le nom de Dieu

mêlé par-tout à celui des femmes ; Moyſe à côté de Pétrarque & du Dante ; & dans la même page, & preſque dans les mêmes lignes, des citations de Bocace & de St. Auguſtin, d'Homère & de St. Jean. Rien à mon gré ne peint mieux l'eſprit du ſeizième ſiècle, en Italie ſur-tout, & avec quelle bonne foi on étoit, ou on vouloit être tout enſemble amant, dévot, chrétien, payen, théologien & philoſophe. Peut-être même ce mêlange biſarre devoit-il ſe trouver dans un pays où l'on rencontre ſouvent les ruines d'un ancien temple de Jupiter à côté d'une Egliſe, une ſtatue de St. Pierre ſur une colonne de Trajan, & des Madones près d'un Apollon.

Il paroît que même après le Ruſcelli il y eut encore des incrédules à perſuader, & que toutes les converſions n'étoient pas faites ; car on trouve encore pluſieurs ouvrages,

Italiens, Eſpagnols, & François ſur le même ſujet (1).

(1) En 1593, il en parut un d'une célèbre Vénitienne que j'ai déja citée (Modeſta di Pozzo di Zorzi). Elle y ſoutenoit la ſupériorité de ſon ſexe ſur le nôtre. Son ouvrage eut le plus grand ſuccès ; & malheureuſement pour elle, ce qui y ajouta peut-être, c'eſt qu'on pouvoit la louer ſans crainte. Elle venoit de mourir quand l'ouvrage parut. Les hommes d'ailleurs voyent toujours avec plaiſir ces ſortes d'ouvrages des femmes. L'orgueil qui calcule tout, regarde comme une preuve même de ſes avantages, l'effort qu'on fait pour les combattre.

Au dix-ſeptième ſiècle une autre femme & une autre Vénitienne (Lucrèce Marinella) ſoutint la même cauſe. Son ouvrage eſt intitulé, *la nobleſſe & l'excellence des femmes avec les défauts & les imperfections des hommes.* Les hommes du moins n'eurent point avec elle le défaut d'être injuſtes ; & elle eut tout le ſuccès que la beauté donne à l'eſprit.

En 1628, autre ouvrage Italien encore *ſur la dignité des femmes.* Pour cette fois l'Auteur étoit un homme ; c'étoit Chriſtophe Bronzini,

Il faut avouer de bonne foi, que de tant d'ouvrages il y en a bien peu qui

---

ſon ouvrage eſt en dialogues & diviſé par jours. On peut concevoir par l'étendue de ſon plan combien la matière lui parut riche : ſa diviſion eſt de vingt-quatre journées. La huitième qui roule ſur le mariage a ſeule plus de deux cents pages. Bronzini en louant les femmes ne leur aſſigne point de rang, & laiſſe indécis le procès des deux ſexes.

Mais en 1650, parut un livre où le procès étoit jugé très-nettement ; le titre de l'ouvrage étoit, *la femme meilleure que l'homme, paradoxe par Jacques del Pozzo.* On ne ſçait pourtant ſi les femmes durent être beaucoup flattées de ce mot de paradoxe.

En Eſpagne un nommé Joan de Spinoſa fit dans le ſeizième ſiècle un dialogue à l'éloge des femmes. On peut croire qu'il les loua avec toute l'imagination de ſon pays, & toute la majeſté de ſa langue.

En France nous avons un très-ancien ouvrage ſur le mérite des femmes, qu'on traduiſit en latin pour lui donner plus de cours. Les Italiens eux-mêmes l'adoptèrent, & il fut traduit en leur langue par Vincent Calnéta.

mériteront d'être lus, & qu'il n'y en a pas un où la queſtion ſoit traitée : on

---

Les Françoiſes ne furent guères moins zélées que les Italiennes à ſoutenir l'honneur de leur ſexe.

Marguerite, Reine de Navarre & première femme de Henri IV, tour-à-tour dévote & galante, & plus célèbre, comme on ſçait, par ſon eſprit que par ſes mœurs, dans un ouvrage en forme de lettre, entreprit de prouver *que la femme eſt fort ſupérieure à l'homme.*

Mademoiſelle de Gournay qui mérita d'être adoptée par Montagne, écrivit auſſi pour ſon ſexe ; mais plus modeſte ou moins hardie, elle borna ſes prétentions, & ſe contenta de l'égalité.

Cette modeſtie n'empêcha point qu'une Demoiſelle de Schurman née à Cologne, & qui de ſon temps eut une prodigieuſe réputation, parce qu'elle réuſſiſſoit dans tous les arts, qu'elle étoit Peintre, Muſicienne, Graveur, Sculpteur, Philoſophe, Géomètre, Théologienne même, & qu'elle avoit encore le mérite d'entendre & de parler neuf langues différentes, ne dit après avoir lu ce livre en l'honneur de ſon ſexe ; *dans cet ouvrage, je ne voudrois ni n'oſerois tout approuver.*

a mis par-tout l'autorité à la place du raiſonnement, même quand on a parlé des femmes ; mais en pareille matière, comme en beaucoup d'autres, vingt citations ne valent pas une raiſon.

En 1643, il ſe publia à Paris un autre ouvrage ſous ce titre. *La femme généreuſe qui montre que ſon ſexe eſt plus noble, meilleur politique, plus vaillant, plus ſçavant, plus vertueux & plus économe que celui des hommes.*

En 1665, Une Demoiſelle publia encore à Paris un livre intitulé, *les Dames illuſtres, où par bonnes & fortes raiſons il ſe prouve que les femmes ſurpaſſent les hommes.*

En 1673, autre ouvrage intitulé *de l'égalité des deux ſexes, diſcours philoſophique & moral où l'on voit l'importance de ſe défaire des préjugés.*

En 1675, l'Auteur ſe réfuta ſous un autre nom, en publiant un traité *de l'excellence des hommes contre l'égalité des ſexes*; mais on voit qu'il ſe réfute doucement & qu'il craint d'avoir raiſon contre lui-même.

En 1691, on vit paroître une troiſième édition de cet ouvrage qui eut une ſorte de célébrité.

Il semble que pour terminer cette grande queſtion d'amour-propre & de rivalité entre les ſexes, il faudroit examiner la force ou la foibleſſe des organes ; le genre d'éducation dont les deux ſexes ſont ſuſceptibles ; le but de la nature en les formant ; juſqu'à quel point il ſeroit poſſible de la corriger ou de la changer ; ce qu'on gagneroit & ce qu'on perdroit en s'éloignant d'elle ; enfin l'effet inévitable & forcé que la différence des devoirs, des occupations & des mœurs doit produire ſur l'eſprit, l'ame, & le caractère des deux ſexes.

Dans le même ſiècle une Demoiſelle Romieu, d'une famille de Languedoc, voulut ſe reſaiſir de la ſupériorité, & tâcha de l'établir par de bonnes preuves.

Enfin cette opinion ou ce procès produiſit une eſpèce de guerre entre des Ecrivains, d'ailleurs aſſez obſcurs, & fit naître des ouvrages, des réponſes & des repliques, aujourd'hui également inconnues.

S'agit-il de talens & d'esprit, il faudroit distinguer l'esprit philosophique qui médite, l'esprit de mémoire qui rassemble, l'esprit d'imagination, qui crée, l'esprit politique ou moral qui gouverne.

Il faudroit voir ensuite jusqu'à quel dégré ces quatre genres d'esprit peuvent convenir aux femmes; si la foiblesse naturelle de leurs organes, d'où résulte leur beauté; si l'inquiétude de leur caractère, qui tient à leur imagination; si la multitude & la variété des sensations, qui fait une partie de leurs graces, leur permet cette attention forte & soutenue qui peut combiner de suite une longue chaîne d'idées; attention qui anéantit tous les objets pour n'en voir qu'un & le voir tout entier, qui d'une seule idée en fait sortir une foule, toutes enchaînées à la première, ou d'un grand nombre d'idées éparses extrait une idée primitive & vaste qui les rassemble toutes.

Ce genre d'eſprit eſt rare même parmi les hommes, je le ſçais; mais enfin il y a pluſieurs grands hommes qui l'ont eu. Ce ſont eux qui ſe ſont élevés à la hauteur de la nature pour la connoître. Ils ont montré à l'ame la ſource de ſes idées, aſſigné à la raiſon ſes bornes, au mouvement ſes loix, à l'Univers ſa marche. Ils ont créé des ſciences en créant des principes, & agrandi l'eſprit humain en cultivant le leur. Si aucune femme ne s'eſt miſe à côté de ces hommes célèbres, eſt-ce la faute, ou de l'éducation, ou de la nature?

Deſcartes outragé par l'envie, mais admiré par deux Princeſſes, vantoit l'eſprit philoſophique des femmes. Je n'oſe croire que ſa reconnoiſſance voulut par une erreur de plus, s'acquitter envers la beauté. Sans doute il trouvoit dans Eliſabeth & dans Chriſtine cette docilité qui s'honore d'écouter un grand homme, & paroît s'aſſocier à

ſon génie en ſuivant la marche de ſes idées. Peut-être même trouvoit-il dans les femmes la clarté, l'ordre & la méthode; mais trouvoit-il de même la baſe de l'eſprit philoſophique, le doute? trouvoit-il cette raiſon froide qui marche ſans ſe précipiter jamais, & meſure tous ſes pas? Leur eſprit pénétrant & rapide, s'élance & ſe repoſe. Il a plus de ſaillies que d'efforts. Ce qu'il n'a point vu en un inſtant, ou il ne le voit pas, ou il le dédaigne, ou il déſeſpère de le voir. Il ſeroit donc moins étonnant qu'elles n'euſſent point cette opiniâtre lenteur, qui ſeule recherche & découvre les grandes vérités.

L'imagination ſembleroit bien plus devoir être leur partage. On a obſervé que celle des femmes, a je ne ſçais quoi de ſingulier & d'extraordinaire Tout les frappe; tout ſe peint en elles avec vivacité. Leurs ſens mobiles parcourent tous les objets & en

emportent l'image. Des forces inconnues, des liens ſecrets tranſmettent rapidement à elles toutes les impreſſions. Le monde réel ne leur ſuffit pas; elles aiment à ſe créer un monde imaginaire ; elles l'habitent & l'embelliſſent. Les ſpectres, les enchantements, les prodiges, tout ce qui ſort des loix ordinaires de la nature, ſont leur ouvrage & leurs délices. Elles jouiſſent de leurs terreurs même. Leur ame s'exalte, & leur eſprit eſt toujours plus près de l'enthouſiaſme. Mais il faudroit voir juſqu'où cette imagination appliquée aux arts, peut développer en elles le talent de créer & de peindre ; ſi elles peuvent avoir l'imagination forte, comme elles l'ont vive & légère; ſi le genre de la leur ne tient pas néceſſairement à leurs occupations, à leurs goûts, à leurs plaiſirs, à leur foibleſſe même. Je demanderai ſi leurs fibres plus délicates ne doivent pas craindre des

ſenſations fortes qui les fatiguent, & en chercher de douces qui les repoſent. L'homme toujours actif eſt expoſé aux orages. L'imagination du Poëte ſe nourrit ſur la cime des montagnes, aux bords des volcans, ſur les mers, ſur les champs de batailles, ou au milieu des ruines; & jamais il ne ſent mieux les idées voluptueuſes & tendres, qu'après avoir éprouvé de grandes ſecouſſes qui l'agitent. Mais les femmes par leur vie ſédentaire & molle, éprouvant moins le contraſte du doux & du terrible, peuvent-elles ſentir & peindre, même ce qui eſt agréable, comme ceux qui jettés dans des ſituations contraires, paſſent rapidement d'un ſentiment à l'autre? Peut-être même par l'habitude de ſe livrer à l'impreſſion du moment, qui chez elles eſt très-forte, doivent-elles avoir dans l'eſprit plus d'images que de tableaux. Peut-être leur imagination, quoique vive, reſſemble-

t-elle au miroir qui réfléchit tout ; mais ne crée rien.

De toutes les paſſions, l'amour ſans contredit eſt celle que les femmes ſentent & qu'elles expriment le mieux. Elles n'éprouvent les autres que foiblement & par contre-coup : celle-là leur appartient ; elle eſt le charme & l'intérêt de leur vie ; elle eſt leur ame. Elles doivent donc mieux réuſſir à la peindre. Mais ſçauront-elles, comme l'Auteur d'Andromaque & de Phèdre, ou celui de Zaïre, exprimer les tranſports d'une ame troublée qui joint les fureurs à l'amour, qui eſt tantôt impétueuſe & tantôt tendre, qui s'adoucit & qui s'irrite, qui verſe le ſang, & qui ſe ſacrifie enſuite elle-même ? Peindront-elles ſes retours, ſes fureurs, ſes orages ? non : & c'eſt la Nature elle-même qui le leur défend. Car la Nature a donné à l'un des deux ſexes l'audace des deſirs & le droit d'attaquer, à l'autre la défenſe

& ces desirs timides qui attirent en résistant. L'amour dans l'un est une conquête, & dans l'autre un sacrifice. Il faut donc en général que les femmes de tous les pays & de tous les siècles, sçachent mieux peindre un sentiment délicat & tendre, qu'une passion violente & terrible. Enfin obligées par leur devoir, par la réserve de leur sexe, par le desir d'une certaine grace qui adoucit tout, à cacher toujours une partie de leurs sentiments; ces sentiments toujours contraints ne doivent-ils pas s'affoiblir chez elles peu-à-peu, & avoir moins d'énergie que ceux des hommes, qui toujours audacieux & extrêmes avec impunité, donnent à leurs passions le degré d'accent qu'ils veulent, & les fortifient encore en les développant? Une contrainte passagère allume les passions; une contrainte durable les amortit ou les éteint.

Pour l'esprit d'ordre & de mémoire

qui classe des faits & des idées afin de les retrouver au besoin, comme il tient beaucoup à l'habitude & à des méthodes, on ne voit pas pourquoi les deux sexes n'y réussiroient point également. Cependant pour la quantité même des matériaux d'où résulte l'érudition, il faudroit encore examiner si dans les femmes l'excès du travail ne produiroit pas plus aisément le dégoût. Seroit-il vrai que leur impatience & ce desir naturel de changer, qui tient à des impressions fugitives & rapides, ne leur permît pas de suivre pendant des années le même genre d'étude, & d'acquérir ainsi des connoissances profondes & vastes? On sçait qu'il y a des qualités d'esprit qui s'excluent. Ce ne peut être la même main qui taille le diamant, & qui creuse la mine.

Je viens à un objet plus important, l'esprit politique ou moral qui consiste dans la conduite de soi-même & des

des autres. Pour balancer ſur cet objet les avantages ou les déſavantages des deux ſexes, il faudroit diſtinguer l'uſage de cet eſprit dans la ſociété, & ſon uſage dans le gouvernement.

Dans la ſociété les femmes occupées ſans ceſſe à obſerver, par le double intérêt d'étendre & de conſerver leur empire, doivent parfaitement connoître les hommes. Elles doivent démêler tous les plis de l'amour-propre, les foibleſſes ſecrettes, les fauſſes modeſties & les fauſſes grandeurs, ce qu'un homme eſt & ce qu'il voudroit être, les qualités qu'il montre par l'effort même de les cacher, ſon eſtime marquée juſques dans ſes ſatyres, & par ſes ſatyres même. Elles doivent connoître & diſtinguer les caractères, l'orgueil calme & qui jouit naïvement de lui-même, l'orgueil impétueux & ardent qui s'irrite, la ſenſibilité vaine, la ſenſibilité tendre, la ſenſibilité brûlante ſous des dehors

froids, la légereté de prétention, & celle qui eſt dans l'ame, la défiance qui naît du caractère, celle de la méchanceté, celle du malheur, celle de l'eſprit, enfin tous les ſentiments & toutes leurs nuances. Comme elles mettent un très-grand prix à l'opinion, elles doivent beaucoup réfléchir ſur ce qui la fait naître, la détruit ou la confirme. Elles doivent ſçavoir comment on la dirige ſans paroître s'en occuper; comment on peut faire illuſion ſur cet art même, quand une fois il eſt connu; quel eſt le prix qu'y mettent tous ceux avec qui elles vivent, & juſqu'à quel point on peut s'en ſervir pour les gouverner. Dans les affaires elles connoiſſent les grands effets que produiſent de petites paſſions. Elles ont l'art d'impoſer aux unes, en faiſant voir qu'on les connoît, d'éloigner les autres en ſe montrant très-loin même de les ſoupçonner. Elles ſçavent enchaîner

par des éloges qu'on mérite ; elles ſçavent faire rougir en donnant des éloges qu'on ne mérite pas. Ce ſont toutes ces connoiſſances ſi fines qui ſervent aux femmes de liſières pour conduire les hommes. La ſociété eſt pour elles comme un claveſſin, dont elles connoiſſent les touches ; elles ont deviné d'avance le ſon que chacune doit rendre. Mais les hommes, impétueux & libres, ſuppléant à l'adreſſe par la force, & par conſéquent ayant moins d'intérêt d'obſerver, entraînés d'ailleurs par le beſoin continuel d'agir, ont difficilement cette foule de petites connoiſſances morales, dont l'application eſt de tous les inſtants ; leurs calculs pour la ſociété, doivent donc être à la fois, moins rapides & moins sûrs.

Il faudroit enſuite comparer le genre d'eſprit des deux ſexes, appliqué au gouvernement. Dans la ſociété on gouverne les hommes par leurs paſ-

ſions; & les plus petits reſſorts ſont quelquefois les grands moyens. Mais dans le gouvernement des états c'eſt par de grandes vues, par le choix des principes, ſur-tout par la diſtinction & l'emploi des talents, que l'on peut obtenir des ſuccès. C'eſt-là, que loin de ſe ſervir des foibleſſes, il faut les craindre, & qu'il faut élever les hommes au deſſus d'eux, au lieu de les y ramener ſans ceſſe. Ainſi dans la ſociété l'art de gouverner eſt celui de flatter les caractères, au lieu que l'art de l'adminiſtration, eſt preſque toujours celui de les combattre. La connoiſſance même des hommes qu'il faut dans tous les deux, n'eſt pas la même. Dans l'un il faut connoître les hommes par leur foibleſſe, & dans l'autre par leur force. L'un tire parti des défauts pour de petites fins, l'autre découvre les grandes qualités qui tiennent à ces défauts même. Enfin l'un cherche les petits

coins dans le grand homme ; & l'autre doit démêler un grand homme ſouvent dans celui qui n'eſt rien encore ; car il y a des ames qui n'exiſtent point pour tout ce qui eſt médiocre.

Voyons maintenant ſi ce genre d'eſprit & d'obſervation convient également aux deux ſexes. Je ſçais qu'il y a des femmes qui ont régné, & qui régnent encore avec éclat. Chriſtine en Suède, Iſabelle de Caſtille en Eſpagne, Eliſabeth en Angleterre, ont mérité l'eſtime de leur ſiècle & de la poſtérité. Nous avons vu dans la guerre de 1741, une Princeſſe que nous admirions en la combattant, défendre l'Empire avec autant de génie que de courage ; & nous voyons encore aujourd'hui l'Empire Ottoman ébranlé par une femme. Mais dans les queſtions générales il faut craindre de prendre les exceptions pour des régles, & chercher ce

qui eſt dans le cours ordinaire de la nature. Il faudroit donc voir ſi dans la ſociété les femmes n'étant, & ne pouvant preſque jamais être en action, peuvent auſſi bien connoître les talents, leur emploi, & leur uſage ou leurs bornes ; ſi les grandes vues & l'application des grands principes ſuppoſant l'habitude de ſaiſir des réſultats d'un coup-d'œil, conviennent à leur imagination de détail, & au peu d'habitude qu'elles ont de généraliſer leurs idées. C'eſt le caractère ſur-tout qui gouverne, c'eſt la vigueur de l'ame qui donne du reſſort à l'eſprit, qui affermit & qui étend les idées politiques ; mais le caractère ne peut preſque jamais être formé que par de grands mouvements, de grandes eſpérances ou de grandes craintes, & le beſoin de ſe déployer ſans ceſſe en agiſſant : celui des femmes n'eſt-il donc pas deſtiné en général à avoir plus d'agrément que de force ? Leur

imagination rapide, & qui fait quelquefois marcher le ſentiment au-devant de la penſée, ne les rend-t'elles pas dans le choix des hommes, plus ſuſceptibles, ou de prévention, ou d'erreur ? Enfin les calomnieroit-on beaucoup, riſqueroit-on même de leur déplaire, ſi on oſoit leur dire qu'elles doivent dans la diſtribution de leur eſtime, mettre un peu trop de prix aux agréments, & être portées à croire qu'un homme aimable peut être plus facilement un grand homme ?

C'eſt peut-être là le défaut qu'on put reprocher à Eliſabeth. Les goûts de ſon ſexe perçoient à travers les ſoins du Trône & la grandeur de ſon caractère. On eſt fâché dans certains moments, de la voir mêler aux vues des grandes ames les foibleſſes des plus petites. Peut-être ſi Marie Stuard eût été moins belle, ſa rivale eût été moins barbare. Ce goût de coquette-

rie, comme on ſçait, donna à Eliſabeth des favoris, qu'elle jugea bien plus en femme qu'en Souveraine. Elle crut trop aiſément que l'art de lui plaire ſuppoſoit du génie.

Cette même Reine ſi fameuſe à tant de titres, exerça ſur les Anglois un pouvoir preſqu'arbitraire, & dont peut-être on n'eſt pas aſſez ſurpris. En général les femmes ſur le Trône, ſont plus portées au deſpotiſme, & s'indignent plus des barrières. Le ſexe à qui la Nature aſſigna la puiſſance en lui donnant la force, a une certaine confiance qui l'éleve à ſes propres yeux, & n'a pas beſoin de s'atteſter à lui-même des forces dont il eſt sûr. Mais la foibleſſe s'étonne du pouvoir qu'elle a, & précipite ce pouvoir de tous les côtés pour s'en aſſûrer elle-même. Les grands hommes ont peut-être plus le genre de deſpotiſme qui tient à la hauteur des idées; & les femmes hors de la claſſe

ordinaire, le deſpotiſme qui tient aux paſſions; le leur eſt une ſaillie de leur ame, bien plus que le fruit d'un ſyſtême.

Une choſe favoriſe le deſpotiſme des femmes qui gouvernent; c'eſt que les hommes confondent en elles l'empire de leur ſexe avec celui de leur rang. Ce qu'on eut refuſé à la grandeur, on l'accorde à la beauté. D'ailleurs le pouvoir des femmes, même arbitraire, n'eſt preſque jamais cruel. Elles ont plutôt un deſpotiſme de fantaiſies que d'oppreſſion. Le Trône même ne peut les guérir de leur ſenſibilité; elles portent dans leur ame le contre poids de leur puiſſance (1).

Si après avoir comparé les deux

(1) Il ſuit de-là que dans une Monarchie limitée, les femmes ſur le Trône tendroient plus au deſpotiſme, & que dans un pays deſpotique elles ſe rapprocheroient de la Monarchie, par la douceur. Et c'eſt ce qui eſt aſſez prouvé par l'expérience.

ſexes par les talents, nous les comparons par les vertus, nous trouverons d'autres rapports. D'abord l'expérience & l'hiſtoire nous apprennent que dans toutes les ſectes, tous les pays, & tous les rangs, les femmes ont plus que les hommes les vertus religieuſes. Naturellement plus ſenſibles, elles ont plus beſoin d'un objet qui ſans ceſſe occupe leur ame; elles portent à Dieu un ſentiment qui a beſoin de ſe répandre, & qui ailleurs ſeroit un crime. Avides du bonheur, & le trouvant moins autour d'elles, elles s'élancent dans une vie & vers un monde différent. Extrêmes dans leurs deſirs, rien de borné ne les ſatisfait. Plus dociles ſur les devoirs, elles les raiſonnent moins, & les ſentent mieux. Plus aſſervies aux bienſéances, elles croyent encore plus à ce qu'elles reſpectent. Moins occupées & moins actives, elles ont plus le temps de contempler. Moins diſ-

traites au dehors, elles s'affectent fortement de la même idée, parce qu'elles la voyent ſans ceſſe. Plus frappées par les yeux, elles goûtent plus l'appareil des cérémonies & des temples; & la religion des ſens influe encore ſur celle de l'ame. Enfin gênées partout, privées d'épanchement avec les hommes par la contrainte de leur ſexe, avec les femmes par un éternelle rivalité, elles parlent du moins de leurs plaiſirs & de leurs peines à l'Etre ſuprême qui les voit, & ſouvent dépoſent dans ſon ſein des foibleſſes qui leur ſont chères, & que le monde entier ignore. Alors ſe rappellant leurs douces erreurs, elles jouiſſent de leur attendriſſement même ſans ſe le reprocher; & ſenſibles ſans remords, parce qu'elles le ſont ſous les regards de Dieu, elles trouvent des délices ſecrettes juſques dans le repentir & les combats. Il ſembleroit donc par une ſuite même du caractère des

femmes, que leur religion devroit être plus tendre & celle des hommes plus forte; l'une tenant plus à des pratiques & l'autre à des principes ; & qu'en exaltant les idées religieuſes, la femme ſeroit plus proche de la ſuperſtition, & l'homme du fanatiſme. Mais ſi une fois le fanatiſme s'empare d'elle, ſon imagination plus vive l'emportera plus loin; & plus féroce par la crainte même d'être ſenſible, ce qui faiſoit une partie de ſes charmes ne contribuera plus qu'à ſes fureurs.

Aux vertus religieuſes tiennent de très près les vertus domeſtiques; & ſans doute elles devroient être communes aux deux ſexes: mais ici l'avantage ſe trouve encore du côté des femmes; du moins elles doivent plus avoir des vertus qui leur ſont plus néceſſaires. Dans le premier âge, timide & ſans appui, la fille eſt plus attachée à ſa mère ; ne la quittant jamais, elle apprend plus à l'aimer.

Tremb'ante elle ſe raſſure auprès de celle qui la protége ; & ſa foibleſſe qui fait ſa grace , augmente encore ſa ſenſibilité. Devenue mère , elle a d'autres devoirs , & tout l'invite à les remplir. Alors l'état des deux ſexes eſt bien différent. Au milieu des travaux & parmi tous les arts , l'homme déployant ſa force , & commandant à la Nature , trouve des plaiſirs dans ſon induſtrie , dans ſes ſuccès , dans ſes efforts même. La femme plus ſolitaire a bien moins de reſſources. Ses plaiſirs doivent naître de ſes vertus ; ſes ſpectacles ſont ſa famille. C'eſt auprès du berceau de ſon enfant , c'eſt en voyant le ſouris de ſa fille & les jeux de ſon fils, qu'une mère eſt heureuſe. Et où ſont les entrailles , les cris , les émotions puiſſantes de la Nature ? Où eſt ce caractere tout à la fois touchant & ſublime qui ne ſent rien qu'avec excès? Eſt-ce dans la froide indiffé-

rence & la triſte ſévérité de tant de peres ? non : c'eſt dans l'ame brûlante & paſſionnée des mères. Ce ſont elles qui par un mouvement auſſi prompt qu'involontaire, s'élancent dans les flots pour en arracher leur enfant qui vient d'y tomber par imprudence. Ce ſont elles qui ſe jettent à travers les flammes, pour enlever du milieu d'un incendie leur enfant qui dort dans ſon berceau. Ce ſont elles, qui pâles, échevelées, embraſſent avec tranſport le cadavre de leur fils mort dans leurs bras, collent leurs lévres ſur ſes lévres glacées, tâchent de réchauffer par leurs larmes ſes cendres inſenſibles. Ces grandes expreſſions, ces traits déchirans qui nous font palpiter à la fois d'admiration, de terreur & de tendreſſe, n'ont jamais appartenu, & n'appartiendront jamais qu'aux femmes. Elles ont dans ces moments je ne ſçais quoi qui les éleve au deſſus de tout, qui ſemble

nous découvrir de nouvelles ames ; & reculer les bornes connues de la Nature.

Conſidérez les devoirs même d'où naît la fidélité des époux ; lequel des deux ſexes y doit être plus attaché ? lequel pour les violer a plus d'obſtacles à vaincre ? eſt mieux défendu par ſon éducation, par ſa réſerve, par cette pudeur qui repouſſe même ce qu'elle deſire, & quelquefois diſpute à l'amour ſes droits les plus tendres ? Calculez le pouvoir que la Nature donne au premier penchant & aux premiers nœuds, dans un cœur né ſenſible, & à qui juſqu'à préſent il a été défendu d'aimer. Calculez la force de l'opinion même qui régne avec tant d'empire ſur l'un des deux ſexes, & qui tyran biſarre, pour les mêmes foibleſſes applaudit ſouvent l'un, tandis qu'il flétrit l'autre. La Nature attentive, pour conſerver les mœurs des femmes, a pris ſoin elle-

même de les environner des barrières les plus douces. Elle a rendu pour elles le vice plus pénible, & la fidélité plus touchante. Non, & il faut l'avouer, ce n'eſt preſque jamais par elles que commence le déſordre des familles; & dans les ſiecles même où elles corrompent, elles ont été auparavant corrompues par leur ſiecle.

Après les vertus religieuſes & domeſtiques viennent les vertus ſociales; & d'abord les vertus de ſenſibilité: ce ſont toutes les paſſions affectueuſes & douces. On ſçait qu'au premier rang ſont l'amitié & l'amour.

C'eſt une grande queſtion de ſçavoir lequel des deux ſexes eſt le plus propre à l'amitié. Montagne qui a ſi bien connu ou deviné la Nature, & qui nous a volé, il y a deux cents ans, une partie de la philoſophie de notre ſiècle, décide nettement la queſtion contre les femmes; mais ſur cet objet il prononce plutôt qu'il n'examine.

On remarque même dans tout ſon livre, qu'en général il rend peu de juſtice aux femmes. Peut-être étoit-il comme ce juge qui craignoit tant d'être partial, qu'il avoit pour principe de faire toujours perdre le procès à ſes amis. Sur cette queſtion, ſi je converſois avec Montagne, j'oſerois lui dire : vous convenez ſans doute que l'amitié eſt le ſentiment de deux ames qui ſe cherchent, & qui ont beſoin de s'appuyer l'une ſur l'autre. Or il ſembleroit qu'entre les deux ſexes, celui dont la tête & les bras ſont le plus occupés, qui eſt le plus diſtrait, qui eſt le plus libre, qui peut plus hautement répandre ſes idées & déployer tous ſes ſentiments, qui dans la proſpérité jouit plus par l'orgueil, qui dans le malheur eſt plus humilié qu'attendri, qui dans tous les états a la conſcience de ſes forces & ſe les exagère, peut ſe paſſer bien plus aiſément du commerce & des

doux épanchemens de l'amitié : mais les femmes, tendres & foibles, & par-là même ayant plus besoin d'appui ; dans l'intérieur plus exposées aux chagrins & aux peines secrettes, ayant plus de ces douleurs de l'ame, qui affectent plutôt la sensibilité que l'orgueil ; dans le monde, forcées presque toujours de jouer un rôle, & remportant avec elles une foule de sentimens & d'idées qu'elles cachent & qui leur pèsent ; les femmes enfin pour qui les choses ne sont rien, & les personnes presque tout ; les femmes en qui tout réveille un sentiment, pour qui l'indifférence est un état forcé, & qui ne sçavent presque qu'aimer ou haïr, semblent devoir sentir bien plus vivement la liberté & le plaisir d'un commerce secret, & les douces confidences que l'amitié fait & reçoit.

Montagne ne manqueroit pas de me répliquer : vous jugez les femmes

d'après la Nature ; jugez-les d'après la ſociété, & ſur-tout la ſociété des grandes villes. Voyez ſi le deſir général de plaire, ſentiment plus frivole que profond, & bien plus vain qu'il n'eſt tendre, ne doit pas deſſécher leur ame, & étouffer en partie leur ſenſibilité même. Voyez, ſi flattées par des éloges éternels, & accoutumées au plus doux des empires, elles peuvent ſe plier à ces ſacrifices de tous les jours, & à cette heureuſe égalité que l'amitié impoſe. Voyez enfin ſi avec nous leur amitié plus timide ne doit point avoir plus de réſerve ; & qu'eſt-ce qu'une amitié qui eſt ſur ſes gardes, où tous les ſentiments ſont couverts d'un demi-voile, & où il y a preſque toujours une barrière entre les ames ? Je ne vous parle point de leur amitié entr'elles. On n'y croyoit point trop dans mon ſiècle ; & c'eſt apparemment de même dans le vôtre : mais

je vous demanderai jusqu'à quel point elles peuvent s'aimer, dans le monde sur-tout où sans cesse elles se comparent & sont comparées, où un regard les divise, où leurs prétentions se multiplient, où elles ont des rivalités de rang, de beauté, de fortune, d'esprit, de société même: car l'amour-propre toujours calculant, toujours mesurant, vit de tout, s'irrite de tout, & se nourrit même de ce qui l'irrite.

Non, pourroit ajouter Montagne, l'amitié n'est point en superficie, en jargon, en vaines phrases plus ridicules encore pour celui qui les croit, que pour celui qui les dit. C'est un sentiment qui demande de l'énergie dans l'ame, & une profondeur d'esprit comme de caractère. C'est une union sainte & presque religieuse, qui par une espèce de culte consacre tout entier l'ami à son ami. C'est une passion qui transforme deux volontés en

une, & fait vivre deux êtres de la même vie & de la même ame. L'amitié eſt impoſante & ſévère; pour en bien remplir les devoirs, il faut être capable de parler & d'entendre le langage mâle & auſtère de la vérité. Il faut avoir un courage qui ne s'étonne, ni des ſacrifices, ni des dangers. Il faut ſur-tout cette unité de caractère, que les femmes par la variété & la mobilité éternelle de leurs paſſions ont rarement, & qui fait qu'on eſt sûr de ſentir, de penſer, & d'agir comme ſon ami dans toutes les occaſions & tous les inſtans. Que dis-je? on ne s'aſſocie pas fortement ſans de grands intérêts. Et les femmes par leur état même ſont vouées au repos. La Nature les fit comme les fleurs pour briller doucement ſur le parterre qui les vit naître: mais les arbres nés & élevés au milieu des orages, & par leur vigueur même plus menacés d'être briſés par les vents, ont bien plus be-

ſoin de s'appuyer les uns les autres, & de ſe ſoutenir en s'uniſſant.

De toutes ces objections, il s'enſuivroit peut-être que l'amitié dans les femmes doit être plus rare; mais il faut convenir que lorſqu'elle s'y trouve, elle doit être auſſi plus délicate & plus tendre. Les hommes en général ont plus les procédés que les graces de l'amitié. Quelquefois en ſoulageant ils bleſſent; & leurs ſentiments les plus tendres ne ſont pas fort éclairés ſur les petites choſes qui ont tant de prix. Mais les femmes ont une ſenſibilité de détail qui leur rend compte de tout. Rien ne leur échappe: elles devinent l'amitié qui ſe tait; elles encouragent l'amitié timide; elles conſolent doucement l'amitié qui ſouffre. Avec des inſtruments plus fins, elles manient plus aiſément un cœur malade; elles le repoſent, & l'empêchent de ſentir ſes agitations. Elles ſçavent ſur-tout do-

ner du prix à mille choſes qui n'en auroient pas. Il faudroit donc peut-être deſirer un homme pour ami dans les grandes occaſions ; mais pour le bonheur de tous les jours, il faut deſirer l'amitié d'une femme.

Les femmes en amour ont les mêmes délicateſſes & les mêmes nuances. Mais l'homme peut-être s'enflamme plus lentement, & par dégrés: les paſſions des femmes ſont plus rapides; ou elles naiſſent tout-à-coup, ou elles ne naîtront point. Plus gênées, leurs paſſions doivent être plus ardentes. Elles ſe nourriſſent dans le ſilence, & s'irritent par le combat. La crainte & les allarmes, mêlent chez les femmes l'inquiétude à l'amour, & en les occupant le redoublent encore. Quand l'homme eſt sûr de ſa conquête, il peut avoir plus d'orgueil ; mais la femme n'en a que plus de tendreſſe. Plus ſon aveu lui a coûté, plus ce qu'elle aime lui de-

vient cher. Elle s'attache par ſes ſacrifices. Vertueuſe elle jouit de ſes refus; coupable elle jouit de ſes remords même (1). Ainſi les femmes, quand l'amour eſt paſſion, ſont les plus conſtantes : mais auſſi, quand l'amour n'eſt qu'un goût, elles ſont les plus légères. Car alors elles n'ont plus ce trouble, & ces combats, & cette douce honte qui grave ſi bien le ſentiment dans leur ame. Il ne leur reſte que des ſens & de l'imagination : des ſens gouvernés par des caprices ; une imagination qui s'uſe par ſon ardeur même, & qui en un inſtant s'enflamme & s'éteint.

Après l'amitié & l'amour vient la bienfaiſance, & cette compaſſion qui unit l'ame aux malheureux. On n'ignore point, que c'eſt-là ſur-tout

(1) On peut ici faire mille objections; mais je ne parle que des femmes qui ſont de leur ſexe.

le

le partage des femmes. Tout les dispose à l'attendrissement de la pitié. Les blessures & les maux révoltent leurs sens plus délicats. L'image de la misère & du dégoût offense leur douce molleſſe. L'image des douleurs & des chagrins affecte plus profondément leur ame, que leur propre sensibilité tourmente. Elles doivent donc être plus empressées à secourir. Elles ont sur-tout cette sensibilité d'instinct, qui agit avant de raisonner, & a déja secouru quand l'homme délibère. Leur bienfaisance en est moins éclairée peut-être, mais plus active. Elle est aussi plus circonspecte & plus tendre. Quelle femme a jamais manqué de respect au malheur ?

Mais il faudroit examiner si les femmes si sensibles en amitié, en amour envers les malheureux, peuvent s'élever jusqu'à l'amour de la patrie qui embrasse tous les citoyens, & à l'amour

général de l'humanité qui embraſſe toutes les nations.

Je ne prétends point rabaiſſer l'amour de la patrie. C'eſt le plus généreux des ſentiments; c'eſt du moins celui qui a produit le plus de grands hommes, & qui a fait naître ces héros antiques, dont l'hiſtoire étonne tous les jours notre imagination & accuſe notre foibleſſe. Mais ſi nous voulons décompoſer ce reſſort, & examiner de près en quoi il conſiſte, nous trouverons que l'amour de la patrie chez les hommes eſt preſque toujours un mêlange d'orgueil, d'intérêt, de propriété, d'eſpérance, de ſouvenir de leurs actions ou des ſacrifices qu'ils ont fait pour leurs concitoyens, & d'un certain enthouſiaſme factice qui les dépouille d'eux-mêmes, pour tranſporter leur exiſtence toute entière dans le corps de l'Etat. Or il eſt aiſé de voir que preſqu'aucun de ces ſentiments ne convient aux femmes. Dans preſque

tous les gouvernements du monde, exclues des honneurs & des charges, elles ne peuvent ni obtenir, ni eſpérer, ni s'attacher à l'Etat par l'orgueil d'avoir joui des places. Ayant peu de part dans la propriété, & gênées par les loix dans celle même qu'elles ont, la forme de légiſlation dans tout pays doit leur être aſſez indifférente. N'agiſſant, ne combattant jamais pour la patrie, elles n'ont aucun ſouvenir flatteur qui les y enchaîne, par la vanité, ou des travaux, ou des vertus. Enfin exiſtant plus dans elles-mêmes & dans les objets qui les attachent, & peut-être moins dénaturées que nous par les inſtitutions ſociales auxquelles elles ont moins de part, elles doivent être moins ſuſceptibles de l'enthouſiaſme qui fait préférer l'Etat à ſa famille, & ſes concitoyens à ſoi. On ne manquera point de m'objecter les fameuſes citoyennes de Rome & de Sparte. Je répondrai qu'il ne faut

pas comparer les républiques anciennes à nos conſtitutions modernes. On m'objectera encore les prodiges des femmes Hollandoiſes dans la révolution des ſept provinces. Je répondrai que l'enthouſiaſme de la liberté peut tout ; qu'il y a des temps où la Nature s'étonne de n'être plus elle-même ; & que les grandes vertus naiſſent des grands malheurs.

Mais ſi l'amour de la patrie eſt peu fait pour les femmes, l'amour général de l'humanité qui s'étend ſur les nations & ſur les ſiècles, & qui eſt une eſpèce de ſentiment abſtrait, ſemble convenir encore moins à leur nature. Il faut pouvoir ſe peindre ce qu'on aime. Ce n'eſt qu'à force de généraliſer ſes idées, que le Philoſophe parvient à franchir tant de barrières, qu'il paſſe d'un homme à un peuple, d'un peuple au genre humain, du temps où il vit, aux ſiècles qui naîtront un jour, & de ce qu'il voit à ce qu'il ne voit pas. Les

femmes n'égarent point ainſi leur ame au loin. Elles raſſemblent autour d'elles leurs ſentiments & leurs idées, & veulent tenir à ce qui les intéreſſe. Ces meſures ſi vaſtes ſont pour elles hors de la nature. Un homme eſt plus pour elles qu'une nation ; & le jour où elles vivent, plus que vingt ſiècles où elles ne ſeront pas.

Parmi les vertus ſociales, il y en a d'autres qu'on peut appeller plus proprement vertus de ſociété, parce qu'elles en ſont l'agrément & le lien. Leur uſage eſt de tous les inſtans. Elles ſont dans la vie ordinaire, ce qu'eſt la monnoie courante en fait de commerce. Telle eſt cette douceur qui rend le caractère plus ſouple, & donne aux manières un charme qui attire ; l'indulgence qui pardonne les défauts, lors même qu'on n'a pas beſoin de pardon pour ſoi ; l'art de ne point voir les foibleſſes qui ſe montrent, & de garder le ſecret à celles qui

ſe cachent ; l'art de déguiſer ſes propres avantages, quand ils humilient ceux qui ne les ont pas ; l'art de ne tyranniſer, ni les volontés, ni les deſirs, & de ne point abuſer de la foibleſſe même, qui en obéiſſant s'indigne ; & la complaiſance qui adopte les idées qu'elle n'a point eues ; & la prévenance qui devine les craintes & encourage les penſées ; & la franchiſe qui inſpire une ſi douce confiance ; & toute cette politeſſe enfin, qui peut-être n'eſt pas la vertu, mais qui en eſt quelquefois l'heureux menſonge, qui donne des régles à l'amour-propre, & fait que l'orgueil à chaque inſtant paſſe à côté de l'orgueil ſans le heurter.

Nous ne ſuivrons pas le parallèle des ſexes dans tous ces ſentiments : mais on remarque en général que les femmes corrigent ce que l'excès des paſſions mettroit d'un peu dur dans le commerce des hommes. Leur main

délicate adoucit, pour ainſi dire, & polit les reſſorts de la ſociété. On voit que leur politeſſe eſt une ſuite de leur caractère ; elle tient à leur eſprit, à leur fineſſe, à leur intérêt même. Pour les plus vertueuſes, la ſociété eſt un lieu de conquêtes. Peu d'hommes ont fait le ſyſtême de renvoyer tout le monde content, & tant pis pour ceux qui l'auroient : mais beaucoup de femmes ont eu ce projet, & quelques-unes y réuſſiſſent. Plus leur ſociété s'étend, plus ce genre de mérite ſe perfectionne, parce qu'alors il y a plus de petits intérêts à concilier, & de caractères à réunir. C'eſt une machine qui ſe complique, & demande plus de ſupériorité pour aſſortir les mouvements (1).

(1) En général on eſt d'autant plus poli, qu'on eſt moins à ſoi & plus aux autres, qu'on tient plus à l'opinion, qu'on eſt plus jaloux d'être diſtingué, qu'on a peut-être moins de

Mais auſſi cette politeſſe ſi fine doit quelquefois mener à la fauſſeté. On met l'expreſſion du ſentiment à la place du ſentiment même. De-là le reproche ſi répété contre les femmes. Il faut convenir que par leur nature elles ſont plus portées à tous les genres de diſſimulation. C'eſt la force

---

reſſources & de grands moyens pour l'être. Enfin, chez les particuliers comme chez les peuples, & dans les ſexes comme dans les rangs, la politeſſe ſuppoſe encore l'oiſiveté, parce qu'elle ſuppoſe l'habitude & le beſoin de vivre enſemble. Et c'eſt de-là que naît l'art des ménagements, le beſoin des égards, & toutes les petites jouiſſances de la vanité. On s'accoutume à donner ce qu'on reçoit, & à exiger ce qu'on donne. Ainſi la délicateſſe de l'amour-propre produit tous les rafinements de la ſociété; comme la délicateſſe des ſens produit la recherche des plaiſirs; & la délicateſſe de l'eſprit (qui peut-être n'eſt que le réſultat des deux autres) produit la fineſſe du goût. On voit comme tous ces objets tiennent enſemble, & comme ils tiennent aux femmes.

qui déploye tous ſes mouvements en liberté ; mais la foibleſſe & l'art de plaire, doivent obſerver & meſurer les leurs. Ainſi les femmes plus timides, apprennent à cacher les ſentiments qu'elles ont, & finiſſent par montrer ceux qu'elles n'ont pas. L'homme peut avoir de la franchiſe ſans vertu, parce que ſouvent elle eſt ſans effort, & qu'elle peut être en lui le beſoin d'une ame impétueuſe & libre ; mais la ſincérité chez les femmes, quand elle eſt réelle, ne peut être qu'un mérite. Quelquefois l'homme faux joue la franchiſe par ſyſtême : les femmes ſe piquent rarement de ce genre d'hypocriſie ; & quand par haſard elles l'ont, elles donnent leur franchiſe comme une marque de confiance, pour plaire davantage ; c'eſt un ſacrifice qu'elles font à l'amitié. Ainſi l'homme a de la franchiſe par orgueil, & la femme par adreſſe. L'un peut dire une vérité ſans autre objet

que la vérité : dans la bouche de l'autre, la vérité même a toujours un but. La fauſſeté de l'homme va preſque toujours à ſes intérêts ; elle n'eſt que pour lui : celle de la femme va preſque toujours à plaire ; elle ſe rapporte toute aux autres. De ces deux fauſſetés, l'une vous trompe, & l'autre vous ſéduit. Enfin la flatterie ſe trouve également dans les deux ſexes : mais celle de l'homme eſt ſouvent dégoûtante à force d'être baſſe ; celle de la femme eſt plus légère & paroît de ſentiment. Même quand elle eſt outrée, elle eſt amuſante, & n'eſt jamais vile ; le motif & la grace la ſauvent du mépris.

Pour achever ce parallèle qui n'eſt déja que trop long, il faudroit examiner encore dans les deux ſexes, les vertus rigides qui tiennent à l'équité, & ces qualités vigoureuſes & fortes qui tiennent au courage. Mais toutes les diſtinctions qu'on pourroit

faire ſur ces objets, partiroient toujours des mêmes principes. Ainſi à l'égard de l'équité d'où naiſſent les devoirs d'une juſtice auſtère & impartiale, ſi entre les deux ſexes il y en a un qui ſente preſque toujours avant que de juger; ſi ſon imagination qui l'entraîne, lui donne des averſions ou des penchants dont il ne ſe rend pas compte; ſi une règle uniforme & inflexible doit fatiguer ſes caprices; ſi enfin dans tous les temps il ſe décide bien plus par des idées particulières, que par des vues générales; il faut avouer alors que cette équité rigide qui voit moins les circonſtances que la règle, & les perſonnes que les choſes, ſeroit moins faite pour lui. Auſſi, rarement les femmes ſont-elles comme la loi qui prononce ſans aimer ni haïr. Leur juſtice ſoulève toujours un coin du bandeau, pour voir ceux qu'elles ont à condamner ou à abſoudre. Ouvrez

l'hiſtoire ; vous les verrez toujours voiſines, ou de l'excès de la pitié, ou de l'excès de la vengeance. Il leur manque cette force calme qui ſçait s'arrêter : tout ce qui eſt modéré les tourmente.

Une femme de beaucoup d'eſprit (1), a dit que les François ſembloient s'être échappés des mains de la Nature, lorſqu'il n'étoit encore entré dans leur compoſition que l'air & le feu. Elle en auroit pu dire autant de ſon ſexe : mais ſans doute elle n'a pas voulu trahir ſon ſecret.

Il ſeroit bien hardi de vouloir décider juſqu'où la nature des deux ſexes paroît ſuſceptible de courage : mais ce mot de courage eſt vague, & pour en fixer l'idée, il en faudroit diſtinguer de différentes eſpèces. On connoît la diſtinction du courage

(1) Madame de Graffigni, Lettres Péruviennes.

d'eſprit, & du courage phyſique : mais ces deux genres ſe ſubdiviſent encore. Ainſi dans le courage d'eſprit on trouve un courage de principes, qui fait braver l'opinion ; un courage de volonté, qui donne de l'énergie à l'ame, & l'empêche d'être gouvernée ; un courage de conſtance, qui ſupporte l'idée des longs travaux & les travaux même ; un courage de ſang-froid, qui dans les circonſtances délicates voit tout, & voit bien : & dans le courage phyſique un courage contre la douleur, qui ſçait ſouffrir ; un courage contre les périls, ſoit celui d'audace qui affronte, ſoit celui d'intrépidité qui attend ; un courage d'habitude, qui eſt de tous les jours, & s'applique à tous les objets ; & ce courage d'enthouſiaſme, qui eſt comme la fièvre d'une ame ardente, qui naît & s'éteint, & fait braver dans un temps ce qu'on eut redouté dans un autre.

Je laiſſe à mes Lecteurs à faire l'application de ces détails. Mais ce qu'on doit remarquer, c'eſt que de tous les genres de courage, celui que les femmes ont le plus, eſt celui de la douleur ; ce qui vient ſans doute de la foule des maux auxquels les a ſoumiſes la Nature. Quoi qu'il en ſoit, elles aimeroient cent fois mieux ſouffrir que déplaire, & braveroient bien plutôt la douleur que l'opinion. On a vû auſſi dans les dangers, des exemples d'un courage extraordinaire chez les femmes. Mais c'eſt toutes les fois qu'une grande paſſion, ou une idée qui les remue vivement, les enlève à elles-mêmes. Alors leur imagination qui s'enflamme, leur fait vaincre leur imagination même ; & leur ſenſibilité ardente portée toute vers un objet, étouffe les petites ſenſibilités d'habitude, d'où naît la crainte, & qui produiſent la foibleſſe. Elles ont dans ces ſecouſſes une force

qui brave tout, & va plus loin qu'une force habituelle, qui par ſa continuité même a moins de reſſort, & doit être moins voiſine de l'excès.

Telle eſt dans la queſtion de l'égalité ou de la ſupériorité des ſexes, une partie des objets qu'il eût fallu diſcuter & mettre dans la balance. Pour la bien traiter, il faudroit tout à la fois être Médecin, Anatomiſte, Philoſophe, raiſonnable & ſenſible, & ſur-tout avoir le malheur d'être parfaitement déſintéreſſé.

Le ſeizième ſiècle qui avoit vu naître & s'agiter cette queſtion, fut peut-être l'époque la plus brillante pour les femmes. Après ce temps on trouve beaucoup moins d'ouvrages en leur honneur. Cette eſpèce d'enthouſiaſme général d'une galanterie ſérieuſe, étoit un peu tombée. L'extinction entière de la Chevalerie en Europe, l'abolition des tournois, les guerres de religion en Allemagne,

en Angleterre, & en France, les femmes appellées dans les Cours, & les mœurs qui doivent naître de l'oisiveté, de l'intrigue, & de la beauté regardée comme un instrument de fortune, enfin le nouveau goût de société qui commença par-tout à se répandre, goût qui polit les mœurs en les corrompant, & qui, en mêlant davantage les deux sexes, leur apprend à se chercher plus & à s'estimer moins; tout contribua à diminuer un sentiment, qui pour être profond a besoin d'obstacles, & d'un certain état de l'ame où elle puisse s'honorer par ses desirs, & s'estimer par sa foiblesse même.

Cependant cette révolution ne se fit que lentement parmi nous. Sous François premier qui donna le signal de la corruption en France, on trouve encore en amour des jalousies, des vengeances, des haines, & des crimes qui prouvent des mœurs. Sous Ca-

therine de Médicis, ce fut un mêlange de galanterie & de fureurs. L'ardeur Italienne vint se mêler à la volupté Françoise. Tout fut intrigue. On parloit de carnage dans des rendez-vous d'amour, & l'on méditoit, en dansant, la ruine des peuples. Cependant les soins même de la politique & de la guerre, les factions, les partis, & je ne sçais quoi de romanesque qui restoit encore, donnoient une certaine vigueur aux ames, qui se portoit jusques dans les sentiments que les femmes inspiroient. Sous Henri IV, on vit une galanterie plus douce. Il eut les mœurs d'un Chevalier, & les foiblesses d'un Roi sensible. On se fit honneur de l'imiter; & les courtisans accoutumés aux actions d'éclat & aux conquêtes, audacieux & brillans, portèrent dans l'amour cette espèce de courage noble qu'ils avoient montré dans les combats. On se corrompoit par-tout;

mais on ne s'avilissoit point encore.

Sous Louis XIII, l'esprit qui commença à se développer, fit mêler la métaphysique à la galanterie. On connoît les fameuses thèses que le Cardinal de Richelieu fit soutenir sur l'amour. Ce qu'on seroit tenté de prendre pour une espèce de parodie & une charge comique, n'étoit que l'expression sérieuse des mœurs de ce temps-là. Les guerres de religion avoient mis la controverse à la mode. Le nouveau goût des Lettres faisoit prendre les formes scholastiques pour la science. Le faux bel esprit naissoit du desir de l'esprit, & de l'impuissance d'en avoir. La galanterie qui ne détruit rien & se mêle à tout, parce qu'elle n'a rien de profond, & qu'elle est plutôt une tournure de l'esprit qu'un sentiment, la galanterie adoptoit tous ces mélanges, & s'étoit formé un nouveau jargon, tout à la fois mystique, métaphysique & ro-

manesque. Ce n'étoit que dissertations sur les délicatesses & les sacrifices de l'amour. Quoiqu'on diserte peu sur ce qu'on sent beaucoup, cependant ces conversations même & ces maximes, annonçoient un tour d'imagination, qui en permettant la galanterie, y joignoit la tendresse, & lioit toujours à l'idée des femmes une idée de sensibilité & de respect.

La régence d'Anne d'Autriche & la guerre de la minorité furent une époque singulière. La France étoit dans l'anarchie, mais on mêloit les plaisanteries aux batailles & les vaudevilles aux factions. Alors tout se menoit par des femmes. Elles eurent toutes dans cette époque cette espèce d'agitation inquiéte que donne l'esprit de parti, esprit moins éloigné de leur caractère qu'on ne pense. Les unes imprimoient le mouvement, les autres le recevoient. Chacune selon son intérêt & ses vues, cabaloit, écrivoit,

conſpiroit. Le temps des aſſemblées étoit la nuit. Une femme au lit, ou ſur ſa chaiſe longue, étoit l'ame du conſeil. Là on ſe décidoit pour négocier, pour combattre, pour ſe brouiller, pour ſe raccomoder avec la Cour. Les foibleſſes ſecrettes préparoient les plus grands événements. L'amour préſidoit à toutes les intrigues. On conſpiroit pour ôter un amant à ſa maîtreſſe, ou une maîtreſſe à ſon amant. Une révolution dans le cœur d'une femme, annonçoit preſque toujours une révolution dans les affaires (1).

(1) Chaque femme avoit ſon département & ſon empire. Madame de Montbazon, belle & brillante, gouvernoit le Duc de Beaufort; Madame de Longueville, le Duc de la Rochefoucault; Madame de Chatillon, Nemours & Condé; Mademoiſelle de Chevreuſe, le Coadjuteur; Mademoiſelle de Saujon, dévote & tendre, le Duc d'Orléans; & la Ducheſſe de Bouillon ſon mari. Cependant Madame de

Les femmes dans le même-temps paroiſſoient ſouvent en public & à la tête des factions. Alors elles joignoient à leur parure les écharpes qui diſtinguoient leur parti. On ſe ſeroit cru tranſporté dans le pays des Romans, ou au temps de l'ancienne Chevalerie. On voyoit dans des ſalles ou ſur des places, des inſtruments de muſique, mêlés avec des inſtruments de guerre, des cuiraſſes & des violons, & des beautés parmi des guerriers. Souvent elles viſitoient les troupes, & préſi-

---

Chevreuſe, vive & ardente, ſe livroit à ſes amans par goût, & aux affaires par occaſion; & la Princeſſe Palatine tour-à-tour amie & ennemie du grand Condé, par l'aſcendant de ſon eſprit bien plus que de ſes charmes, ſubjuguoit tous ceux à qui elle vouloit plaire, & qu'elle avoit, ou la fantaiſie ou l'intérêt de perſuader. On ſçait qu'elle eut tout à la fois une ame paſſionnée & un eſprit ferme, & qu'elle parut auſſi romaneſque en amour, que politique dans les intérêts d'Etat.

doient à des conseils de guerre (1). La dévotion chez les femmes se mêloit à l'esprit de faction, comme l'esprit de faction à la galanterie. Lisez les mémoires du temps; vous verrez Mademoiselle remplir les devoirs les plus sacrés de la religion,

---

(1) Il y eut un Régiment créé sous le nom de *Mademoiselle*: & *Monsieur* écrivoit à des femmes qui avoient suivi sa fille à Orléans, *à Mesdames les Comtesses Maréchales de camp dans l'armée de ma fille contre le Mazarin.* Personne n'ignore ce que fit cette Princesse, qui avoit tout le courage d'esprit qui manquoit à son père. On sçait qu'à Orléans, elle escalada presque les murs, tandis qu'on délibéroit si on devoit la recevoir. Et à la porte St. Antoine, pendant que le grand Condé se couvroit de gloire contre Turenne, qui n'étoit plus grand, que parce qu'il combattoit pour son Prince, elle étoit au milieu des morts & des blessés, donnant dans Paris tous les ordres que personne, ou ne pouvoit, ou ne vouloit donner, & se faisant obéir par respect de ceux qui pouvoient lui désobéir par devoir.

avant de partir pour un voyage où elle alloit cabaler contre le Roi. A Orléans elle fait la guerre civile, & va à complies. Elle donne des audiences réglées aux rébelles, au retour de la Meſſe. On cabaloit le matin, & on viſitoit les couvens le ſoir; jamais on ne vit plus de femmes de la Cour ſe faire Carmélites. Il ſemble qu'au milieu des troubles les ames ſe portoient à tout avec plus d'impétuoſité; & les imaginations échauffées par tant de mouvements, ſe précipitoient également vers la guerre, vers l'amour, vers la religion & vers les cabales.

A l'égard de l'eſprit de galanterie, il eut à-peu-près le même caractère, ou les mêmes ſymptômes que ſous Louis XIII; excepté que la guerre civile, & cette eſpèce d'exagération que les mouvements extraordinaires donnent à l'ame, fortifia la petite teinte de Chevalerie qui reſtoit en-

core dans l'amour. Anne d'Autriche avoit porté à la Cour de France une partie des mœurs de ſon pays. C'étoit un mêlange de coquetterie & de fierté, de ſenſibilité & de réſerve, c'eſt-à-dire, un reſte de l'ancienne & brillante galanterie des Maures, jointe à la pompe & à la fierté des Caſtillans. Alors danſes, romans, comédies, intrigues, tout fut Eſpagnol. Les déguiſements, les ſcènes de nuit, les aventures devinrent à la mode; ſeulement la vivacité Françoiſe ſubſtitua les violons, au ſon languiſſant des guitares. On jouoit de grandes paſſions qu'on n'avoit pas; on ſe faiſoit honneur d'afficher publiquement les paſſions qu'on avoit. Un hommage rendu à la beauté, étoit regardé de la part des hommes comme un devoir. Alors les plus petites choſes avoient une valeur; & le don d'un bracelet ou une lettre faiſoit un événement dans la vie. On parloit auſſi ſérieuſement de

de galanterie ou d'amour, que du gain d'une bataille (1).

C'eſt ce caractère qui forma l'eſprit des premiers Romans du ſiècle de Louis XIV ; Romans éternels, parce qu'on croyoit que toute paſſion doit être longue ; ſérieux, parce qu'on regardoit une paſſion comme une choſe importante dans la vie ; pleins d'aventures, parce qu'on s'imaginoit

(1) On connoît ces vers du Duc de la Rochefoucault à Madame de Longueville.

Pour mériter ſon cœur, pour plaire à ſes beaux yeux
J'ai fait la guerre aux Rois, je l'aurois faite aux Dieux.

On vit le Duc de Bellegarde qui s'étoit déclaré hautement l'amant de la Reine, en prenant congé d'elle pour aller commander une armée, lui demander pour faveur qu'elle voulût bien toucher la garde de ſon épée. On vit pendant la guerre civile M. de Chatillon amoureux de Mademoiſelle de Guerchi, porter dans une bataille une de ſes jarretières nouée à ſon bras,

que l'amour devoit tourner les têtes ; pleines de conversations, parce qu'on faisoit de l'amour une science qui avoit ses principes, & une méthode ; héroïques sur-tout, parce qu'il falloit mettre les plus grands hommes aux pieds des femmes, & que le préjugé étoit alors que l'amour devoit consulter l'honneur, & s'élever par son objet, au lieu de chercher à l'avilir.

C'est ce caractère qui forma notre théâtre, & subjuguant jusqu'à Corneille, lui fit placer l'amour entre les intérêts d'Etat & les vengeances, entre les conspirations & les parricides.

C'est cet esprit général régnant dans l'enfance de Louis XIV, qui lui donna peut-être avec les femmes ce caractère, tout à la fois grand & sensible, par lequel jeune encore & dans une passion ardente, il voulut placer une de ses sujettes sur le trône, & fut ensuite capable de se vaincre : par lequel il conçut une passion, non

moins vive pour Henriette d'Angleterre, & ſçut y mettre un frein par lequel toujours Roi quoiqu'amant, il ſçut dès ſa jeuneſſe mettre de la dignité dans ſes plaiſirs. Mais quoiqu'il couvrit toujours la volupté de la décence, cependant les mœurs des femmes par une révolution néceſſaire, durent s'altérer ſous ſon régne.

Juſqu'alors les vices de la Cour n'avoient guères été ceux de la nation. Les différents ordres de l'Etat, étoient plus ſéparés. On retrouve encore au temps où les grands Seigneurs avoient une grandeur perſonnelle, qui les avoit rendus tout à la fois redoutables pour la Cour, & tyrans pour le peuple. Plus ils étoient puiſſans, plus les rangs étoient marqués. L'orgueil ne ſe mêle pas, & fait ſigne que l'on recule. Le deſpotiſme ſuprême abat toutes les barrières; mais le deſpotiſme ſubalterne les multiplie pour ſe ſéparer davan-

tage de ceux qui oſeroient prétendre à l'égalité. Dans cet état, la corruption & l'audace des mœurs ſont preſque regardées comme un privilége du rang. Les vices même de ceux qui oppriment, ſont pour les autres une partie de leur oppreſſion ; & l'on eſt moins porté à imiter ceux que l'on hait. D'ailleurs la communication des mœurs de la Cour, ne pouvoit ſe faire que par la haute magiſtrature & les gens riches; mais les Magiſtrats plus auſtères, étoient plus renfermés. Vivant entre l'étude & les loix, ils étonnoient la Cour, & ne l'imitoient pas. A l'égard des gens riches, la plûpart n'étoient que riches. La honte de certaines fortunes n'admettoit point la familiarité de l'orgueil. Le luxe qui ſeul rapproche la grandeur, de la richeſſe, vice de quelques particuliers, n'étoit pas la maladie générale. Les uns n'avoient pas encore beſoin de trafiquer de leurs noms ;

les autres ne penſoient point encore à en acheter un. Comme on s'occupoit plus de ſes devoirs, il y avoit moins de temps à perdre; ainſi moins de ſociété. Les mœurs de tout ce qui n'étoit pas la Cour, étoient donc plus ſauvages; & cette eſpèce de groſſièreté antique étoit une barrière de plus, parce qu'elle étoit un ridicule. Le contraſte des manières marquoit où l'orgueil devoit s'arrêter pour ne pas ſe confondre. Entre la capitale & les provinces, il n'y avoit guères moins de barrières, qu'entre les états. Moins de grands chemins, de sûreté, de voitures, ſur-tout moins de luxe & de beſoins, & par conſéquent beaucoup moins de cette activité inquiète qui fait qu'on ſe déplace, & qu'on va chercher dans la capitale, de l'or, de la ſervitude & des vices, retenant chacun ſous le toît de ſes pères, contribuoit à prolonger les mœurs de la nation.

Mais sous Louis XIV tout changea. Les gens de la Cour n'ayant plus que des titres sans pouvoir, & réduits à une grandeur de représentation au lieu d'une grandeur réelle, refluèrent davantage vers la société & vers la ville. L'inégalité des fortunes s'augmenta par l'inégalité des impôts. On mit plus de prix aux richesses. Les grands eurent plus de besoins, les riches plus de faste, les pauvres corrompus par leurs desirs, moins de mœurs; tout se rapprocha. La magnificence & le luxe du Prince fortifia encore ces idées. On s'endetta par devoir, & l'on se ruina par orgueil. On ménagea bientôt ceux qu'on méprisoit. Pour conserver ses titres, il fallut les partager. L'or enlevé aux pauvres devint le médiateur entre les riches & les grands. La magistrature même changea. Tout ce qui alloit à Versailles, en prit les mœurs. La société plus polie fit disparoître la

différence des tons. La rouille des vieux usages s'effaça. Tous les ordres se mêlèrent. On accourut des provinces : la misère des campagnes, le luxe des villes, l'ambition, le commerce, la réputation du Prince & ses conquêtes, les fêtes romanesques de sa cour, les plaisirs même de l'esprit, tout attira dans la capitale ; on y vint en foule quitter ses préjugés, rougir de ses mœurs, & tout à la fois se polir, s'enrichir & se corrompre.

Il est trop aisé de voir l'influence que tous ces changements, & ce mêlange universel durent avoir sur les femmes. La galanterie devint une mode, & l'aisance des mœurs une grace. Tout imita la Cour, & d'un bout du royaume à l'autre, les vices circulèrent avec les agréments.

Une autre révolution accompagna celle des mœurs. Dans un pays où naissoit le goût de la société & des lettres, le goût de l'esprit dut gagner

les femmes. Mais comme le goût ne se forme que lentement, que le naturel & la grace tiennent à un instinct délicat qui sent quelquefois le vrai, sans pouvoir le définir; comme on est porté à croire que ce qui coûte doit être admiré, & que pour être mieux il ne faut ressembler à personne; comme ce qui est faux paroît quelquefois brillant, parce qu'il présente une face nouvelle, & cache une partie de l'objet pour faire sortir le reste; comme enfin tout ce qui est de mode, s'exagère, on dut prendre d'abord le bel esprit pour l'esprit. Les femmes qui aspirèrent à se distinguer, créèrent des expressions qu'on admiroit beaucoup, parce qu'on les entendoit peu. On mit des mots singuliers à la place des idées qu'on n'avoit pas; & pour n'être pas commun, on devint ridicule. Tout contribua à ce délire, les livres Italiens & Espagnols, qui étoient alors très à la mode, les

lettres de Voiture, les romans de Mademoiselle Scudéry, l'admiration très-réelle pour ce qu'on appelloit les *précieuses*, les conversations de l'hôtel de Rambouillet, enfin la société & le nom imposant de Madame de Longueville, qui après avoir été dans la fronde à la tête des factions, vieille & sans amans comme sans cabale, se désennuyoit à faire de la métaphysique sur l'amour & des dissertations sur l'esprit, & à préférer naivement Voiture à Corneille.

On sçait que Molière en chargeant ce ridicule, le fit disparoître. Quelques femmes ensuite se livrèrent aux lettres, & quelques-unes cultivèrent les sciences ; mais ce fut bien loin d'être l'esprit général. Dans le siècle le plus éclairé, on ne pardonna point aux femmes de s'instruire. Il semble que la nation distinguée par sa valeur & par ses graces, ait toujours craint

d'avoïr une autre eſpèce de mérite. Le goût des lettres a été regardé comme une ſorte de méſalliance pour les grands, & un pédantiſme pour les femmes. Ce mépris ſecret digne des Francs nos ayeux, dut retenir ſur-tout le ſexe que l'opinion gouverne le plus. Quelques femmes bravèrent ce préjugé, mais on leur en fit un crime. Comme tout ce qui eſt bien a ſon excès, & qu'un bon mot ne peut manquer d'être une raiſon; en aſſociant ce qui eſt ridicule à ce qui eſt utile, on vint aiſément à bout de décrier les connoiſſances dans les femmes. Deſpréaux & Molière joignirent au préjugé, l'autorité de leur génie. Mais trop habiles pour y manquer, tous deux chargèrent le tableau pour faire rire. Molière ſur-tout mit la folie à la place de la raiſon, & l'on peut dire qu'il trouva l'effet théâtral plus que la vérité.

En effet, à examiner la queſtion, il ſemble que dans un pays & dans un ſiècle où l'on eſt prodigieuſement loin de cette première innocence qui attache des plaiſirs purs à la retraite, & à l'heureuſe ignorance de tout, hors de ſes devoirs ; dans un ſiècle où les mœurs générales ſont corrompues par l'oiſiveté, où tous les vices ſe mêlent par le mouvement, & où on ne peut plus remplacer ou ſuppléer les vertus que par les lumières, au lieu de détourner les femmes d'acquérir des connoiſſances & de s'inſtruire, il falloit les y encourager. Armande & Philaminte ſont des êtres très-ridicules, j'en conviens, & qui méritent qu'on en faſſe juſtice : mais le bon-homme Chriſale, qui dans ſa groſſièreté franche & bourgeoiſe, renvoye ſans ceſſe les femmes à leur dez, leur fil & leurs aiguilles, & ne veut pas qu'une femme liſe & ſçache rien hors *veiller ſur ſon pot*, n'eſt plus du

ſiècle de Louis XIV. (1) C'étoit remonter à deux cents ans; c'étoit oublier que les mœurs d'un ſiècle ſont incompatibles avec celles d'un autre; & que par un certain enchaînement de vertus & de vices, il y a un progrès néceſſaire de lumieres comme de mœurs, auquel il eſt impoſſible de réſiſter. On peut dire que c'eſt ſurtout pour la légiſlation du théâtre qu'eſt fait le principe de Solon, de donner non les meilleures loix poſſibles, mais les meilleures relativement au peuple & au temps. Ainſi au lieu de faire contraſter avec les

(1) Voyez dans les femmes ſçavantes l'excellente ſcène ſeptième, du ſecond acte. On ſent bien que je ne prétends point blâmer ici ce rôle de Chriſale comme rôle comique: il eſt du plus grand effet; & dans ce genre Chriſale & Martine ſont véritablement les deux rôles de génie de la pièce. Je l'examine ſeulement du côté moral, & indépendamment de tout effet de théâtre.

deux folles que Molière a peintes, ce Chrisale qui est donné pour l'homme raisonnable de la pièce, & qui n'est que l'homme raisonnable d'un autre siècle; si on avoit peint une femme jeune & aimable, qui eût reçu du côté des connoissances & de l'esprit la meilleure éducation, & qui eût conservé toutes les graces de son sexe; qui sçût penser profondément & qui n'affectât rien; qui couvrît d'un voile doux ses lumières, & eût toujours un esprit facile, de manière que ses connoissances acquises parussent ressembler à la Nature; qui pût apprécier & sentir les grandes choses, & ne dédaignât jamais les petites; qui ne fît usage de l'esprit que pour rendre plus touchant le commerce de l'amitié; qui en étudiant & connoissant le cœur de l'homme, n'eût appris qu'à avoir plus d'indulgence pour les foiblesses, & de respect pour les vertus; qui enfin mît les devoirs avant tout,

mais les connoiſſances après les devoirs, & n'employât la lecture qu'à remplir les inſtans que laiſſe dans le monde le vuide des ſociétés & de ſoi-même, & à embellir ſon ame en cultivant ſa raiſon; peut-être alors la comédie de Molière admirable à tant d'égards, & excellente en tout point ſi elle eût été faite pour un ſiècle moins avancé, eût préſenté pour le ſiècle poli & corrompu de Louis XIV, à côté du ridicule une leçon, & dans les femmes l'uſage heureux des lumières à côté de l'abus (1).

Quoi qu'il en ſoit, les femmes ſous Louis XIV, furent preſque réduites à ſe cacher pour s'inſtruire, & à rougir de leurs connoiſſances, comme dans des ſiècles groſſiers, elles euſſent

(1) Je ne ſçais pas ſi Molière eût trouvé un pareil modèle dans le ſiècle de Louis XIV; mais je ſçais bien qu'il l'eût trouvé dans le nôtre.

rougi d'une intrigue. Quelques-unes cependant osèrent se dérober à l'ignorance dont on leur faisoit un devoir; mais la plûpart cachèrent cette hardiesse sous le secret : ou si on les soupçonna, elles prirent si bien leur mesure, qu'on ne put les convaincre; elles n'avoient que l'amitié pour confidente ou pour complice. On voit par-là même que ce genre de mérite ou de défaut ne dut pas être fort commun sous Louis XIV : mais par la politesse générale du siècle, il y eut chez les femmes, un autre genre d'esprit très à la mode alors, & surtout à la Cour; c'est cet esprit aimable & qui n'a que des graces légères, qui n'est point gâté par les connoissances, ou y tient si peu qu'on lui pardonne, qui écrit très-agréablement des bagatelles, & peut se compromettre jusqu'à écrire quelquefois de jolis vers, qui dans la conversation charme toujours sans paroître y pré-

tendre, plaît à tout le monde, n'humilie perſonne, & lors même qu'il eſt le plus brillant, l'eſt de manière qu'on l'excuſe, & qu'on voit bien qu'il n'y a pas de ſa faute. Tel fut, comme on ſçait l'eſprit des la Fayette, des Ninon, des la Suze, des la Sablière & des Sevigné, des Thianges & des Monteſpan, de la Ducheſſe de Bouillon & de la belle Hortenſe Mancini ſa ſœur, enfin de Madame de Maintenon, lorſque jeune encore elle faiſoit le charme de Paris, avant qu'elle habitât la Cour, & fût condamnée à la fortune & à l'ennui. (1).

(1) Dans le nombre des femmes que je viens de citer, on diſtinguera toujours Madame de la Fayette & Madame de Sevigné. Madame de la Fayette ſi connue par des romans ingénieux & pleins d'une ſenſibilité douce, joignoit une raiſon ſolide à tous les agrémens du caractère & de l'eſprit. C'eſt elle, qui la première, a mis dans les romans, les ſentiments à la place des aventures, & des hommes aimables au lieu

La plûpart de ces femmes furent célébrées par des Poëtes, qui pour leur plaire ſçavoient prendre leur ton. On remarque que dans tous les vers de Boileau, il ne ſe trouve pas le nom

---

des héros. Elle fit dans ſon genre, ce que Racine fit dans le ſien. En ſubſtituant l'intérêt aux prodiges, elle prouva qu'il valoit mieux attendrir qu'étonner.

Madame de Sevigné avec des lettres écrites au haſard, a fait ſans y penſer un ouvrage enchanteur. Dans ſon ſtyle plein d'imagination elle crée preſque une langue nouvelle. Elle jette à tout moment, de ces expreſſions que l'eſprit ne fait pas, & qu'une ame ſenſible ſeule peut trouver. Elle donne aux mots les plus communs, une phyſionomie & une ame. Tous ſes tours de phraſe ſont des mouvements, mais des mouvements abandonnés, & qui n'en ont que plus de graces. Les moments qu'elle peint ſe fixent ſous ſon pinceau; & on les voit encore. Comme elle s'accuſe, ſe loue, ſe plaint! Comme ſa joie eſt douce, & ſa triſteſſe a de charmes! Comme elle intéreſſe toute la nature à ſa tendreſſe! S'il y avoit un être qui ignorât ce que c'eſt que ſen-

d'une seule femme de son temps. Pour mériter ses éloges, il falloit être Roi, Ministre, ou Docteur de Sorbonne. Mais Lafontaine plus sensible & plus doux, a loué presque toutes les femmes de la Cour, célèbres par leurs agrémens ou leur esprit. Il avoit une ame faite pour les sentir, & le ton qu'il falloit pour les chanter. Dans son abandon & sa paresse, il sembloit errer sur tout avec indifférence; mais il sentoit par instinct les graces dans les femmes, comme il les rencontroit par instinct dans ses vers. Racine très-dédaigneux quoique très-courtisan, & plus porté en général à la satyre qu'à l'éloge, n'en a loué que deux, Madame de Maintenon dans Esther,

---

sibilité (à-peu-près comme il y a des aveugles & des sourds de naissance) & qu'on voulût lui donner une idée de cette espèce de sens qu'il n'a pas, il faudroit lui faire lire les lettres de Madame de Sevigné,

& Henriette d'Angleterre dans une dédicace ; mais Racine n'en eſt pas moins le plus éloquent Panégyriſte des femmes, qu'il y ait eu Quinaut ſans en avoir peut-être chanté aucune, les a de même célébré toutes. Il a fait pour elles un monde exprès & qui ſubſiſte encore, où il n'y a d'autres mœurs que celles de l'ancienne Chevalerie, où les dieux, les héros & les hommes ſont tous amans par devoir, & où ſous peine de ridicule, il eſt défendu de penſer, de chanter, de combattre, de vivre, de mourir, & de monter aux cieux, ou de deſcendre aux enfers, que pour une femme.

Fléchier & Boſſuet en ont immortaliſé quelques-unes. Ils ont célébré des vertus, comme les autres ont célébré des agréments. Mais ſi l'oraiſon funèbre eſt de tous les ouvrages celui peut-être qui eſt le moins propre à peindre un caractère, même dans un

homme, parce qu'il faut presque toujours exagérer les proportions; qu'on a un cadre immense, & qu'on veut le remplir; qu'il y a des qualités qu'il faut taire; qu'il faut quelquefois supposer des motifs, où il n'y en a point; qu'il faut supprimer les détails, qui cependant peignent mieux que les masses; qu'il faut donner à celui qu'on loue en pompe, un caractère général, & une physionomie qui soit une, & que souvent il n'en a point eue; enfin parce qu'il faut faire une figure de représentation, & qu'une figure de représentation n'est presque jamais une figure vraie: à plus forte raison, ce genre est-il moins propre à bien rendre l'espèce de mérite d'une femme. Leurs traits sont trop délicats & trop fins; ils échappent à ce pinceau. Aussi presque toutes les oraisons funèbres de femmes ne peignent rien, & ce sont plutôt des sermons que des portraits. Bossuet en a deux célèbres;

mais la beauté de l'une tient à de grands événements, & à un trône renverſé ; celle de l'autre, à une mort tragique & terrible. De quatre que Fléchier a faites, la meilleure ſans contredit eſt celle de Madame de Montauſier, mais a-t-il pu la peindre (1) ? Apprend-t-on là, ce qu'on

(1) Madame de Montauſier, connue avant ſon mariage ſous le nom de *Julie d'Angennes*, étoit fille de la célèbre Marquiſe de Rambouillet ; elle fut dans ſon enfance prodigieuſement louée par tous [illegible], beaux eſprits du temps. On connoît l'hiſtoire *de la guirlande de Julie*. C'étoient les plus belles fleurs peintes ſur velin, & au bas de chacune, un madrigal, compoſé par les hommes les plus célèbres du ſiècle. Le grand Corneille en fit trois pour ſa part ; & l'Auteur du Cid, de Rodogune, & de Cinna, compoſa *la tulipe*, *la fleur d'orange* & *l'immortelle blanche*. Fléchier dans ſon oraiſon funèbre, ne peut ni ne doit peindre cette eſpèce de galanterie d'eſprit qui faiſoit le caractère de ces temps-là. Il oſe parler de l'hôtel de Rambouillet ; mais comment ? il nous parle de *cabi-*

ſçait par les anecdotes du temps, que la grande réputation d'eſprit qu'eut Madame de Montauſier dans ſa jeuneſſe, vint de ce que Voiture chez ſa mère lui compoſoit ſes lettres ? Apprend-t-on là enfin, que dès qu'elle fut à la Cour, elle oublia tous ſes amis, & que ce fut pour elle que le Duc de la Rochefoucault fit cette maxime, *qu'il y a des gens qui paroiſſent mériter de certaines places, dont ils font voir eux-mêmes qu'ils*

---

nets où l'eſprit ſe purifioit, de la vertu qu'on y révéroit ſous le nom de l'incomparable Arténice; enfin d'une cour nombreuſe ſans confuſion, modeſte ſans contrainte, ſçavante ſans orgueil, polie ſans affectation. Ces antithèſes ſont très-belles ſans doute, mais font-elles bien connoître ce dont il s'agit ? Peignent-elles le genre d'éducation bon ou mauvais qu'une jeune perſonne devoit recevoir, parmi tant de diſſertations & de vers, de métaphyſique & d'eſprit, entre Mademoiſelle de Scudery & Madame de Longueville, entre Sarrazin & Voiture ?

ſont indignes dès qu'ils y ſont parvenus. Au lieu de tout cela, Fléchier fidele à ſa diviſion & à la chaire, eſt obligé de mettre des antithèſes, des phraſes & des vertus.

Après toutes ces femmes louées avec légèreté par des Poëtes, ou gravement & avec pompe par des Orateurs, il y en eut encore deux, qui dans un rang & un ordre différent, parvinrent néanmoins à la plus grande célébrité ; l'une eſt Mademoiſelle de Scudery ſi fameuſe alors, & qui vécut quatre-vingt-quinze ans dont elle paſſa plus de ſoixante à écrire avec grace quelques jolis vers dont on ſe ſouvient, & avec une effrayante facilité, de gros volumes qu'on ne lit plus. On ſçait que pendant un temps elle tourna les têtes, & qu'elle eut autant d'influence par ſes romans, que Boileau en eut depuis par ſes ſatyres & par ſon goût. L'autre eſt la ſçavante Mademoiſelle le Febvre,

ſi connue ſous le nom de Madame Dacier. Son mérite, il eſt vrai, n'étoit point un mérite de femme, mais elle avoit de bonne heure pris ſon parti de n'être qu'un homme ; & quoique ce ne fut point à la manière de Ninon, elle ne laiſſa pas que de faire des enthouſiaſtes. Ses deux langues naturelles étoient celles de Térence & d'Homère ; auſſi recevoit-elle ſouvent des Madrigaux Grecs & Latins. Les perſonnes les plus ſçavantes de l'Europe conſpirèrent à la louer. Enfin la Mothe la chanta, la Mothe ſi connu par ſes démêlés littéraires avec elle, où tous deux avoient changé de rôle (1). Il prononça en ſon honneur dans l'Académie Françoiſe, une de ces

(1) On ſçait que dans ſa diſpute ſur Homère, il mit tout l'eſprit & toutes les graces d'une femme, tandis qu'elle y mettoit toute l'érudition, & quelquefois un peu de l'excès de force d'un homme.

odes

odes raiſonnables & ſenſées qu'il ſçavoit ſi bien faire. Cet hommage public honoroit à la fois la Mothe, les femmes & les Lettres.

Je ne dirai rien des autres femmes qui écrivirent à-peu-près dans le même temps. Ce catalogue ſe trouve par-tout; d'ailleurs je ne parle ici que des femmes dont l'ame & l'eſprit ont eu un caractère, & qui peuvent ſervir à faire connoître les idées ou les mœurs de leur ſiècle. C'eſt ici un tableau & non pas une hiſtoire.

Le réſultat des mœurs & du caractère général des femmes ſous Louis XIV, fut donc la volupté unie à la décence, de l'activité tournée vers les intrigues, peu de connoiſſances, beaucoup d'agrémens, une politeſſe fine, un reſte d'empire ſur les hommes, le reſpect pour toutes les idées religieuſes qui ſe mêloit à cette coquetterie de mœurs, & toujours le remord à côté ou à la ſuite de l'amour.

Sous la régence il se fit une révolution. Les dernières années de Louis XIV, avoient répandu à la Cour & sur une partie de la nation, je ne sçais quoi de plus sérieux & de plus triste. Dans le fond les penchans étoient les mêmes ; mais ils étoient plus réprimés. Une nouvelle Cour & de nouvelles idées changèrent tout. Une volupté plus hardie devint à la mode. On mit de l'audace & de l'impétuosité dans ses desirs ; & l'on déchira une partie du voile qui couvroit la galanterie. La décence qui avoit été respectée comme un devoir, ne fut pas même gardée comme un plaisir. On se dispensa réciproquement de la honte. La légèreté se joignit à l'excès ; & il se forma une corruption toute à la fois profonde & frivole, qui pour ne rougir de rien, prit le parti de rire de tout.

Les bouleversements des fortunes précipitèrent ce changement. L'ex-

trême misère & l'extrême luxe en furent les suites; & on sçait leur influence. Rarement chez un peuple, est-il arrivé une secousse rapide dans les propriétés, sans une prompte altération dans les mœurs.

Depuis plus de six siècles, la galanterie faisoit le caractère de la nation; mais l'esprit de Chevalerie toujours mêlé à ce sentiment, cet esprit inséparable de l'honneur, faisoit du moins que la galanterie ressembloit à l'amour, & que le vice avoit toute la vertu dont le vice est susceptible. Mais quand il resta peu de traces de cet honneur antique, la galanterie même y perdit; elle devint un sentiment vil qui supposa toutes les foiblesses, ou les fit naître (1).

(1) L'esprit de Chevalerie avoit long-temps survécu aux usages, aux loix, aux institutions, au genre de gouvernement même qui l'avoit fait naître. On en voit encore une empreinte

Dans le même temps, & par cette pente générale qui entraîne tout, le goût de la société des femmes augmenta. La séduction plus aisée, offrit par-tout plus d'espérances. Les hommes vécurent moins ensemble ; les femmes moins timides s'accoutumèrent à secouer une contrainte qui les honore. Les deux sexes se dénaturèrent ; l'un mit trop de prix aux agrémens, l'autre à l'indépendance.

Comme on s'attachoit plus à devenir homme de société que citoyen, on entra beaucoup plutôt dans le monde. Les jeunes gens gâtés par les femmes, joignirent ensemble les défauts de leur âge, & ceux de leurs succès. Ayant en général plus de passions que d'idées, la tête vuide &

---

marquée, dans les premiers ouvrages du siècle de Louis XIV, & dans les premières fêtes qu'il donna à sa Cour. On ne peut douter que cet esprit n'ait prolongé des mœurs.

l'ame ardente, inconſtans par vanité, ou multipliant leurs goûts par ennui, mettant peu de prix à l'opinion, qui pour eux n'exiſte pas encore, ils donnèrent à un grand nombre de femmes leurs vices & leurs travers.

Alors le poids du temps, le deſir de plaire, dut répandre de plus en plus l'eſprit de ſociété ; & l'on dut venir au point où cette ſociabilité pouſſée à l'excès, en mêlant tout, acheva de tout gâter ; & telle eſt peut-être l'époque où nous ſommes.

Chez un peuple où l'eſprit de ſociété eſt porté auſſi loin, on ne doit plus connoître la vie domeſtique. Ainſi tous les ſentiments de la Nature qui naiſſent dans la retraite, & qui croiſſent dans le ſilence, y doivent être affoiblis. Les femmes y doivent donc être moins épouſes & mères.

Les mœurs dirigent plus les préjugés, que les préjugés encore ne

dirigent les mœurs. On doit donc renvoyer la fidélité des mariages au peuple, les sacrifices de l'amitié aux bonnes gens, l'enthousiasme de l'amour aux Paladins. Ces sentiments sont trop exclusifs ; qu'en feroit-on ? Ils donnent à un seul, ce qui doit être à tous.

Plus le lien général s'étend, plus tous les liens particuliers se relâchent. On paroît tenir à tout le monde, & l'on ne tient à personne. Ainsi la fausseté s'augmente. Moins on sent, plus il faut paroître sentir.

Par un contraste bisarre, on s'extasie au mot de sentiment ; & tout sentiment vrai & profond est un ridicule. Peut-être croit-on, que ce qu'on ne sent pas, n'existe point. Peut-être se rend-on assez de justice pour voir qu'on n'a point droit à un sentiment plus réel ; celui qui le donne, au lieu de paroître sensible, ne paroît plus qu'une dupe.

Jamais le mot de *romanesque* ne dut être si à la mode. Ce mot satisfait doublement la vanité. Il dispense de l'estime pour des vertus qu'on n'a point; il dispense de rougir pour des vices ou des foiblesses qu'on a. Il nous rend encore très-contents de nos lumières. Nous croyons avoir tout apprécié, & voir supérieurement ce qu'est l'homme & ce qu'il peut être.

On doit parler beaucoup de plaisir, & il ne doit être nulle part. L'ame se précipite sur les objet, quand il faudroit s'en tenir à une certaine distance. L'imagination nous laisse froids, parce qu'elle n'a plus rien à créer; on a perdu les illusions.

Ce vuide qu'on éprouve, & le défaut d'énergie dans l'ame, ont dû créer *l'amusement*; mot des esprits froids & des ames légères; mot devenu important, & qui devroit être ridicule par le sérieux qu'on y met; mot qui suppose qu'on n'est plus rien

par les vertus, & peut-être par les ſens.

Cet amuſement, ce je ne ſçais quoi qui ne tient, ni à l'imagination, ni à l'eſprit, ni à l'ame, & ne conſiſte peut-être que dans des formes, étant le ſeul but, tout doit s'y rapporter. Les agréments font ſuppoſer les vertus, font pardonner les vices. Preſque perſonne n'a plus la hardieſſe de mépriſer ce qui eſt vil, quand ce qui eſt vil en impoſe par les graces. L'eſprit ne voit que de petits côtés; l'ame ſe reſſerre, & ſe replie autour de petites choſes: plaire ou déplaire deviennent les grands mots de la langue.

Comme on eſt ſans ceſſe en ſpectacle, l'amour-propre plus irrité doit être plus vif; mais ce même goût de ſociété qui l'irrite, ſçait l'arrêter. Il s'étouffe, il renaît; il laiſſe échapper ſon ſecret à demi, & le retient. C'eſt une lutte où il tâche ſans ceſſe de vaincre ſans avoir l'air de combattre,

& où il déguiſe ſes efforts, pour ne pas faire ſoupçonner ſes droits.

De tout cela enſemble doit naître chez les deux ſexes une frivolité inquiéte, & une vanité ſérieuſe & occupée. Mais ce qui doit ſur-tout caractériſer les mœurs, c'eſt la fureur de paroître, l'art de tout mettre en ſurface, la grande importance miſe à de petits devoirs, & le grand prix à de petits ſuccès. On doit parler gravement des bagatelles de la veille, & de celles du lendemain. Enfin l'ame & l'eſprit doivent avoir une activité froide, qui les répande ſur mille objets ſans les intéreſſer à aucun, & donne du mouvement ſans donner de reſſort.

Mais ſi le goût des lettres & la manie de l'eſprit ſe mêle dans le même ſiècle, à ce goût actif de ſociété, de ce mêlange doivent réſulter d'autres effets. Alors doit régner un deſir général de paroître inſtruit, ſans qu'on

ait le temps de l'être. Alors on doit voir des foules de demi-connoiſſances ; des idées philoſophiques, que de leur retraite jettent quelques hommes de génie, & que la multitude va s'arrachant, ſe diſputant, répétant & éparpillant dans des cercles ; des converſations légères ſur des objets profonds ; des formules d'eſprit toutes faites, & de l'eſprit de mémoire, quand on n'en peut avoir à ſoi ; des établiſſements & des chocs de ſociétés ; des prétentions de toute eſpèce & de tout caractère, des prétentions hardies, des prétentions froides & hautes, des prétentions circonſpectes & qui ſe tiennent ſur la réſerve ; la fureur des réputations, quelques-unes de réelles, beaucoup plus d'uſurpées ; l'intrigue, les ménagements, les petits ſoins ; enfin l'art de louer pour ſe faire louer ; l'art de joindre un mérite étranger au ſien, & d'intéreſſer la renommée, ou par ſoi-même, ou par les autres.

Comme la maſſe générale des lumières eſt plus grande, & que par le mouvement elles ſe communiquent, les femmes ſans ſe donner même aucune peine, doivent être plus inſtruites ; mais fidèles à leur plan, elles ne cherchent les lumières, que comme une parure de l'eſprit. En apprenant elles veulent plaire plutôt que ſçavoir, & amuſer plutôt que s'inſtruire.

D'ailleurs dans un état de ſociété où il y a un mouvement rapide, & une ſucceſſion éternelle d'ouvrages & d'idées, les femmes occupées à ſuivre ce tableau qui change & fuit ſans ceſſe autour d'elles, doivent plus connoître dans chaque genre l'idée du moment, que celle de tous les temps, & celle qui domine, que celle qu'on doit ſe former. Elles doivent donc ſçavoir plus la langue des arts que leurs principes, & avoir plus d'idées de détail, que de ſyſtêmes de connoiſſances.

Il me ſemble que dans le ſeizième ſiècle, les femmes s'inſtruiſoient par enthouſiaſme pour les connoiſſances mêmes. C'étoit en elles un goût profond qui tenoit à l'eſprit du temps, & ſe nourriſſoit juſques dans la ſolitude. Dans celui-ci c'eſt moins un goût réel, qu'une coquetterie d'eſprit ; & comme ſur tous les objets, un luxe, plus de repréſentation que de richeſſe.

Par la même raiſon, plus de femmes autrefois durent avoir le courage d'écrire. Qu'ont-elles beſoin de ce mérite ? Les hommages viennent les chercher ſans peine. La jouiſſance de tous les inſtants les dédommage de cette gloire qui les feroit vivre où elles ne ſont pas. Chaque jour finit pour elles les prétentions de chaque jour. Mille intérêts ſe mêlent à celui de leur eſprit. Leurs idées volent ſur un objet, & paſſent rapidement à un autre. Le mouvement général les entraîne. D'ailleurs un eſprit qui a des

graces naturelles, n'eſt dans ſa force que lorſqu'il eſt libre. Avec le don de plaire il embellit tout; mais content de ces ſuccès, & timide par ces ſuccès même, il préfére une exiſtence d'opinion à une exiſtence réelle, & craint de donner ſa meſure à l'envie (1).

Il ſeroit peut-être curieux d'examiner maintenant ce qui doit réſulter parmi nous, de tout ce mêlange de mouvement & d'idées, de frivolité & d'eſprit, de philoſophie dans la tête & de liberté dans les mœurs. Il ſeroit curieux de comparer le caractère actuel des femmes avec celui qu'elles ont eu dans toutes les époques; avec

(1) Ce n'eſt pas que dans ce ſiècle, il n'y ait des femmes qui ayent écrit, & qui écrivent encore avec diſtinction; elles ſont connues: mais leur nombre diminue tous les jours; & il y en a infiniment moins qu'il n'y en eût à la renaiſſance des lettres, & ſous Louis XIV même.

leur timide réſerve, & leur douce modeſtie en Angleterre ; leur mêlange de dévotion & de volupté en Italie ; leur imagination ardente & leur ſenſibilité jalouſe en Eſpagne ; leur profonde retraite à la Chine, & les barrières, qui depuis quatre mille ans dans cet empire les ſéparent des regards des hommes ; enfin avec le caractère & les mœurs qui doivent réſulter pour elles de leur clôture dans preſque toute l'Aſie, où n'exiſtant que pour un ſeul, ne pouvant cultiver, ni leur caractère, ni leur raiſon, & deſtinées à n'avoir que des ſens, elles ſont forcées par la biſarrerie de leur état, à joindre la pudeur à la volupté, & la coquetterie à la retraite : mais pour faire ce parallèle, il ſuffit de l'indiquer.

J'obſerverai ſeulement que dans ce ſiècle, il y a moins d'éloges de femmes que jamais. La triſte dignité des panégyriques funèbres, n'eſt preſque

plus réſervée que pour les femmes qui ont occupé, ou étoient deſtinées à occuper des trônes. Les Orateurs philoſophes ne célèbrent que ce qui a été utile à l'humanité entière, ou à des nations. Les Poëtes ſemblent avoir perdu cette galanterie délicate qui fit long-temps leur caractere. Ils chantent plus les plaiſirs, que l'amour, & ſont plus voluptueux que ſenſibles. Ce goût général pour les femmes, qui n'eſt, ni amour, ni paſſion, ni galanterie même, mais l'effet d'une habitude froide & factice, ne réveille plus nulle part, ni l'imagination, ni l'eſprit. Dans les ſociétés, dans ce mêlange éternel des ſexes, on apprend à louer moins, parce qu'on apprend à être plus ſévère. L'amour-propre, juge & rival, quelquefois indulgent par orgueil, mais preſque toujours cruel par jalouſie, n'a jamais été plus vigilant à épier des défauts & à ſemer des ridicules. L'éloge eſt produit par

l'enthouſiaſme ; & jamais dans aucun ſiècle on n'en eut moins , quoique peut-être on en affecte plus. L'enthouſiaſme naît d'une ame ardente , qui crée les objets au lieu de les voir. Aujourd'hui on voit trop : & à force de lumieres , on voit tout froidement. Le vice même eſt au rang des prétentions. Moins on eſtime les femmes , plus on paroît les connoître. Chacun a l'orgueil de ne pas croire à leurs vertus ; & tel qui voudroit être fat & qui ne peut y réuſſir , en diſant du mal d'elles , s'énorgueillit ſouvent d'une ſatyre, que , pour comble de ridicule , il n'a pas droit de faire. Tel eſt à l'égard des femmes même , l'influence de cet eſprit général de ſociété qui eſt leur ouvrage , & qu'elles ne ceſſent de vanter. Elles ſont comme ces Souverains de l'Aſie que l'on n'honore jamais plus que lorſqu'on les voit moins : en ſe communiquant trop à leurs ſujets , elles les ont encouragés à a[illegible]olre

Cependant malgré nos mœurs & nos éternelles ſatyres, malgré notre fureur d'être eſtimé ſans mérite, & notre fureur plus grande encore de ne trouver rien d'eſtimable, il y a dans ce ſiècle, & dans cette capitale même, des femmes qui honoreroient un autre ſiècle que le nôtre. Pluſieurs joignent à une raiſon vraiment cultivée une ame forte, & relèvent par des vertus, leurs ſentiments de courage & d'honneur. Il y en a qui pourroient penſer avec Monteſquieu, & avec qui Fénélon aimeroit à s'attendrir. On en voit qui dans l'opulence, & environnées de ce luxe qui force preſque aujourd'hui de joindre l'avarice au faſte, & rend les ames à la fois petites, vaines & cruelles, ſéparent tous les ans de leurs biens une portion pour les malheureux, connoiſſent les aſyles de la misère, & vont rapprendre à être ſenſibles en y verſant des larmes. Il y a des épouſes

tendres, qui jeunes & belles, s'honorent de leurs devoirs, & dans le plus doux des liens offrent le spectacle ravissant de l'innocence & de l'amour. Enfin il y a des mères qui osent être mères. On voit dans plusieurs maisons la Beauté s'occupant des plus tendres soins de la nature, & tour-à-tour pressant dans ses bras ou sur son sein le fils qu'elle nourrit de son lait, tandis que l'époux en silence partage ses regards attendris entre le fils & la mère.

Oh! si ces exemples pouvoient ramener parmi nous la nature & les mœurs! Si nous pouvions apprendre combien les vertus pour le bonheur même, sont supérieures aux plaisirs; combien une vie simple & douce où l'on n'affecte rien, où l'on n'existe que pour soi, & non pour les regards des autres, où l'on jouit tour-à-tour de l'amitié, de la nature, & de soi-même, est préférable à cette vie in-

quiète & turbulente, où l'on court ſans ceſſe après un ſentiment qu'on ne trouve point! Ah! c'eſt alors que les femmes recouvreroient leur empire. C'eſt alors que la beauté embellie par les mœurs, commanderoit aux hommes, heureux d'être aſſervis, & grands dans leur foibleſſe. Alors une volupté honnête & pure aſſaiſonnant tous les inſtants, feroit un ſonge enchanteur de la vie. Alors les peines n'étant pas empoiſonnées par le remords, les peines adoucies par l'amour & partagées par l'amitié, ſeroient plutôt une triſteſſe attendriſſante, qu'un tourment. Dans cet état la ſociété ſeroit moins active ſans doute, mais l'intérieur des familles ſeroit plus doux. Il y auroit moins d'oſtentation, & plus de plaiſir; moins de mouvement, & plus de bonheur. On parleroit moins de plaire, & l'on ſe plairoit davantage. Les jours s'écouleroient purs & tranquilles: &

ſi le ſoir on n'avoit pas la triſte ſatisfaction d'avoir pendant le cours d'une journée, joué le plus tendre intérêt avec trente perſonnes indifférentes, on auroit du moins vécu avec celles que l'on aime; on auroit ajouté pour le lendemain, un nouveau charme au ſentiment de la veille. Faut-il qu'une ſi douce image ne ſoit peut-être qu'une illuſion? Et dans cette ſociété bruyante & vaine, n'y a-t-il plus d'aſyle pour la ſimplicité & le bonheur?

Il doit y avoir dans chaque ſiècle un caractère diſtinctif pour le mérite des femmes; il conſiſte à tirer le plus grand parti des qualités dominantes dans chaque époque, & à en éviter les défauts. D'après cela ne pourroit-on pas dire que la femme eſtimable du ſiècle, ſeroit celle qui en prenant dans le monde tous les charmes de la ſociété, c'eſt-à-dire le goût, la grace & l'eſprit, auroit ſçu en-même-temps ſauver ſa raiſon & ſon cœur

de cette vanité froide, de cette fauſſe ſenſibilité, de ces fureurs d'amour-propre, & de tant d'affectations qui naiſſent de l'eſprit de ſociété pouſſé trop loin ; celle qui aſſervie malgré elle aux conventions & aux uſages (puiſqu'ils font partie de notre ſageſſe) ne perdroit point de vue la nature, & ſe retourneroit encore quelquefois vers elle, pour l'honorer du moins par ſes regrets ; celle qui entraînée par le mouvement général, ſentiroit encore le beſoin de ſe repoſer de temps en temps auprès de l'amitié ; celle qui par ſon état forcée à la dépenſe & au luxe, choiſiroit du moins des dépenſes utiles, & aſſocieroit l'indigence induſtrieuſe & honnête à ſa richeſſe ; celle qui en cultivant la philoſophie & les lettres, les aimeroit pour elles-mêmes, non pour une réputation vaine & frivole ; qui dans l'étude des bons livres chercheroit à éclairer ſon eſprit par la vérité,

à fortifier ſon ame par des principes, & laiſſeroit là le jargon, l'étalage & les mots ; celle enfin, qui parmi tant de légèreté auroit un caractère ; qui dans la foule auroit conſervé une ame ; qui dans le monde oſeroit avouer ſon ami, après l'avoir entendu calomnier ; qui oſeroit le défendre, quand il devroit jamais n'en rien ſçavoir ; qui ne ménageroit point un homme vil, quand par haſard il auroit du crédit & une voix, mais qui au riſque de déplaire ſçauroit dans ſa maiſon & hors de chez elle, garder ſon eſtime à la vertu, ſon mépris au vice, ſa ſenſibilité à l'amitié, & malgré l'envie d'avoir une ſociété étendue, au milieu même de cette ſociété, auroit le courage de publier une façon de penſer ſi extraordinaire, & le courage plus grand de la ſoutenir.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit intitulé, *Essai sur le caractère, les mœurs & l'esprit des femmes dans les différens siècles*, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression. A Paris, ce 16 Avril 1771. DUCLOS.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maitres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans-Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. Notre amé le sieur THOMAS, de l'Académie Françoise, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public, *les Eloges & Discours de sa composition qui ont déja paru, suivis d'un Essai sur le caractère, les mœurs & l'esprit des femmes*, &c. S'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter l'Exposant; Nous lui avons permis, & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par-tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance. Comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit ouvrage, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées

tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles : que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance de présent Privilége ; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage sera remis dans le même état où l'approbation y aura été jointe, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier Garde des Sceaux de France, le sieur DE MAUPEOU ; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit sieur DE MAUPEOU ; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayant causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires ; car tel est notre plaisir. Donné à Versailles, le trente-unième jour du mois de Décembre, l'an de grace mil sept cent soixante-onze, & de notre Régne le cinquante-septieme. Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

Registré sur le Registre XVIII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 1304. fol. 589. conformément au Réglement de 1723, qui fait défenses, article XLI, à toutes personnes de quelques qualités & conditions qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement ; & à la charge de fournir à la susdite Chambre neuf exemplaires prescrits par l'article CVIII. du même Réglement. A Paris, ce 22 Janvier 1772.

J. H. RISSANT, *Syndic.*

LF
T4543.2

Thomas, Antoine Léonard
Oeuvres.
New ed.,rev.,cor.& enl.
Vol.4.

438292

DATE. | NAME OF BORROWER.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET